



Radhika JHA

L'Odeur

Roman traduit de l'anglais (Inde)
par Dominique Vitalyos



*Éditions
Philippe Picquier*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Radhika JHA

L'ODEUR

Roman traduit de l'anglais (Inde)
par Dominique Vitalyos

Éditions Philippe Picquier, 2001

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Remerciements de l'auteur

Ma reconnaissance va à tous ceux qui ont lu le manuscrit sous sa forme première : Nina, Cheryl papa Jha, Ava, Helene, Sudhir, Ajay, Fred, Donna, David et Pat. Vos commentaires m'ont apporté un éclairage précieux. Je remercie également ceux qui ont travaillé à la publication de ce livre. David, Karthika, et tout particulièrement Sayoni : vous m'avez appris à être impitoyable. Merci à Kaustuv pour le français, à Laurent, grand échanson, et à Régis qui m'a enseigné l'art de manger les huîtres.

Titre original : Smell

© 1999, Radhika Jha

First published in Viking by Penguin Books India, 1999

© 2002, Éditions Philippe Picquier pour la traduction en langue française

Mas de Vert B.P. 1 50

13631 Arles cedex

En couverture : photographie © Prabuddha Das Gupta

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 2-87730-575-9

Aux âmes sans frontières

1

Quand le vent soufflait en rafales comme il le fit souvent ce printemps-là, l'odeur de baguette sortie du four le disputait dans l'Épicerie de Madras aux senteurs piquantes des condiments et des mélanges d'épices.

Elle entra sans hésiter, ignorant les mannequins aux seins lourds drapés dans leurs saris, exposés dans la vitrine spacieuse avec les vidéocassettes indiennes et les moulins à prières chinois. Elle marquait un temps d'arrêt devant le rayon des plats cuisinés – rondelles de bananes frites à l'huile de coco, samosa, gulab jamun, pappadam – et un peu de sa force se diluait dans l'âcreté puissante des arômes étrangers.

Une nouvelle bourrasque froide s'engouffrait par la porte ouverte, et l'odeur de baguette, ragaillardie, s'aventurait plus loin dans le magasin. Survolait sans faiblir les cageots de légumes, dépassait le comptoir où mon oncle assis lisait son quotidien et les présentoirs à journaux qui sentaient l'encre et les produits chimiques, avant de prendre le virage vers l'arrière-boutique où je me tenais. Là, cernée de toutes parts et coupée de ses renforts par la configuration coudée des lieux, elle livrait son dernier combat aux arômes capiteux avant de se rendre, submergée par les assauts conjugués de ces armées d'un autre monde, coriandre, curcuma, cardamome et cannelle.

Dans ses derniers sursauts de témérité, elle imprégnait mes sens. Je retenais mon souffle pour lui donner refuge

jusqu'au moment où mes poumons perfides me trahissaient. Vaincue, j'expirais bruyamment et laissais les épices de ma terre d'origine, que je n'avais jamais vue, prendre possession de moi.

L'épicerie appartenait à mon oncle Krishenbhai Patel. Il l'avait achetée treize mois auparavant à la veuve d'un Sri Lankais du nom de Gunasekharan qui avait été poignardé sur les lieux. Toute la communauté indienne savait que la mafia tamoule était à l'origine de ce meurtre.

— Ce type était un imbécile, me déclara tante Latha, il voulait les rouler sur le montant de sa protection. Qui d'autre jouerait à ça, je te le demande ?

Tante Latha était l'épouse de mon oncle Krishenbhai, frère cadet de mon père et benjamin de la famille. Il était resté à Nairobi aussi longtemps que possible, bien après la mort de mon grand-père, bien après que mon père avait hérité de la boutique. Mais il avait dû finalement partir, ce qu'il fit peu après le mariage de mes parents. Je n'ai jamais compris pourquoi, mais les domestiques murmuraient qu'il était tombé amoureux de ma mère. Personne autour de moi n'en a jamais parlé.

C'est donc chez cet oncle qu'on m'envoya quand les émeutiers reprirent leurs exactions et escaladèrent le mur d'enceinte de notre maison de Parklands. Mon père était déjà mort et son magasin bien-aimé avait péri avec lui. Nous étions à Mombassa à ce moment-là, chez mon autre oncle, où nous passions toutes nos vacances. Mon père était resté à Nairobi pour superviser les transformations de la boutique. Il envisageait d'en aménager une partie en galerie à l'usage de jeunes artistes africains et voulait voir les travaux terminés avant les pluies afin que tout soit prêt au début de la saison touristique. Il pensait que les émeutes ne se prolongeraient pas au-delà d'un jour ou

deux, comme c'était toujours le cas, et avait promis double salaire aux ouvriers s'ils finissaient les travaux à temps. La plupart avaient accepté. Mais un matin, à son arrivée, il trouva le magasin vide. Inquiet, il téléphona à la maison qu'on lui amène la voiture. On lui répondit que Chege, le chauffeur, était parti chercher des laxatifs pour ma grand-mère à la pharmacie. Quand Chege atteignit la boutique, elle était déjà en flammes. On retrouva le squelette carbonisé en fouillant les décombres fumants, le lendemain. Cette nuit-là, je me pris à haïr Chege et, avec lui, tous les hommes noirs. Mais j'étais seule à éprouver ce sentiment. Autour de moi, tout le monde, assommé, ne voyait dans cette tragédie qu'un coup du destin. Même ma mère, qui aurait dû savoir de quoi il retournait, reprochait à Papa de l'avoir cherché. « Il avait trop confiance en eux », disait-elle avec amertume.

Nous retournâmes à Nairobi pour l'incinération. Je trouvais idiot de livrer aux flammes ses os déjà calcinés. Quand je le confiai à ma mère, elle me gifla pour la première fois de sa vie.

— Tu n'es qu'une mécréante et une ingrate !, dit-elle en éclatant en sanglots.

Pendant que la sensation de piquêre s'atténuait sur ma joue, je l'observais, torturée par la curiosité. Pourquoi donnait-elle tant d'importance à cette crémation alors qu'il était déjà mort et qu'il ne restait plus de chair à brûler ?

— Maman... excuse-moi, ne pleure pas.

Elle ne répondit rien. Je lui tapotai doucement le dos, comme elle le faisait quand l'un de nous avait du mal à s'endormir. Je me sentais toute honteuse d'avoir parlé sans réfléchir. Au bout d'un moment, ses épaules secouées de soubresauts s'immobilisèrent et elle s'essuya les yeux avec le pan de son sari blanc de veuve.

Je me levai sans hâte pour gagner la porte.

— Lîla, il faut accompagner les morts pour les aider à sortir de ce monde et leur montrer le chemin de l'au-delà. Sinon, ils reviennent nous hanter.

— De quelle manière ?

Je la défiais, incapable d'imaginer comment mon père, qui nous avait aimés, aurait pu vouloir nous nuire pour la seule raison qu'il était mort.

— Ils vous dérobent vos souvenirs, pour vous punir de ne pas les avoir honorés solennellement une dernière fois dans votre cœur.

Il fut incinéré selon le rituel hindou dans tous ses détails, avec quantité de ghî, de fleurs, de riz, et porté sur une litière de joncs. Mon petit frère de cinq ans, Sunil, venu au monde quelques minutes avant son jumeau et désormais chef de famille en tant qu'aîné des garçons, fut chargé d'allumer le bûcher. Ma mère dut lui tenir la main pour l'aider à verser le ghî sur le bois et répéta à sa place après le prêtre les syllabes inconnues qu'il avait du mal à prononcer. La tradition n'autorisait pas les jeunes filles à assister aux crémations, mais elle insista pour que je l'accompagne et que je regarde. Debout derrière elle et mes frères, je regardai donc, les yeux secs. Aujourd'hui encore, je sens dans mes narines l'odeur acre de la fumée. Quand nous revînmes ramasser ce qui restait de lui comme le veut la coutume, c'est à moi qu'elle fit porter l'urne qui contenait ses cendres et quelques esquilles de ses os sur le chemin du retour.

La deuxième flambée de violence mena les émeutiers chez nous. Ils éventrèrent toutes les housses dans l'espoir de trouver de l'argent. Comme le butin était maigre, ils emportèrent la télévision, le magnétoscope et la collection de vidéocassettes de mon père sur la vie sauvage. C'est

alors que ma mère décida de quitter le Kenya. Elle écrivit à son frère installé en Angleterre. Il lui répondit par une invitation réticente à venir habiter chez lui. « C'est une petite maison, avec une seule chambre disponible. » Ma mère se renferma encore plus. Je surpris plusieurs fois son regard posé sur moi sans pouvoir déchiffrer son expression. Elle me mettait mal à l'aise.

Un jour, je la trouvai qui m'attendait à la sortie du lycée.

— Allons faire un tour, répondit-elle à la question que je ne formulais pas. On pourrait se promener dans le parc. Je voudrais te parler de plusieurs choses, pendant qu'on roule.

Ses paroles m'emplirent de joie. Le parc national de Nairobi est à seulement vingt minutes du centre ville. C'était un des endroits préférés de mon père. Il aimait nous y emmener le dimanche après-midi après avoir mis ses comptes à jour. C'était toujours ma mère qui conduisait pendant qu'il nous racontait toutes sortes d'anecdotes sur les animaux. Conduire, elle aimait ça. Mais quand j'entendis ce qu'elle avait à me dire, je sombrai dans la détresse la plus noire. Elle avait décidé de n'emmener avec elle en Angleterre que mes deux petits frères. Quant à moi, elle m'envoyait chez Krishenbhai et sa femme, à Paris.

— Juste le temps de trouver un travail et de nous installer, précisa-t-elle, inquiète de lire sur mon visage l'angoisse et la colère que provoquait la nouvelle.

— Pourquoi est-ce que je ne peux pas venir avec vous ? C'est trop injuste ! D'abord on m'enlève papa, puis je dois quitter le lycée et Nairobi, et en plus je dois vous perdre, Nunil, Anil et toi ! Des larmes amères roulaient le long de mes joues. Tu m'aimes donc si peu, maman ?

— Ne va pas croire une chose pareille, Lîla !

Et elle freina brutalement pour arrêter la voiture sur le bas-côté. Deux antilopes, cachées jusqu'alors dans les roseaux, surgirent, effrayées et disparurent en quelques bonds.

— Tu crois que c'est facile pour moi ? Tu ne vois pas dans quel état je suis depuis que j'ai reçu la réponse d'Atul ? Je ne peux pas rester à Nairobi. J'y ai trop de souvenirs pénibles, j'ai trop peur. Nous n'avons plus de quoi survivre. Le magasin était assuré, mais la police ne couvre qu'une partie des dommages. Elle crispa les mains sur le volant et elle eut ce léger froncement de sourcils que je lui connaissais depuis la mort de mon père. Il a laissé des dettes. Le commerce marchait mal depuis le début des émeutes. Je n'ai même pas les moyens de faire réparer les dégâts dans la maison. En revanche, si on la vend, je ne partirai pas en Angleterre sans un sou.

— Mais pourquoi est-ce que je ne peux pas y aller avec vous ? insistai-je en luttant pour retenir mes larmes.

Ma mère se pencha vers moi et me tendit le coin de son sari pour m'essuyer les yeux.

— Parce que mon frère n'est pas en bonne santé et que l'on ne peut pas s'imposer chez lui à quatre, dit-elle avec tendresse.

— Mais pourquoi est-ce que ça doit tomber sur moi ? Pourquoi tu n'envoies pas un des garçons vivre à Paris ?

— Parce qu'ils sont trop jeunes et que tante Latha veut que ce soit toi.

— Pourquoi moi ?

— Elle veut une fille. Dans son état, elle n'a pas pu avoir d'enfants. Elle a désespérément besoin d'une fille à cajoler et à gâter. Je serais bien égoïste de lui refuser ça.

Je compris alors que ma mère avait décidé de m'abandonner.

— Pourquoi ? demandai-je d'une voix atone.

— Parce que Krishenbhai est le petit frère de ton père. Il lui ressemble beaucoup, en plus.

— Non, je veux dire, pourquoi est-ce qu'elle ne peut pas avoir d'enfants à elle ?

Ma mère eut l'air embarrassée et baissa les yeux sur ses mains.

— Je ne sais pas, finit-elle par répondre. On ne lui a trouvé aucune cause médicale de stérilité. À Krishenbhai non plus.

Je n'arrivais pas à comprendre quel « état » de ma tante pouvait être responsable de cette situation, mais les domestiques étouffaient des rires chaque fois qu'ils en parlaient entre eux. J'aurais voulu interroger ma mère, mais à la façon dont elle évitait mon regard, je savais qu'elle ne me dirait pas la vérité.

Au cours des jours qui suivirent, pendant que nous préparions mon départ, cette énigme continua à me hanter. Qui était cette tante avec qui j'allais vivre ? Pourquoi tout le monde me donnait-il des réponses évasives à son sujet ? Avant de partir pour l'aéroport, je fis une ultime tentative.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez tante Latha, maman ? Dans quel « état » se trouve-t-elle ?

Elle ne répondit pas. J'essayais de capter son regard dans le miroir, mais elle gardait les yeux fixés à vingt centimètres au-dessus des miens.

— Je t'en prie, maman, explique-moi, implorai-je. Personne ne me dit plus jamais la vérité.

La main qui peignait mes cheveux longs s'arrêta pendant une seconde, puis reprit son geste.

— Tu as beaucoup, beaucoup de chance, tu sais,

commença-t-elle adroitement pour détourner la conversation. Tu vas vivre dans la plus belle ville du monde, avec une tante et un oncle qui t'aimeront et te gâteront comme leur propre fille. D'année en année tu deviendras plus belle et un jour, tu auras le monde à tes pieds.

Ses yeux rencontrèrent les miens et un sourire nous échappa au même moment.

Il s'est effacé dès que nous l'avons surpris dans la glace. Sur nos visages, il avait l'air déplacé. Gênées, nous avons détourné le regard et nous n'avons plus prononcé un mot jusqu'au moment des adieux.

C'est pourtant cette image qui me revient de ma mère chaque fois que je pense à elle. Ma belle et tendre mère, sans défense, mais perfide, en dernier ressort.

2

Mon oncle Krishenbhai vint me chercher à l'aéroport. Dès que les portes automatiques s'ouvrirent sur moi, il me reconnut et me fit signe d'approcher. En le voyant, je fus sidérée par la ressemblance qu'il partageait avec mon père. S'il n'avait pas été beaucoup plus grand que lui, on l'aurait pris pour son jumeau. Il portait un long pardessus noir en laine douce, une écharpe noire, rouge et bleu marine autour du cou. Je me sentais laide avec mon manteau bleu informe affublé d'un capuchon d'écolière, et mes mocassins avachis de tous les jours. J'avais toujours détesté ces chaussures et j'aurais voulu les laisser derrière moi.

— Non, maman, s'il te plaît, je ressemble à une Africaine habillée en mazungu de poubelle, avais-je gémi.

Mais ma mère était inébranlable.

— Maintenant, nous sommes pauvres, avait-elle répondu avec impatience, il n'y a pas de quoi avoir honte.

Nous avons souri ensemble car elle avait employé des mots que mon père prononçait souvent.

Nous nous regardions, mon oncle et moi, sans rien trouver à dire. À la fin, ce fut lui qui brisa le silence.

— Mon Dieu, comme tu ressembles à ta mère ! Tu as les mêmes yeux...

Son regard s'embua. Il fouilla dans sa poche en quête d'un mouchoir et se moucha. Ses yeux revinrent sur moi presque malgré lui.

— De nous deux, le plus chanceux, c'était ton père. Mais quelle triste fin ! Le pauvre !

C'étaient en apparence des mots de sympathie, mais je compris, écoeurée, qu'ils exprimaient une sorte d'obscur

et coupable satisfaction, ce qui anéantit aussitôt toute impression de ressemblance avec mon père. L'homme qui me faisait face était un parfait étranger. Une tristesse insondable prit possession de moi et me rendit muette.

— Non, ce n'est vraiment pas de chance, et en plus ta mère est veuve maintenant. Si jeune. L'astrologue a dû se tromper en jugeant leurs horoscopes compatibles.

J'ouvris des yeux horrifiés, je ne pouvais en croire mes oreilles.

— Mais enfin, il est mort!

Aussitôt, ses traits prirent une expression de chagrin.

— Bien sûr, bien sûr, excuse-moi. Je ne cherchais pas à me moquer des morts. Mais tu sais, moi, j'ai toujours l'impression que Prembhai est vivant.

Il secoua la tête, et les commissures de ses lèvres s'affaissèrent encore.

— Il faudra du temps pour que je m'y habitue.

Je baissai les yeux et fixai le sol pour ne pas rencontrer les siens. Sa tristesse de façade m'était insupportable.

Il dut sentir ma répugnance.

— Viens. Où sont tes bagages ? C'est tout, tu n'as rien d'autre ? demanda-t-il d'un ton bourru, sans me regarder.

— On n'avait droit qu'à vingt kilos dans l'avion, mon oncle.

C'était un mensonge. Le testament de papa n'avait pas encore été homologué, et il avait fallu vendre tout ce qu'on avait pour payer les billets d'avion pour Londres et Paris.

Mon oncle étudia du regard mon sac de voyage, puis la façon dont j'étais habillée. Il me tapota gentiment la tête.

— Ne t'inquiète pas. Tante Latha t'achètera tous les vêtements dont tu as besoin.

Il ramassa mon bagage et se dirigea à grands pas vers

la sortie. Je le suivis.

Comparés à ceux du Kenya, les trottoirs larges paraissaient étrangement déserts. Le ciel était gris. Il soufflait un vent froid et mordant. Les rares passants se hâtaient, tête baissée, soucieux d'éviter le regard des autres. Du pot d'échappement des voitures arrêtées le long du trottoir montaient de légers panaches de fumée. Dos droit vêtu de noir, mon oncle écartait le vent sur son passage sans même paraître le remarquer. J'essayais d'en faire autant, mais mon corps se repliait sur lui-même comme un bol dans son besoin de conserver un peu de sa chaleur. Je n'avais jamais eu aussi froid. La bise me cinglait à travers mes vêtements légers ; je me sentais changée en statue de verre.

Mon oncle traversa le parking à longues foulées et s'arrêta devant un minibus bleu dont il m'ouvrit la portière. Je montai avec précaution. La voiture sentait l'essence, le cuir et la cigarette, toutes odeurs exaltantes que je humais avec avidité. Nous roulions sur une route grise, moelleuse, qui s'enroulait autour de l'aéroport. De chaque côté, la vue était bouchée par d'immenses panneaux publicitaires qui présentaient des choses familières aux noms étranges. Puis ce fut une autoroute à six voies, empruntée par une foule de véhicules. J'observais les gens. Les conducteurs de voitures neuves et rapides gardaient les yeux rivés à la route devant eux. Il m'arrivait de croiser le regard de quelqu'un, et parfois ce quelqu'un souriait, mais c'était souvent le conducteur d'un modèle ancien et plus lent.

Après avoir roulé pendant une éternité, je demandai :

— Où est la ville ? Et les immeubles ?

Mon oncle éclata de rire.

— On en est encore loin. L'aéroport est à plus de quinze kilomètres de chez nous.

— Tu aimes habiter ici ?

— À Paris ? Il leva le sourcil, comme s'il n'en croyait pas ses oreilles. C'est la ville la plus intéressante qui soit.

— La plus intéressante, pourquoi ?

— Pourquoi ? D'excitation, sa voix s'enrayait : Parce que c'est une vraie ville internationale, peuplée de gens venus de tous les coins de la terre.

— C'est merveilleux ! Je me tournai vers lui, gagnée par sa passion : Ça doit ressembler à Muthaiga, alors.

Il me regarda sans comprendre.

— Muthaiga, à Nairobi, mon oncle. Là où sont toutes les ambassades et où habitent les Blancs. Tu y es sûrement allé quand tu vivais là-bas, non ?

Il secoua la tête.

— Non, jamais. À l'époque, c'était une zone interdite aux non-Blancs. Mais de toute façon, ajouta-t-il pour clore le chapitre, à côté de Paris, tout Nairobi est un village. Les gens viennent ici du monde entier pour s'intégrer à la ville. Ils viennent s'imprégner de son esprit parce que son esprit est encore plus grand que le nombre de ses habitants.

Son enthousiasme était contagieux.

— J'ai hâte de voir ça, dis-je en me redressant dans un effort pour voir au-delà des palissades qui bordaient à présent la route. Mais il n'y avait rien à regarder à l'exception d'immenses champs vides et de touffes d'arbres brunies par l'hiver. Je me retournai vers mon oncle : Dans quel quartier habitez-vous ?

Irrité, il haussa les épaules.

— Son nom ne te dirait rien.

— Mais c'est à l'est, à l'ouest, au nord ou au sud ?

Il quitta un bref instant la route des yeux pour me regarder. Pour une raison qui m'échappait, je le sentais

sur la défensive.

— Nous n’habitons pas à Paris même.

— Mais tes lettres portaient le cachet de Paris !

Ses mains se crispèrent sur le volant.

— Il y a trop de monde dans Paris, trop d’habitants, et il y fait trop chaud l’été. Les appartements sont minuscules, les uns sur les autres. En fait, personne n’y habite plus vraiment. Tout le monde vit en banlieue. Comme nous.

Il m’adressa un petit sourire triomphant et se remit à fixer la route. Je me taisais. J’avais l’impression étrange d’avoir appris une mauvaise nouvelle.

Après avoir laissé l’autoroute à notre gauche, la voiture s’engagea dans un labyrinthe de petites rues. Les façades étroites étaient trouées de fenêtres aux volets mesquins et de portes sans caractère. La nostalgie des larges routes bien entretenues de Parklands, bordées de jacarandas et d’arbres à corail, s’empara de moi. J’aurais voulu me retrouver, rien qu’une fois, dans notre jardin et revivre l’euphorie de me savoir à deux pas de la lisière du parc, avec ses gazelles, ses cervidés et ses rhinocéros. Les maisons serrées les unes contre les autres et l’architecture inconnue rendaient papa encore plus lointain.

Puis, les maisons disparurent et firent place à des immeubles espacés, dressés silencieusement dans le ciel. Entre eux, le paysage était plat et morne. Comme du côté de l’aéroport, il n’y passait âme qui vive. La route prenait fin devant un large portail. Après l’avoir franchi, nous nous arrêtâmes devant un groupe de bâtiments peints en brun, rouge et mauve, et je compris, la mort dans l’âme, que c’était là mon nouveau domicile.

L'ascenseur grinçant, aux parois d'acier couvertes de graffiti, nous arrêta avec un brusque sursaut au cinquième étage et les panneaux s'ouvrirent avec une lenteur effrayante. Je respirai un grand coup et sortis précipitamment. Nous nous trouvions dans un couloir gris et silencieux, bordé de chaque côté de portes en acier. Je la perçus presque tout de suite, cette odeur d'huile, de condiments et d'épices qui est la marque d'un foyer indien. Trois générations d'existence parmi des gens qui sentaient le feu de bois, la cendre et le beurre rance, dans un pays de grands espaces et de vent, ne la rendaient que plus facile à identifier. Un jour, quand j'étais enfant, ma nourrice Mariamma m'avait dit que les Africains reconnaissaient les Asiatiques à leur odeur bien avant de les voir. Je m'étais alors efforcée de déceler la mienne, en vain. Ce jour-là, dans le couloir sans air, isolé par d'épais murs de béton, l'odeur dont Mariamma avait parlé prenait forme et contours, émergeant timidement de l'ombre comme un chacal.

Je me figeai. Jamais je n'avais inhalé une odeur aussi forte, aussi totalement étrangère à son environnement, et je fus envahie d'un terrible pressentiment. J'aurais voulu me précipiter au-dehors, sentir de nouveau le vent planter ses dents dans ma chair pour me nettoyer du souvenir de cette odeur. Trop tard. L'ascenseur était reparti. Mon oncle marchait devant, dépassait trois portes anonymes identiques, s'arrêtait devant la quatrième. Je le suivais en traînant les pieds. À chaque pas, l'odeur redoublait de présence et d'intensité.

Un piment sec se balançait au-dessus du seuil pour dissuader les esprits maléfiques. Mon oncle posa mon sac

par terre, ouvrit les trois verrous, puis la porte d'acier, ramassa le sac et entra. Je restai dehors. De l'intérieur du petit vestibule, il s'écria avec irritation :

— Ne reste pas là, entre vite. Il faut que je ferme à clé.

Sa voix semblait venir de loin. Je pris de nouveau une grande inspiration et passai le seuil. L'odeur rance, en se refermant sur moi, me confirma que j'étais, comme elle, prise au piège.

Je cherchai du regard une issue de secours. Quatre portes donnaient sur le couloir, toutes closes. Après avoir refermé sur nous les verrous de l'entrée, mon oncle ouvrit l'une d'elles et je le suivis à travers un autre couloir. L'odeur, bien qu'atténuée, nous suivait toujours.

Il s'arrêta pour m'attendre tout au fond du couloir, devant une pièce où il me fit entrer la première avec un geste de bienvenue. Petite, carrée, elle était vide, à l'exception de deux matelas roulés chacun dans un coin. Le mur d'en face avait une fenêtre dont les volets de métal gris étaient soigneusement fermés. Au-dessus d'un des matelas était accrochée la photo, visiblement extraite d'une revue, d'une jeune actrice de cinéma, le nez minuscule et la bouche boudeuse dans un visage rond et potelé. En bas, le cadre s'arrêtait à la naissance d'un décolleté généreux.

Krishenbhai déposa le sac près de l'autre matelas.

— Voilà ton lit, dit-il avec un sourire un peu gêné. Repose-toi un moment, je vais voir ce que fait ta tante.

Il se dirigea vers la porte. Subitement, j'étais terrifiée à l'idée qu'il s'en aille, de rester seule dans cette pièce.

— Mon oncle, tu sais qui habite ici ? demandai-je pour le retenir. La fatigue me faisait poser la question de travers.

Il s'arrêta, la main sur la porte, et répondit sans se

retourner :

— Évidemment. C'est Amma. Elle nous aide beaucoup. Elle prend soin de ta tante quand elle a ses crises. Elle s'occupera de toi aussi.

Brusquement, la pièce parut rapetisser. Je gémis :

— Mais... mais je vais avoir dix-huit ans, je n'ai pas besoin qu'on s'occupe de moi. Et je n'aime pas qu'on ait l'œil sur moi tout le temps.

Il se retourna et fixa délibérément mes jambes de ses yeux humides et brillants comme les galets d'un cours d'eau. Je sentis la chair de poule gagner la zone de mes genoux, là où la peau était nue. Il releva la tête avec un sourire froid.

— Nous ne t'imaginions pas si grande, Lîla, c'est dommage. Sa voix se fit plus dure : Mais les appartements ne sont pas spacieux dans ce pays. Il faudra que tu t'adaptes. En Afrique, vous êtes gâtés.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Comment pouvions-nous être mieux lotis en Afrique que lui en Europe ? N'était-il pas celui qui vivait en toute sécurité à Paris pendant que son frère se faisait tuer à Nairobi ?

— Sois gentille. Repose-toi, maintenant. Tu t'habitueras vite, dit-il, plus calme. Il profita de mon silence pour s'en aller.

La porte se referma sur lui. Je me sentais prisonnière. Dans ma quête désespérée d'une issue, j'examinai la pièce autour de moi et me ruai vers la fenêtre. D'épaisses plaques d'acier, vissées sur chaque battant, m'empêchaient d'apercevoir l'extérieur. Gagnée par la panique, je rassemblai toutes mes forces pour ouvrir la fenêtre, qui finit par céder.

L'air glacial me cingla le visage et me ramena à la conscience de mon environnement. Je me penchai avec

curiosité, avide de poser les yeux sur d'autres humains. Mais il n'y avait personne. Du bâtiment d'en face, je ne voyais que des rangées superposées de fenêtres rectangulaires, toutes identiques, encadrées de jaune sur fond de murs lilas et bleus. J'avisai une chaise et m'assis. La vue de ma chambre à Nairobi me revint en mémoire dans tous ses détails, la terre rouge, le bougainvillier violet le long du mur d'enceinte et par-delà, la rue. On y voyait toujours des gens – des enfants qui lançaient du pied des cailloux dans un nuage de poussière, la bokamama et son cabas en paille rempli de sukuma-wiki, d'un violet tirant sur le vert, Chege qui courtisait les bonnes ou fumait avec elles.

L'image se retira vite. Les couleurs s'atténuèrent, le relief s'aplatit, et je me remis à observer les fenêtres de l'immeuble d'en face. Leurs vitres étaient des miroirs sans tain, et je ne pouvais rien distinguer, si ce n'est mon reflet dans l'une d'elles. Mon corps s'affaissa de côté contre un des montants, privé de mouvement.

J'entendis alors le piétinement feutré de pas lourds qui s'approchaient. J'attendis, et soudain la porte derrière moi s'ouvrit avec violence. Je me retournai vivement, prise d'un vague sentiment de culpabilité.

Une montagne de femme se dressait dans l'encadrement de la porte. Son visage exprimait une surprise horrifiée. Chacun de ses bras était épais comme mes deux cuisses réunies et ses seins auraient pu allaiter tout un orphelinat. Son ventre avait l'ampleur d'une voile gonflée par le vent à se déchirer. Partagée entre l'ébahissement et le dégoût devant ce phénomène, je compris qu'il s'agissait de tante Latha. Les femmes du Gujerat sont plutôt petites et se dessèchent comme des branches mortes en vieillissant. Une nuit avait suffi à ma

mère, après la mort de mon père, pour se flétrir. Cette femme-là, au contraire, avait enflé comme un ballon.

Tandis que je restais figée devant la fenêtre, la montagne s'était mise en marche. Sombre de peau et l'air furieux, elle se déplaçait à travers la chambre avec rapidité, en déséquilibre à chaque pas. Elle exhalait des effluves d'huile de moutarde et de talc bon marché qui la faisaient paraître trop volumineuse pour la pièce.

— Ah, ça ! Mais qu'est-ce qui te prend d'ouvrir la fenêtre ? Les gens vont te voir ! glapit-elle en gujarati. Je m'appuyai plus fort contre le chambranle. Il ne faut jamais ouvrir cette fenêtre ! Sinon on va nous cambrioler ! tu n'as pas idée de la méchanceté des gens par ici !

Elle m'écarta sans ménagement pour repousser les battants et tourner la poignée de sûreté vers le bas.

— Je lui ai pourtant dit que ce n'était pas une bonne idée de mettre des vitres. Il faudrait des barreaux, des barreaux de métal bien solides. Mais Krishen persiste à gaspiller son argent en vêtements, alors que le bail de la boutique n'est pas fini de payer !

Quand elle en eut enfin terminé avec la fenêtre, elle se retourna vers moi et me regarda sans ciller.

— Ainsi voilà la nièce de mon mari, constata-t-elle simplement.

Mais il n'y avait aucune douceur dans sa voix, ni dans les lignes de son corps appuyé lourdement contre la vitre. Elle m'inspectait des pieds à la tête, étudiant mes vêtements fatigués, mes chaussures avachies. Son regard revint à mon visage.

— Krishen m'a dit que tu ressemblais beaucoup à ta mère. Elle hocha la tête d'un air entendu. C'était une belle jeune femme. Elle venait du Saurashtra, non ?

— Quoi ? J'étais surprise, un peu ennuyée aussi par

son ignorance. Ma mère vient de l'Inde, pas du Sauramachin-chose.

Elle se mit à rire, la chair secouée, d'abord les joues, puis le cou, enfin les bras.

— Ce que tu es bête ! Le Saurashtra, c'est au Gujarat.

— Oh ! oui, c'est... c'est vrai, dis-je, soudain honteuse de ma stupidité.

Je regardai son corps énorme, souhaitant de toutes mes fibres qu'elle disparaisse. Mais elle restait là, sur place, avec ce rire mourant dans les yeux, auquel succéda un regard beaucoup plus complexe à déchiffrer.

— Maintenant sois gentille, dit-elle, et tout se passera bien, c'est compris ?

Elle avait une façon de rouler les r et de souffler en parlant qui vous faisait perdre tout aplomb. Son débit haletant ressemblait au rythme inégal de ses pas. Brusquement, je la plaignais d'avoir à traîner jour après jour une masse aussi encombrante. Je ne comprenais pas comment mon oncle, si mince et distingué, avait pu épouser ce monceau de chair. J'essayais de les imaginer en train de faire l'amour, ses bonds à lui, à califourchon sur ce ventre.

Elle déchiffra mon expression et la sienne se durcit.

— Krishen m'a encore menti. Il m'a dit que tu étais jeune, innocente. Mais vous êtes tous pareils, vous les Africains, tous pourris jusqu'au trognon, à courir après le luxe.

Hors de moi, je fis un pas vers elle.

— Comment oses-tu ? hurlai-je. Je ne suis pas une Africaine, pas plus que t...

Les mots moururent sur mes lèvres. Elle avait approché son visage du mien, et j'étais confrontée à ses petits yeux

noirs, perçants, qui démentaient la mollesse du reste.

— Ah bon, tu n'es pas africaine ? railla-t-elle d'une voix suave. Alors qu'est-ce que tu es ? Sûrement pas indienne. Tu n'es pas née là-bas, et nos dieux ne traversent pas les mers.

Son regard me défiait de lui prouver le contraire. Je lui rendis le mien, débordant de haine, sans pouvoir trouver une réponse adéquate. Elle recula en hâte, comme si ce qu'elle voyait en moi lui répugnait, et reprit son sermon.

— Tu ferais mieux de changer de manières, ma petite fille. Tu ne trouveras pas de luxe ici. Maintenant, tu vis chez moi et ici, c'est moi qui commande. Prie Dieu de te venir en aide.

Sur ce, elle fit volte-face et sortit.

Une fois seule, je m'effondrai. Je pleurai mon père, mes frères et ma grand-mère, la cour de chez nous et les rues toujours animées, les animaux du parc. Je pleurais. Je prenais enfin la mesure de tout ce que j'avais perdu.

4

Un peu plus tard, la voix de mon oncle qui m'appelait pour dîner de l'autre bout du couloir me parvint aux oreilles. D'un geste vif, je me lissai les cheveux, ôtai mon manteau, puis m'aventurai dehors. Juste à côté de la cellule qui me tenait lieu de chambre, j'avisai une salle d'eau minuscule et m'assis sur le siège des toilettes sans chercher à allumer. L'endroit obscur et frais sentait bon le savon et le propre. Je m'y détendais quand, tout à coup, une explosion au-dessus de ma tête me fit sursauter et lever au plafond des yeux alarmés. Mais quand j'entendis l'eau qui se précipitait dans les tuyaux, j'éclatai de rire, étrangement réconfortée. Quelqu'un venait de tirer la chasse à l'étage supérieur.

À mon entrée dans la salle à manger après une toilette rapide du visage et des mains, je les trouvai déjà installés. La table avait été placée juste sous la baie vitrée que masquaient soigneusement des rideaux de satin rose. La pièce était à peine plus grande que celle où j'allais habiter, avec une fenêtre identique sur un seul mur. Mais son mobilier – un grand sofa en bois sculpté habillé de velours, des chaises, une table basse en verre surchargée de divinités en argent ou en cuivre – la faisait paraître encore plus petite.

— Viens, viens manger. Assieds-toi, ordonna mon oncle.

Je lui obéis et m'assis à la place vacante à côté de lui.

— Non, non, pas là, coupa ma tante, la bouche pleine. Tu vas gêner Amma. Va t'asseoir là-bas. Elle désignait l'autre extrémité de la longue table, aux antipodes de leurs sièges.

J'obéis sans piper, les yeux rivés aux plats qui

garnissaient la table. Puri, pulao, poulet, viande, pappadam, khîr, srikhand, trois sortes de légumes, dal. C'était un festin, mais un festin interdit. Voir de la volaille et de la viande rouge trôner au milieu des légumes me choquait. Mon père aurait été horrifié.

À ce moment, une vieille femme, venue de la cuisine avec d'autres plats, entra d'un pas traînant. Je la considérai avec curiosité. Malgré la chaleur ambiante, elle portait un pull et le châle qui couvrait sa tête lui descendait sur les yeux, laissant son visage dans l'ombre.

— Je te présente Amma, elle nous aide à tenir la maison, me dit tante Latha.

Amma s'approcha de moi de son pas traînant pour me dévisager à son aise.

— Tu es bien jolie, dit-elle en souriant.

Je tournai vers elle un regard timide et me figeai. La moitié de son visage était blanche et rose de vitiligo, l'autre brun foncé. Devant mon expression, elle battit en retraite à l'autre bout de la table en marmonnant, déposa gauchement les plats et repartit vers la cuisine sans cesser de parler toute seule.

— Je vais dormir dans la même pièce qu'elle ? demandai-je d'une voix atone.

Aucun des deux ne répondit. Ils étaient bien trop occupés à ingurgiter d'énormes bouchées à une vitesse effarante.

Enfin mon oncle leva les yeux vers moi, les joues distendues.

— Vas-y, commence, ne sois pas timide. Il faut manger. Tu fais partie de la famille, maintenant.

Je regardai les plats. Le fumet qui s'en exhalait m'était à la fois familier et étranger, mêlant les arômes connus et

inconnus de façon si subtile que je n'arrivais pas à les isoler. Les odeurs submergeaient mes sens, me faisaient tourner la tête. Dans ma griserie, nos légumes me paraissaient plus riches et plus lourds que jamais. Ce doit être les masala, pensai-je. Sans doute ne pouvait-on pas trouver ceux qu'il fallait, ici.

Ma main, qui s'était tendue résolument vers le dal, changea brusquement de direction et s'attarda, hésitante, du côté du plat de poulet. Mon oncle surprit mon geste et eut un sourire.

— Vas-y, betu prends-en. Tu es à l'étranger maintenant, les vieilles règles n'ont pas cours ici. Si tu n'en manges pas, tu ne pourras pas supporter le froid.

J'optai pour un compromis, un peu de sauce, mais pas de viande, avec un sentiment d'excitation mêlée de honte.

J'y goûtai en hésitant. C'était délicieux. Le curry semblait imprégné de l'essence du poulet, le basmati était cuit à point, chaque grain se détachait parfaitement. Je restai le nez sur mon assiette pendant quelques secondes, à respirer tous les arômes. Puis, sans perdre de temps, je me mis à dévorer.

Soudain, ma tante rompit le silence.

— Est-ce que M^{me} Gunasekharan nous a payés ?

La cuillère que mon oncle destinait à sa bouche fit un brusque crochet, un peu de dal atterrit sur sa chemise et quelques gouttes se prirent dans sa moustache.

— Non, pas tout à fait... presque... enfin, pas vraiment, bégaya-t-il.

— Est-ce qu'elle a payé sa note, oui ou non ? C'est tout ce que je veux savoir.

— C'est-à-dire que...

Mon oncle semblait rétrécir de seconde en seconde.

— Tu veux notre ruine ! Elle nous doit encore cent cinquante-sept francs cinquante. Qui est-ce qui va les payer, si tu ne lui demandes pas ?

— Mais c'est la femme de mon patron...

— Ton ex-patron. Il est mort maintenant. Maintenant c'est toi le patron, alors essaie de te conduire en patron.

— Ce n'est pas de sa faute à elle s'il est mort ! rétorqua-t-il. Il y a seulement treize mois, Latha, elle est encore sous le coup du chagrin. Le fantôme de son mari rôde toujours dans le magasin. Attends qu'il s'en aille et je la ferai payer, ou elle devra partir.

— Ce que les hommes peuvent être idiots ! Il n'y a pas de fantôme qui tienne. Elle est seulement très maligne, elle sait que tu es un trouillard.

— Elle est sous le choc, la pauvre.

— Le choc, tu parles. Elle va très bien.

Après cet échange, le repas se poursuivit en silence. Mon oncle et ma tante engloutirent sans répit d'énormes quantités de puri, quatre assiettes de pulao à la cardamome, des parts substantielles de poulet et de légumes.

Enfin, ils se tournèrent l'un vers l'autre.

— J'ai apporté le dernier sorti, dit mon oncle.

— Il s'appelle comment ?

— Tum Mere Ho.

— Qui joue dedans ?

— Aamir et Juhi.

Je ne comprenais pas de quoi ils parlaient, mais je décidai de ne pas le leur demander.

Mon oncle sortit et revint avec une vidéocassette dont il me tendit la jaquette :

— Je l'ai choisie pour toi, pour que tu n'aies pas le mal

du pays, commenta-t-il. Tu as dû voir beaucoup de films indiens chez toi, avec ta mère. Elle les aimait beaucoup.

Je ne répondis pas. Chez nous, mon père les avait interdits. « Ils sont trop médiocres, disait-il, regardez plutôt des reportages sur la vie sauvage et vous en apprendrez davantage sur les hommes. » Parfois, quand il avait le dos tourné, ma mère apportait des cassettes à la maison, mais je lui restais loyale et refusais toujours de les regarder.

Mon oncle ouvrit un placard le long du mur et s'écarta avec fierté pour me permettre de découvrir la télévision et son grand écran.

— Avec magnétoscope intégré, ça vient de sortir. Je l'ai achetée il y a deux mois.

— Et tu n'as pas fini de la payer, précisa sèchement ma tante.

— Les couleurs sont extraordinaires, c'est comme au cinéma, exulta mon oncle, ignorant sa remarque.

Je m'attendais à une nouvelle riposte cinglante, mais elle se contenta de sourire.

— Est-ce que vous allez au cinéma, ici, mon oncle ?

À Nairobi, nous séchions les cours du samedi pour aller au Blackstone voir les derniers films américains.

— Oh non, ça ne vaut pas la peine, répliqua mon oncle. Tous les films passent en français, de toute façon.

— Ah bon !

De nouveau, la pièce se resserra autour de moi.

Je regardai le film un moment, mais il me parut aussi étranger que tout le reste. Je me levai, marmonnai que je me sentais très fatiguée ou quelque chose comme ça, leur souhaitai bonne nuit et traversai la pièce sur la pointe des pieds. À la porte, je me retournai. Aucun des trois n'avait

relevé. Ils avaient les yeux rivés à l'écran. Je les observai un moment – l'homme qui ressemblait à mon père sans l'être, son épouse obèse et la bonne au visage bigarré. Ma nouvelle famille.

À mon réveil, le lendemain matin, la maison était silencieuse. Amma avait déjà quitté la pièce et son matelas était soigneusement roulé dans son coin. La fenêtre, que nous avions ouverte pour dormir, était de nouveau barricadée derrière les épais rideaux rouges. Il faisait étouffant et une lumière rougeâtre, surnaturelle, baignait les lieux. Pendant la nuit, j'avais rejeté les couvertures et ma chemise de nuit s'était, je ne sais comment, entortillée autour de ma taille. Malgré cela, je transpirais ; mon matelas était humide de sueur. La lumière rouge sombre faisait sur mon corps comme une grande tache de la taille jusqu'aux pieds. Je tirai ma chemise de nuit sur mes jambes et me roulai en boule. Où était ma mère, à présent ? Elle avait promis de m'appeler à son arrivée en Angleterre. Je mourais d'impatience et notre conversation se déroulait déjà dans ma tête.

— M'man, je ne peux pas rester ici, il faut que je m'en aille.

— Pourquoi, ma chérie ? C'est le frère de ton père.

— Ils sont trop différents de nous.

— Qu'est-ce que tu entends par « différents » ?

— Ils... elle est énorme. Ils mangent de la viande et de la volaille... ils regardent des films indiens tous les soirs... elle ne sort jamais... et mon oncle a un regard bizarre, un regard qui brûle...

Je me demandais où était le téléphone. Il me semblait l'avoir aperçu la veille au soir dans le salon, mais je n'en étais pas sûre. Brusquement, il me vint à l'idée que si j'attendais juste à côté de l'appareil, je serais la première à décrocher quand maman appellerait et je pourrais lui dire

comment je me sentais avant que mon oncle et ma tante arrivent. Je me levai en hâte, roulai mon matelas contre le mur comme l'avait fait Amma. Puis je me risquai dans le couloir. De la pièce adjacente, montait le son grêle d'une musique de film indien diffusée par de mauvais haut-parleurs. Dans la cuisine, quelqu'un préparait déjà le déjeuner.

Je traversai le couloir à pas décidés. La porte de la chambre de ma tante était entrouverte. Comme j'allais la dépasser, elle me héla.

Je m'arrêtai. Impossible de prétendre que je n'avais pas entendu.

— Lîla, répéta-t-elle, entre !

De là où je me tenais, je voyais juste les contours de son énorme silhouette sur le lit. Je poussai la porte avec réticence. Comme la mienne, sa chambre était une espèce de boîte carrée, mais les baies vitrées y tenaient toute la largeur d'un mur. Elles étaient, ici aussi, couvertes d'épais rideaux rouges qui teintaient d'un reflet étrange tout ce qui les entourait. Un gigantesque lit à deux places dominait l'ensemble. Sur un fauteuil bas, poussé près de la fenêtre, était posée une autre télévision.

— Entre, Lîla, murmura la montagne. Tu as bien dormi ?

— Plutôt bien, merci, répondis-je poliment.

— Viens t'asseoir, mon enfant. Je te vois à peine, tant tu es petite et maigre.

Un bras énorme sortit des couvertures pour me faire signe. Je m'avançai lentement et m'assis au bord du lit.

— Je suis là, ma tante.

Mais elle ne me voyait pas. Ses yeux étaient déjà revenus se poser sur l'écran pour consommer un film indien de plus. Je regardai, passive, gesticuler les

silhouettes miniatures.

Soudain, une publicité fusa. Un jeune couple indien, elle vêtue d'un sari, lui d'un costume deux-pièces, se tenait au milieu d'un groupe de Massais dansant avec des lances. Ils portaient leurs peintures de guerre, le visage couvert d'ocre, leurs longs cheveux enduits de boue séchée de la même couleur. Ils piétinaient sans conviction autour des deux époux qui se souriaient amoureusement sans leur prêter la moindre attention. Mes lèvres esquissèrent une moue de dégoût. Les Massais n'étaient là que pour servir de support spectaculaire au merveilleux nouveau monde économique. Leurs guerres, leur affinité avec les animaux parmi lesquels ils vivaient, leur vision de prédateurs, n'appartenaient pas à la réalité pour le mari et la femme, qui s'aveuglaient à contempler leur reflet dans les yeux l'un de l'autre. Personne n'y ferait attention jusqu'au jour où un Massai, exaspéré de passer éternellement inaperçu, s'avancerait pour décapiter l'Asiatique. Alors sa femme éclaterait en sanglots et s'exilerait en Angleterre.

Mon père n'avait pas été cet homme. Il avait aimé sincèrement le Kenya. Il avait cru passionnément en Kenyatta et soutenu le mouvement d'indépendance. Mon grand-père, lui, avait même donné refuge dans sa propre maison à l'un des bras droits de Kenyatta. Parce qu'il aimait le pays, mon père avait compris que pour être africain il fallait aimer les Africains, et l'amour, selon mon père, ne pouvait venir qu'en comprenant. Mais les Africains ne s'en étaient pas rendu compte. Je me détournai de l'écran d'un geste nerveux, sentant les larmes me monter aux yeux, me brouiller la vue.

L'Afrique que nous avons cru connaître et aimer était morte avec mon père. Pendant que ma mère s'occupait de

vendre les possessions de toute une vie et attendait que quelqu'un se décide à acheter la maison, nous avons déménagé dans une chambre simple du Herald Court, aux murs peints d'un jaune bilieux. L'hôtel devait sa réputation à ses activités nocturnes. Il s'enorgueillissait d'un des bars les plus chauds de Nairobi, qui attirait secrétaires besogneuses, vendeuses et nourrices de petite vertu, venues gagner là en un soir de quoi acheter la nouvelle robe dont elles ne pouvaient se passer. Notre chambre se trouvait dans la même aile que le bar. Y retourner le soir était une forme de torture dont je n'avais jamais soupçonné l'existence. J'appris à contourner les clients éméchés aux propos graveleux. Je restais éveillée chaque samedi soir, terrifiée par les cris et les malédictions des prostituées que leur client refusait de payer, les grommellements, le cognement sourd des poings et les gémissements de douleur qui suivaient. Au cours de cette période, je compris qu'il y avait toujours eu deux Afriques à Nairobi. Nous venions simplement de traverser la frontière qui les séparait.

Assise sur le lit de ma tante, je regardais autour de moi les murs au reflet rouge. Ils étaient encore plus lugubres que ceux du Herald Court. Je me demandais avec abattement où je venais d'atterrir.

Soudain le bras énorme resurgit des couvertures et me tapota la tête.

— Pauvre petite, murmura-t-elle doucement, dire que ton père est mort aux mains de ces sauvages noirs.

Elle baissa la voix avec une emphase théâtrale tout en jetant un coup d'œil éclair par-dessus son épaule :

— Il faut que je te le dise... je ne peux pas te le cacher. Ils sont ici, ici aussi, oui, dans l'immeuble. Et ils sont beaucoup...

Je ne comprenais rien.

— Qui, ma tante ? De qui parles-tu ?

— D'eux. Des Africains.

Mon sang se glaça.

— Ici ? demandai-je, incrédule.

Elle hocha vigoureusement la tête.

— C'est terrible, ils sont partout, comme des rats.

— Tu veux dire qu'en France aussi il y a des rats ?
demandai-je, ahurie et momentanément distraite.

— Évidemment, rétorqua-t-elle avec impatience.

— Je croyais qu'ils ne vivaient que dans les pays
pauvres.

Le rire qui la prit lui secouait tout le corps.

— Tu es une drôle de fille ! finit-elle par dire. Les rats
n'ont pas de pays.

Son visage redevint sérieux.

— Tu devras être très prudente. Ils sont dans
l'immeuble, ils sont beaucoup, et ils n'ont aucune morale,
aucune règle. Ils vivent comme des bêtes, comme des
bêtes...

— Et les Français, ma tante ? Pourquoi est-ce que vous
ne vivez pas avec eux ?

Elle détourna le regard et reprit après une pause :

— Nous pourrions, mais cela ne servirait à rien. Ils sont
partout.

Je frissonnai.

— Ici, on n'est jamais assez prudent.

Elle me regarda d'un air sévère pendant un temps qui
me parut interminable. Je finis par baisser les yeux. Alors,
d'une voix de confesseur, elle dit :

— Amma m'a raconté ce que tu as fait.

Mon regard revint à elle. Je ne comprenais pas.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

Elle eut l'air ennuyée.

— Comment ? Tu veux dire que tu ne sais pas ?

Je baissai les yeux de nouveau, avec un sentiment de honte inexplicable.

— Tu n'as pas ouvert la fenêtre hier soir ? reprit-elle.

De surprise, je levai les yeux vers elle avant de les détourner très vite en me mordant la lèvre.

— C'était parfaitement stupide de ta part. Et très dangereux. Tu aurais pu nous faire cambrioler ou tuer. Je ne sais pas si tu as l'habitude de faire ça dans ton pays, mais ici, pas question.

— Mais, ma tante, il faisait tellement chaud. Et personne ne peut escalader les cinq étages par le mur.

— Tu ne les connais pas. Ils sont très malins. Ils savent bien à qui s'attaquer.

— Est-ce qu'ils volent souvent ? Et est-ce qu'ils tuent aussi ? Hier je n'ai vu absolument personne dehors.

— C'est parce que tout le monde est mort de peur.

— Ah bon ? Mais alors pourquoi est-ce que tu habites ici, ma tante ? Ça doit te faire l'effet d'une prison.

Rien d'étonnant à ce qu'elle ait tant grossi, pensai-je. Elle soupira bruyamment.

— Je mets de côté tout ce que je peux, mais il faut rembourser l'emprunt pour la boutique. C'est un pays difficile, plein d'étrangers comme nous, qui tentent de survivre. C'est quand on est le plus faible que les malheurs arrivent. Comme ton père. Le pauvre homme, il n'a pas eu de chance.

Je m'empressai de prendre sa défense :

— Ça n'avait rien à voir avec la chance. Peut-être qu'ils

ne savaient pas que papa était encore dans le magasin. Il était bon. Il n'avait jamais fait de mal à personne.

Le visage dans mes mains, je me mis à pleurer. Elle se contentait de me caresser les cheveux sans rien dire. Quelque chose dans le rythme répétitif de ce mouvement me rappelait ma mère.

— C'est à cause des souvenirs, murmurai-je en hoquetant, je ne peux pas oublier ce qu'il disait, comment pour lui le monde était grand et sans danger. Même la réserve nationale de Nairobi, tu comprends ? Maintenant, tout ça est fini et j'ai l'impression d'avoir tout perdu : une famille, un pays, un avenir magnifique qui s'étendait autour de moi et qui n'attendait que moi pour le remplir.

Ma tante ne réagissait pas, absorbée de nouveau par l'écran. Les yeux fermés, je tentais de me rappeler la senteur sèche et propre de la prairie, l'arôme puissant de la terre rouge mêlé aux odeurs plus lourdes des bêtes sauvages, des odeurs qui m'avaient fait ouvrir grand les bras pour les refermer sur le ciel bleu immense et courir, courir, courir encore. Je mettais toutes mes forces à garder les paupières closes pour faire revenir ces impressions, mais je ne sentais plus la voûte du ciel, ni l'élan qui avait soulevé mes pieds. Je perdais la vision. En mal d'obscurité complète, effrayée par la lueur rouge insolite qui rebondissait d'un mur à l'autre et dérobaient leur vérité à mes souvenirs, j'enfouis mon visage dans le giron de ma tante.

Épuisée d'avoir tant pleuré, je restai là, la tête entre ses genoux, soudain consciente de la puanteur d'urine chaude qui s'en exhalait.

Ce fut elle qui brisa le silence.

— Qu'est-ce qu'on va faire de toi ? demanda-t-elle avec rudesse.

Je ne savais que répondre. La veille, j'avais souhaité aller voir Paris, ses jardins, ses magasins. Mais tous ces désirs m'étaient sortis de la tête.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse, ma tante ?

Elle tenta sans succès de cacher le plaisir qu'elle prenait à me voir docile.

— Eh bien, si tu étais une invitée comme les autres, venue d'Inde, je t'emmènerais faire du shopping. Mais tu n'as pas d'argent, et on ne peut pas t'en donner, surtout avec le rachat du magasin.

— Je ne veux pas de votre argent, répliquai-je, piquée au vif.

Elle eut l'air satisfaite.

— Bon, alors pas besoin de sortir du tout. Ton oncle rapportera un film du magasin ce soir et on pourra le regarder ensemble.

Ses yeux se reportèrent sur l'écran. Triste, vidée de tout ressort, je la regardais. Brusquement, elle dit :

— Tu vois, c'était mon idée de vendre des vidéocassettes de l'Inde. Ça faisait peur à ton oncle, mais j'ai insisté. J'ai écrit à un cousin de Bombay de nous en envoyer une douzaine. Maintenant, elles s'enlèvent comme des petits pains. Les Tamouls, et même les Arabes, ils sont tous jaloux.

Son regard revint à moi.

— Alors, qu'est-ce qu'on va faire de toi ? Tu pourrais peut-être aider Amma à la cuisine. Ou si tu préfères, je te laisse préparer le repas ce soir, tu veux ? Les Ramdhune viennent dîner avec leur fille.

Je baissai les yeux vers le couvre-lit sans répondre. Je ne savais pas faire la cuisine. À Nairobi, c'était toujours ma mère qui s'en occupait, ou les domestiques. Cuisiner,

pour moi, c'était perdre son temps. Le jour où ma mère avait essayé de m'apprendre, j'avais couru trouver mon père, qui prenait toujours ma défense.

— Je ne s... sais pas, balbutiai-je.

— Tu ne sais pas quoi ?

— Faire la cuisine, précisai-je d'un ton provocant.

D'ailleurs, mon père trouvait que ce n'était pas nécessaire.

Tante Latha me regarda avec dégoût.

— Alors il faudra qu'on t'apprenne, finit-elle par répondre. En France, nous n'avons pas de domestiques et à la maison, tout le monde doit mettre la main à la pâte.

Les oreilles me brûlaient. Quelques secondes passèrent, puis je répondis docilement :

— J'apprendrai, ma tante, je te promets.

— Alors, va rejoindre Amma à la cuisine. Les invités arrivent à sept heures et il y a beaucoup à faire.

6

La cuisine était longue et étroite, avec une fenêtre au bout du boyau, d'où la vue était exactement la même que celle des chambres. Les plaques de la cuisinière électrique étaient cernées d'anneaux de graisse brune qui luisaient sous la lumière d'une ampoule pendante. Juste à côté, l'évier débordait de vaisselle sale baignant dans une eau grasse et grisâtre. Je me dirigeai vivement vers le coin de la fenêtre, une oasis d'ordre. Sur une petite table de bois peinte en jaune étaient posés trois bols remplis respectivement d'aubergines violettes, de tomates rouges et de pommes de terre d'un jaune tendre.

Amma, déjà au travail, pelait et coupait en tranches une imposante quantité de pommes de terre. Je m'assis à côté d'elle pour l'aider. Mais elles étaient glissantes, et deux fois le couteau m'échappa des mains. La pomme de terre, je le découvrais, n'était pas le légume bienveillant que j'avais imaginé. Le liquide blanchâtre et laiteux qu'elle sécrétait s'infiltrait sous la peau et bientôt les doigts me brûlèrent et mes mains se mirent à trembler. Je me tournai vers Amma :

— Il faut que j'arrête. J'ai mal aux mains.

Comme elle me regardait sans comprendre, je les ouvris, paumes tendues, pour qu'elle constate leur rougeur. Petit à petit, son visage s'éclaira et elle se mit à rire.

— Tu as mal aux mains après huit pommes de terre ! Qu'est-ce que ce sera quand il faudra t'occuper d'une famille ! À ton âge, j'avais déjà un enfant.

Je regardai avec dégoût son visage moucheté. Il avait brusquement cessé d'être celui d'une personne. Ce n'était plus que l'illustration d'un destin absurde.

— Ma mère a préféré m'apprendre à lire plutôt qu'à faire la cuisine, rétorquai-je d'un ton coupant.

Mes paroles la firent redoubler de rire.

— Peut-être, mais ça ne te servira pas à grand-chose ici, dit-elle en s'essuyant les yeux.

Le travail reprit en silence. Amma coupait les pommes de terre plus vite que je ne les épluchais, et en attendant que j'aie fini, elle fredonnait des chansons tirées de films anciens. Quand je lui tendais le légume pelé, elle s'arrêtait un moment, puis se remettait à chanter. Les doigts me brûlaient toujours, je commençais à avoir mal aux poignets et dans la nuque, et je travaillais de plus en plus lentement. Amma finit par me reprendre le reste des pommes de terre et je pus me laver les mains.

L'évier sentait les aliments pourris et les épices rances. À la surface de l'eau flottaient de petits globules de graisse jaune moutarde et safran. Je détournai le regard. Quand j'ouvris le robinet, le jet frappa si violemment l'eau sale qu'elle m'éclaboussa le visage et le buste.

— Amma, c'est la vaisselle d'hier ?

Elle ne répondit pas.

— Pourquoi tu ne l'as pas faite ?

— Je suis vieille, maugréa-t-elle. L'eau froide me fait mal aux doigts.

— Mais tu n'as qu'à vider l'évier et le remplir d'eau chaude.

Elle m'adressa un long regard mauvais en marmonnant dans une langue inconnue de moi.

— Qu'est-ce que tu dis ? demandai-je en gujarati.

— J'ai dit, fais-le toi-même. Tu as mangé ce que j'ai préparé hier soir, non ? Alors tu peux bien t'occuper de la vaisselle maintenant.

Je tentai une dernière manœuvre.

— Je ne sais pas faire la vaisselle.

— Tout le monde sait faire la vaisselle. Allez, dépêche-toi. Puisque tu n'es même pas capable de couper les légumes, je m'occupe des pommes de terre et des oignons pendant ce temps-là. Après, on les fera cuire.

Elle me glissa un sourire narquois :

— Fais vite, sinon ta tante Latha va se fâcher.

Consciente d'avoir perdu la partie, je m'approchai de l'évier avec réticence, respirai un grand coup et plongeai les mains dans l'eau immonde. Mes doigts rencontraient des morceaux d'aliments à moitié dissous qui se désintégraient à leur contact. La puanteur était horrible. Toutes les senteurs du repas de la veille, enfouies dans l'eau, en ressortaient putréfiées, désaccordées, luttant les unes contre les autres pour survivre. Je réprimai un haut-le-cœur.

Les assiettes étaient glissantes. J'en retirai une de l'évier pour l'examiner. Elle était incrustée de graisse congelée. Le jet d'eau chaude fit fondre peu à peu la bouillie gluante, et bientôt mes bras furent couverts jusqu'aux coudes d'un film brun-rouge dont l'odeur nauséabonde imprégnait mes pores perfides. L'ancien parfum de Zanzibar que m'avait donné mon grand-père quand j'avais dix ans me revint en mémoire, rose sauvage et miel avec une touche de musc, intégré à un corps gras et présenté en pot.

Réfugiée dans mes souvenirs, je fis la vaisselle en toute hâte. Vidai l'eau, ramassai les déchets détremés et méconnaissables, frottai vigoureusement l'évier au détergent, insouciant de la douleur causée par le produit chimique qui cuisait mes doigts meurtris. Je me sentais souillée, impatiente de prendre une douche, mais ma

tante bloquait l'entrée de la cuisine.

— Je vais me laver et je reviens. J'ai fait la vaisselle d'hier soir, dis-je en jetant un regard allusif en direction d'Amma.

Ma tante ignora ma remarque.

— Je suis contente que tu te rendes utile. Avant de savoir cuisiner, il faut savoir nettoyer.

Elle échangea un sourire avec Amma. Je sentais la moutarde me monter au nez.

— Excuse-moi, ma tante, repris-je avec toute la froideur dont j'étais capable, il faut que je prenne une douche.

Elle ne bougea pas.

— On verra ça plus tard, quand tu auras fini. Pour l'instant, je vais te montrer comment faire la cuisine.

— Mais je sens mauvais ! rétorquai-je en dardant sur elle un regard révolté.

— Ça ne fait rien.

Les légumes qu'Amma avait fini de couper formaient un petit tas sur la table, sous la fenêtre. Tante Latha sortit du réfrigérateur un bol blanc recouvert d'un tissu fin.

— La première chose à apprendre, c'est comment préparer les épices. Tu peux soit les écraser en pâte fine, soit les frire entières. Si tu les écrases, pas de problème, tu peux t'en servir comme tu veux. Elle ôta le tissu et inspecta le contenu. Ou alors, tu les mets d'abord à frire dans la poêle avec de l'huile et tu laisses la chaleur libérer l'arôme.

Elle me tendit le récipient pour chercher quelque chose dans le placard. Il contenait de fines tranches de gingembre, des gousses d'ail entières et pelées, en forme de larmes. Mes doigts privés de force faillirent lâcher le bol.

— Tante Latha, vous... vous mangez... de l'ail ? balbutiai-je, incapable de croire qu'il s'agissait bien de ça.

Le dos soudain raidi, elle me fit face.

— Dans les pays froids, il en faut le plus possible pour garder sa chaleur. Nous, au moins, on le cuit. Pas comme ces barbares qui le mangent cru, dit-elle en regardant par la fenêtre. Elle me poussa le bol dans l'estomac : Allez, au travail, écrase-les, ordonna-t-elle en me tournant le dos.

Je n'avais pas le courage de discuter. Tout était différent. Ma vie avait changé si vite. Quelle importance y avait-il à ce que ma tante mange de l'ail ? Et même moi ? Je me remémorai ce que disait mon père, que les aliments se divisaient en trois catégories : chargés de sattvam, ils facilitaient le détachement et la contemplation ; de rajas, ils tonifiaient et poussaient à l'action ; de tamas, ils généraient chaleur et passion. Il fallait avant tout redouter la passion car elle engendrait la colère et le désir avide, responsables de la destruction des familles. Or l'ail, disait mon père, était la quintessence du tamas. C'est pourquoi, comme beaucoup d'autres Gujaratis, il ne nous permettait pas d'en manger. Mais aujourd'hui, sa désapprobation ne me touchait plus. Il était mort et je n'avais plus de famille. Évidemment, j'étais libre de manger de l'ail !

Je cherchai du regard un objet qui pût me servir à écraser. Comme je n'en trouvais pas, je me saisis du manche large et pesant d'un grand couteau.

— Ayyii ! hurla ma tante, espèce d'idiot ! Amma, montre-lui où tu ranges le mortier.

Amma ouvrit un vaste placard encastré dans le mur, fourragea dans le coin où s'entassaient des sacs en plastique, en sortit une grosse pierre creusée en forme de bol et un pilon pesant. Elle me retira des mains le récipient

que je tenais, versa une partie des épices au fond du mortier, et se mit à les marteler avec l'extrémité massive du pilon. En moins d'une minute, la pièce se remplit de l'odeur chaude et lourde de l'ail et du gingembre. Elle tissait à mes sens comme une couverture de velours et me plongeait dans une pesanteur et une langueur nouvelles. J'observais les gestes d'Amma, le tressautement de son corps à l'œuvre. Je voulais le vivre moi-même, sentir le pilon s'abattre à rythme régulier dans le creux lisse, libérant l'essence brûlante du gingembre et de l'ail. Hébétée, je lui pris le mortier des mains et me mis à pilonner. L'odeur de la bouillie d'épices me donnait faim et me comblait en même temps.

Dans la cuisine, ma tante était une autre femme, aux mouvements vifs, soudain pleins d'énergie. Hypnotisée, je regardais ses mains s'ouvrir en fleur et se refermer autour des oignons, sans laisser un seul morceau s'échapper. Elle renifla la pâte que je lui tendais et secoua la tête.

— Pas assez de sel, dit-elle.

Sans lever les yeux, elle tendit le bras au-dessus de sa tête pour saisir une boîte en plastique où elle préleva une pincée de sel entre deux doigts énormes. Elle l'ajouta au mélange, avec des piments verts et quelques graines de sésame. Puis elle écrasa encore un peu les épices, non plus en les martelant, mais en les pressant du pilon le long des parois. L'odeur exhalée s'aiguïsa subtilement, puis s'enrichit d'une touche de citron. Tante Latha se mit à parler tout en travaillant.

— Tu vois, Lîla, chaque épice a son parfum. Le défi, c'est de les marier. C'est comme dans la vie. Il y a des mariages qui durent, ton oncle et moi, par exemple. Nous, on s'harmonise. D'autres n'ont pas cette chance. Ma sœur a un mari horrible. Il n'écoute jamais ce qu'elle dit. Elle eut

un sourire de coquetterie soudaine : Pas du tout le genre de mon Krishenbhai.

Elle haussa les épaules. Le mouvement soulevait des vaguelettes à la surface de sa chair.

L'huile était chaude dans la poêle. Tante Latha alla y déverser les oignons et la pâte. L'odeur, en explosant dans l'atmosphère, me projeta contre la petite table, tandis que ma tante scrutait le mélange en le remuant vigoureusement, son double menton éclairé d'en dessous par les flammes bleues.

— Viens remuer, Lîla.

Je m'approchai et pris la spatule qu'elle me tendait.

— Continue jusqu'à ce que les oignons deviennent transparents, ordonna-t-elle avant de s'éloigner à pas flottants.

Je me penchai au-dessus du nuage qui montait de la poêle et la vapeur me mouilla le visage comme un baiser chaud. Je remuai doucement les petits cubes blancs. Soudain, une nouvelle odeur me frappa, une odeur totalement différente, une odeur de mort, laide comme elle. Je reculai d'un bond, comme si j'avais pris une gifle. La spatule me glissa de la main et tomba avec un bruit métallique. En un quart de seconde, ma tante parcourut les deux mètres qui nous séparaient et fut sur moi.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu t'es brûlée avec l'huile ?

— Non, non, c'est... c'est l'odeur, juste l'odeur. Ça m'a surprise...

Avant même d'avoir fini ma phrase, je me sentis ridicule et je me tus, fixant nerveusement le visage de ma tante.

Mais au lieu de la colère que je m'attendais à y lire, elle souriait, sincèrement amusée cette fois, et ce sourire la transformait.

— Alors, c'est vrai, tu n'as pas menti. Ta mère ne t'a pas appris à cuisiner.

Elle prit une autre cuillère et se mit à remuer les oignons avec vivacité. Ils avaient cessé de siffler et brunissaient petit à petit.

— Mais ça ne fait rien. Ton instinct ne t'a pas trompée. Fie-toi à l'odeur, elle t'en dira long, dit-elle en continuant à remuer. Dans les oignons, c'est l'eau qui porte l'odeur, c'est elle qui pique les yeux et qui fait pleurer. Alors on les fait frire pour se débarrasser de l'eau.

Elle me regarda et reprit :

— D'abord, les oignons se défendent. Ils gardent leur eau, ils ont peur de mourir. Ils chantent, ils te crient dessus, ils te maudissent et ils dégagent une odeur horrible. Puis le feu et l'huile font leur travail et les oignons abandonnent la lutte. L'odeur les quitte comme le souffle quitte un mourant, et entre dans les autres ingrédients.

Elle marqua une pause solennelle avant de conclure :

— L'odeur des oignons, c'est celle de la mort.

Stupéfaite, je la regardais. Son visage s'était adouci, ses yeux gardaient le chatolement que son sourire y avait mis.

— Tu feras une bonne cuisinière, petite, dit-elle.

La journée s'écoula à cuisiner. Ma tante me parla de ses seuls amis en France, les Ramdhune, qui venaient dîner tous les samedis. Chaque dimanche, l'oncle Krishenbhai laissait le magasin à la charge d'Arun, un jeune Sri Lankais, pour aller déjeuner chez eux avec tante Latha.

— Ici, ce n'est pas comme en Angleterre. Il y a très peu de bonnes familles indiennes. Mais les Ramdhune sont des gens bien, me dit-elle en écrasant les tomates à la

fourchette, même si ce ne sont pas des Gujaratis.

Elle prononçait « Ramdoun ».

— Ramdoun, c'est un drôle de nom, tu ne trouves pas, ma tante ?

Elle rit.

— En Inde, ce serait Ramdhune, dit-elle en soufflant le h, mais leur famille n'y vit plus depuis trois générations.

— Alors d'où viennent-ils ?

— D'une île quelque part au milieu de l'océan, j'ai oublié son nom. Il y a beaucoup d'Indiens installés là-bas. Elle appartenait aux Français.

— Ah, ça doit être l'île Maurice, non ? Elle se trouve entre l'Inde et l'Afrique.

— Oui, c'est ça, l'île Maurice. Elle repoussa le bol de tomates et me jeta un rapide coup d'œil. Mais ils n'y vivent plus, ils habitent Paris maintenant.

Elle me raconta que M. Ramdhune, naturalisé français, travaillait à la poste. Quand l'île avait déclaré son indépendance, les Ramdhune avaient décidé de déménager en France. Dix ans plus tard, ils étaient devenus propriétaires de leur pavillon à Bobigny.

— M. Ramdhune est quelqu'un d'important, conclut-elle.

— Je vois.

Je ne voyais rien du tout. À Nairobi, les postiers n'étaient pas des gens importants.

Les Ramdhune avaient une fille unique, Clotilde Radha, qu'ils appelaient Lotti. Née en France, c'était donc une vraie Française, pas une immigrée comme ses parents, ma tante et mon oncle, et même ma mère. Moi, j'étais comme Lotti. J'étais kenyane, née au Kenya, et mon père aussi. C'est pourquoi nous sommes différents, pensais-je

avec fierté. J'avais de plus en plus hâte de rencontrer les Ramdhune – surtout Lotti.

À six heures, le repas fut enfin prêt. Sur la petite table sous la fenêtre, cinq sortes de légumes, deux variétés de dal, trois plats de viande et de volaille, riz, pappad et puri attendaient d'être mangés, plus trois sortes de sucreries achetées dans le commerce et déballées de leur papier. Si le repas d'hier était riche, celui-là est tout bonnement somptueux, pensai-je avec un détachement ironique. La maison baignait dans les parfums d'amandes, de viande rissolée, d'ananas en sauce yaourt et autres délices. Sensibilisées par le temps passé à cuisiner, mes narines étaient assaillies par des hordes d'odeurs nouvelles et riches.

— Bon, ça ira, dit tante Latha qui vérifiait que nous avions bien terminé. Va prendre ta douche et prépare-toi. Fais vite, les Ramdhune ne vont pas tarder.

La sonnette retentit à sept heures. Ils étaient arrivés. Je me glissai précipitamment dans les vêtements que ma tante m'avait ordonné de porter, un salwar-kamiz rouge, hideux, son cadeau de bienvenue à Paris. Il était à peu près deux tailles au-dessus de la mienne, la tunique était trop longue et sa coupe me donnait l'air d'un sac. La soie artificielle du pantalon collait à mes bas et me faisait les jambes comme des allumettes. J'aurais aimé m'habiller autrement, mais je n'avais pas le courage de contrarier tante Latha. Le contentement éprouvé pendant la leçon de cuisine s'était estompé. Je n'avais déjà plus envie de rencontrer les Ramdhune.

— Lîla ! La voix de ma tante retentit, cinglante, à travers les murs : Dépêche-toi, nos invités sont là !

— J'arrive, ma tante !

Du couloir gris où je marchais sans joie, je les entendais parler avec des accents mêlés, hindi, gujarati, anglais.

— Ça doit être bien agréable, Latha, d'avoir votre nièce avec vous, disait une voix flûtée de femme. Vous voilà avec une famille au complet.

— Elle est jolie, lâcha mon oncle.

— Nos jeunes filles indiennes sont beaucoup plus belles que les Françaises de leur âge, renchérit une autre voix d'homme.

— Parce qu'elles sont innocentes et pures, répondit ma tante. Intactes.

Passé le virage, je me trouvai nez à nez avec les fameux Ramdhune. La conversation cessa net. Tous les regards étaient braqués sur moi.

Avec son maintien empreint de grâce et de lenteur, M. Ramdhune ressemblait beaucoup à mon oncle. Mais à la différence de Krishenbhai, il portait moustache et bouc, et ses cheveux blancs prêtaient à son visage pourtant jeune la dignité de l'âge. M^{me} Ramdhune était une réplique de ma tante en plus petit. Avec sa chair avachie comprimée dans un sari de chiffon couleur pêche et citron, elle évoquait un bonbon d'enfant dans son papier multicolore. Leur teint foncé me surprit. Avec sa peau très brune au reflet rouge de cuivre poli, Lotti, surtout, n'avait en rien l'air d'une Française. Elle ne mesurait pas plus d'un mètre cinquante, et ses cheveux noirs lui tombaient jusqu'aux genoux. Elle avait de grands yeux bruns en amande qui remontaient légèrement vers l'extérieur, le nez percé, et ne portait pas moins de quatre anneaux à chaque oreille. Son corps très féminin, aux formes pleines, était vêtu de noir. Une sorte d'exaltation, un je-ne-sais-quoi de très important et d'informulé, lui collait à la peau comme un film transparent.

Ce fut elle qui fit le premier pas. Elle s'approcha de moi sans la moindre inhibition, prit mes mains dans les siennes et m'attira dans leur cercle.

— Salut... namaste, compléta-t-elle en hindi avec l'accent français.

Ses lèvres maquillées de rouge s'entrouvrirent et elle me planta un baiser sur chaque joue. Je lui répondis maladroitement en anglais :

— Bonjour, comment allez-vous ?

Son sourire s'élargit.

— Tu as un drôle d'accent anglais, dit-elle dans la même langue avec son drôle d'accent français, et tu es drôlement grande !

Comme elle était gaie et jolie ! Je cherchais en vain

quelque chose d'intéressant à lui dire quand sa mère vint à ma rescousse.

— Allons, Lotti, qu'est-ce que tu es en train de lui raconter pour la mettre dans l'embarras comme ça ? Tu sais bien qu'elle vient d'arriver. Elle doit être fatiguée. Elle m'enveloppa dans une étreinte douce et parfumée. Pauvre petite, je suis tellement désolée pour ton père.

Je me dégageai vivement, la gorge nouée de sanglots. M^{me} Ramdhune fit une nouvelle tentative.

— Comment trouves-tu Paris ? C'est une ville élégante, non ?

— Jusqu'ici je n'ai vu que l'aéroport.

— Ça alors ! Il faut remédier à ça tout de suite. La seule façon de te sentir bien ici, c'est d'aimer tout ce qui est français, comme nous.

— Alors vous préférez Paris à l'île Maurice ? lâchai-je étourdiment.

Ses yeux s'arrondirent, elle ouvrit puis referma la bouche. Un peu de sa bonne humeur l'avait quittée. Elle continuait à me caresser la tête en regardant vers son mari.

— Cecil, lui dit-elle, si nous les emmenions faire un tour de Paris by night en voiture après dîner ?

Elle prononçait « nayite ».

— Pourquoi ? Ce soir, j'aimerais voir le match.

Elle lui adressa un regard sévère.

— Mais on pourrait au moins lui montrer notre beau Paris de nuit, à cette enfant ! Ça l'aiderait à oublier ses soucis !

Elle se retourna vers moi. Sa bonne humeur était revenue.

— Pauvre chère orpheline, roucoula-t-elle en me

tapotant la tête.

Je regardai mes pieds en fulminant par-devers moi. Cette idiote parlait comme si je n'avais plus de mère. Avant que je puisse corriger son erreur, ma tante entra dans la conversation.

— Nous lui avons proposé de visiter Paris aujourd'hui, mais Lîla voulait faire la cuisine, dit-elle d'un ton égal. C'est une jeune fille d'intérieur, vous savez.

Déjà je me cabrais de colère et j'ouvrais la bouche pour rétablir la vérité quand je rencontrai son regard.

— Lîla est une très bonne cuisinière, ajouta-t-elle calmement à l'adresse de M^{me} Ramdhune.

Je baissai les yeux sur le tapis. Mauve.

Puis le groupe passa au salon et se répartit sur les banquettes dures comme le roc, jeunes d'un côté, adultes de l'autre.

— Ah, les jeunes filles de l'Inde ! De vrais cordons-bleus ! Mais je suis sûr que votre nièce ne fait pas une cuisine aussi bonne que la vôtre, chère madame Patel, dit M. Ramdhune galamment. Il tira sur sa pipe et reprit : Elle me rappelle celle de ma grand-mère Sîta, qui avait quitté le Bihar avec son mari pour s'occuper de lui tout le temps qu'il a travaillé aux routes et aux ponts de l'île Maurice. C'était une cuisinière hors pair. Rien à voir avec les jeunes filles d'aujourd'hui ! lança-t-il à Lotti avec un regard où se mêlaient regret et fierté. Les goûts de Lotti ne la portent malheureusement que vers l'art et la mode. Voilà ce qui arrive quand votre enfant naît à Paris.

M^{me} Ramdhune vola au secours de sa fille :

— Peut-être, mais elle est la première de sa classe, dans un lycée réputé, où la seule langue est le français.

M. Ramdhune gonfla les joues :

— Mais elle ne parle pas un mot de notre langue, le bhojpuri, et ne peut même pas communiquer avec sa grand-mère.

— Elle a le monde entier à qui parler, elle n'a pas besoin de parler à sa grand-mère, répliqua M^{me} Ramdhune d'un ton cinglant.

Son époux ressemblait à un ballon percé d'un coup d'épingle.

— Je ne suis pas sûr que l'un vaille mieux que l'autre. Sa grand-mère l'aime, elle, au moins, et elle ne lui ferait jamais de mal, marmonna-t-il.

Le silence s'installa. Je regardais Lotti, assise à côté de moi, jouer avec le bracelet ridiculement gros qu'elle portait au poignet. Mon oncle et ma tante s'efforçaient de garder une expression de sympathie, mais se délectaient secrètement de l'escarmouche.

M. Ramdhune poursuivit :

— C'est cette école idiote qui lui inculque des idées de riches.

M^{me} Ramdhune se tourna brusquement vers nous.

— Mon mari s'inquiète de la nouvelle passion de Lotti pour l'art français, expliqua-t-elle. Puis son regard se posa sur sa fille et s'attendrit. Moi, je sais que ma petite fille est quelqu'un de bien. Une fois adulte, elle oubliera vite toutes ces idées stupides.

Tous deux regardaient leur enfant avec appréhension. Lotti faisait semblant de n'avoir rien entendu. L'agacement de M. Ramdhune devenait perceptible.

— C'est cette ministre de l'Éducation nationale. Elle a plein d'idées bizarres. Elle voudrait envoyer les banlieusards visiter les musées plutôt qu'au travail.

Mon oncle partit d'un grand rire et applaudit à ce qu'il

venait d'entendre :

— Ça c'est vrai, c'est bien vrai, monsieur Ramdhune !

M. Ramdhune eut l'air surpris, peut-être même légèrement irrité. Il regarda froidement mon oncle, puis, changeant brusquement d'expression, lui fit un sourire condescendant et poursuivit :

— Quelqu'un de la trempe de M. Bestiole, voilà ce que j'appelle un bon ministre. Quand il est venu en visite à notre bureau...

— Ça y est, le voilà qui recommence avec son monsieur le ministre des Postes ! soupira sa femme en arrangeant les plis de son sari.

Tante Latha profita de ce geste pour s'exclamer :

— Quel beau sari vous portez, madame Ramdhune ! Où l'avez-vous acheté ?

M^{me} Ramdhune sourit :

— C'est du chiffon de soie français, voyez-vous. Inabordable. Mais je l'ai eu à Lyon pour la moitié de ce qu'on le paierait à Paris. Vous devriez venir avec nous la prochaine fois, Latha.

Le visage de ma tante reflétait son désir de céder à la tentation.

— J'aimerais beaucoup, mais je dois m'occuper de ma maison, et puis, il y a le magasin. Krishenbhai est incapable de tenir une comptabilité, comme vous savez.

— C'est bien dommage. Il y a un choix de tissus extraordinaire, là-bas.

— Paris est devenu beaucoup trop cher, soupira ma tante.

— Oui, c'est pour ça que nous avons déménagé à Bobigny. Tout est à moitié prix ici.

Je réprimai un sourire. Il n'était pas difficile de

comprendre pourquoi M^{me} Ramdhune et ma tante s'entendaient si bien.

— Si elles sont les meilleures amies du monde, c'est parce qu'elles aiment autant l'argent l'une que l'autre, murmura Lotti dans mon oreille.

Le sourire que je m'efforçais de retenir s'étira sur mes lèvres.

— Viens, trouvons un endroit où parler, me dit-elle en me souriant, elle aussi.

Elle me prit par le bras et m'emmena sur le balcon minuscule.

— Ouf! ça va mieux. On étouffe là-dedans.

Elle offrit son visage au vent. Le froid me fit frissonner. Elle réagit immédiatement.

— Hé! Tu as l'air gelée. J'oublie que tu n'as pas encore l'habitude du climat. Tu veux rentrer?

— Oh non, surtout pas. J'aime être ici. C'est la première fois que je sors depuis que je suis arrivée.

— Quoi?

Les sourcils lui remontèrent jusqu'au milieu du front. J'eus un rire piteux.

— Ma tante dit que c'est trop dangereux de sortir, même sur le balcon.

Son expression se fit encore plus incrédule.

— Tante Latha doit regarder trop souvent la télé. Il n'y a pas de problèmes par ici. Les banlieues dures, on les trouve plus loin. Nous, on est presque dans Paris.

Ses paroles me procurèrent un soulagement immédiat, suivi d'un frémissement d'excitation. Paris n'était donc pas si loin, après tout. Je me tournai lentement face au vent glacial. Il resserrait tous les pores de ma peau, chassant l'odeur de nourriture qui s'y était attardée.

— Mmm, maintenant, je me sens en France pour de bon.

Lotti posa sa joue chaude contre la mienne et me serra fort la main.

— Un peu, que tu y es !

Je passai tout le premier mois à attendre que ma mère m'appelle, avec une obstination que rien n'entamait, pas même la claustrophobie dont je souffrais dans l'appartement. Parfois, je guettais la sonnerie du téléphone dans une telle tension que j'en avais mal à la tête. Je m'endormais difficilement. Quand on me réveillait le matin pour le petit-déjeuner, je me levais dans un état vaseux, les yeux pleins de sommeil. L'odeur de renfermé me collait tristement à la peau et parachevait ma sensation d'isolement.

Un soir, alors que nous étions attablés pour dîner, le téléphone sonna. Ma tête fit un brusque mouvement en arrière.

— C'est sûrement M. Ramdhune, laisse ton oncle répondre, dit ma tante en me regardant, le sourcil froncé.

Mon oncle se leva docilement, se dirigea sans hâte vers l'appareil et décrocha à la sixième sonnerie.

— Allô?... Oui, lui-même.

Son ton incertain semblait impliquer qu'il ne connaissait pas son interlocuteur. Puis subitement, sa voix changea :

— Oui, oui, lança-t-il tout joyeux.

Je n'attendis pas qu'il m'appelle. C'était elle, je le savais. Je me précipitai dans le couloir. Dans mon impatience, ses formules de politesse et ses questions d'usage me semblaient interminables. Il était très excité, lui aussi. La main qui tenait le récepteur en tremblait. Enfin, il me le tendit.

— Lîla ?

Sa voix semblait venir de tout près. J'avais la gorge sèche. Je voulus parler, mais aucun son ne sortit.

— Dis quelque chose, murmura mon oncle en m'enfonçant un doigt entre les omoplates. Elle ne dépense pas tout cet argent pour t'écouter te taire.

Paralysée, je regardais l'appareil dans ma main. J'avais tant à lui dire.

— Lîla, tu es là ?

Sa voix s'était teintée d'inquiétude. Je me maudis. Le moment virait à l'aigre aussi sûrement que tourne le lait qu'on laisse au soleil.

— Maman, je suis là, finis-je par prononcer.

— Ça, je sais, répondit-elle d'un ton irrité. Est-ce que tu te plais à Paris ?

— Oui, maman, tout... tout va bien. C'était ce qu'elle avait envie d'entendre. De plus, mon oncle et ma tante ne perdaient pas une miette de ce que je disais. Comment... comment vas-tu ?

— Ça va. Mais la maison est très petite. Il fait froid et il pleut tout le temps. Il y a un mois qu'on n'a pas vu le soleil. Elle eut un petit rire saccadé. Maintenant je sais pourquoi les Anglais sont ce qu'ils sont. Ils ne peuvent pas extirper l'humidité de leur carcasse.

Je fis écho à son rire, mais déjà une question se formait dans ma pensée. Quand vas-tu me sortir de là, maman ?

— Et quels sont tes plans, Lîla ? Est-ce que tu vas t'inscrire à l'université ? Il ne faut pas que tu arrêtes tes études, sinon tu vas te rouiller la cervelle.

— Ici ? demandai-je en sursaut. Mais comment ? Tout est en français.

— Il doit y avoir des cours en anglais, tout le monde ne peut pas parler français. Demande à Krishenbhai de se renseigner. Il aurait pu le faire avant. Passe-le-moi, je vais lui parler.

— Mais maman, ce n'est pas la peine. J'irai à l'université en Angleterre quand je te rejoindrai. Je n'aurai manqué qu'une année, et je peux lire les textes au programme avec toi à la maison.

J'admirais ma subtilité. Quelle perche je lui tendais là pour m'annoncer quand elle allait me faire venir ! Je pris une longue inspiration.

Il y eut un long silence à l'autre bout du fil. Quand elle parla de nouveau, ce fut d'une voix différente, lointaine.

— Lîla, dit-elle en allongeant le *î* comme le faisait mon père avant de m'annoncer une mauvaise nouvelle, je... je ne peux pas te faire venir cette année... C'est beaucoup trop petit chez Atul. Sunil et Anil sont vraiment difficiles, et il n'y a pas de domestiques. Je dois m'occuper d'eux toute seule. Sheilabehn ne m'a rien dit, mais j'ai constamment l'impression qu'on est un poids pour elle. J'aimerais bien déménager, trouver un appartement indépendant, mais Londres est inabordable. À un point que je ne soupçonnais pas... Sa voix faiblissait.

La déception m'étouffait, me rendait incapable de parler. Je serrais le téléphone à le broyer, comme s'il était le dernier lien entre ma famille et moi.

— Lîla, dit la voix qui se brisait, ton oncle et ta tante sont heureux de t'avoir avec eux. Et je viendrai te voir bientôt, dès que je pourrai.

Je ne répondis rien.

— Lîla, tu m'écoutes ?

J'émis un son étranglé.

— Passe-moi ton oncle, je veux lui parler, ordonna-t-elle.

Je rendis l'appareil à mon oncle sans un mot et me précipitai dans ma chambre. Allongée sur mon lit,

incapable de trouver le sommeil, je passais et repassais notre conversation dans ma tête. Était-elle en colère contre moi ? Krishenbhai s'était-il plaint de moi auprès d'elle avant que je lui parle ? Les yeux secs, je scrutais l'obscurité au-dessus de moi. J'avais la même impression que pendant la crémation, celle d'être arrivée à la fin des temps, que tout en moi s'arrêtait brutalement.

Puis j'entendis des pas s'approcher et s'arrêter derrière la porte.

— Lîla ? murmura mon oncle. Je fermai les yeux et feignis de dormir. Lîla...

Il entrouvrit la porte, me regarda un moment, puis la referma sans bruit. Je dus m'endormir sans avoir rouvert les paupières, car je fus réveillée par des voix qui traversaient l'obscurité. Tante Latha et Krishenbhai se disputaient à mon sujet.

— Chut, pas si fort, elle va t'entendre, soufflait Krishenbhai.

— Ça m'est égal, répondait tante Latha sur son timbre habituel haut perché. Qu'elle entende ! Ce n'est que la stricte vérité. Tu n'imagines pas à quel point elle est paresseuse. Elle dort tard le matin, elle va et vient sans rien faire et sans rien dire dans la maison, avec son air supérieur. J'en ai assez, je ne peux plus la supporter.

— On n'a qu'à l'inscrire à l'université. Elle apprendra vite assez de français si on lui fait suivre des cours d'abord. Sa mère me l'a demandé.

Tante Latha l'interrompit d'un son qui tenait du sifflement d'un serpent.

— L'envoyer à l'université ? Et où est-ce qu'on prendra l'argent ?

— L'université est publique, elle ne coûte presque rien, répondit Krishenbhai d'un ton hésitant.

— Tu parles ! Rien n'est gratuit ici, et on a un emprunt à rembourser, notre avenir à assurer. On en fait déjà assez pour elle, non ? On la loge, on la nourrit, on l'habille... Si elle veut étudier, sa mère n'a qu'à payer.

— Tu n'as pas de cœur ou quoi ? C'est la fille de mon frère ! Qu'est-ce que tu veux que je fasse d'elle ?

La voix de Krishenbhai noyait celle de ma tante. Ils étaient deux à hurler, à présent.

— Alors prends-la avec toi, puisqu'elle est la fille de ton frère. Je ne veux pas la voir rêvasser toute la journée chez moi !

— Très bien, conclut Krishenbhai qui avait repris son calme. Demain, je l'emmène à la boutique.

La porte de leur chambre claqua et le silence se referma sur la maison.

Le lendemain matin, Amma me secoua pour me réveiller :

— Lève-toi, ils te demandent.

Je m'habillai en hâte. Ils m'attendaient, assis côte à côte, très raides, sur le sofa.

Mon oncle prit la parole :

— Ta tante et moi avons décidé qu'il vaut mieux que tu viennes travailler au magasin. Tu passes trop de temps à la maison, ce n'est pas bon pour ta santé.

C'était dit gentiment, mais ses yeux évitaient les miens. J'acquiesçai sans révéler que j'avais entendu leur conversation la veille au soir. Une vague de soulagement me submergeait. Je n'aurais plus à voir la tête d'Amma, à subir toute la journée la bande sonore des films hindis de tante Latha pendant que je trimais dans la cuisine. Je n'aurais plus à rester calfeutrée dans l'appartement rouge sanguinolent aux rideaux cloués sur le plus petit rai de

jour. Je n'aurais plus à éplucher, couper, cuisiner à en avoir les ongles jaunes et les cheveux – la sueur, même – imprégnés de l'odeur des épices.

Soudain, une angoisse fulgurante me traversa.

— Et si maman m'appelle quand je ne suis pas là ?

— C'est peu probable. Elle travaille toute la journée à la boutique de son frère, non ?

— C'est vrai, dis-je en hochant tristement la tête.

— Et le soir, tu seras de retour avant qu'elle appelle. N'oublie pas qu'à Londres, il y a une heure de moins qu'ici.

— Mais... mais si elle veut venir me chercher et qu'elle appelle pour nous prévenir ? demandai-je, désespérée.

Ils échangèrent un regard de connivence qui accentua mon malaise.

Alors ma tante me mit le bras autour des épaules et m'étreignit.

— Si elle le fait, je t'appellerai au magasin et tu la pourras la rappeler tout de suite.

— Tu veux dire... la rappeler en Angleterre ?

— Bien sûr.

— Oh merci, merci ! dis-je d'une voix que le soulagement faisait glapir. Le regard qu'ils me rendirent reflétait un peu le même sentiment.

Je n'abordai plus jamais la question. J'avais trop besoin de les croire.

La vie auprès de Krishenbhai et de tante Latha prit vite un tour routinier. Les jours devinrent familiers et prévisibles, limités à une série d'impressions insignifiantes sur fond immuable d'espoir. Je travaillais avec mon oncle à la boutique pendant la semaine et passais le week-end chez les Ramdhune. Ce rythme régulier me procurait un sentiment de sécurité et de permanence. Peu à peu, l'impression de marcher sur des œufs qui m'accompagnait depuis Nairobi se dissipa lentement. Même l'éventualité de mon départ pour l'Angleterre commençait à me paraître lointaine et bizarrement irréaliste. Ma mère et mes frères me manquaient encore. Dans l'univers étranger et glacial où j'étais venue habiter, je m'agrippais aux souvenirs que j'avais d'eux. Ils étaient ma famille, ils étaient miens, à un point que ni ma tante ni Krishenbhai ne pourraient jamais atteindre. Mais la douleur du manque se résorbait progressivement pour laisser place à une acceptation inerte de notre séparation. Ma famille, notre maison de Parklands et même mon père se replièrent insensiblement dans mes rêves.

Mes journées commencent à six heures du matin. Les rues portent encore les couleurs de la nuit. Dès que je sors de l'immeuble, je respire profondément. Le vide obscur du matin est reposant, il n'attend rien de moi. Un calme descend sur mon esprit. Je marche jusqu'au métro. C'est l'heure où les gens se déplacent par petites grappes dans la même direction. Les cafés et les boulangeries sont éclairés par une lumière chaude et dorée. L'odeur délicieuse du pain sorti du four me suit un moment.

Le plus souvent, quand j'arrive devant la bouche de métro, le ciel est gris pâle en direction de l'est. La lumière

délicate adoucit les contours des immeubles, atténue leur laideur. Je descends les marches qui mènent dans les boyaux de la terre et de nouveau les odeurs de la nuit se jettent à ma rencontre. La rame de sept heures moins le quart pour Nation est toujours bondée de travailleurs, ceux qui viennent de terminer leur service de nuit et ceux de la première fournée du matin, opérateurs, policiers, plombiers, ouvriers des chantiers.

Ceux qui ont passé la nuit à travailler sont assis dans des positions insolites, figés dans une tension refoulée. Leur corps est un champ de bataille où la fatigue physique le dispute à l'énergie qui les anime encore. Ceux du jour sont très différents. L'air vide, ils sont avachis sur les banquettes comme des poupées de chiffon. Le maquillage des femmes semble avoir été plaqué sur leurs visages par des mains gourdes de sommeil.

À Nation, je change pour la ligne aérienne, une des plus anciennes de Paris, et je descends à La Chapelle. J'aime la fragilité et la force de la trame de fer qui soutient les rails et le train.

Un jour, en plein hiver, j'aperçois une femme qui nourrit les pigeons sous les poutrelles, tout en leur parlant avec tendresse. Empaqueté dans un immense manteau noir, son corps dessine un grand carré irrégulier. Elle porte un chapeau de tweed à large ruban de feutre d'où dépassent des ficelles de cheveux gris. Je suis touchée par l'amour qu'elle semble porter aux oiseaux. Elle a l'air d'une vieille originale solitaire, excentrique, qui n'a personne à qui parler. Puis je remarque le sac à côté d'elle et je comprends : elle est pauvre, et elle est en train de chasser. Je voudrais crier pour prévenir les pigeons, mais le train le fait à ma place. Il s'arrête au-dessus de ma tête dans un crissement de freins qui fait s'envoler de peur tous les

pigeons. La femme regarde en l'air, rouge de fureur, et hurle des insultes à l'adresse du métro. Sur son visage terrifiant, les traits se sont dissous, comme si quelqu'un avait cherché à les effacer en les frottant à l'acide. Sa bouche ressemble à une blessure à vif. Lorsqu'elle voit mon regard sur elle, elle bondit avec une vivacité de jeune femme et m'arrose d'une poignée de miettes de pain. Je recule en sursaut avant de m'éloigner en hâte, sous des insultes que je ne comprends pas.

J'arrive à l'épicerie à sept heures un quart. Les rues du quartier sortent peu à peu du sommeil. Les Tamouls de Sri Lanka et les Arabes se parlent à voix basse dans leurs langues respectives pendant qu'ils balayent le trottoir devant leur boutique et installent leurs cageots de légumes. Devant les cafés, les serveurs disposent les tables sur le trottoir et déplient les chaises avec l'aisance née de l'habitude. Parfois, l'un d'eux siffle à mon passage ou me dit en français quelque chose que je ne comprends pas.

Je balaie la boutique, dispose à l'extérieur les cageots de légumes, époussette la vitrine. Ces tâches accomplies, j'allume deux ou trois bâtonnets d'encens devant les images polychromes de Vishnou, Lakshmi et Ganesh, le dieu à tête d'éléphant. C'est une idée de tante Latha. Elle insiste pour que je le fasse tous les jours. Je n'aime pas l'odeur de cette fumée. J'ai l'impression de manquer d'air. Mais il est déjà huit heures et demie, l'heure de la ruée vers le travail. Je me mets en faction à la porte.

Et je regarde passer les gens : les hommes en costume et pardessus long, les femmes sur leurs hauts talons, avec leurs porte-documents élégants comme des sacs à main. Personne ne parle. Ils marchent à pas rapides – tête baissée, pieds au diapason – en transit dans l'entre-deux-

mondes qui sépare la nuit du jour. Cette foule s'écoule sans interruption pendant vingt-cinq minutes. Puis le flot se raréfie, filet d'eau, puis goutte-à-goutte de ménagères et de chômeurs.

J'aime regarder passer le peuple des bureaux. Debout sur le seuil, j'inhale l'air de leurs univers – l'odeur sèche et métallique des conditionneurs d'air, celle, salée, de la transpiration, celle du café, des cigarettes, et une autre encore que je ne connais pas. Elle se propose si discrètement aux narines qu'il est difficile de l'identifier. Les gens ne remarquent pas que mon nez frémit, ou du moins ils n'y prêtent pas attention.

Je voudrais faire partie de ce flot, m'envelopper de leur arrogance, accorder mon pas au leur. Ils m'apparaissent comme des dieux. Je rêve d'être comme eux, invulnérable.

Mon oncle arrive parmi les bons derniers, aux alentours de neuf heures. Son long manteau noir tombe sans un faux pli. Il porte son chapeau incliné au bon angle. Il a l'air d'un client. Même son haleine a une odeur française, aussi française que celle du café noir amer.

— Bonjour, ma jolie.

Il me pose sur la joue un baiser humide dont j'essuie la trace en me détournant. Mais il me voit faire. Chaque jour, il attend ce geste. Quand il survient, une émotion indicible fond sur lui et fait tressauter les petits muscles de ses joues comme des poissons d'argent. Il se tourne vers la rue et moi aussi. Quand son regard revient sur moi, son visage est redevenu calme.

— Tu as tout fait ? demande-t-il avec brusquerie en s'écartant. Allumé l'encens aussi ?

Ses yeux dansent au-dessus des statues qui peuplent l'étagère de bois clouée au mur.

— Tu sais, tante Latha...

Je l'interromps.

— Oui, j'ai tout fait.

Il s'assoit derrière le rayon des vidéocassettes et sort son journal.

— Allez, au travail, ma chérie. Nous avons du pain sur la planche, aujourd'hui.

C'est le signal qu'il est temps de me retirer dans l'arrière-boutique. Mais je reste à côté de lui, debout, gauche, pour essayer de gagner un peu de temps.

— Quoi de neuf dans le journal, mon oncle ? On parle du Kenya ? Est-ce qu'il y a eu de nouvelles émeutes ?

Il fait semblant de parcourir tous les titres. Puis lève lentement les yeux :

— Non, petite. Rien sur le Kenya. Rien du tout sur l'Afrique, aujourd'hui.

Ensemble, nous attendons l'arrivée des clients. M^{me} Gunashekharan, la veuve de l'ancien propriétaire de la boutique, fait chaque matin une entrée royale. Elle espère toujours que mon oncle va continuer à l'approvisionner gratuitement en épicerie, comme il l'a fait pendant les six mois qui ont suivi la mort de son mari.

Mais elle doit payer désormais et s'exécute de mauvaise grâce, en observant que les prix ont augmenté depuis que le magasin a changé de main. Je crois que le plaisir qu'elle prend à nous insulter dépasse celui qu'elle avait à se montrer gentille quand elle ne déboursait pas un sou.

C'est toujours moi qui m'occupe d'elle quand elle arrive. J'essaie de l'attirer dans l'arrière-boutique sous prétexte de lui montrer un nouvel arrivage d'épices du Sri Lanka, pour éviter que ses réflexions sur les prix n'effarouchent les autres clients.

Puis, ce sont les Bangladais du restaurant indien Le Sitar. Ils s'adressent à mon oncle en hindi. Il leur répond en français, intentionnellement, pour désamorcer toute velléité de familiarité excessive. Il a peur qu'ils ne lui demandent des faveurs s'il leur parle en hindi. Mon oncle a horreur d'opposer un refus direct à une sollicitation. Ils viennent chaque jour à l'épicerie, mais ne nous achètent que des bricoles, épices, pappad, condiments. Ils commandent la viande, le riz et les légumes aux mêmes grossistes que nous.

Pendant qu'ils choisissent leurs articles, j'intercepte les coups d'œil qu'ils jettent dans ma direction. J'écarte vite la pensée qu'ils sont là pour me voir. Plus probablement, ils viennent passer en revue les rayonnages de vidéocassettes en vue de s'en louer une pour la nuit. Ils se mettent à huit pour payer le loyer – trois mille francs par mois – d'une chambre du côté de Montmartre, sans eau chaude ni WC à l'intérieur.

Les ménagères tamoules arrivent vers onze heures, après avoir expédié leur mari au travail et leurs rejetons à l'école. Elles portent des saris de nylon. Elles nattent leurs cheveux huilés en une longue tresse pendante ou serrée en petit chignon. Elles flânent dans la boutique, reniflent les mélanges d'épices, enfoncent un doigt dans les paquets de riz ou dans les bananes vertes importées à prix d'or de leur pays.

Parfois, leur visite coïncide avec celle des « amoureux », un couple étrange qui habite le quartier. Ils passent à la boutique deux ou trois fois par jour. À leur première apparition, aux environs de onze heures et demie, ils achètent de la bière, des cigarettes et de l'eau minérale. L'après-midi, ils viennent chercher de quoi manger, des aliments en conserve le plus souvent, et des

préservatifs que mon oncle tend à l'homme aux dents gâtées en fixant intentionnellement le nombril de sa femme, toujours apparent entre la ceinture du jeans et le corsage de sari qu'elle porte en guise de haut. Ils sont toujours soudés l'un à l'autre, par le bras, les jambes ou les lèvres. Les ménagères les dévisagent d'un air réprobateur qu'elles ne cherchent pas à dissimuler. Ils quittent le magasin, leur main dans la poche arrière de l'autre.

Je m'habitue à mon nouvel univers. Les jours se succèdent sans surprise, presque comme à Nairobi quand j'allais à l'école. La différence, c'est qu'aujourd'hui, au lieu d'étudier, je travaille au magasin de Krishenbhai. Je ne me sens jamais à l'aise comme Lotti dans les rues de Paris. Gosse des rues aux yeux écarquillés sur le festin aux chandelles prévu pour une autre famille, je reste étrangère à la vie de ce lieu, comme mon oncle et ma tante. Mon monde se limite toujours à l'appartement aux rideaux rouge sang et à la boutique.

Mon admiration pour Lotti croissait à mesure que j'apprenais à la connaître. Elle était belle et intelligente. M^{me} Ramdhune n'avait pas exagéré, sa fille était bien la première de sa classe, et elle parlait un très bon français. Je trouvais incongru qu'elle ait pu me choisir pour amie. Un jour, je lui demandai ce qu'elle me trouvait de bien. Lotti éclata de rire. Elle aimait beaucoup rire.

— Eh bien, allons-y. D'abord, nous sommes complémentaires. Je suis petite et ronde, toi, tu es grande et tu as la peau claire. Tu es fine et délicate de partout comme une statue indienne.

— Une statue indienne ? Où est-ce que tu en as vu ? Mes yeux s'étaient agrandis d'horreur : Tu ne veux quand même pas parler des statues de tante Latha !

Elle rit encore.

— Non, celles-là ne sont pas des vraies. Je pense à celles du musée Guimet !

— Gheemet ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le musée Guimet, c'est le musée le plus merveilleux de Paris.

— Comment se fait-il qu'ils aient de vraies statues indiennes ?

— Quelqu'un en a constitué une collection, avec d'autres d'objets venus de Chine, de Thaïlande, du Japon, de toute l'Asie en fait. Ils sont tous hébergés dans un beau manoir au milieu d'un jardin qui ressemble au paradis, au printemps. C'est vraiment le plus beau des musées. Il faut que tu dises à tante Latha et à Krishenbhai de t'y emmener.

Une telle éventualité était inimaginable. Au cours des

semaines passées chez eux, jamais je ne les avais entendus évoquer un restaurant. Alors, un musée... Je m'efforçai d'adopter un ton détaché pour demander :

— Et pourquoi voudrait-on voir des statues venues d'Inde ?

— Parce qu'elles sont belles, dit-elle, les yeux soudain brillants. Dans cette ville, on admire la beauté, d'où qu'elle vienne.

Je soupirai.

— J'aimerais bien les voir.

— C'est facile. N'importe qui peut entrer dans un musée.

Elle sortit un livre et se mit à le feuilleter.

— Attends, je vais te montrer sur le plan où il se trouve. Elle me mit la page sous les yeux: Regarde, il est là, dans le seizième arrondissement.

Je fronçai les sourcils devant les petits carrés rouges, puis détournai la tête.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, marmonnai-je, honteuse.

— Si, dis-moi, qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle me prit par les épaules et me retourna vers elle. Je répondis avec réticence :

— Je ne parle pas français. J'ai peur d'aller où que ce soit.

Elle me regarda longuement, hébétée, puis se mit à rire :

— Évidemment ! Ce que je peux être bête ! Je vais t'expliquer comment y aller. Je peux même te dessiner un plan, si tu veux.

— Non, Lotti, ne te donne pas cette peine. J'ai trop à faire, bougonnai-je.

— Pourquoi ? Pourquoi pas un dimanche ?

— N'insiste pas, répliquai-je avec irritation, je n'irai pas. Elle se tut pendant une minute. Et voilà, j'ai perdu ma seule amie, pensai-je tristement. Quand enfin je regardai vers elle, je vis qu'elle m'observait, un rire dans les yeux.

Je souris de soulagement.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle. Je sais exactement de quoi tu as besoin.

Lotti s'y prit avec une subtilité machiavélique. Elle convainquit d'abord ses parents qu'il était nécessaire que j'apprenne de quoi me débrouiller en français :

— C'est bon pour son oncle et sa tante de ne pas bien savoir parler, papa. Mais pour Lîla ? Est-ce qu'elle va rester incapable de s'exprimer toute sa vie, à travailler comme une esclave dans leur petite boutique exigüe ?

— Je suis certain que ce n'est pas ce qu'ils veulent, Lotti, répliqua M. Ramdhune. Elle va sûrement épouser quelqu'un de bien un jour, comme ta chère grand-mère a épousé mon grand-père.

Lotti abandonna, et tenta sa chance auprès de sa mère.

— Maman, tu ne pourrais pas convaincre tante Latha de laisser Lîla prendre des cours de français à l'Alliance ? La pauvre, elle ne sait rien dire.

— Mais cela coûte de l'argent, ma chérie, répondit avec raison M^{me} Ramdhune, et qui s'occuperait de la boutique, qui ferait la cuisine, pendant son absence ?

— Mmm.

La logique de l'argument était imparable.

— Je pourrais lui enseigner moi-même, le dimanche. Non ? Et ça l'aiderait à mieux servir les clients au magasin, pas vrai ?

C'était au tour de M^{me} Ramdhune d'être confondue par

la logique de sa fille.

— Je comprends où tu veux en venir, dit-elle, mais je ne veux pas que tu te lances dans quelque chose de beaucoup trop compliqué pour toi. Tu passes ton baccalauréat dans seize mois, rappelle-toi. Je ne veux pas que ton travail en pâtisse.

— Comment est-ce qu'il pourrait en pâtir, maman ? répondit Lotti avec impatience. De toute façon, papa ne veut pas que je travaille le dimanche. Je réviserai ce que j'ai étudié tout en lui donnant des cours. Devoir expliquer à quelqu'un, c'est de loin le meilleur moyen d'apprendre. Et de me préparer à l'examen du CAPES. Tu veux que je devienne professeur, si je ne me trompe ?

Le visage de M^{me} Ramdhune s'illumina. C'était un de ses souhaits les plus chers. Sa fille, professeur en France !

C'était même mieux que directeur des postes. Elle ferma les yeux pour savourer la vision de sa Lotti faisant la classe à des petits Français.

Un sourire de triomphe s'étira sur les lèvres de Lotti.

— Vous savez, chère madame Latha, notre Clotilde aime vraiment beaucoup votre Lîla, commença M^{me} Ramdhune.

Ma tante opina du chef.

— Oui, et moi je suis contente de voir que Lîla se conduit comme il faut. J'avais peur qu'elle soit un peu sauvage, sans manières, sans culture.

— C'est un tel soulagement pour moi de les voir si bien s'entendre. Lotti n'a jamais eu d'amie indienne auparavant. Mais Lîla a une très bonne influence sur elle. Elle lui fait apprécier nos valeurs traditionnelles. M^{me} Ramdhune se tourna vers son mari : N'est-ce pas,

Shiva ?

M. Ramdhune confirma d'un murmure et se concentra sur le nettoyage de sa pipe. Je ne quittais pas le tapis des yeux.

— Vous êtes trop bonne, madame Ramdhune, dit ma tante.

Je glissai un rapide coup d'œil vers son visage. Il s'était un peu détendu, et elle semblait au bord de sourire. Je ramenai mon regard à terre.

M^{me} Ramdhune continuait d'une voix suave :

— Voyez-vous, notre Lotti vient d'avoir l'idée formidable d'apprendre un peu de français à Lîla. Au lieu de perdre leur temps à parler de bêtises, de garçons, de chiffons et que sais-je encore, Lotti pourrait donner des cours à Lîla.

Les traits de ma tante se figèrent aussitôt.

— Oh non, non, nous ne voudrions pas vous donner ce souci. Les études de Lotti...

— Ce ne serait pas un souci, répondit M^{me} Ramdhune en se penchant pour tapoter la main de ma tante d'un geste rassurant. Lotti doit passer l'examen d'entrée au CAPES l'an prochain. Ce sera un très bon exercice pour elle.

Ma tante et mon oncle n'étaient pas rassurés.

— Mais ce serait exploiter votre gentillesse, protesta mon oncle, nous ne pourrions pas vous payer.

— Nous ne voudrions pas nous imposer, interrompit tante Latha.

— Vous ne vous imposez pas du tout, la rassura M^{me} Ramdhune. C'est aussi dans l'intérêt de notre Lotti. Et en plus, elle souhaite le faire pour notre chère Lîla.

M. Ramdhune se joignit brusquement à la conversation.

— Il est important que Lîla apprenne un peu le français,

vous savez. Les temps ont changé. Le gouvernement n'autorise plus l'entrée aux immigrants qui ne connaissent pas la langue. Ils veulent les mettre dehors.

— Mais nous payons nos impôts, coupa mon oncle avec colère.

— Oui, évidemment. Mais ces cinglés de nationalistes français ont de plus en plus de pouvoir. Il faut que nous nous adaptions aux changements, expliqua-t-il.

— Et cela ne vous coûtera pas un sou. Gratuit.

M^{me} Ramdhune avait mieux préparé ses arguments.

— En plus, cela lui servira à la boutique pour parler avec les clients, ajouta Lotti.

Ma tante céda.

— Vous avez raison, bien sûr, dit-elle à M^{me} Ramdhune avec les larmes aux yeux, quels merveilleux amis vous êtes pour nous !

— Tu as vraiment beaucoup de chance, me dit-elle ce soir-là en entrant dans ma chambre au moment où je me mettais ma chemise de nuit. J'espère que tu nous es reconnaissante de tout ce que nous faisons pour toi, ton oncle et moi.

En fait, je me moquais d'apprendre le français ou non.

— Bien sûr, tati, répliquai-je humblement.

Son visage s'adoucit. Elle me tapota l'épaule. Son regard descendit vers mes jambes et ses lèvres se durcirent.

— Tu n'as pas de chemises de nuit moins indécentes ? s'exclama-t-elle.

— Mais je ne les porte que pour dormir ! protestai-je.

— Et alors ? Les mauvaises habitudes se forment la nuit, quand la conscience n'est pas là pour nous défendre, répondit-elle avec colère.

Je baissai la tête.

— Fais bien attention de n'apprendre que le français, pas les coutumes françaises. Rappelle-toi, je ne veux pas d'une fille dépravée dans cette maison!

— Oui, ma tante. J'essaierai d'être une bonne élève.

Depuis ce jour, chaque fois que les deux familles se rencontraient, Lotti m'entraînait pour me donner un cours de français. Les premiers temps, je n'étais pas convaincue. Après tout, ma mère allait venir me chercher d'un jour à l'autre, et à quoi mes nouvelles connaissances me serviraient-elles ensuite ? Mais devant l'enthousiasme de Lotti, il m'était impossible de refuser. Bientôt, je pris plaisir à ces séances et me mis à les attendre avec impatience toute la semaine. Car Lotti était un excellent professeur. Elle ne se contentait pas de suivre la méthode d'un livre, mais me faisait découvrir toutes sortes de choses, des plus triviales – comment acheter la viande à moitié prix chez Alain, le boucher du quartier, en échange d'une petite caresse sur les fesses ou d'un pincement au sein – aux plus sublimes, comme le jour où elle m'emmena au musée Guimet voir les sculptures asiatiques dont elle jurait que j'étais la copie crachée.

— Regarde, elles ont des petits seins bien hauts qui pointent tout droit, comme les tiens, murmura-t-elle devant une Statue de Yashodhara.

Je regardai avec attention. Lotti avait raison, mes seins étaient pareils. Un frisson de plaisir me parcourut – Yashodhara, disait la plaque, était une œuvre du III^e siècle.

— Comment appelle-t-on cette partie du corps en français, Lotti ?

— Les seins, répondit Lotti assez fort pour que sa voix résonne étrangement dans la salle.

Le gardien leva sur nous un regard réprobateur. « Chut ! » murmurai-je en portant des mains effrayées devant ma bouche.

— Ne t'en fais donc pas, s'il pouvait les voir, il te dirait sûrement la même chose. Tous les hommes sont comme Alain, tu sais.

Quand le temps devint plus clément, Lotti m'emmena de plus en plus loin dans Paris. La ville était son huître. Elle la nourrissait, lui communiquait l'amour du beau et de la lumière.

Lotti cherchait à me faire partager son Paris. Elle m'entraîna sous les arcades de la place des Vosges, par les rues sinueuses du Marais, sous la splendeur glaciale et gigantesque de La Défense, sur le fleuve aux multiples ponts, tous différents, sillonné de péniches, le long des quais fréquentés par les amoureux et les hommes seuls. Nous nous promenions sur les grands boulevards, écoutions de drôles de musiques chez Virgin Megastore, perdions notre chemin dans le dédale des ruelles du quinzième ou du seizième, admirions gravement les pierres tombales du Père-Lachaise. Nous mangions chinois dans le treizième, vietnamien quelques rues plus bas, enfournions des crêpes au chocolat aux Halles et des couscous-merguez épicés à Barbès. Nous collions le nez aux vitres des cafés et des restaurants français pour regarder les gens manger. Ils faisaient semblant de ne pas nous voir et nous nous moquions d'eux en leur faisant des grimaces jusqu'à ce qu'un maître d'hôtel ou un serveur vienne nous chasser.

Nous nous asseyions souvent dans les abribus du seizième, où les vieilles femmes nous regardaient d'un air soupçonneux, tout comme leurs chiens. Nous parcourions inlassablement les lignes de métro, échangeions des

œillades avec les hommes. À ce jeu idiot, Lotti se laissait souvent entraîner. La victime de ses yeux sombres se dirigeait vers nous pour l'inviter à boire un pot et elle acceptait toujours, en fixant leur rendez-vous à un autre jour. Après quoi, nous riions de ce bon tour jusqu'à la maison. Mais je ne pouvais pas aller aussi loin qu'elle dans la hardiesse. Le sentiment de ne pas appartenir à ce lieu ne me quittait jamais tout à fait. Les rues étaient trop belles pour réserver une place à ce que je portais en moi. Même la première fois que j'étais entrée dans la ville, un jour où Krishenbhai avait décidé de faire un détour pour me montrer Paris en allant chez les Ramdhune, ce n'était pas l'architecture qui m'avait frappée, mais les gens dans la rue. Ils marchaient avec une sorte de grâce attentive qui semblait dire : « Nous avons vraiment de la chance d'habiter Paris, non ? » Tous les visages, en dépit de leurs différences, portaient la même confiance en l'avenir. Je n'appartenais pas à leur monde, je ne le pouvais pas, car mon avenir m'attendait ailleurs, dans un autre pays, où je n'avais jamais mis les pieds.

Ce que je préférais, c'était me presser dans un wagon bondé du métro juste avant que les portes se ferment. Être écrasée contre ces étranges Français, sentir les courbes de leurs bras et de leurs dos, les coins durs de leurs attachés-cases s'enfoncer dans mon corps, et leur sueur qui sentait le bacon salé. Dans ces moments-là, je faisais partie d'eux comme j'avais fait partie des foules de Nairobi. J'aimais l'odeur puissante du métro, qui concentrait celles de tous les peuples du monde.

Mais au fur et à mesure que les jours s'allongeaient et que le printemps laissait place à l'été, le métro cessa d'être agréable. Les effluves qui se dégageaient des vêtements, de la transpiration et des corps composaient

une odeur suffocante qui outrepassait le plaisir. Nous échangeâmes nos jeux souterrains pour des promenades au Luxembourg.

Ce jardin me fascinait. Je n'avais jamais vu de paysage aménagé à la française auparavant. Dans les allées toutes droites, la symétrie des arbres m'émerveillait, avec leurs lignes raides et leurs formes trapues – je leur trouvais une ressemblance avec des dessins d'enfant. Le bassin et la fontaine, au centre, contrastaient délicieusement avec les tracés rectilignes. Même les courbes nues des statues semblaient faire écho à la détente que procurait la vue de l'eau après l'aspect formel des allées.

— Lotti, demandai-je un jour où nous étions assises près du bassin, qu'est-ce que tu veux faire plus tard ?

— Quoi ? demanda Lotti d'un ton endormi en ouvrant un œil. Elle était couchée sur le dos, son visage ensommeillé enfoui dans un livre ouvert.

— Qu'est-ce que tu veux devenir plus tard ? Faire comme métier, je veux dire, complétai-je en voyant son visage hilare.

— Oh, je ne sais pas, répondit-elle quand elle eut fini de rire. Elle se dressa sur les coudes et se mit à regarder l'eau. Peut-être devenir professeur comme le veut maman, et épouser Jacques. Ça la rendrait heureuse, ça aussi, je crois, mais pas papa. Ou peut-être...

— Tu te contenterais de ça ? coupai-je. Et ton histoire de l'art ? Qu'est-ce que ça deviendrait ?

— Oh, je ne sais pas. C'est un rêve. Je ne crois pas que ça puisse jamais se faire.

— Mais pourquoi pas ? Tu es très bonne à l'école, tu pourrais aller à l'université.

— Oui, mais ce n'est pas la question. C'est dur, il faut beaucoup travailler, il y a au moins sept ans d'études.

Après ça, je serai une vieille femme, et qui voudra m'épouser ?

— Et ton ambition de travailler au musée Guimet ? Tu aimes tant ces vieilles statues et tous ces objets...

— Oh, OK, bien sûr, j'étudierai l'histoire de l'art. Mais c'est la barbe, avant d'arriver aux arts de l'Asie, il faudra que je me tape toute l'histoire de l'art occidental. Que je me rappelle les noms de tous ces artistes que je n'aime même pas. Et pour quoi ? Pour une poignée de statues en or sculptées il y a trois mille ans ? Est-ce que je devrais leur sacrifier ma vie, même s'il y en a une qui te ressemble ? plaisanta-t-elle. Mais son visage restait sérieux.

Nous nous regardions fixement en silence. Lotti, qui donnait une telle apparence de liberté, de confiance, paraissait brusquement si petite... presque ennuyeuse. Je pouvais l'imaginer à l'âge de sa mère, dodue et prévisible. J'étais triste.

— Et toi ? me renvoya-t-elle, qu'est-ce que tu veux devenir ?

Je tressaillis.

— Moi ?

— Oui, toi. Ne prends pas cet air surpris, tu as un avenir, toi aussi.

J'eus un rire amer.

— Ah ! Le bel avenir ! La boutique, et quoi d'autre ? Je vendrai des épices, je serai une épicerette toute ma vie.

— Épicerette ! Elle éclata de rire. Ça n'existe pas, grosse bête, mais ça sonne bien. Tu as inventé un mot ! Mais sérieusement, tu veux faire quoi plus tard ?

— Euh...

Je pensais aux plans que mon père avait tracés pour

mon avenir. Il ne m'aurait jamais laissée abandonner mes études, je regardai les gens assis qui prenaient leur bain de soleil autour du bassin, vêtus de presque rien.

— J'aimerais être invisible.

— Quoi ? La surprise de Lotti la fit se dresser sur son séant. Qu'est-ce que tu veux dire par « invisible » ?

— Invisible, c'est tout. Passer inaperçue parmi ces gens, pour ne pas avoir honte de mes vêtements déplacés, pour ne pas faire tache.

— Ce n'est pas être invisible, ça, c'est devenir comme eux, s'exclama Lotti avec une moue de dédain. Et ça ne t'arrivera jamais parce qu'ils ne t'accepteront jamais. Ne cours pas après l'impossible.

— Je sais, je sais, mais j'aimerais quand même me fondre dans la foule, leur ressembler à tel point qu'ils ne seraient même pas conscients de ma présence.

— Pourquoi ? Pourquoi souhaiter ça ? Ne pas être remarqué, c'est le pire qui puisse arriver.

— Non, Lotti, tu te trompes. Être différent, c'est le pire des destins.

Lotti comprit que je pensais à mon père et me serra le bras.

— Ne t'en fais pas, dit-elle simplement, la douleur s'atténue avec le temps. Un jour, tu n'y feras même plus attention.

Sans chercher son regard, je fixai sans les voir, en face de moi de l'autre côté du bassin, un couple d'amoureux qui s'embrassaient. Mes pensées m'emportèrent vers ma mère. Dans sa dernière lettre, le ton était beaucoup plus joyeux. Elle avait trouvé un deux-pièces pour elle et les garçons au-dessus de l'épicerie d'un certain M. Patel. Il était veuf et habitait le village voisin. Elle allait assurer la

gérance du magasin. C'étaient de bonnes nouvelles, mais quelque chose clochait.

Je repensais à ses lettres précédentes. La première était arrivée peu après notre échange au téléphone. Brève et affectueuse, elle n'évoquait pourtant aucune perspective à court terme, il n'y était pas question que je les rejoigne. Bien qu'elle n'en dise rien ouvertement, je sentais qu'elle avait des problèmes avec la femme de son frère. La deuxième lettre, un mois plus tard, était encore moins explicite. Elle avait été malade, elle avait pris froid sous la pluie en cherchant du travail. Pourquoi cherchait-elle du travail ? m'étais-je demandé. Elle parlait du temps, du froid qui ne se retirait jamais tout à fait. « Tout est gris, ici », écrivait-elle, et je comprenais qu'elle parlait de son état d'âme. Je ressentais la même chose. Comme si le gris du dehors s'était infiltré dans nos cœurs et tuait toute sensibilité à petit feu. Je lui répondis en lui parlant de mon travail à l'épicerie avec Krishenbhai, qui me permettrait d'économiser le montant de mon billet d'avion. Dans sa lettre suivante, elle me reprochait de ne pas vouloir étudier, mais n'insistait pas pour que je fréquente une école en France. J'en avais déduit que je pourrais reprendre mes études un peu plus tard en Angleterre.

Il y avait eu ainsi un échange de lettres de part et d'autre de la Manche. Lettres tristes pour la plupart, mais courageuses, car chacune de nous cherchait à égayer l'autre avec des descriptions intéressantes de nos vies nouvelles. Puis la lettre d'hier était arrivée, et cela paraissait trop beau. Comment les choses pouvaient-elles changer si vite ? Et si c'était vrai, pourquoi ne faisait-elle pas la moindre allusion à mon départ pour les rejoindre ? Brusquement, je m'en rendis compte : c'était cela qui manquait.

— Pourquoi tu te tais, Lîla ? entendis-je Lotti demander.

— Oh, pour rien, je me demandais comment c'était, en Angleterre.

— On s'y ennuie, il pleut tout le temps. Et on y mange horriblement mal.

Nos visites dans Paris se multiplient avec la venue des vacances de Lotti. Un dimanche de la fin août, dans un monde baigné de lumière, nous nous rendons au parc Monceau pour voir – selon son expression accompagnée d'un sourire malicieux – la fanfare, les bourgeoises avec leurs toutous, les enfants écrasés d'ennui avec leur garde au pair, et les vieux avec leur journal épiant les jeunes, filles et garçons, du coin de l'œil. Installées sous un arbre, nous nous battons un moment avec mon français hésitant, puis soudain Lotti s'étend de tout son long sur l'herbe et tourne la tête vers moi :

— Dis-moi ce que tu fais dans la boutique de ton oncle.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « ce que je fais » ? Je vends des trucs, et je me parle en français.

— Non, espèce de nunuche, ça, je sais. Mais est-ce qu'il arrive des choses qui valent le coup d'être notées, des choses intéressantes, excitantes ?

Je repense aux après-midi interminables. Vais-je avoir l'audace de parler à Lotti de Krishenbhai et de ses secrets, puis-je lui faire confiance pour tenir sa langue ? Bof, finalement, ça n'a pas d'importance. Et je commence :

— L'après-midi, tout est plutôt calme. Mais mon oncle sent le parfum. Il s'est huilé les cheveux. Il a déjeuné d'un curry de légumes avec du riz et des puri, et d'une confiserie prise aux rayons réfrigérés de la boutique. Il ne manque jamais de se laver les dents. Il ne tient pas en place, il a abandonné son journal depuis longtemps et scrute la rue à travers la vitrine. Alors elle arrive, très calme, et pousse la porte ni regardant par-dessus son épaule.

— Qui, elle ?

— Ne m'interromps pas, je vais te le dire. Elle est entre deux âges. Elle porte un manteau gris sur un corps volumineux, un petit chapeau rond, marron, sur sa tête brune et des gants gris à ses mains minuscules. Quand elle vous regarde avec ses grands yeux marron, elle les écarquille et avance la tête à quelques centimètres de la vôtre. Mais comme elle sourit en même temps, on n'a pas peur, on ne la croit pas folle. Elle va droit au rayon traiteur et une fois là, elle prend son temps, elle hésite, en tournant le dos à mon oncle. Il ouvre bruyamment la porte du comptoir des vidéocassettes, marche vers elle et se racle la gorge. Elle se retourne avec un sourire de surprise aux lèvres. Mais elle joue très mal. Le sourire s'efface dès qu'elle le voit et une expression complètement différente prend sa place. Quelques minutes s'écoulent, puis mon oncle et M^{me} Meunier – j'ai découvert son nom après – passent dans l'arrière-boutique. Où je suis. « Voilà, c'est là qu'on stocke l'essence de l'Inde », dit mon oncle en désignant les sacs de riz, de lentilles et de mélanges d'épices.

Lotti pouffe de rire, mais ne dit rien.

— « Qu'est-ce que je peux vous montrer ? » continue mon oncle en anglais, avec un clin d'œil vers moi. Puis il reprend en français, décline avec aisance le nom de tous les produits : « Riz Basmati, le meilleur du monde, cardamome, cannelle, perles, aphrodisiaques ? » Elle répond : « Je cherche des épices, oui, j'aime les épices. Du cumin, du garam masala. Est-ce que vous n'avez pas aussi quelque chose de spécial, qui aurait une saveur bien particulière, inhabituelle ? » Alors, il lui dit avec un air mystérieux : « Je dois avoir quelque chose qui pourrait vous convenir dans mon bureau. » Et il soulève le rideau

épais qui recouvre la porte pour la faire entrer. Pendant toute cette mascarade, j'ai gardé le nez plongé dans mes comptes.

— Tu t'y connais en comptabilité ? demande Lotti.

— Oui, ce n'est pas compliqué.

— J'ai du mal à imaginer que tante Latha te laisse y toucher.

— Oh, elle n'en sait rien. Une semaine après mes débuts à la boutique, elle a fait une scène à mon oncle parce que, selon elle, il tenait le livre de comptes en dépit du bon sens. Il le lui apporte chaque soir pour qu'elle vérifie tout. À le voir debout devant elle pendant qu'elle relit ses opérations, il ressemble plus à un écolier qu'à un mari. Le soir où elle lui a passé un savon, il avait l'air coupable et malheureux à un point que je n'aurais jamais imaginé. J'ai eu pitié de lui et je lui ai dit : « Laisse-moi le faire à ta place. J'ai appris la comptabilité à l'école et je tenais les comptes de papa. » Il a eu l'air vraiment content. Depuis, je tiens les comptes, et tante Latha ne s'est plus jamais plainte. Je crois qu'elle a eu des soupçons. Au début, elle épluchait le livre ligne par ligne. De temps en temps, elle me jetait un coup d'œil perçant pendant que je préparais le repas dans la cuisine. Au bout de quelques mois, elle ne vérifiait plus le livre que de temps en temps. Et maintenant, elle a complètement cessé de le faire.

— Formidable ! dit Lotti.

— Mais il y en a d'autres, dis-je sur le ton du mystère.

— D'autres quoi ?

— D'autres femmes, évidemment.

Et j'éclate de rire. Lotti fait rouler ses yeux dans leurs orbites.

— Je ne l'aurais jamais imaginé aussi intéressant ! Je

le croyais aussi barbant que mon père.

— M^{me} Meunier est celle que je préfère, la pauvre, mais elle n'est pas la seule à suivre mon oncle dans son bureau. Il y en a d'autres. Il les emmène toutes dans la pièce du fond. Ils restent là, au milieu des sacs de garam masala et de noix île coco et des caisses d'huile de moutarde. J'entends le frottement des différentes sortes de graines les unes contre les autres. Elles font un bruit très fort, un peu comme des castagnettes. Quand les femmes émergent, elles n'ont pas un cheveu de travers, leur jupe est parfaitement en place sur leurs hanches, sans un pli. Mais elles sentent le garam masala et le piment rouge écrasé. Et aussi une odeur tiède, salée et rance, sous-jacente aux senteurs d'épices, qui contraste avec elles de façon discordante. Mon oncle les accompagne courtoisement à la porte de la boutique, il reste un moment sur le trottoir et allume une cigarette. Un jour, Shankar, le jeune Mauricien qui aide l'épicier arabe d'à côté, l'a interpellé en hindi pour lui dire : « Alors, tu as encore attrapé un poisson, aujourd'hui ! Il avait bon goût ? » Mon oncle a d'abord fait comme si de rien n'était, mais à la façon dont il a redressé le dos, j'ai senti qu'il était content. Il a fini par lâcher : « Quand on travaille et qu'on meurt en pays étranger, il faut s'adapter au paysage local. Elles ne sont pas aussi juteuses que nos femmes hindoues. »

— Ses femmes hindoues, parlons-en ! Le rire de Lotti se fait tonitruant. Si ton Shankar voyait tante Latha hurler après Krishenbhai, il comprendrait dans quel jus baigne leur mariage !

— Je sais que je devrais être choquée, mais les seuls moments où je me sens tranquille, c'est quand elles sont là.

— Pourquoi ? demande Lotti avec curiosité.

— Parce qu'il arrête de faire trop attention à moi. Et pendant qu'il est avec elles, je peux m'asseoir devant, dans la boutique, et regarder dans la rue.

— C'est si dur que ça ? Tu n'exagères pas un peu ?

— Tu n'as pas vu l'arrière-boutique, Lotti. Il y fait sombre, et les odeurs sont suffocantes. Il n'y a pas de fenêtre, rien à voir. C'est comme une prison.

— Mais les autres gens ? Tu dois bien voir des gens intéressants le soir, non ? insiste Lotti, l'air mal à l'aise.

Je secoue la tête.

— Dans la soirée, on voit arriver les gens qui sortent du travail et retournent chez eux. Des hommes et des femmes qui se demandent quoi acheter pour se faire à manger quelque chose qui les sorte un peu de l'ordinaire le soir, ou qui viennent juste acheter une bouteille d'eau ou un paquet de cigarettes. À sept heures moins le quart, je laisse mon oncle fermer la boutique et je vais prendre le métro.

Je ris jaune :

— Mon oncle me fait partir en éclaireur pour que tante Latha n'attende pas après son dîner.

— Ma pauvre, s'exclame Lotti, ils te font cuisiner pour eux en plus !

Sa remarque me met mal à l'aise, comme si je venais de transgresser la frontière entre déloyauté et trahison. J'enchaîne très vite, pour distraire Lotti :

— Parfois, ce loufoque de professeur arrive juste au moment où je m'en vais.

— Un professeur ? relève Lotti. Comment est-il ? Jeune, vieux, beau ?

Je ris.

— Lotti, tu es obsédée, laisse tomber ! Il est vieux, il a les cheveux gris, des favoris et des boucles sur les oreilles comme une fille. Et plein de rides profondes autour de la bouche et sous les yeux.

Lotti a l'air déçue.

— Mais les professeurs sont sexy, tu sais bien. C'est leur seule forme d'exercice.

J'essaie d'avoir l'air choquée, mais je n'y arrive pas.

— Bon, disons qu'il a de beaux yeux, bleus, très brillants.

— Ah, tu vois ! Tu as encore de quoi espérer. Parle-lui, flirte avec lui.

— Et comment ? Il parle sanskrit ou quelque chose comme ça. Même Krishenbhai ne comprend pas son hindi.

— Wouaoh ! Lotti ouvre de grands yeux. Tu veux dire que c'est un professeur indien ?

— Non, français, dis-je pour la faire marcher. Mais il enseigne la civilisation indienne.

Elle me chatouille pour se venger. Quand je retrouve le souffle, je poursuis :

— Je prends le métro pour rentrer à la maison. Là, je retrouve tous les soirs un ami très spécial.

Lotti a un sursaut comme je m'y attendais :

— Quoi ? Tu as un copain et tu ne me le dis pas, espèce île rat !

— Le rat, c'est lui, dis-je sans ciller.

— Hein ? glapit Lotti.

— Mon ami est un rat, dis-je avec bonheur. Il est assez beau en plus, et très élégant.

— Ton ami est un rat, répète-t-elle, incrédule. Comme ceux qui se baladent sur les voies ? Beurk !

— Oui, un vrai. Et il ne se balade pas. Il est chez lui.

Elle hoche la tête lentement.

— Incroyable ! dit-elle avant de me jeter un regard inquisiteur. Pourquoi dis-tu qu'il est ton ami ?

Je réfléchis un moment avant de répondre.

— La première fois que je l'ai vu, j'étais seule sur le quai couvert de monde et je ne savais pas dire un seul mot. Je me sentais complètement étrangère. Il faisait nuit, le Sacré-Cœur se détachait tout illuminé sur le ciel. Alors je l'ai vu. Il était parfaitement heureux dans sa solitude. Il ne faisait pas attention aux gens sur le quai, il n'avait pas besoin d'eux. En le regardant, j'ai pensé que j'aimerais bien être comme lui. Je hausse les épaules : Je ne comprends pas, moi non plus. Mais chaque jour, on dirait qu'il sait quand je vais arriver, il est là. Je n'ai qu'à regarder pour le trouver.

Lotti a toujours son air ahuri et je sens un gouffre se creuser entre nous.

— Oh, arrête de faire ton intéressante ! dit-elle avec humeur.

Elle ne cherche plus à comprendre. Je suis piquée au vif.

— Quoi ? Tu peux parler plus simplement, s'il te plaît ?

— Ça veut dire : ne sois pas prétentieuse.

Je ne comprends toujours pas ce qu'elle entend par là. Mais je renonce à le lui demander. Je me hâte de terminer mon histoire.

— La nuit, c'est encore pire que le jour. J'arrive à la maison à huit heures. Je traîne les pieds de plus en plus en approchant de l'immeuble. Je dois déployer tous mes efforts pour ouvrir les portes de l'ascenseur, balafrees d'inscriptions. Ma tante a l'oreille très fine. Dès que je

mets le pied sur le palier, j'entends sa voix de casserole qui me crie : « J'ai faim, dépêche-toi de faire le dîner, ma fille ! »

— Je ne peux pas lui en vouloir. J'ai l'eau à la bouche rien qu'à penser à ce que tu prépares.

— Mais je déteste faire la cuisine, Lotti. Mon ton est dur : Les odeurs me poursuivent, elles me parlent – de ce qu'elles aiment ou qu'elles haïssent, de leur besoin de compagnie et de chaleur, de leur peur de mourir. Je ne peux pas me libérer la tête de ce qu'elles ressentent.

Lotti me regarde avec effarement. Mais je ne peux plus m'arrêter. Il faut qu'elle me comprenne.

— Chaque fois que j'émerge des nuages d'odeurs de cuisine, je me déteste de ne pas pouvoir m'en protéger. Elles ont tout infiltré, même mon urine. La nuit, quand je me réveille en sueur dans l'appartement surchauffé, ma transpiration est imprégnée de leur tristesse.

À quelque chose dans la façon dont Lotti m'écoute, je sens qu'elle me croit enfin. Je me détends et poursuis plus calmement :

— Chaque nuit, je me jure de lui dire que j'arrête de faire la cuisine. Mais je n'y arrive pas, tu sais, je suis lâche.

— Mais non, au contraire, dit-elle avec chaleur, à ta place, n'importe qui se serait déjà enfui.

— C'est là où tu fais erreur, Lotti. Il faut beaucoup de courage pour s'enfuir. Et j'ai bien trop peur.

Comme les ombres de l'automne s'allongeaient vers un novembre pluvieux, Lotti et moi nous retrouvâmes confinées à la maison. Après cet été fabuleux, il nous était plus difficile que jamais de rester enfermées, qui plus est dans la proximité immédiate de nos gardiens.

Une année passa. Je m'étais presque réconciliée avec ma nouvelle vie. Tante Latha avait cessé de me faire peur et Krishenbhai, dont je partageais les secrets, était de plus en plus amical. Lotti était un peu la sœur que je n'avais jamais eue. L'odeur de renfermé de l'appartement ne me dérangeait presque plus. Mais je me languissais toujours de ma mère et de mes frères. Je rêvais du jour où nous serions enfin tous réunis pour recomposer une vraie famille. Alors ma vie, comme un film qu'on interrompt pour changer de bobine, reprendrait son cours.

— À propos, il y a une lettre pour toi, me dit tante Latha un soir au dîner, d'un ton indifférent. Je restai bouche bée.

— Une lettre ?

— D'Angleterre. De ta mère, je crois.

La cuillère me tomba de la main. Sa dernière lettre remontait à dix jours à peine. Impatiente de lire, je demandai :

— Est-ce que... je peux l'avoir ?

— Pas maintenant, dit-elle, la bouche pleine, après dîner.

— S'il te plaît, tante Latha, c'est peut-être important...

— Va lui chercher sa lettre, Latha, intercédait Krishenbhai. Tu vois bien qu'elle ne pourra rien avaler avant de l'avoir lue.

Tante Latha s'exécuta en maugréant.

— J'espère que ce ne sont pas de mauvaises nouvelles, dit-elle en me la tendant.

— Ne raconte pas de bêtises ! s'irrita mon oncle. Pourquoi faut-il que tu imagines toujours le pire ?

Je me taisais. Je déchirai l'enveloppe d'une main

tremblante et me mis à lire, tournée de biais sur ma chaise afin que ma tante ne puisse me voir que de profil.

Chère Lîla,

Comment vas-tu ? Ton oncle et ta tante m'ont appris que tu t'étais bien adaptée. Bien élevée, obéissante, serviable, ils ne me font que des compliments sur toi. Je suis très fière d'entendre dire des choses aussi positives de ma fille. Savoir qu'au moins tu es heureuse et en de bonnes mains allège un peu le fardeau de mon souci...

— Quand est-ce qu'elle a appelé ? demandai-je d'un ton accusateur. Pourquoi vous ne m'avez rien dit ?

— Elle a dit qu'elle rappellerait, répondit hâtivement tante Latha, nous ne voulions pas gâcher ta surprise.

— Quelle surprise ?

Mon cœur s'était mis à battre plus fort.

— Lis ta lettre, coupa précipitamment Krishenbhai. Elle a dit qu'elle venait de t'écrire.

Tes frères vont toujours à l'école qui est près d'ici, mais je n'en suis pas contente. Elle est remplie de petits voyous et de brutes. Je me renseigne sur les écoles privées pour trouver un endroit où les enfants sont plus gentils. Mais elles sont très chères ici, et maintenant que ton pauvre père est mort, je ne sais pas comment je pourrai m'en sortir. Mais je t'ai assez embêtée avec mes soucis. Tu en es loin, Dieu merci, et d'ici quelques années, tu auras un mari et une maison à toi.

Le magasin de Nairobi a été vendu. Nous n'en avons pas tiré grand-chose. Mais avec ce qu'il nous a rapporté, j'ai acheté une petite boutique à South Oxney, un village au sud de Londres. Ton oncle Atul dit que c'est un très bon investissement, au rythme où Londres s'étend. M. Patel m'a aidé à l'acheter. Nous allons nous marier le mois prochain.

Je suspendis ma lecture. Se marier? Comment pouvait-elle? Et nous? Où irions-nous? Je levai la tête. Ils me regardaient fixement tous les deux avec appréhension. Krishenbhai avait même l'air un peu coupable.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il.

— Ne fais pas semblant, tu le sais parfaitement. Elle te l'a dit au téléphone, non?

Krishenbhai détourna le regard. Même ma tante se taisait.

Je me levai de table en repoussant violemment ma chaise.

— Vous auriez dû me prévenir! éclatai-je.

Puis je me précipitai dans les WC pour continuer à lire, assise sur le siège des toilettes.

Nous aurons un mariage très simple, une cérémonie civile devant un maire anglais. Ensuite, je pourrai envoyer les garçons à l'école privée et un jour, si tu veux, tu viendras nous rendre une petite visite. Peut-être que nous pourrons même partir en vacances en France – M. Patel dit que c'est un pays merveilleux – et en profiter pour venir vous voir, toi, ton oncle et ta tante, à Paris. Pas longtemps, bien sûr, car j'ai cru comprendre que la maison est petite. Mais pour un week-end, par exemple.

Je suis si heureuse pour toi, ma petite chérie, et pour nous tous. Dieu nous est venu en aide, nous sommes tous bien installés, les uns et les autres.

Ta maman qui t'aime.

Je retournai la feuille de papier pour voir si elle avait écrit autre chose au verso. La page était blanche. Je relus la lettre, au cas où j'aurais sauté une phrase essentielle. Non. Je froissai lentement la lettre dans mon poing et me forçai à regarder la vérité en face : ma mère m'avait

abandonnée. La gorge me brûlait et la sensation s'étendait peu à peu à ma cage thoracique. J'avais des haut-le-cœur. Je me précipitai au lavabo.

Là, je levai les yeux sur le miroir. Le visage qui me rendait mon regard ressemblait tant au sien. Mais elle ne s'en était même pas aperçue. En fait, elle n'avait jamais eu l'intention de me faire venir en Angleterre, et mon oncle et ma tante devaient être au courant. Krishenbhai et Latha... J'eus un rictus d'amertume. J'étais leur enfant. Et tout le monde l'avait su, sauf moi. Personne n'avait pris la peine de m'informer. J'étais seulement censée accepter ce qui m'arrivait. Ma destinée.

Les jours qui suivirent, j'eus désespérément besoin de Lotti, mais c'était comme si on me l'avait enlevée, elle aussi. Elle était en vacances à l'île Maurice. Je ne m'étais jamais sentie aussi seule. J'avais cessé d'aller travailler à la boutique. Je restais couchée toute la journée, ou bien je regardais des films avec ma tante. Je me réfugiais dans la préparation de repas pantagruéliques auxquels, la plupart du temps, je ne touchais pas.

Quand Lotti revint, j'accueillis, hilare, les anecdotes dont elle débordait sur ses cousines, ses tantes et tous ses prétendants. Ma bouche s'ouvrait et de grands éclats de rire me montaient du fond de la gorge. Mais c'était un rire de convenance. Lotti et sa vie me paraissaient lointains, et déjà presque sans rapport avec moi. Elle me regardait d'un air interrogateur.

— Ils l'aiment tellement, là-bas, disait son père, qu'ils veulent qu'elle se marie et qu'elle s'installe parmi eux. Nous avons eu toutes les peines du monde à la ramener.

Je redoublai de rire.

— C'est bon de l'entendre rire, hein, Latha ? dit mon oncle avec nervosité. Il se tourna vers les Ramdhune : Elle

est restée très silencieuse, ces derniers temps.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda M^{me} Ramdhune à tante Latha.

— Sa mère s'est remariée, murmura-t-elle.

— Oh ! La pauvre petite ! Heureusement qu'elle vous a pour prendre soin d'elle.

Plus tard, Lotti m'entraîna sur le balcon. Sans rien dire, elle me prit le visage entre ses mains, et ses yeux s'emplirent de larmes.

Après cela, la vie retrouva son cours normal, du moins en apparence. Je repris mon travail à la boutique, mais rien n'était plus comme avant. Faute de pouvoir leur imaginer un terme, les journées à l'épicerie s'étiraient indéfiniment, se fondaient, indifférenciées, l'une dans l'autre. C'est alors que je me mis à voler de petites sommes d'argent dans la caisse, falsifiant les comptes de cinq francs par-ci par-là. Je ne sais pas comment cela a commencé. Peut-être était-ce une erreur innocente la première fois. Mais cela devint une habitude, un moyen dérisoire de rompre la monotonie des jours, de leur redonner un semblant de valeur dans une vie qui pariait de nouveau à la dérive.

Un après-midi, vers cinq heures et demie, le téléphone se mit à sonner. Je venais d'ouvrir la caisse pour enregistrer un achat de cigarettes. Je serrais les pièces dans mon poing fermé, prête à les ajouter à ma cagnotte.

Mon oncle était occupé dans la pièce du fond avec une nouvelle femme, jeune et très blanche, aux cheveux roux, qui mâchait du chewing-gum. Mon oncle paraissait très fier d'elle. Il l'avait emmenée boire un café et ils s'étaient assis à la terrasse, bien en vue. Malgré son embonpoint, elle portait une minijupe. Quand elle marchait, ses cuisses tressautaient et se touchaient dans un chuintement de bas nylon.

Le téléphone sonnait toujours. Je le regardais avec effroi, persuadée que c'était tante Latha. Il s'arrêta, puis reprit quelques minutes plus tard. Je décrochai et prononçai « allô » en hésitant. Je reconnus la voix éraillée et son mélange très personnel de hindi et de sanskrit : c'était le professeur. Il voulait qu'on lui livre immédiatement des épices dont il avait besoin. « Un moment, s'il vous plaît », dis-je, puis je me précipitai vers la pièce du fond. Derrière le rideau, j'entendais les grains froter les uns contre les autres et les gémissements d'une femme. Je criai en gujarati : « Le vieux professeur veut qu'on le livre tout de suite ! »

Mon oncle ne répondit pas, mais le silence derrière le rideau était palpable. Je percevais son dilemme : abandonner sa jeune maîtresse et y aller lui-même, ou me laisser porter ses épices au professeur et encourir les fureurs de tante Latha. Les sacs de riz et de lentilles bruissèrent. Finalement, il choisit le plus facile, comme je m'y attendais, et répondit en gujarati : « Livre-le, ma petite

filles, mais surtout reviens tout de suite. Je ne veux pas que tu sois dehors à la nuit tombée. »

Le ciel était d'un bleu profond et les rues baignaient dans la lumière flamboyante d'une belle fin d'après-midi. Joyeusement, je remplis un sac des marchandises commandées par le professeur, sortis du magasin et aspirai de grandes bouffées d'air vif et léger.

Le professeur habitait dans le dix-huitième, sur les pentes de Montmartre, dans un quartier élégant parsemé de boutiques alléchantes de produits alimentaires, de vins et de fromages, disposés avec soin dans les vitrines.

Au numéro 19 de la rue des Abbesses, deux gargouilles en pierre me regardaient en montrant les dents. Je tapai le code d'entrée et l'énorme porte de bois s'ouvrit avec un déclic. Je me retrouvai dans une vaste cour où le printemps avait déjà mis des fleurs cramoisies, violettes et jaunes aux jardinières qui la bordaient. Le hall était de petites dimensions, mais très lumineux. Au milieu, un escalier montait en courbe vers les étages supérieurs, surmonté d'un dôme blanc de vitres laiteuses, gravé à son pourtour d'un motif de grappes de vigne et d'angelots joufflus. Chaque étage était pourvu de vitraux immenses comme ceux d'une église, qui laissaient entrer la lumière du jour. À mille lieues de l'obscurité qui régnait dans la cage d'escalier sombre chez mon oncle, je me demandais quelles sortes de gens avaient pu porter tant de soin à décorer des communs, des lieux qui ne faisaient pas partie de leur intérieur. À chaque palier silencieux, je m'arrêtais pour examiner les portes fermées autour de moi. Qui pouvait bien vivre derrière elles ? À quoi ressemblaient-ils ? Et leur maison ?

Au quatrième étage, je devinai immédiatement lequel des appartements était celui du professeur. Il en émanait

une musique étrange. Au-dessus de la porte, était suspendu un petit Ganesh rouge en terre cuite. Je sonnai. « Entrez ! rugit sa voix par-dessus la musique. La cuisine est au fond. Posez le sac sur le bar. » Je pris une inspiration profonde, mais j'avais la gorge sèche. Les avertissements que tante Latha m'avait prodigués au sujet de certains Français aux comportements étranges me revenaient en mémoire. Je passai le seuil avec appréhension.

Je me trouvais dans un long couloir au plafond bas, aux lames de plancher luisantes veinées de brun, de mordoré et de rouge. Des étagères blanches, lourdes de livres, tapissaient les courbes du mur. Je les dévorais du regard, soudain consciente de manquer cruellement de lecture. Mon oncle se contentait d'éplucher son journal, assis à la boutique toute la journée, et nuit après nuit dans son lit. Je lisais et relisais les rares livres que je possédais, dont les histoires apportaient un peu de sens à mes jours. J'avais à présent devant les yeux plus de livres que je ne pourrais jamais en lire. La tête me tournait de plaisir.

Après un virage à angle droit, le couloir finissait abruptement, avec trois portes blanches de part et d'autre. L'une d'elles était fermée. C'est de là que venait la musique, accompagnée d'un cliquetis de machine à écrire. Les deux autres étaient ouvertes. Murs blancs et hautes fenêtres, tapis aux teintes chaudes et douces, rouges, jaunes, marron et ocre. La lumière rebondissait d'une surface à l'autre, se déversait dans le couloir. Les couleurs ajoutaient à ma sensation d'être passée dans un autre monde. Jamais je n'en avais vu d'aussi limpides et d'aussi agréables. Chez mon oncle, et même chez Lotti, tout se déclinait dans des tons sombres, boueux, ou au contraire si vifs qu'ils faisaient mal aux yeux. Je frissonnai

de plaisir. J'aurais voulu être livre ou rayon de soleil pour habiter cette maison et ne plus jamais en sortir.

Le sol de la cuisine était couvert de grandes dalles vertes et bleues disposées en motifs géométriques. Les murs aussi étaient peints en bleu et vert, mais dans des tons plus pâles, plus tendres. L'un des deux balcons qui donnaient sur la rue comportait une chaise de jardin. Sur l'autre étaient disposées une petite table et deux chaises. Les bruits du soir montaient par les fenêtres ouvertes, et une marmite bouillonnait sur la cuisinière.

Je posai le sac sur la table, bouche bée devant les cartes postales du monde entier punaisées aux placards et sur toutes les surfaces de bois disponibles. Des cavaliers galopaient à travers un désert pastel, des voiliers blancs voguaient sur une mer d'argent, un fruit en forme de grenade voisinait avec des femmes en saris rouges aux regards mystérieux et des maisons en pain de sucre aux toits en bulbe d'oignon. Je les regardais une à une, hypnotisée.

— Vous aimez mes cartes postales, on dirait ! dit le professeur derrière moi.

Je me tournai avec appréhension. Chez lui, il paraissait plus volumineux, plus substantiel.

— Vous aimez les voyages ? poursuivit-il spontanément avec un sourire.

— Je n'ai jamais vraiment voyagé, répondis-je brièvement, sauf au Kenya.

— Au Kenya ?

— C'est là que je suis née.

Ses yeux brillaient de curiosité.

— Vraiment ? J'ai toujours voulu y aller. On m'a dit que c'était un très beau pays. Avec beaucoup d'animaux

sauvages.

— C'est le meilleur pays du monde, répliquai-je avec fierté, tout en sachant que j'étais en train de jouer la comédie. Ce n'était pas le meilleur, mais le seul que je connaissais.

— Alors, vous n'êtes pas indienne ? Par la beauté, pourtant, vous l'êtes tout à fait.

— Ma mère est du Gujarat.

— Vous n'avez jamais vécu en Inde, mais votre famille est indienne ?

C'était trop difficile à expliquer. Il ne me venait pas de réponse.

— Peu importe, dit-il en riant, je ne veux pas vous ennuyer avec ça. Vous aimez faire la cuisine ?

— Euh... oui...

— Alors, voyons ce que vous pensez de la mienne.

Il me prit par le coude, me mena à la cuisinière et souleva le couvercle du grand faitout de cuivre. De surprise, je rejetai la tête en arrière. À l'intérieur, épices et poulet se livraient une guerre cruelle, aucune velléité d'harmonie n'ayant présidé à leur cohabitation. J'avançai la tête avec précaution. Trop de coriandre, trop de gingembre. Les épices n'avaient pas été broyées. Le résultat, lamentable, me donnait mal au cœur. « Allez-y, goûtez ! » Le professeur plongea une cuillère dans le mélange et la tint devant mes lèvres, impatient de connaître mon avis.

Mais je ne pus me résoudre à y goûter. Les odeurs m'avaient déjà tout raconté.

— C'est terrible. Vous l'avez... Je m'arrêtai, de peur de me montrer grossière.

— Je l'ai quoi ? Gâché ? demanda-t-il, l'air soucieux. Il

me faisait moins peur, à présent.

— Je crois qu'il faudrait ajouter un petit peu d'ail, un peu de curcuma... et du sel.

— Mais j'en ai déjà mis.

— Est-ce que je... je peux le faire pour vous ? demandai-je tout à trac, suffoquée par mon audace.

D'abord surpris, il éclata de rire :

— Alors ça ! Il faut vraiment que vous aimiez faire la cuisine ! Vous devez être un vrai cordon-bleu.

Puis il me regarda avec curiosité et son expression se fit rusée. Je me passai nerveusement la langue sur les lèvres.

— Je vous en prie, dit-il en montrant les placards d'un geste du bras, faites comme chez vous.

Je m'écartai vivement pour me concentrer sur ce que j'allais faire. Peler de l'ail dans un petit bol, ajouter un peu de curcuma et de piment. Les écraser ensemble. Leurs odeurs mêlées me firent grincer des dents. J'écartai en clignant des yeux les larmes qui me brouillaient la vue. Les ombres de la nuit prenaient lentement possession de la pièce par les fenêtres ouvertes. Plus l'obscurité s'épaississait, plus je sentais le regard du professeur, debout à quelque distance, qui m'observait avec attention. J'en éprouvais une certaine fierté. Mais les réflexions de tante Latha sur les Français me revinrent en mémoire, et je m'absorbai dans la préparation qui cuisait pour ne pas rencontrer ses yeux.

J'y incorporai les épices, remuai le tout, couvris.

— Vous avez du yaourt ? Et du sucre ? demandai-je sans le regarder.

Il me tendit les ingrédients en silence. Je les mélangeai au plat. Peu à peu, l'amertume agressive de son premier

état s'atténuait. Je baissai le feu.

— Laissez-le cuire encore dix minutes, puis éteignez.

— Je peux goûter? dit-il en approchant de la cuisinière.

Je fis oui de la tête. Il plongea une cuillère dans la marmite et la porta à sa bouche en me regardant fixement. Puis son visage se détendit et prit une expression de plaisir. Il me sourit et me saisit la main. Je fermai instinctivement le poing, mais il l'ouvrit doucement en posant un baiser sur chacun de mes doigts. Je retirai précipitamment ma main, le poing se referma. Il eut un rire.

— Merci, ma princesse indienne.

Ses mots me remplirent d'excitation. Personne ne m'avait jamais appelée princesse. Je lui adressai un sourire timide.

— Dommage que tu sois si jeune, reprit-il calmement, avant de se diriger vers la petite table blanche près de la fenêtre où était posé mon manteau. Nous ne voudrions pas faire de tort à ton oncle, n'est-ce pas? Il rit encore, souleva le vêtement pour m'aider à l'enfiler. Je voulus le prendre, mais il s'y opposa en secouant la tête: « Non, non, en France, c'est comme cela que nous faisons. » Et de nouveau il le tendit ouvert derrière moi pour que je passe les bras dans les manches. Le visage me brûlait.

Il me raccompagna solennellement, comme une invitée de marque, jusqu'à la porte d'entrée au bout du couloir. Lorsque je me retournai pour regarder une dernière fois l'appartement, je me trouvai nez à nez avec lui. Il fondit sur mon visage en un éclair et m'embrassa les lèvres. Je tentai de me dégager avec un haut-le-cœur. « Je vous en prie, je dois partir, je suis en retard », bégayai-je. Son corps était doux et lourd, un peu comme un coussin. Il me lâcha et me glissa une poignée de billets

dans la main. « Pour la cuisine. Au revoir. » Je fourrai mon poing serré dans ma poche. « Merci. Au... au revoir. »

Je traversai la cour ancienne à pas lents. Des bâtiments blancs se dressaient tout autour de moi, et au-dessus, c'était le ciel. Tout était calme. Je m'arrêtai. L'espace d'un instant, si bref soit-il, j'avais enfin fait partie de la beauté de Paris. J'avais l'impression que quelque chose se déposait en moi, me procurait un ancrage et une stabilité que je n'avais jamais connus.

Quand j'atteignis le magasin, la nuit était tombée et les stores métalliques baissés jusqu'aux trois quarts. Je me fis toute petite pour me frayer un passage à l'intérieur. Mon oncle faisait les cent pas dans l'obscurité presque totale.

— Ou étais-tu ? glapit-il en me voyant. Il me saisit par l'épaule. Qu'est-ce qui t'a pris tout ce temps ? Ta tante a déjà appelé deux fois. Je croyais que tu étais rentrée directement depuis des lustres !

— Mon oncle, je ne... commençai-je, honteuse.

Il me secoua comme un sac de riz :

— Contente-toi de répondre à mes questions ! Qu'est-ce que tu faisais avec cet homme, hein ?

— R... rien, mon oncle.

Ses yeux se rétrécirent :

— Rien ? railla-t-il. Rien ? Pendant deux heures ?

— Attends, écoute-moi, je vais t'expliquer.

Il détourna le visage.

— Je ne veux pas entendre tes mensonges.

— S'il te plaît, mon oncle, écoute-moi, plaidai-je entre deux sanglots, je n'ai rien fait de mal.

— Rien de mal, ah non ? Espèce de chienne ingrate ! Tu nous as trahis !

Il me secouait de nouveau et ses doigts s'enfonçaient

douloureusement dans mes épaules.

— Ce n'est pas vrai, m'écriai-je, il m'a demandé de jeter un coup d'œil à son poulet au curry, mais il était immangeable, alors je l'ai préparé à sa place.

Un rire incrédule lui échappa. Je le regardai avec effroi, le visage brûlant, paralysée.

— C'est la vérité, je te le promets.

— Ben voyons ! Espèce de menteuse !

Avec un rictus qui lui tordait les lèvres, il me gifla à toute volée. Le choc me projeta en arrière et je m'écroulai sur les rayons des plats à emporter. Ce n'est peut-être qu'un rêve, pensai-je.

— Lîla !

La voix de mon oncle était teintée d'inquiétude. J'ouvris prudemment les yeux.

— Tu n'aurais pas dû partir comme ça, dit-il.

— Mais c'est toi qui m'as dit de le faire. Je n'ai rien fait d'autre que la cuisine, je le jure sur ma mère.

Son visage reprit une expression de colère.

— N'implique pas ta mère dans cette histoire. Elle serait morte de honte si elle avait été là aujourd'hui.

Je le regardai, soudain consciente de tout ce que son visage avait de différent par rapport à celui de mon père. Je me sentais terriblement seule.

Puis Krishenbhai reprit d'une voix distante :

— Je sais tout sur toi, figure-toi.

Il ouvrit sa main droite et me jeta quelque chose à la tête. Je levai les mains instinctivement pour me protéger. Des pièces dures et froides m'atteignirent, puis des billets, plus légers, tombèrent autour de moi. C'était l'argent que j'avais laissé à côté de la caisse pour l'ajouter à ma cagnotte secrète. Je sentais monter une nausée, mais je

la repoussai au fond de ma gorge.

Je ramassai tous les billets et me redressai.

— Je suis désolée, mon oncle. J'avais l'intention de les remettre dans la caisse. J'ai dû oublier, dis-je en lui tendant l'argent.

Mais il refusait d'y toucher.

— Tais-toi, je ne veux plus entendre tes mensonges.

— Mais, écoute-moi, s'il te plaît... Ce n'est pas juste...

Il me coupa de nouveau.

— Ne viens pas me parler de justice. C'est toi qui n'es pas juste ! Après tout ce qu'on a fait pour toi ! On t'a tirée de ce continent maudit, on t'a donné un foyer, on t'a fait confiance...

La colère dissipa la peur qui m'avait embrumé l'esprit. Soudain, je me sentais la tête froide.

— Je ne vous ai pas trahis. Appelle le professeur et demande-lui de te garder une petite part de son repas.

Une hésitation traversa son regard et ses traits s'adoucirent légèrement.

— Peut-être bien que je vais le faire, dit-il. Puis il poursuivit en regardant sa montre : Tu ferais mieux de rentrer. Ta tante se fait du souci.

Je me levai, soulagée.

— Merci, dis-je.

Il ne répondit pas. Il avait encore un drôle d'air. Je lui tournai le dos et marchai vers la porte.

— Lîla !

Quelque chose dans sa voix me fit me retourner.

— Il y a quelque chose que tu dois savoir avant d'aller la retrouver. Quand ta tante a appelé, elle était tellement bouleversée que j'ai cru qu'elle allait avoir une attaque. Ça m'a mis en colère et je lui ai dit...

— Dit quoi ? Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Que tu étais partie sans me demander. Que c'était ta décision.

Je me figeai sur place.

— Quoi ? Ma décision ! Espèce de lâche ! Comment est-ce que tu as pu faire une chose pareille ?

Ses yeux se déroberent. Il haussa les épaules dans un geste d'impuissance et se détourna.

— Je n'ai pas pu m'en empêcher.

— Mais alors, qu'est-ce que je vais lui dire ?

Il me tapota l'épaule avec un regard triste.

— Tu trouveras bien quelque chose. Allez, vas-y. Je ferme et je vous rejoins.

— Je... je peux t'attendre, proposai-je, on pourrait rentrer ensemble.

Mais il évita mon regard.

— Ce n'est pas la peine, ce serait trop long. Et tu dois encore préparer le dîner. Tante Latha a assez attendu.

À court d'arguments, je sortis.

Je courus jusqu'au métro. Durant tout le trajet, en train, puis à pied, j'essayai de mettre au point une explication pour tante Latha. Je me retrouvai presque sans m'en rendre compte au milieu des ruches de béton où nous habitons.

L'appartement était silencieux et plongé dans l'obscurité. Je m'arrêtai, indécise, dans le couloir. La porte de la chambre de ma tante était entrouverte. À l'intérieur, il faisait noir. Je fis un pas vers la pièce. Soudain le silence parut respirer et bouger. Elle m'attendait, je le sentais.

J'avançai à pas de loup dans le couloir. Quand je passai devant sa porte, elle m'appela.

— Ma tante ? répondis-je d'un ton hésitant. Tu es

réveillée ?

— Oui, entre, ne reste pas dehors.

Je pénétrai dans la pièce. Sa voix était calme. Il faisait trop sombre pour lire l'expression de son visage. Je commençai en balbutiant :

— Ma tante, je...

— Tu es en retard, coupa-t-elle tranquillement, et je suis couchée là, à moitié morte de faim, en t'attendant.

— Je suis désolée, c'est...

— Pendant que tu t'enfuyais avec un Français débauché.

— S'il te plaît, laisse-moi t'expliquer...

J'essayais de rester calme.

— Non ! rugit-elle. Je ne veux pas entendre tes paquets de mensonges. Je sais où tu étais et ce que tu faisais.

— Tu ne sais rien du tout, ma tante. Il n'y a que moi qui puisse te dire ce qui s'est passé. Est-ce que tu vas m'écouter, oui ou non ? éclatai-je.

La surprise lui ferma la bouche. C'était la première fois que j'élevais la voix devant elle. J'enchaînai rapidement, avant qu'elle se reprenne :

— Je suis allée livrer des produits de la boutique parce que oncle Krishenbhai était... – je ne pouvais me résoudre à lui dire la vérité – était occupé.

— Cesse de mentir. Tu es sortie sans le dire à ton oncle pendant qu'il servait quelqu'un au fond de la boutique.

— Ce n'est pas vrai ! m'écriai-je.

— Si, c'est vrai ! hurla-t-elle plus fort que moi. Tu es partie parce que tu n'en pouvais plus d'attendre de te déshabiller et de coucher avec un étranger débauché !

— Je ne mens pas ! protestai-je. Est-ce que j'ai jamais

fait une chose pareille ? Et si j'étais coupable, pourquoi est-ce que je serais revenue ?

— Admettons, répondit-elle plus calmement. Mais tu m'as volé de l'argent.

L'espace d'une seconde, tout devint rouge autour de moi. Puis, dans cette brume, se dessina le visage de Krishenbhai, sa bouche d'homme faible et ses yeux avides. Je m'entendis dire dans un sifflement :

— Tu oses me traiter de débauchée, m'accuser de coucher avec des hommes, pendant que ton mari... Je tremblais en prononçant les mots fatidiques : Ton propre mari a couché avec trois Françaises en un an, pas une de moins...

Un cri strident lui sortit des entrailles :

— menteuse ! Sale putain ! Voleuse !

Je restai de glace, les mots glissaient sur moi. Quand je repris enfin la parole, ce fut sans hâte, avec un sang-froid de scientifique.

— Mais oui, mais oui. Il se peut que je sois tout ça, et même pire. Mais pourquoi tu ne viens pas faire un tour à la boutique l'après-midi, de temps en temps, pour jeter un coup d'œil dans la pièce du fond ? Tu ne veux donc pas voir de tes propres yeux qui de nous a l'habitude de mentir ?

Ma tante se dressa sur ses oreillers. Sa bouche s'ouvrait et se fermait comme celle d'un poisson hors de l'eau.

— Ou peut-être que tu le sais déjà... insinuai-je.

La fureur projeta presque tante Latha debout.

— Sors d'ici ! hurla-t-elle ! Sors immédiatement !

Je la regardai soudain avec frayeur. La glace qui me pétrifiait le cœur avait fondu. Je tournai les talons et quittai

la pièce, en refermant doucement la porte derrière moi.

II

1

Derrière la porte qui nous séparait, j'entendais tante Latha gémir. Ses sanglots convulsifs faisaient grincer les ressorts du sommier. Les sons me transperçaient et allaient rebondir sur les parois du couloir étroit. Je m'en suis éloignée à reculons. L'entrée était calme, l'altercation ne l'avait pas atteinte. J'ai fait le tour de la pièce du regard, j'ai laissé son ordre intact imprégner mes sens. Elle était plongée dans l'obscurité ; seul un filet de lumière filtrait sous la porte.

Je ne sais combien de temps je suis restée là, immobile, dans le noir. Soudain je me suis aperçue que quelqu'un se tenait près de la porte. Le sang s'est retiré de mon visage. Tante Latha avait la mine défaite, les joues et les paupières enflées ; ses yeux étaient réduits à deux fentes.

Une vague de remords m'a submergée.

— Ma tante, je... je suis désolée...

— De quoi ? Elle a eu un rire amer. Tu crois qu'on peut réparer les pots cassés en étant désolé ? Joli mot, hein ? On tue quelqu'un, et après on dit : « Je suis désolée ! »

— Ma tante, s'il te plaît, je ne pensais pas ce que je t'ai dit.

— Tu ne le pensais pas ? Alors, tu mentais ?

— Non, mais... Je suis désolée... J'étais en colère... Je...

— Ne recommence pas avec ce mot-là ! Je le déteste,

je te dis. Et je te déteste, toi aussi.

— Non, je t'en prie!

Et je me suis mise à sangloter.

— Tu m'as anéantie. Toi et ta petite colère égoïste.

La voix de tante Latha s'était brisée. Sa douleur offrait un spectacle terrifiant. On aurait dit que son visage se fracturait quand elle a craché :

— Tu as changé ma vie en enfer. Et nos vies, notre foyer avec. Sors d'ici! Va-t'en!

Il n'y avait rien d'autre à faire. J'ai gagné à pas lents le couloir éclairé au néon et refermé la porte derrière moi, sans bruit.

Dehors, la rue était déserte, livrée aux ordures qui s'accumulaient partout dans les coins, au pied des portes. En s'engouffrant dans les allées, le vent produisait un mugissement d'outre-tombe semblable à celui de la vapeur à travers la soupape d'un autocuiseur. Tout ce qui était animé de mouvement le devait au vent. Quand j'ai tourné au coin de la rue, il s'est jeté sur moi et je l'ai laissé m'emporter dans son souffle comme une feuille de journal, sans feu ni lieu, avec un étrange sentiment de liberté. Je me sentais légère, presque sans poids. Les bâtiments silencieux aux façades lépreuses me dominaient de toute leur hauteur. À les voir ancrés si solidement, incapables de suivre mon mouvement, j'ai éclaté d'un rire qui m'a mis les larmes aux yeux. Et le vent me poussait toujours plus loin.

Soudain, mes oreilles ont capté un son nouveau qui émergeait de l'obscurité – des pas, mi-courant, mi-traînant sur les pavés. J'ai allongé ma foulée. J'ai cru les entendre accélérer, eux aussi. Mes pieds se sont mis à courir. L'intervalle d'obscurité entre deux réverbères s'était agrandi. Je ne pouvais plus faire la différence entre le bruit

des pas qui me suivaient et les battements de mon cœur. J'ai tourné à l'angle d'une rue, et brusquement le vent, qui avait été mon allié, s'est retourné contre moi, m'a soufflé en plein visage. Les poumons commençaient à me brûler et le souffle me manquait. J'avais si peur que je ne savais même plus respirer. L'énergie m'abandonnait, ma cadence se ralentissait. J'ai voulu crier, mais aucun son n'est sorti. Les rues étaient complètement vides, moulées dans un linceul de silence.

J'ai abordé, toujours courant, l'entrée du tunnel sous l'autoroute. La voûte a explosé de sons amplifiés. Je sentais des doigts fantômes m'agripper de toutes parts. J'ai continué sans y prêter attention jusqu'aux premières lumières du faubourg. Alors seulement, j'ai ralenti. Les lieux paraissaient déserts. Mes pas résonnaient dans le silence. Quand le bruit d'une moto venant d'une allée derrière moi s'est rapproché, j'ai bondi dans l'ombre d'une porte et trébuché sur un corps mou, couvert de haillons, qui s'est mis à protester.

J'ai fini par atteindre la bouche de métro et je suis descendue sous terre avec un sentiment de reconnaissance. Il n'y avait presque personne à la station. Sur le quai opposé, plusieurs hommes, qui fumaient et parlaient entre eux, dardaient sur moi des yeux de prédateurs. Debout au bord du quai, je fixais les rails.

Enfin, la rame est arrivée.

Le voyage m'a paru durer des heures. Le bruit du train me dispensait de réfléchir. Les autres passagers évitaient de s'asseoir près de moi.

Puis les muscles de mon estomac vide se sont mis en mouvement. Ils se crispèrent et se décrispèrent sans cesse pour satisfaire la faim qui y était tapie. J'ai arpenté les voitures à moitié vides à la recherche de quelque

chose à manger. Par chance, je suis tombée sur un paquet entamé de cacahuètes enrobées de caramel que j'ai avalées presque sans mâcher. Mon mal d'estomac n'a fait qu'empirer. Quand je suis descendue au terminus, il était une heure. On voyait partout des policiers patrouiller avec des chiens pour évacuer les sans-logis des voitures. Ils m'ont adressé un regard vitreux. J'ai évité d'y répondre et j'ai suivi la foule dans les escaliers, vers la sortie.

Dehors, un monde étranger m'attendait. Les passants semblaient pressés. Ce n'étaient que des ombres, jusqu'au moment où ils étaient pris dans le pinceau de lumière de phares qui révélaient des hommes à la démarche ondulante de panthère, à la fois sûrs d'eux et menaçants. Leurs yeux froids comme la bise, glacés et familiers, me transperçaient en me jugeant. Ils ressemblaient aux grands fauves de la brousse africaine, avec la connaissance intuitive qu'ils ont de leur proie.

J'ai pris d'instinct la direction opposée, m'attardant dans les zones d'ombre jusqu'à ce que je sois seule dans la rue. Des feuilles mortes mouillées jonchaient le trottoir et formaient des tas sombres au pied des arbres dépouillés. À mon passage, elles se collaient à mes chevilles comme pour dire « ne nous laisse pas mourir dans ce froid ». Je les ai essuyées rageusement de mes mains gelées, avant d'enfourer les poings dans les poches de ma jupe. Un morceau de papier crissait sous mes doigts. Je l'ai sorti distraitemment. C'était de l'argent. Brusquement, je me suis sentie mieux. J'allais pouvoir passer la nuit dans un hôtel et le lendemain, ou même le surlendemain, quand Krishenbhai et tante Latha seraient bien inquiets à mon sujet, je retournerais chez eux.

J'ai fini par trouver un hôtel dans une petite rue du côté de République. Il y avait une sonnette près de la porte.

Le veilleur de nuit est sorti du comptoir de la réception et m'a considérée de haut en bas. Avant qu'il puisse prononcer un mot, j'ai demandé d'une voix forte une chambre simple.

— On est complets, a-t-il dit sans cesser de me dévisager.

— Mais la pancarte dehors dit qu'il reste une chambre libre.

Il a ouvert la bouche pour dire quelque chose de grossier. Je l'ai coupé en hâte :

— C'est seulement pour me dépanner une nuit.

— Une nuit. Ils disent tous pareil.

Il avait les dents les plus étranges que j'aie jamais vues. Toutes avaient poussé en oblique vers l'intérieur, à angle aigu. Je ne pouvais en détacher mon regard, en me demandant comment il faisait pour manger. Il a fermé la bouche.

— Une double, c'est tout ce que j'ai, a-t-il marmonné, et c'est quatre cents francs.

— Quoi ? Dehors, la pancarte affiche trois cents francs seulement !

— Peut-être, mais c'est tout ce qu'on a. Vous devriez vous estimer heureuse que je ne vous mette pas dehors.

— Montrez-moi la chambre, ai-je dit sèchement.

Il a poussé un registre devant moi en rechignant.

— Signez ici. J'ai besoin d'une pièce d'identité.

Je me suis figée. Je n'avais pas mes papiers sur moi. Mon oncle m'avait pris mon passeport le jour de mon arrivée. J'ai inspiré profondément et tiré de ma poche mes derniers cent francs.

— J'ai laissé mon passeport chez moi. Je ne pensais pas rester dehors ce soir, mais j'ai raté le dernier métro,

ai-je dit avec toute la dignité dont j'étais capable.
— Est-ce que ça suffira, comme garantie ?
Et je lui ai fourré le billet dans la main.

2

Le lendemain matin, Paris avait changé. Les boutiques étaient ouvertes, leurs vitrines étincelaient. Le bruit de la circulation, klaxons hurlants et moteurs en marche, était à la fois assourdissant et rassurant. Rues et cafés étaient noirs de monde. Personne ne m'adressait de regard curieux, personne ne faisait attention à moi. Je me suis approchée d'une cabine téléphonique pour appeler Lotti à l'école.

— Où es-tu ? a-t-elle demandé. J'étais si inquiète quand ta tante a téléphoné hier soir pour demander si tu étais avec moi...

— Dans un hôtel.

— Alors tu l'avais préparé, c'était une fugue ? Tu es drôlement courageuse !

— Non, c'est arrivé comme ça. Mon oncle... Oh, et puis peu importe, ce serait trop long à raconter.

— D'où est-ce que tu appelles ? De l'hôtel ?

— Non. Je ne sais pas trop où je suis, quelque part du côté de Nation, je crois. Dans un bureau de tabac.

— Je vais venir te chercher. On peut retourner là-bas les affronter toutes les deux.

— Lotti, ai-je dit doucement, je ne crois pas qu'ils veuillent me reprendre. Ma tante...

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ? a demandé Lotti avec impatience.

— Je lui ai raconté les rencontres de Krishenbhai avec ses clientes de l'après-midi.

Elle a eu un rire inattendu.

— Ça explique tout !

— Ça explique quoi ?

— J'ai entendu ta tante dire hier au téléphone à ma mère qu'ils avaient nourri un serpent dans leur sein. Ils disent que tu n'as aucune morale et que tu es une voleuse.

— Moi ? Sûrement pas. C'est eux qui me font travailler (fins même me payer!

J'étais furieuse.

— Je sais bien, a dit Lotti pour me tranquilliser. Ils parlaient sans doute comme ça parce qu'ils étaient en colère. Pourtant, a-t-elle ajouté presque malgré elle, tante Latha parlait d'un ton très calme, elle n'était même pas essoufflée.

Nous avons gardé le silence un moment. Puis Lotti a conclu :

— Écoute, Lîla, je dois y aller, sinon mes profs vont se demander ce qui ne va pas. Comment s'appelle ton bureau de tabac ?

— Le Scorpion.

— Quelle rue ?

— C'est à côté du métro, au coin de la rue du Rendez-vous et du boulevard de Picpus.

— Je viens te retirer dans une heure.

— OK.

J'étais tellement Soulagée que j'en ai oublié de lui faire remarquer la différence entre « retirer » et « retrouver ».

Quand Lotti est arrivée, je ne l'ai plus lâchée. Nous avons commandé un café et des croissants. Lotti a payé l'addition.

— Garde ton argent. Tu vas en avoir besoin jusqu'au dernier sou. Je ne crois pas que tante Latha ait envie de te reprendre tout de suite. Elle m'a rappelée juste après ton coup de fil.

— Hein ?

J'étais stupéfaite.

— Ouais. Elle m'a chargée de te dire de ne pas revenir.

J'ai frissonné, fermé les yeux, et les images de la nuit passée m'ont assaillie. Quand je les ai rouverts, ma décision était prise. Lotti me regardait avec inquiétude.

— Lotti, je ne retournerai jamais là-bas. Plutôt faire le trottoir.

Elle est partie d'un grand rire.

— Quel mélodrame ! Tu n'es qu'un bébé.

Puis elle a repris son sérieux.

— Raconte-moi tout, a-t-elle ordonné.

Je lui ai tout raconté, depuis le coup de fil du professeur jusqu'à ma nuit à l'hôtel. Elle est restée un instant silencieuse. Puis elle m'a tendu un sac en plastique :

— Je t'ai apporté quelques affaires à toi.

Une soie couleur de feu a flamboyé dans un rayon de lumière. C'était le sari de mariage de ma mère.

— Comment tu l'as trouvé ?

— Il était à la maison. Tu te rappelles, tu l'as apporté le week-end dernier pour me montrer comment on le drape.

— C'est formidable. Merci. C'est la seule chose que je n'aurais pas voulu abandonner.

Je me suis emparée du sac et l'ai pressé, avec Lotti, contre mon cœur.

— Et ta mère ? a-t-elle repris d'un ton hésitant. Qu'est-ce que je dois lui dire ?

— Ma mère a une nouvelle vie à elle, ai-je répondu avec amertume. Et de toute façon, je ne connais pas son numéro de téléphone.

— Tu devrais lui écrire.

Alors, la tristesse m'a submergée.

— Elle mettrait des semaines avant de venir.

— Je sais. Mais je crois que je connais quelqu'un qui pourrait t'aider.

— Qui ?

— Tu te rappelles la fille dont je t'ai parlé, celle que j'ai rencontrée dans une épicerie indienne ?

— Celle qui est mannequin ? Je la regardais sans comprendre : Qu'est-ce qu'un mannequin a à voir avec moi ?

— Tu es bête ! Maeve vit seule depuis qu'elle a quinze ans. Elle pourrait te laisser partager son appartement.

Avant que je puisse placer un mot, elle s'était levée et se dirigeait vers les téléphones d'une démarche sexy, sous le regard des hommes assis au bar.

Elle est revenue au bout de cinq minutes, radieuse.

— Maeve m'a dit de venir avec toi chez elle tout de suite.

— Mais... Lotti, qu'est-ce que je vais dire ? Je n'ai jamais vécu avec quelqu'un de français. Et il faudra que je parle la langue tout le temps. Je... je ne sais pas si je peux...

— Bien sûr que tu peux, a-t-elle protesté d'un ton encourageant.

Tout à coup, elle s'est échauffée.

— Tu voulais t'échapper, si tu te rappelles, non ? Eh bien, c'est fait. Bienvenue en France !

— Je n'ai jamais demandé à venir en France, ai-je répliqué avec colère, c'était une idée de ma mère.

Nous avons pris le métro pour la place d'Italie. Je n'étais jamais venue dans ce quartier, étrange mélange d'immeubles neufs et de larges avenues. Au coin de l'une d'elles, les couleurs artificielles criardes et le mobilier en

plastique d'un Mc Donald's donnaient à la place une allure irréaliste de bande dessinée. Sur l'autre trottoir, une brasserie à l'ancienne arborait un étalage d'énormes pains de glace tapissés de fruits de mer. Nous avons traversé vers le Mc Donald's. Une vieille femme aux cheveux blancs et aux jambes enflées était là, debout, tenant une pancarte. Une mendiante. J'ai frissonné en m'imaginant à sa place.

Nous avons marché jusqu'au quartier calme où habitait Maeve. Son appartement se trouvait dans un immeuble étroit de cinq étages, coincé entre deux hauts bâtiments gris qui n'étaient pas tellement différents de celui où vivait ma tante. Mais ici, les voitures garées le long des trottoirs étaient bien tenues, les murs vides de graffiti et le trottoir coulé tout d'une pièce dans le béton.

Lotti a pianoté les chiffres du code et nous sommes entrées dans un petit hall sombre, au plafond bas, profond comme un couloir. Au bout de cinq étages de marches en spirale, nous avons atteint un palier qui desservait trois portes. Celle de gauche s'est ouverte et une haute silhouette vêtue de noir s'est découpée dans le rectangle de lumière.

Maeve était vraiment grande. Son corps, dont la lumière grise dessinait les contours, était mince et sinueux. Longues jambes fuselées, hanches rondes, haute taille étroite, seins opulents. Je restais sur le seuil sans bouger. J'avais l'impression d'être une intruse.

— Salut, ma petite Lotti. Ça fait longtemps. Qu'est-ce que tu deviens ?

Maeve a embrassé solennellement l'air au-dessus de la joue de Lotti puis, à ma surprise, l'a étreinte brièvement. Son regard s'est arrêté sur moi l'espace d'une seconde. Elle n'a pas paru aimer ce qu'elle voyait, car elle s'est

détournée pour reporter son attention sur Lotti.

— C'est sympa de te revoir, Lotti. Pourquoi tu ne viens pas plus souvent ? J'ai besoin que tu m'apprennes à utiliser toutes ces épices qu'on a achetées ensemble, tu te souviens ?

Elle avait la voix basse et profonde.

Lotti a souri et haussé les épaules avec élégance, sans quitter du regard Maeve, qui semblait la fasciner.

— J'ai justement la personne qu'il te faut, Maeve, a-t-elle répondu en riant. Je te présente Lîla. Une cuisinière hors pair, une magicienne des épices.

— Vraiment ?

Maeve m'a adressé un regard un peu plus appuyé et un bref sourire. Elle a ouvert grand la porte pour nous introduire, puis, sans s'assurer qu'on la suivait, elle est rentrée dans l'appartement, Lotti derrière elle, moi fermant la marche.

J'ai d'abord été aveuglée par la lumière. Puis, à mesure que mes yeux s'habituèrent à son éclat, je me suis rendu compte que la pièce n'était pas grande. C'était la rareté des meubles, les fenêtres immenses et les murs blancs qui la faisaient paraître vaste. Il y régnait une odeur impersonnelle de neuf, comme si on venait d'y emménager. Elle n'avait rien de doux, tout était haut, angulaire : de hauts tabourets de métal, une table longue, un lit étroit couvert de noir. Aux murs étaient accrochés trois tableaux dans diverses nuances de noir, de gris et de blanc, qui reproduisaient d'étranges paysages lunaires. La peinture avait été appliquée à touches épaisses qui donnaient à la toile un relief rugueux. Je les regardais avec intensité.

— Qu'en penses-tu ? a demandé Maeve qui s'était approchée sans bruit derrière moi.

Dans ce décor moderne et sobre, elle tranchait bizarrement par son exotisme. Elle avait des cheveux d'un blond de miel profond et une peau crémeuse. Ses yeux et ses sourcils étaient sombres. Mais je ne les ai remarqués que plus tard. À ce moment-là, je n'ai vu que ses lèvres. Leur aspect pulpeux et brillant comme celui des fraises. Leurs courbes et leurs crevasses qui ne faisaient qu'accentuer leur rotondité extraordinaire. Un minuscule grain de beauté, au coin, rehaussait l'extravagance de cette bouche. Une telle sensualité de la chair ne pouvait exister que dans les fantasmes. Jusqu'à ce qu'on se trouve en présence des lèvres de Maeve.

— Ils me rappellent les murs de la vieille ville de Mombassa avec toutes leurs couches d'affiches mal collées, appliquées à la va comme je te pousse les unes sur les autres, quand la pluie a délavé les couleurs.

— Ah bon ? Personne ne m'avait encore dit ça.

J'ai vu pour la première fois ses yeux sourire. Des yeux étranges, comme des mares d'eau boueuse qui auraient reflété un ciel de nuages sombres. Ils semblaient plats, sans profondeur. Des yeux d'hiver, ai-je pensé. La façon dont les paupières très ourlées tombaient légèrement vers l'extérieur leur donnait l'air encore plus mystérieux.

— Mais je crois que tu as raison. C'est une description qui leur convient.

Je lui ai rendu son sourire, soulagée, fascinée aussi. Elle ne semblait pas gênée de la façon dont je la détaillais ouvertement. Son sourire est revenu. Elle nous a invitées à nous asseoir en désignant le sofa noir qui faisait face aux tableaux.

— Vous avez trouvé la maison facilement ?

— Sans aucun problème, a répondu Lotti, tes indications étaient parfaites.

Je l'ai regardée avec surprise. Elle n'avait pas l'habitude de dispenser des superlatifs aussi extravagants pour si peu. La formulation avait presque quelque chose de surfait. Mais Lotti elle aussi était transformée par la beauté de Maeve. Devant elle, elle paraissait différente, plus petite, plus boulotte, plus brune – une naine terreuse à côté d'une fée admirable de sveltesse.

— Je t'ai amené Lîla parce que tu t'es enfuie de chez tes parents à Strasbourg pour venir à Paris, quand tu avais seize ans.

— Pas exactement, a répliqué sèchement Maeve, je ne me suis pas enfuie de chez eux, je les ai quittés. Pour être libre.

Je me suis tournée vers elle, prête à prendre la défense de Lotti, mais je ne savais que dire. Le monde de Maeve m'était totalement étranger. J'ai baissé les yeux sur mes pieds. Je partageais l'embarras de mon amie.

Maeve nous a regardées l'une et l'autre, puis soudain, a demandé en anglais :

— Vous voulez un café ?

Elle avait un léger accent, mâtiné d'intonations américaines. J'ai d'abord refusé par politesse, mais Lotti m'a lancé un regard d'avertissement et m'a poussée du coude. Tandis que Maeve se dirigeait vers le minuscule coin cuisine, elle m'a soufflé :

— Il faut toujours accepter le café la première fois que tu entres chez quelqu'un, sinon, tu ne connaîtras jamais les Français. Et ne réclame pas de lait, il se peut qu'elle n'en ait pas et elle n'aimerait pas être mise dans l'embarras.

— Comment...

J'allais exprimer mon indignation à Lotti, pour sa façon de me faire la leçon comme à une ignorante, mais elle a

posé le doigt sur ses lèvres. Maeve revenait avec un plateau garni de trois tasses microscopiques et d'un sucrier bleu en faïence. Je me suis levée pour l'aider, mais elle m'a ignorée et l'a déposé dans un mouvement fluide et gracieux sur la petite table de verre devant nous. Puis elle est retournée chercher le café. Elle ressemble à une mamba verte, ai-je pensé. Belle, forte, qui ne suit que ses propres lois.

— Ne t'en fais pas. Elle est très gentille, une fois qu'on la connaît, m'a glissé Lotti.

Je l'ai regardée d'un air sceptique.

— En fait, elle est un peu différente chez elle, a-t-elle rectifié. Jusqu'ici, je l'avais toujours rencontrée à l'extérieur.

— Mais alors, où as-tu pu trouver le culot de lui demander de m'héberger ? ai-je murmuré, atterrée.

— Et à qui d'autre est-ce que j'aurais pu demander ? s'est indignée Lotti.

— Et si elle avait dit non ?

— Ce n'est pas le cas, pour autant que je sache. Le ton de Lotti était froid.

Une fois le café servi, Maeve s'est détendue.

— Pourquoi est-ce que tu t'es enfuie ? C'est assez inhabituel de la part d'une fille indienne, non ?

— J'attends autre chose de la vie que végéter dans l'épicerie de mon oncle, ai-je menti.

Elle a bu une gorgée de café.

— Mes parents vivent à Strasbourg. C'est un endroit horrible, provincial, petit. Tout le monde se connaît, là-bas. Je voulais mieux que ça, alors je suis venue à Paris.

— C'est une ville formidable.

Je répétais bêtement ce que mon oncle m'avait dit à

mon arrivée. Tout à coup, j'ai été prise de nostalgie pour cette époque. J'avais pourtant été malheureuse, mais d'une façon différente. Aujourd'hui, c'était entièrement de ma faute, soulignait une voix intérieure impitoyable. Je me suis forcée à me concentrer sur Maeve.

— À condition de connaître les gens qu'il faut, disait-elle. Sinon, ça peut être l'enfer. On devient invisible, on disparaît dans les fissures du trottoir.

— Et qui sont ces gens ? ai-je demandé avec nervosité.

— Oh, les journalistes, les artistes, les couturiers, les hommes d'affaires. Les gens qu'on rencontre dans les soirées et dans les magazines.

— Je vois.

En fait, j'étais complètement dépassée.

— J'en connais beaucoup, a souligné Maeve avec fierté.

Devant la beauté de son visage, je n'ai pu m'empêcher de répondre :

— Ils doivent prendre plaisir à te connaître.

Ses traits se sont durcis. Elle me regardait d'un œil soupçonneux.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Que... que tu es très belle. Qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que tu connaisses tant de monde.

Son visage s'est détendu. Elle a éclaté de rire.

— Je suis déjà contente que tu sois là. Tu peux rester aussi longtemps que tu veux.

Puis elle a allumé une cigarette dorée comme ses cheveux.

— Tu fumes ?

La cigarette mettait en valeur ses belles mains aux doigts fuselés, élégants.

— Non.

Elle a haussé les épaules. De fines volutes de fumée sortaient de ses narines légèrement dilatées.

— J'aimerais bien apprendre.

Elle a souri, et ses grands yeux gris brun sont devenus des fentes.

— N'essaie pas. C'est une mauvaise habitude, à moins que tu la pratiques avec plus d'élégance que tout le monde. Y compris moi.

Elle a ramené la cigarette à sa bouche. Ses lèvres se sont jointes, puis arrondies en bourgeon tandis qu'elle inhalait la fumée, puis de nouveau ouvertes pour l'exhaler.

Je la buvais du regard. J'aurais voulu avoir des lèvres comme les siennes.

— Alors, je ne fumerai jamais, ai-je dit.

Nos regards se sont croisés et Maeve a souri.

3

J'ai habité trois mois chez Maeve. Je ne faisais pratiquement rien. Assise sur son balcon minuscule, je regardais les fenêtres alentour et la rue en contrebas. Ma liberté soudaine me rendait apathique. La ville avait cessé d'exercer sa séduction sur moi depuis que j'y vivais. Les rues étaient peuplées de visages hostiles. J'avais fait de l'appartement ma prison, d'où j'observais Paris de haut, en toute sécurité.

J'ai vite connu par cœur les habitudes des gens du voisinage. Je les voyais arriver, se garer et partir en voiture. Leur corps se réduisait à un tronc sans jambes dès qu'ils y entraient, et se déplaçait en reprenant forme humaine quand ils s'en extirpaient. Je regardais les jeunes mères de famille émerger des immeubles aux environs de onze heures avec leur landau et se diriger vers le jardin public. Dans l'après-midi, les petites filles de l'école maternelle sortaient en groupes serrés et se jetaient dans les bras de leurs parents. J'observais le monde exactement de la même façon que le vieux couple d'à côté. Mais je les observais, eux aussi. Il portait une robe de chambre rouge, et elle, un peignoir à fleurs. Ils n'échangeaient jamais un mot et ne se tenaient jamais ensemble sur le balcon. Il s'y installait le matin pour lire le journal, et elle, à onze heures puis à deux heures de l'après-midi pour regarder les petits enfants et les bébés. Quand la prévisibilité quasi infaillible de la scène me donnait sommeil, je rentrais dormir.

Lotti téléphonait ou passait une fois par semaine. De temps à autre, elle m'apportait de l'argent et des nouvelles de tante Latha et de Krishenbhai. Une semaine après ma disparition, ils étaient venus chez elle pour essayer de lui

tirer les vers du nez. Ils l'avaient menacée de la dénoncer à la police. C'est alors que ses parents étaient intervenus et les avaient mis dehors. Après cet incident, les deux familles avaient cessé de se voir. J'avais de la peine pour tante Latha. Je l'avais dépouillée de sa vie sociale et de sa confiance en son mari. Mais ce fut pire quand Lotti me raconta comment son père avait réagi en apprenant qu'elle m'avait cachée. Il lui avait interdit de me revoir. Pour moi, c'était horrible. Je n'avais rien fait de mal. Pourquoi les Ramdhune cherchaient-ils à me punir ?

Lotti ne pouvait me répondre. Il n'a plus été question de ses parents après ça. Ses visites se sont raréfiées. Quand elle venait, elle débordait d'anecdotes attrayantes et gaies sur ses voisins et ses camarades de classe. Mais à présent, ses histoires m'ennuyaient. Elles me rappelaient un monde auquel je ne prenais aucune part. Je ne me sentais vivante qu'en compagnie de Maeve. Paris était sa ville. La vie de la capitale semblait couler autour d'elle, pleine de vivacité et de promesses. Quand j'étais avec elle, j'avais l'impression d'en faire partie moi aussi.

J'ai écrit à ma mère pour la supplier de me prendre avec elle en Angleterre. Je lui promettais de travailler dur et de lui rembourser jusqu'au dernier penny qu'elle dépenserait pour moi. Mais elle n'avait rien de mieux à me conseiller que de retourner chez mon oncle et ma tante pour leur demander de me pardonner le mal que je leur avais fait et de me reprendre.

Tu m'as déshonorée, écrivait-elle. Comment peux-tu te montrer aussi ingrate ? Ton oncle et ta tante t'ont tout donné. Va implorer leur indulgence. Krishenbhai t'a déjà pardonné. Tu as gravement blessé tante Latha, en cherchant à détruire ce qu'elle a de plus précieux, son foyer. Mais tu fais encore partie de la famille. Elle te

reprendra. La lettre se terminait sans un mot sur l'Angleterre. Je n'ai plus jamais écrit à ma mère.

Au bout d'un mois, je me suis mise à chercher du travail. J'ai fait toutes sortes de petits boulots, repassage, lessive, ménage. Mais ils étaient rares, et les candidats, nombreux. Je détestais faire la queue avec trois ou quatre femmes tristes, entre deux âges, en vue d'un emploi pour lequel je n'avais aucun goût. Je me demandais ce qu'étaient leurs vies. Nous n'échangions jamais une parole, même si nous nous rencontrions plusieurs fois au hasard de nos démarches. Finalement, j'ai réussi à décrocher un travail pour une semaine dans une boulangerie. Chaque matin, je devais arriver à cinq heures, sortir le pain et les croissants du four et les déposer sur un long plateau en acier pour qu'ils refroidissent. L'odeur du pain me ravissait et les jeunes apprentis me décochaient des œillades. J'avais le droit d'emporter tous les jours gratuitement le pain dont j'avais besoin. À la fin de la semaine, on m'a demandé mes papiers.

— Quels papiers ? ai-je demandé, gagnée par le désespoir.

— Votre carte d'identité, bien sûr. Nous en avons besoin pour vous déclarer.

— Je l'ai oubliée à la maison...

— Alors on vous paiera demain, quand vous aurez pensé à l'apporter.

Je n'y suis pas retournée. Je ne trouvais aucune solution. Lotti me manquait.

Un jour, elle a appelé.

— Je pars à Toulouse, a-t-elle dit tout à trac.

— Ah bon, pour quoi faire ?

— En vacances.

Sa réponse m'a soulagée.

— Pour combien de temps ?

— Trois mois.

— Quoi ? Mais pourquoi ?

— Je... Parce que j'ai rencontré quelqu'un et que je veux vivre avec lui.

— Il est de Toulouse, alors ? ai-je répondu stupidement.

— Non, de Paris. Mais son grand-père lui a légué une ferme dans la région. On va y aller tous les deux.

Et moi, comment allais-je me débrouiller ?

— Et tes parents, qu'est-ce qu'ils en disent ?

— Ils n'en savent rien. Ils croient que je vais suivre des cours spéciaux pour préparer le CAPES.

— Oh...

J'aurais voulu lui demander de ne pas partir. J'ai ouvert la bouche pour lui parler de la boulangerie, mais tout à coup j'ai eu l'impression qu'elle n'en avait rien à faire. Comme ma mère. Qu'est-ce que mes problèmes pouvaient bien signifier pour elle, à présent ?

Après cette expérience, j'ai cessé de chercher du travail. Ça ne posait pas de problème à Maeve. Elle ne semblait pas travailler beaucoup, elle non plus. Elle sortait rarement de sa chambre avant l'heure du déjeuner. Elle émergeait en titubant, les cheveux en bataille, des traces de maquillage sur la figure, sentant le lit et le tabac froid.

Sans me regarder ni même me dire bonjour, elle tendait la main vers la tasse de café que je lui avais préparée et elle l'avalait avant de se précipiter dans sa chambre pour faire sa toilette. Elle déjeunait toujours dehors, soit avec un des multiples hommes de sa connaissance qui venait la chercher et qu'elle faisait attendre au moins une demi-heure, soit avec une bande d'amis avec qui elle sortait

manger à la terrasse d'un café à la mode. Après son départ, je faisais le ménage et le lit.

Elle rentrait en général vers quatre heures, presque toujours avec un sac de provisions. Nous buvions le café dans des tasses minuscules et nous parlions. Ou plutôt, Maeve parlait. J'étais bon public, et la vie de Maeve me fascinait. Je l'écoutais, bouche bée, me décrire les gens qu'elle rencontrait, les soirées auxquelles elle participait. Je me demandais comment elle gagnait sa vie. Pour moi, Paris était devenu un égout gigantesque qui aspirait mes maigres ressources jusqu'au dernier franc. Quand je me hasardais à lui poser la question, elle restait évasive.

— Les mannequins sont payés très cher, tu sais. Quel dommage que tu ne sois pas plus grande !

— Ou belle comme toi, ajoutais-je. Et son visage s'illuminait.

Après notre petit café de l'après-midi, elle se retirait dans sa chambre jusqu'à l'heure de se préparer pour le soir. Je retournais sur le balcon, ou je regardais la télé. La nuit, elle sortait avec d'autres hommes et ne rentrait qu'à deux ou trois heures du matin, parfois même plus tard, quand l'appartement baignait déjà dans la lumière du soleil. Elle passait devant moi sans même me dire bonjour pour gagner la salle de bain, et dans ces moments-là, j'avais l'impression que ma présence lui pesait.

Pourtant, quand elle resurgissait, les cheveux mouillés, démaquillée, elle me souriait gentiment au-dessus de la tasse de café que je lui tendais et me parlait de son formidable nouvel amant.

Un jour, je me suis éveillée dans l'odeur du café, au son d'une voix masculine qui m'était étrangère, avec un léger accent nasal. En ouvrant les yeux, j'ai vu Maeve en train de préparer du café pour un inconnu en caleçon juché sur un

tabouret de bar près de l'abattant du coin cuisine. Il était plus vieux qu'elle d'au moins vingt ans. Son ventre débordait en bourrelets autour de lui, sans qu'il s'en soucie ; il avait le cheveu rare et grisonnant. Tandis que je le regardais à travers mes paupières entrouvertes, Maeve est revenue près de lui et a déposé le café fumant sur l'abattant. Il l'a attirée entre ses jambes, a plongé la main dans son peignoir et s'est mis à lui caresser le sein. J'ai fermé les yeux et fait semblant de dormir. Peu après, ils ont regagné la chambre. Je me suis glissée hors du lit, j'ai enfilé mes vêtements et je suis sortie sans bruit. Quand je suis revenue l'après-midi, l'appartement était désert. J'ai lavé les tasses vides et je les ai mises à sécher sur l'égouttoir. Puis je suis sortie sur le balcon pour observer la vie de la rue. Il faisait presque nuit quand Maeve est sortie d'une voiture de sport rouge vif. L'homme était au volant. Après s'être penchée vers lui pour lui donner un baiser rapide, Maeve a récupéré plusieurs sacs pleins sur le siège arrière, puis s'est dirigée vers l'immeuble sans se retourner. Il l'a regardée entrer, puis s'est éloigné tranquillement.

J'ai appris qu'il s'appelait Jean-Jacques, et qu'il était un diamantaire d'Anvers. Chaque fois qu'il venait voir Maeve, il lui apportait des fleurs et des petites boîtes de bijoux dans des bourses de soie indienne. J'étais surprise de voir une aussi belle femme se lier d'amitié avec un vieux bedonnant. Mais j'étais trop timorée pour lui dire ce que je pensais et nous n'avons jamais abordé la question.

J'ai perdu la notion du temps. Maeve a repris ses habitudes de déjeuners et de courses l'après-midi, et moi, mes heures de ménage et mes stations sur le balcon. Jean-Jacques réapparaissait chaque mois pour quelques jours. Il s'est bientôt intégré à la routine, lui aussi. Un

matin, plusieurs mois plus tard, je me suis réveillée au bruit de cuillères rageuses contre des parois de bols.

— Combien de temps tu vas encore la garder ici ? disait Jean-Jacques.

Mon cœur s'est arrêté de battre. J'écoutais de toutes mes oreilles.

— Pourquoi ? a rétorqué Maeve. En quoi est-ce que ça te regarde ?

— En quoi ça me regarde ? Jean-Jacques avait haussé le ton et frappait bruyamment la table à coups de poings répétés : C'est chez moi, ici, et c'est moi qui décide qui doit y habiter !

— Vraiment ? Et mes désirs n'entrent pas en ligne de compte dans tes choix, je suppose.

— Bien sûr que si, ma chérie. Sa voix s'était faite presque servile. Mais je te veux pour moi tout seul. J'en ai marre de la voir paresser dans ce lit à midi. Elle est tellement terne et ennuyeuse. Comment est-ce que tu peux la supporter ?

— Je te l'ai déjà dit. Elle fait bien la cuisine.

— Mais si je veux te faire l'amour là, sur la table ? a-t-il gémi.

— Elle ne supporterait pas ton poids.

Je retenais mon souffle, attendant l'explosion. Mais rien n'est venu. Tout à coup, j'ai entendu des sanglots bruyants, des sanglots d'homme.

— Tu es vraiment cruelle, Maeve, trop cruelle. Attends d'être vieille, toi aussi.

Maeve n'a rien répondu. Je l'ai entendue se lever et entrer dans sa chambre. Quelques minutes plus tard, il l'a rejointe. Je me suis levée sans bruit et je suis sortie.

Le soir, après le départ de Jean-Jacques, Maeve a mis

la question sur le tapis pour la première fois.

— Tu n’as pas de papiers, donc tu ne peux pas avoir de travail déclaré.

J’ai acquiescé d’un hochement de tête penaud.

Je me sentais impuissante. J’aurais voulu que Lotti soit là pour m’aider, mais elle n’était pas encore revenue de Toulouse. Mon seul espoir, c’était Maeve.

— Mais alors, qu’est-ce que je peux faire ?

— Tu pourrais prendre un job au pair. Ce n’est pas très reluisant, mais c’est tout ce que je peux te trouver pour le moment.

— Ça veut dire quoi, au pair ?

— Ça veut dire habiter avec une famille française et s’occuper des enfants.

— Habiter avec une famille ? Mais ils ne voudront pas des certificats et des machins de ce genre, si je dois m’occuper de leurs enfants ?

— Je pense à des gens que je connais. Des gens très bien. La femme vient d’une des plus vieilles familles de France, par sa mère. Son père était bijoutier. Le mari, lui, est un génie de l’informatique. C’est un bourgeois, mais il est très sympathique. J’ai travaillé comme mannequin pour lui quelque temps. Il me doit une ou deux faveurs.

— Et ils me prendraient ?

— Ils te prendront parce que je le leur demanderai. Ton passeport, ce sera moi. Après, tout dépendra de toi.

— Qu’est-ce qui dépendra de moi ?

— De te trouver un autre passeport.

4

J'ai déménagé chez les Baleine, au 20, rue Victor Massé, pour m'occuper de leurs deux enfants, Thérèse et Marie. Je surnommais l'endroit « la maison des baleines », toute contente de mes nouvelles aptitudes à jouer sur les mots en français. Ils ont accueilli la version que je leur ai donnée de mon histoire sans me poser de question. Mais ils ont voulu m'appeler Lili. « C'est plus facile pour les enfants, m'a expliqué M^{me} Baleine, ça sonne moins étranger. »

Catherine Baleine était directrice d'achats au service des appareils ménagers des Galeries Lafayette. Elle prenait son travail très au sérieux et se considérait comme un modèle de bon goût. La maison était pleine de gadgets modernes et de beaux objets – cinq flûtes de cristal qui ressemblaient à des lis gelés, de la porcelaine de Dresde héritée de sa famille. Le divan était recouvert d'un brocart de soie chinoise à motifs de chrysanthèmes. Le linge de table et les draps étaient de lin épais, au revers brodé par des communautés de femmes chinoises. Les serviettes de toilette moelleuses étaient décorées de roses de satin noir. Mais tout cela ne sortait des placards que s'il y avait des invités.

M^{me} Baleine allait sur ses quarante ans. Elle était grande et mince. Elle avait la peau tendue comme une toile de peintre autour des hautes pommettes et des reliefs osseux de son visage bronzé. Son élégance et sa taille étaient impressionnantes. Elle avait aussi un grave problème de dos, dû au port permanent de talons hauts. C'est ce que j'ai déduit du fait qu'elle ne m'invitait jamais à m'asseoir en sa présence. Elle s'asseyait sur la soie grise du divan et me donnait des instructions – les enfants

doivent prendre leur bain à sept heures, Thérèse va à son cours de danse classique à quatre heures.

M. Baleine était plus petit que sa femme, avec des cheveux longs coiffés mode et une peau tirant sur le jaune, de celles qui bronzent très facilement. Quand il souriait, ce qui était fréquent, ses yeux bruns se réduisaient à de petites fentes étincelantes, et de fines rides se plissaient en éventail autour de ses yeux. Il avait les mouvements vifs d'un moineau. Il créait pour la télévision des spots publicitaires de produits alimentaires. Il était capable de faire la distinction entre les images sorties d'un ordinateur et les autres. À ses heures perdues, M. Baleine, ou Bruno, comme il tenait à ce que je l'appelle, jouait les artistes du XXI^e siècle – les créateurs informaticiens. Il me posait sans cesse des questions sur les dieux hindous et la musique indienne. Il voulait faire un film sur les cultures du monde, avec une bande sonore indo-africaine qui serait l'œuvre de son cousin, compositeur de musique contemporaine. Je ne me rappelais pas grand-chose des histoires que racontait ma grand-mère. Nous n'avions jamais été très proches. Elle avait une préférence marquée pour les jumeaux et ne m'adressait la parole que pour me dire ce que je ne devais pas faire. Mais je transmettais à M. Baleine ce que je pouvais de son répertoire et de celui de ma mère. Sa curiosité était inextinguible et quand il m'écoutait, il me regardait comme si j'étais la personne la plus importante de son univers.

Les deux petites, Thérèse et Marie, avaient les cheveux sombres et les yeux bruns de leur père. À sept ans, Thérèse savait déjà utiliser un ordinateur, inventer des histoires et humilier les gens. Elle me mettait mal à l'aise. Marie était un petit perroquet de trois ans qui répétait fidèlement tout ce qu'on pouvait lui dire. Mais elles étaient

toutes deux affectueuses et n'ont pas tardé à me porter l'amour tout simple que j'avais reçu d'Anil et de Sunil. Marie a été la première à le manifester, en insistant pour que ce soit moi, et seulement moi, qui lui donne son bain. Puis, un jour, Thérèse nous a surprises, madame (M^{me} Baleine préférait que je m'adresse à elle par ce terme) et moi, en insistant pour que je lui fasse la lecture. J'ai commencé d'une voix mal assurée, persuadée qu'elle cherchait à m'humilier, car dès que je prononçais un mot de travers, elle me corrigeait. Mais peu à peu, l'histoire m'a absorbée et j'ai oublié mon auditoire. Je n'ai pas remarqué que Thérèse s'était endormie, et ne me suis arrêtée qu'en sentant la main de M^{me} Baleine se poser sur la mienne, avant de me faire signe d'éteindre la lumière et de sortir.

Les Baleine vivaient dans une vieille maison de brique aux sols de parquet, ouvrant sur une cour ensoleillée, avec de grandes baies vitrées et un minuscule jardin planté de rosiers grimpants le long des murs, dont les tiges s'enroulaient aux fenêtres du premier étage. À l'intérieur, la maison se divisait en deux zones, la zone familiale et la zone interdite où l'on n'entrait que si l'on y était convié. La zone familiale comprenait la cuisine, la salle à manger-bureau adjacente et la chambre des enfants au premier. J'avais un accès illimité à cette partie des lieux. Le grand salon, la salle à manger de réception, le studio de M. Baleine, la chambre du couple et l'antichambre de M^{me} Baleine constituaient la zone interdite. Ma chambre, une mansarde percée de Velux au plafond, se trouvait au deuxième étage, juste au-dessus de la chambre des Baleine. Il m'a fallu plusieurs jours pour m'habituer à ces restrictions. Chez nous, à Nairobi, il n'avait rien existé de tel, même pour les domestiques. Mais bientôt je me suis

aperçue que la nature de la différence n'était pas hiérarchique. Chez les Baleine, tout le monde suivait des règles. La plupart concernaient les enfants et moi, mais les parents respectaient certains usages, eux aussi. Par exemple, ils n'entraient jamais dans la chambre l'un de l'autre sans frapper à la porte. Ils sortaient rarement ensemble, sauf pour se rendre à la campagne chez la mère de M^{me} Baleine, le week-end. Et quand Catherine disait que quelque chose devait être fait, Bruno obtempérait. Quand tous deux étaient invités quelque part chacun de leur côté, c'était lui qui devait rester jusqu'à ce que les enfants soient couchées.

— Pourquoi crois-tu que j'ai pris une fille au pair, sinon pour les mettre au lit quand nous ne sommes pas disponibles ? a-t-il protesté un jour. Je t'assure qu'elle est parfaitement capable de se débrouiller.

— C'est bien possible, a rétorqué calmement Catherine, mais je veux que l'un de nous soit là chaque soir quand elles vont se coucher. Nous sommes leurs parents.

— Ne me fais pas porter ta culpabilité, Catherine. Les enfants savent bien que je suis leur père – que je sois ou non gentiment assis près de leur lit quand elles s'endorment. Pourquoi est-ce que tu ne restes pas les coucher toi-même, cette fois-ci ?

— Parce que je dois aller à ce dîner pour mon travail. Tu sembles oublier qui travaille, ici.

— Je sais, je sais. Tu ne penses qu'à ça. Le ton de Bruno était amer : Tu n'es pas une femme, tu es une esclave de bureau.

— Si je suis une... – elle a eu un rire sec – esclave de bureau, comme tu le dis si mal, c'est parce que toi, tu ne travailles pas assez.

Bruno n'a rien répondu. Je l'ai entendu monter les escaliers et je suis retournée en courant dans la chambre des enfants.

Ma vie a pris bientôt un tour routinier. Le matin, j'habillais les filles avec les vêtements que M^{me} Baleine leur avait choisis la veille au soir. Elle y tenait beaucoup. Puis je les faisais déjeuner et préparais le café de M^{me} Baleine, que je lui apportais après avoir installé les enfants devant un dessin animé à la télé. Quand je descendais, je trouvais M. Baleine déjà levé qui lisait son journal en se servant du café. Il conduisait Thérèse à l'école pendant que je jouais un moment avec Marie avant de l'emmener à la crèche.

À mon retour, M^{me} Baleine était partie travailler et M. Baleine s'était retiré dans son studio, de l'autre côté du hall d'entrée. Elle me laissait parfois des instructions ou une liste de commissions épinglée à la nappe de la table, dans la cuisine. Pendant quelques heures, le silence planait sur la maison, pendant que M. Baleine travaillait. Dans l'après-midi, j'allais chercher Marie à la crèche, je la faisais goûter et la mettais au lit. Thérèse revenait un peu après quatre heures. Je lui préparais du thé, réveillais Marie et les emmenais jouer au jardin jusqu'à six heures. Trois fois par semaine, je les conduisais à leur cours de danse. De temps en temps, M. Baleine faisait une pause pour venir jouer avec les enfants une demi-heure avant de me les rendre à garder. Elles étaient toujours un peu boudeuses et désobéissantes après son départ, et me traitaient comme une domestique. Dans ces moments-là, je les aurais giflées. Mais j'ai vite appris à les distraire, à inventer des jeux puérils pour les amuser, ou à leur parler impromptu en anglais. Elles m'écoutaient, médusées. Nous dînions à sept heures et demie, je couchais les

petites, et me retrouvais libre. Parfois j'allais voir un film au cinéma d'à côté. D'autres fois, surtout en été, je sortais me promener, regarder la lumière qui déclinait, s'allumer les fenêtres. Mais j'évitais les grands boulevards, prise de panique à l'idée de rencontrer mon oncle ou les Ramdhune, à qui je n'aurais pu cacher ma condition dégradante de domestique.

M. Baleine invitait rarement des gens à la maison. Sa femme, en revanche, donnait des dîners élégants de dix à douze convives au moins une fois tous les quinze jours. J'ai donc été surprise le jour où il m'a donné une liste de commissions en me disant qu'il attendait son cousin le compositeur de musique, accompagné de sa nouvelle petite amie, pour un dîner en famille. « Vous en êtes », a-t-il ajouté gentiment. C'est ainsi que je me suis retrouvée ce soir-là assise à table entre Marie et Thérèse. Pendant tout le dîner, l'amie du cousin, couverte de bijoux futuristes, a regardé dans ma direction sans me voir, comme si je n'existais pas.

M. Baleine avait préparé un canard à l'orange. Mais cette fille était végétarienne, ce qui l'a mis de mauvaise humeur dès le début du repas. Le compositeur n'ouvrait que rarement la bouche, absorbé, semblait-il, par une musique qu'il était seul à entendre. M^{me} Baleine, elle aussi distraite et peu loquace, contrairement à son habitude, se penchait vers Marie, la grondait et la cajolait en même temps pour essayer de la faire manger proprement.

La conversation a gardé un tour forcé pendant tout le repas. À l'exception de l'invitée d'honneur, qui n'a cessé de parler, d'abord pour expliquer qu'elle était toujours blessée par les autres, surtout les hommes, parce qu'elle les aimait trop, puis pour vanter les mérites du régime végétarien. Le visage de M. Baleine s'assombrissait de plus en plus. Même le compositeur avait pris conscience de la tension qui s'était établie et tentait d'y remédier en louant à grands cris le canard à l'orange.

— C'est l'œuvre d'un professionnel, d'un véritable chef. Tu devrais ouvrir un restaurant. Avec tous les gens que

Catherine connaît, il ne désemplirait pas dès l'ouverture.

Un rictus est venu aux lèvres de M. Baleine.

— Tais-toi, Claude, bois un peu de vin.

Et il a saisi la bouteille pour remplir le verre de son cousin et le sien.

Tout à coup, l'amie de Claude, qui s'était adressée jusque-là exclusivement à M^{me} Baleine, s'est tournée vers M. Baleine :

— Dites-moi un peu, est-ce que cela vous rend heureux de faire des photos de chiens qui sourient et de pâtées fumantes ?

M. Baleine l'a regardée sans répondre à travers son verre de vin. Les conversations se sont arrêtées. Tout le monde le regardait. Puis il a dit, d'une voix contrôlée, mais tendue :

— Ça vaut mieux que d'acheter et se parer des produits d'une imagination exsangue en pensant que ça va vous rendre plus intéressant.

La fille a blêmi. Un silence terrible s'est installé. Tout le monde semblait paralysé. Sauf Marie, qui tout à coup s'est mise à gazouiller :

— Maman, pourquoi est-ce que Lili a les tétines marron et toi, roses ?

Autour de la table, les convives ont bougé d'une fesse sur l'autre sur leurs chaises. Thérèse a gloussé de rire. M. Baleine paraissait absorbé par son assiette vide. M^{me} Baleine me regardait d'un air réprobateur comme pour me demander ce qui m'avait pris de me montrer nue à ses enfants. M. le compositeur a porté sa serviette à sa bouche d'un geste vif. Son amie fixait le portrait, d'un mauvais goût académique, du grand-père de M^{me} Baleine. La pauvre Marie, qui venait de comprendre qu'elle avait dit

quelque chose de déplacé, était toute rouge et luttait pour retenir ses larmes. Je me suis mise à rire, d'abord par secousses, puis de bon cœur.

— Tu vois, Marie, si mes tétones sont marron, c'est parce qu'elles sont assorties à la couleur de ma peau.

Les sourcils de Marie se sont détendus. Elle n'avait plus envie de pleurer. Thérèse a battu des mains, ravie.

— Mais oui, Marie, évidemment ! Autour de la table, les hommes ont ri, et même les femmes ont esquissé un sourire. Soulagée, j'ai levé les yeux et rencontré le regard de M. Baleine, qui m'a subjuguée. Ses yeux brillaient.

Le lendemain, il m'a appelée dans son studio. Je suis entrée en hésitant. Il faisait frais et sombre dans la pièce. Des appareils et des cartons énormes étaient entassés le long des murs. Le peu d'espace qui restait au centre était occupé par un écran de télé gigantesque, plusieurs petits pupitres de contrôle et un grand bureau blanc surmonté d'un ordinateur. L'écran affichait un pot de moutarde avec un visage de femme dessiné dessus. Soudain, une musique a envahi la pièce, une sorte de psaume chanté dont la mélodie informe s'enroulait sur elle-même. Le pot de moutarde et le visage se sont mis à tourner jusqu'à devenir complètement flous. La musique a atteint un crescendo, et du pot ont jailli des gerbes de tournesols. Alors, des percussions africaines ont pris le relais, sur un air plus doux. Le beau visage de la femme prenait maintenant tout l'écran. Ses lèvres rubis s'étiraient en un sourire. Puis ses traits se sont transformés progressivement. Les yeux se sont agrandis et assombris jusqu'au brun foncé. Les lèvres devenaient pulpeuses, les cheveux blonds viraient au noir, et le visage d'une Africaine s'est précisé, pour aussitôt se décomposer en toile d'araignée au centre de laquelle une femme nue était

étendue. Elle avait une taille minuscule et des cuisses pleines et sensuelles, de la couleur d'un cœur de tournesol. Fascinée, j'ai reculé d'un pas. Dans les poils de son pubis était nichée une araignée verte à reflet violet. La musique a cessé d'un coup, et l'image s'est figée sur l'écran.

— C'est mon travail. Est-ce que vous aimez ?

La voix qui me parvenait à travers l'obscurité était douce. Derrière lui, l'ordinateur émettait sa lumière bleue et verte.

— C'est... J'étais mal à l'aise, impressionnée par l'étrange image fixe. C'est un autre monde, ai-je dit d'une seule traite, le souffle court.

Ma réponse devait paraître idiote. À cette pensée, je me suis mise à transpirer en dépit de l'air conditionné. De petites gouttes de sueur perlaient sur mon dos et s'évaporaient aussitôt dans l'air froid en me faisant frissonner. Il a gloussé.

— Un autre monde. On peut voir ça comme ça. Un monde qui n'existe que dans la tête.

— C'est pour quoi ?

— C'est une publicité pour un parfum que j'ai faite récemment. J'ai pensé que je pourrais m'amuser un peu à partir du spot, alors j'ai ajouté la musique et quelques images.

— Qu'est-ce que vous allez en faire, maintenant ?

— Je ne sais pas encore très bien.

Il s'est retourné vers l'écran, a pianoté un moment sur le clavier. Les images se sont remises à vivre, sans musique.

— Je crois que je voudrais exprimer quelque chose à propos des odeurs. Les Français sont très réceptifs aux odeurs. Après tout, c'est nous qui avons inventé le parfum !

Il ne décollait pas les yeux de l'écran.

— Mais la publicité a tout changé. On ne réagit plus à l'odeur, seulement à la vue. Si ça continue, les hommes perdront tous leurs autres sens, ils n'en auront plus besoin. Parfum, moutarde, tout sentira pareil, on ne les distinguera que par la forme et la couleur de l'emballage. Puis il a ajouté avec une certaine violence : Mais ce n'est pas très original. Et pour être un artiste, aujourd'hui, il faut être original, sinon on ne vaut rien. Les mots, toujours les mots ! Je les déteste !

Je me tenais debout derrière lui, sans savoir si je devais rester ou partir. Tout à coup, il a pris conscience de ma présence, de mon regard par-dessus son épaule.

— Est-ce que vous voudriez essayer vous-même ? a-t-il demandé. Il a poussé la souris blanche et oblongue vers moi, puis il a posé ma main dessus : Vous voyez la petite flèche sur l'écran, là ? C'est la souris qui contrôle son mouvement.

— Vraiment ? Ça, c'est drôle.

J'ai eu un rire gêné. Il s'est rembruni.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle à ça ?

J'ai bredouillé une explication.

— J'aime beaucoup les rats. C'est un rat qui a été mon premier ami en France. Je l'ai rencontré dans le métro, il courait sur les rails. Il y a beaucoup de rats là-bas, et pourtant il était seul, comme moi.

À ce moment, j'ai eu peur d'en avoir trop dit et je me suis tue.

Mais M. Baleine m'enveloppait d'un regard plein de compassion et de tendresse.

— Ma pauvre enfant ! Je n'aurais jamais cru que votre vie ait pu être si dure.

Sa main s'est posée sur la mienne et l'a tapotée d'un geste gauche. Puis, il a ajouté doucement :

— Je me sens coupable de ne jamais vous avoir demandé comment vous allez. Est-ce que tout se passe bien pour vous ? Est-ce que les enfants se conduisent bien avec vous ? Est-ce que vous êtes heureuse ici ?

Pourquoi est-ce que vous me le demandez maintenant, après tout ce temps ? avais-je envie de répondre. Mais j'ai dit, très vite :

— Tout va bien, monsieur. Les enfants sont très gentilles. Je suis plutôt heureuse, merci.

Il s'est passé nerveusement la langue sur les lèvres.

— Je suis content que tout aille bien pour vous, a-t-il dit poliment.

Je m'attendais à être congédiée. Mais il a continué à parler, d'une voix de plus en plus chaleureuse.

— Vous semblez avoir une très forte personnalité. Je me trompe ? Paris doit être tellement différent de votre pays. Pourtant, vous donnez l'impression de vous sentir parfaitement à l'aise ici. Je me rappelle votre saine réaction, à table, quand Marie a dit...

Il s'est arrêté net, embarrassé par ce qui allait suivre. J'ai terminé à sa place :

— Que j'avais des tétines marron.

Il a éclaté de rire et ses oreilles sont devenues cramoisies.

— Je ne voulais pas le dire de cette façon, mais je suis content que vous l'ayez fait. Il m'a regardée avidement : J'ai rêvé de vous, cette nuit.

Ses paroles m'ont électrisée, mais j'étais intimidée. Est-ce qu'il me voyait allongée devant lui comme la femme nue de l'écran ? Je n'ai rien répondu, je regardais

mes pieds. Il s'est approché. Je sentais la chaleur de son corps. Il sentait bon, un mélange de cannelle, de sel et de tabac. Mais j'avais dû le remarquer auparavant, parce que son odeur m'était presque familière.

Sa main m'a entouré le menton, a levé mon visage vers le sien. J'ai fermé les yeux en hâte, désireuse de différer ce qui allait se passer.

Il a ri doucement et a resserré sa prise sur mon menton.

— Tes yeux cachent bien des secrets, ma chère petite. Je me demande ce que tu connais de la vie.

Sa voix me parvenait étouffée, de très loin. J'ai ouvert les yeux. Les siens brillaient. Il m'a embrassée très doucement. Ses longues lèvres souples ont enveloppé les miennes, ouvert ma bouche avec délicatesse. Je l'ai entendu soupirer. J'ai ouvert plus grand la bouche, senti la texture de ses lèvres. J'étais surprise que des lèvres d'homme aient cette douceur. Je m'étais attendue à quelque chose de vigoureux et de presque violent – c'était ce dont les baisers avaient l'air, au cinéma. Une part de moi-même trouvait étrange d'être finalement en train de faire ce que j'avais vu d'autres personnes faire si souvent à l'écran. J'avais un sentiment d'irréalité, comme si j'étais à distance, spectatrice de ce qui m'arrivait, et dégagée de toute responsabilité.

Puis il s'est écarté et m'a regardée.

— Il y avait longtemps que je voulais le faire avec toi, a-t-il murmuré.

Il paraissait différent, ses yeux avaient perdu leur acuité, leur lumière s'était voilée. J'ai connu un moment de panique en pensant que je l'avais peut-être déçu. J'ai levé mon visage pour qu'il m'embrasse encore. De nouveau son regard s'est allumé. C'est donc ça, être belle, ai-je pensé avec exultation, pouvoir rendre le regard d'un

homme brûlant d'amour pour moi !

Il m'embrassait, je pressais mes lèvres contre les siennes, absorbant leur goût et lui le mien. Il a glissé les mains sous ma chemise, j'en ai fait autant, son corps a frémi sous mes doigts. Il a attiré avec force mon bassin vers lui. Dans mon bas-ventre, un changement de pression s'est produit, mes os et mes muscles se liquéfiaient, bouleversés, étourdis.

Nous avons fait l'amour debout, mes jambes enlacées à sa taille. J'ai d'abord senti une douleur terrible, vite balayée par la certitude d'être aimée, et je l'ai serré encore plus fort. À la fin, il s'est excusé de m'avoir fait mal en essuyant le sang sur mes cuisses avec du papier d'ordinateur.

Nous nous regardions, ni amis, ni amants. Finalement, il a dit d'une voix ferme :

— Allez, vas-y, ma chérie. Je n'aurais pas dû faire ça.

Je voulais demander pourquoi, mais je n'étais pas sûre de pouvoir me fier à mon français. Je continuais à le regarder sans comprendre, les yeux débordant de questions.

De retour dans le refuge de ma chambre, le corps s'est mis à me brûler. Mes lèvres étaient lourdes, mes hanches paraissaient bouger autrement, avec un mouvement ondulant d'arrière en avant, comme si celui que je venais d'apprendre s'était gravé en moi pour toujours. J'ai senti monter une vague de dégoût. Mon corps m'avait trahie.

J'ai couru à la salle de bain, refermé la porte sur moi, attendu que l'eau soit chaude. Son odeur persistait, s'enroulait autour de moi comme une vapeur épaisse. Je me sentais coupable, j'avais fait quelque chose de mal, c'était de ma faute. Je me suis rappelée tout à coup les douches interminables de Maeve, la main de Jean-

Jacques glissant sous son peignoir. J'ai avancé, levé la tête face au jet d'eau brûlante ouvert au maximum. Bientôt j'ai senti la douleur palpiter sur mon visage, mais je l'ai maintenu levé.

Quand je suis sortie, la douleur l'avait entièrement envahi, je ne sentais plus rien d'autre. J'ai titubé jusqu'à mon lit et je me suis allongée face au mur. Je me demandais si c'était la dernière nuit que je passais dans cette chambre. J'essayais d'imaginer ce qu'il allait dire à sa femme. La grimace de colère qu'elle aurait en apprenant que je l'avais trahie. Elle me jetterait dehors sous le regard des enfants en haut de l'escalier. Où irais-je ? Cette fois, Lotti ne m'aiderait pas. Je ne lui avais pas parlé depuis mon arrivée chez les Baleine. Et Maeve ? Elle m'avait fait comprendre qu'elle ne pouvait plus rien pour moi. L'appartement ne lui appartenait pas, c'était celui de Jean-Jacques qui n'aimait pas qu'elle le partage. J'ai échoué, ai-je pensé avec détresse. J'ai gâché ma chance d'obtenir un passeport.

Cet été-là, Bruno et moi sommes devenus amants. Je ne me sentais plus seule. Je n'enviais plus les autres familles. J'étais satisfaite. M^{me} Baleine était partie au bord de la mer en Bretagne avec les enfants. Je me sentais en sécurité. La chaleur s'est maintenue pendant tout le mois de juillet et la première quinzaine d'août. Paris s'est vidé et repeuplé de touristes et de fantômes. Nous avons fait de la ville notre terrain de jeu et j'ai appris à l'aimer d'une autre façon.

Puis un jour, je me suis réveillée en frissonnant. Au-dessus du Velux ouvert, le ciel était encore bleu, mais l'air n'avait plus la chaleur et l'immobilité des jours précédents. Un vent froid soufflait. Je me suis étirée vers le plafond pour fermer la vitre. Bruno me regardait faire en se frottant les yeux d'un geste exagéré :

— Oh là là, la vue est trop belle, je n'en crois pas mes yeux!

Je lui suis tombée dessus en faisant semblant de vouloir le bourrer de coups. Le jeu a pris fin quand je me suis retrouvée sous lui, les bras prisonniers de ses mains. Nous nous sommes regardés en silence.

— Le vent a tourné, ai-je dit d'un ton grave. Le froid est revenu.

Il a feint la surprise.

— Ah bon ? Alors, il va falloir que je te réchauffe.

Je n'ai pas ri. Il allait me faire l'amour, mais mon esprit était ailleurs. Je pensais à Marie et à Thérèse. À la réaction qu'elles auraient en nous voyant dans cette situation.

Il s'est arrêté brusquement, irrité par mon attitude.

— Qu'est-ce qui se passe ? Je ne t'intéresse plus ?

— Je réfléchissais.

— À quoi ?

— À l'avenir.

Il s'est tourné sur le dos et a tendu la main vers son paquet de cigarettes. Il en a allumé une à la hâte, en a tiré une longue bouffée.

— Vous, les femmes, vous êtes toutes les mêmes. Je savais bien qu'on allait en arriver là.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Ses paroles me faisaient sentir stupide et ordinaire. Il est parti d'un rire amer.

— Au bout du compte, la seule chose qui vous intéresse, c'est vous.

Il est parti le lendemain en Bretagne. Cette fois, mon sentiment d'isolement était presque insoutenable. Il m'enveloppait quand je marchais dans les rues, et personne ne venait vers moi, personne ne m'adressait la parole. Je finissais par penser que tout était de ma faute. Je l'avais blessé en ne répondant pas à ses caresses et j'avais tout gâché. J'aurais voulu parler de Bruno à quelqu'un, mais les mots qui me venaient à l'esprit n'étaient pas positifs. C'était impossible.

À leur retour, tout a repris comme avant, du moins en apparence. Les enfants étaient comme d'habitude, seulement plus grandes, plus bronzées, et ne tarissaient pas d'anecdotes sur leur grand-mère. M^{me} Baleine, distante et gracieuse, était un peu plus détendue qu'avant, et d'un brun chocolat. Seul Bruno paraissait nerveux et tendu.

Un jour, à mon retour de l'école où j'étais partie accompagner les enfants, j'ai vu qu'il m'attendait à la porte

du jardin. Il est venu vers moi et m'a serrée dans ses bras. Je suis restée sans réaction.

— Je suis désolé.

J'ai regardé au loin. Être désolé n'a jamais fait un verre entier d'un verre cassé, n'était-ce pas ce qu'avait dit tante Latha ?

— C'est facile à dire, ai-je répondu calmement.

Il a eu l'air surpris, puis mal à l'aise.

— Tu as raison, a-t-il admis avec réticence. Je ne peux pas retirer ce que j'ai dit, mais je voudrais m'expliquer. J'ai de l'affection pour toi. Tu es si belle, et gentille et... jeune. J'ai terriblement envie de toi.

— Et M^{me} Baleine ?

— Catherine ? Il a ri. Elle peut rester ma femme en titre.

— Et si elle a des soupçons ?

— On fera attention. Ne t'inquiète pas. Il me caressait les cheveux. Et de toute façon, elle est très civilisée.

— Trop civilisée pour être jalouse ?

— Absolument.

De ce jour, nous nous sommes retrouvés chaque fois que la maison était déserte. Mais ce n'était pas la même chose. La liberté avait disparu. Nous étions obligés de nous rencontrer dans la maison, entourés de tout ce qui nous rappelait Catherine et de nos personnages publics. Il nous fallait du temps pour les abandonner et nous sentir à l'aise l'un avec l'autre. Au moment où nous redevenions amants, nous devions nous séparer et reprendre nos rôles afin que les enfants ne soupçonnent rien, afin que Catherine ne sente pas que l'atmosphère de la maison changeait dès qu'elle avait le dos tourné. On n'en finissait pas de se séparer. Les semaines paraissaient de plus en plus longues. Mes deux visages, amante et fille au pair,

étaient devenus des masques. Je n'étais plus naturelle ni dans la maison, ni en faisant l'amour avec Bruno. La présence de Catherine me suivait partout, regardait pardessus mon épaule. La maison m'oppressait, et je passais de plus en plus de temps à marcher dans les rues en me remémorant la liberté de l'été passé.

Une nuit, après l'amour, il m'a demandé à brûle-pourpoint :

— Pourquoi un rat ?

— Quoi ? Je ne comprenais pas de quoi il voulait parler.

— Pourquoi t'es-tu prise d'amitié pour un rat ?

— Oh, le rat ! (Je l'avais presque oublié.) Je... je ne sais pas. Peut-être parce qu'il se trouvait là.

— Ce n'est pas une réponse. Essaie de faire mieux. Je vais te poser la question autrement. Pourquoi as-tu choisi le rat pour totem ?

— Qu'est-ce que c'est, un totem ?

Il a ri.

— Un totem, c'est l'esprit d'un animal qui partage des affinités avec ta personnalité profonde et qui, pour cette raison, devient ton symbole, le symbole de ton âme, m'a-t-il expliqué comme à un bébé.

— Qu'est-ce qu'il y aurait d'étrange à choisir le rat pour totem ?

— Étrange ? Rien n'est plus étrange aujourd'hui. Non, je trouve ça plutôt intéressant, et assez original.

— Vraiment ? Je me tenais sur mes gardes. Pourquoi ? Pourquoi crois-tu que le rat soit mon symbole ?

— Pas seulement le tien, mais le nôtre, a-t-il répondu avec un rire amer. Peut-être que j'en ferai un clip vidéo, comme Tom et Jerry. Quand le chat n'est pas là, les rats dansent et quand le chat revient...

— Les rats sont coincés. Alors parle-lui de nous. Dis à Catherine que tu m'aimes. Après, tu te sentiras normal. On pourra être ensemble quand on voudra, sans toutes ces séparations et ces mascarades qui me paralysent à moitié.

Il s'est tu, puis s'est remis à rire, d'un rire railleur, sarcastique.

— Grosse bête, qui a besoin de normalité ? On a déconstruit la normalité, on l'a fait éclater en miettes, la reconstituer est impossible. On lui a arraché sa défroque de pruderie et exposé le grand vide qu'elle recouvrait. Il a fait une pause pour souffler un rond de fumée : Personne ne cherche à être normal. C'est ennuyeux, d'être normal. On veut tous être différents. Ça n'est pas assez différent pour toi, ce qu'on vit ?

— Mais je ne veux pas être différente ! Je veux être normale ! me suis-je écriée avec colère.

Mais déjà il poursuivait, du même ton monocorde :

— Quant à nos chers Monsieur et Madame Normal, ce sont de purs produits de l'imagination.

Allongé sur mon lit, il regardait au plafond. De nouveaux ronds de fumée montaient dans l'obscurité, parfaitement circulaires jusqu'à leur disparition.

Je sentais qu'il s'éloignait. Dans mon esprit, je le voyais ramasser ses vêtements par terre et quitter la pièce.

D'un mouvement vif, j'ai rejeté la couette, allumé la bougie près du lit. Les nuits de pleine lune, nous n'en avons pas besoin, mais cette nuit-là la lune était un croissant qui ne dispensait aucune lumière. Je l'ai enfourché, en lui donnant la réponse qu'il attendait :

— Le rat était mon symbole parce qu'il ne parlait pas français, comme moi.

— Mais maintenant tu parles parfaitement, a-t-il répondu en riant.

Pourtant, je ne m'étais jamais sentie muselée à ce point. J'ai eu un sourire forcé.

— Oui, je parle parfaitement, ai-je répondu en roulant les r comme tante Latha.

Au début je ne m'en suis pas aperçue. Puis un jour, elle était là. Mon odeur.

C'était un matin ensoleillé d'octobre, après trois semaines de vent et de pluie. Une journée libre s'étendait devant moi. Marie allait la passer chez une amie et je n'irais chercher Thérèse qu'à cinq heures. Je marchais le long du cimetière de Montmartre vers mon café favori, Le Sandwich, un drôle d'endroit. Le décor était un cocktail détonnant de fast-food américain et d'Art nouveau allemand 1900. Des découpages géants de hamburgers pendaient du plafond à volutes de stuc rouge et or. Des miroirs dorés au cadre chantourné et des lambris de bois sombre recouvraient les murs.

Leurs pâtisseries étaient excellentes et le propriétaire, Jean-Luc, aimait l'Inde. Il y était allé plusieurs fois. Quand il me l'a dit, cela m'a fait confusément plaisir. Il raffolait des calendriers imprimés à l'effigie de Ganesh, le dieu à tête d'éléphant, et de Hanuman, le dieu singe. Il y en avait plusieurs, accrochés derrière le comptoir et reflétés par les miroirs du mur d'en face. C'était comme ça que Jean-Luc aimait les voir. « Ah, l'Inde, disait-il, c'est épatant ! » Je ne connaissais pas cet adjectif. Je l'ai appris comme un qualificatif de l'Inde.

Le café était vide quand je suis entrée, à l'exception du serveur au comptoir, un métis vietnamien. Jean-Luc n'arrivait jamais avant onze heures. Le garçon avait des yeux attirants qui vous suivaient sous la visière de sa casquette de base-ball. Je me suis amusée à flirter avec lui. « Je voudrais le croissant aux amandes, là », ai-je dit. Quand il s'est penché pour le sortir de derrière la vitrine, je me suis penchée moi aussi, en appliquant mon corps

contre le verre. Il a suspendu brièvement son geste, puis plongé le bras vers le croissant, qu'il m'a tendu, impassible. En le prenant dans ma main, j'ai laissé mes doigts glisser légèrement le long des siens. Mais il refusait de rencontrer mon regard. J'ai attendu en hésitant. C'est à ce moment-là qu'elle m'a frappé – une sombre odeur de fauve, trop forte pour être civilisée, trop puissante pour être dissimulée. Une odeur si impudique n'appartient qu'à la nuit, à ces moments privés de solitude que personne ne peut partager. J'ai été surprise de la trouver là, dans ce lieu public, accessible à tout le monde. Elle se collait à moi, me montait implacablement aux narines. Je n'avais jamais rien senti d'équivalent. J'ai regardé le garçon en me demandant s'il la sentait, lui aussi. Mais son visage restait fermé. Alors, j'ai cherché autour de moi quelle pouvait en être la source. Je voulais mettre entre elle et moi toute la distance possible. En même temps, j'étais curieuse de voir quelle tête avait l'homme assez indécent pour laisser une pareille odeur se répandre en public. Son sans-gêne me stupéfiait.

Mais il n'y avait personne derrière moi et j'étais seule au comptoir. Le garçon s'était éloigné pour répondre au téléphone. Je l'entendais parler dans le combiné, une expression attendrie sur le visage. Donc, elle ne pouvait venir que de moi. Elle m'environnait totalement. J'étais désespérée. Peut-être avais-je marché sur une crotte de chien ? Je me suis dirigée vers une petite table au fond du café. J'ai posé mon croissant sur la table et je me suis penchée comme pour renouer mes lacets de chaussures. Et là, j'ai failli basculer en avant, tant l'assaut a été violent.

Je me suis assise en hâte et j'ai tiré mon pull sur mon bas-ventre. J'avais repéré d'où venait l'odeur.

J'étais paralysée. Elle venait de moi, je ne pouvais plus

en douter. Une autre pensée terrifiante est venue m'assaillir. Le garçon devait l'avoir sentie, c'était pour ça qu'il s'était détourné, par révulsion. Brusquement, j'avais très froid. Tout le monde allait la sentir bientôt, M^{me} Baleine, M. le compositeur, les enfants, Bruno... Pue, pue, puer. L'écho de ces mots résonnait dans ma tête. Bientôt, tout le monde allait savoir que c'était moi qui puais. Et je serais fichue dehors.

J'ai lâché mon croissant et je suis sortie du café en courant. Un vent froid s'était levé. Il s'engouffrait dans mes vêtements, sous mon manteau ouvert, à travers mon pull. Je le laissais faire, dans l'espoir qu'il emporterait l'odeur avec lui. Mais je continuais à la percevoir, par traces, quand il venait à ma rencontre.

Je me suis mise à courir, dans la rue, à travers le jardin, puis dans une avenue. J'ai vu un supermarché et je suis entrée. J'ai bousculé les clients pour atteindre le rayon beauté. Sur une quantité impressionnante d'étagères d'un blanc immaculé, s'alignaient des kilomètres de produits destinés à combattre les mauvaises odeurs : shampoings, déodorants, gels anti-transpiration, sprays pour le corps, talcs, savons, crèmes, exfoliants, soins gommants. Tout ça pour l'extérieur. Pour l'intérieur, on trouvait : dentifrices, bains de bouche, douches vaginales, lavements, lavages de nez et d'estomac. Un produit pour chaque orifice et chaque repli du corps.

Mon cœur a repris un rythme plus lent, presque normal, tandis que je contemplais avec ravissement l'éventail de solutions au parfum suave. J'allais tous les acheter, pensais-je, un pour chacune des parties de mon corps. J'allais nettoyer le dehors et le dedans, puis m'asperger de parfum jusqu'à la plus infime crevasse. J'ai commencé à remplir mon caddy, un par un, de savon à la lavande, de

gel pour le bain au lin blanc, d'huile de santal, de bain moussant senteur des Alpes, de gommages et de rinçages, de shampooings et d'exfoliants, de trois tubes de dentifrice et de douches pour tous les orifices. Puis je suis passée aux crèmes : pour les mains, le corps, le visage, les lèvres, le contour des yeux. Je les ai toutes prises. Ensuite, j'ai manœuvré mon caddy déjà à moitié plein vers les étagères de parfums, mais son poids le rendait difficile à remuer. J'ai poussé fort, et il est parti en biais heurter un autre caddy presque vide, abandonné au milieu d'une travée.

— Mais qu'est-ce que vous faites ? a dit quelqu'un d'un ton exaspéré.

J'ai sursauté au son de la voix familière, éraillée comme du papier de verre, avant même que la femme se retourne. C'était bien Maeve. Je ne l'avais pas revue depuis que j'étais partie neuf mois plus tôt chez les Baleine. Elle ne m'avait pas donné son numéro de téléphone et je ne lui avais pas demandé. Ses cheveux roux avaient poussé. Pour le reste, elle n'avait pas changé. Elle était peut-être encore plus belle que dans mon souvenir. Ses yeux verts et ses lèvres rouges pulpeuses dégageaient toujours le même charme magique.

— Maeve, tu es superbe ! me suis-je extasiée. C'était un rituel infallible, on commençait toujours par une invocation à sa beauté.

Elle m'a souri, toute mauvaise humeur évanouie.

— Mais c'est ma petite orpheline indienne ! Comment vas-tu ?

— Moi ? Oh ça va, ça va b-bien...

Son regard s'est déplacé vers mon caddy et ses yeux se sont agrandis.

— Eh ben dis donc, a-t-elle ronronné, c'est pour toi,

tous ces produits de beauté ?

— Euh... oui, enfin, non, pas tous.

Je commençais à transpirer, à me mordre les lèvres de nervosité.

— Ah ah...

Elle ne me croyait pas.

— Comment tu vas ? lui ai-je demandé pour essayer d'orienter la conversation sur elle.

— Ça va, a-t-elle répondu en bâillant, en fait, ça va même bien. J'ai rompu avec Jean-Jacques.

— Bon débarras, tu es beaucoup trop bien pour lui.

Je me demandais comment elle s'y était prise. Il avait dû en faire un drame.

— Et l'appartement ? ai-je demandé en biaisant, curieuse de savoir si Jean-Jacques l'avait mise dehors.

— Aucune idée, a-t-elle répondu avec l'air de s'ennuyer. J'ai déménagé. J'habite pas loin d'ici maintenant.

— Oh !

Je ne savais pas quoi dire.

— Je pars pour la Jamaïque la semaine prochaine. Je suis venue m'acheter une crème solaire. Et peut-être un parfum, quelque chose d'épicé, mais de pas trop capiteux. Peut-être que tu pourrais m'aider à choisir ? Tu m'as tout l'air d'être devenue très amateur d'odeurs.

J'ai frissonné en l'entendant. Est-ce qu'elle savait ? Est-ce qu'elle pouvait la sentir ?

— Oh, je ne sais pas, ces choses sont tellement...

— Mais tu viens d'Inde, le pays des senteurs, tu dois t'y connaître en odeurs !

C'était comme si elle m'avait giflée.

— Je viens d'Afrique, pas d'Inde, ai-je lancé.

J'ai vu ses traits se geler et aussitôt, j'ai essayé de me

rattraper.

— Je suis désolée. C'est simplement que je suis jalouse. Je ne vais jamais nulle part, et j'aimerais tant partir en Jamaïque ! Tu as vraiment de la chance, Maeve. Et toute bronzée, tu seras encore plus belle.

La flatterie n'a pas manqué d'agir sur elle, comme toujours. Ses traits se sont adoucis.

— La Jamaïque, c'est tout simplement merveilleux. Beaux hôtels, belles plages, bonne musique, cocktails de fruits frais... et les hommes dansent merveilleusement bien. C'est un pays formidable, où tout le monde aime s'amuser.

— Oui, c'est merveilleux !

Je me forçais à prendre l'air enthousiaste. Elle avait tant de chance ! J'aurais donné n'importe quoi pour pouvoir partir en vacances avec Bruno. Penser à lui m'a ramenée en sursaut à la réalité du moment. J'achèterais le parfum ailleurs. J'ai saisi la poignée de mon caddy pour m'en aller.

— Lîla, ne t'en va pas tout de suite. Il me reste juste une chose à acheter, on pourra partir ensemble.

Elle a tendu le bras vers un flacon en forme de goutte.

— Tout compte fait, je crois que je vais choisir mon parfum moi-même. Tu serais capable de me dénicher quelque chose d'épouvantable.

Sa bouche souriait, mais ses yeux restaient de marbre. Elle n'avait visiblement pas oublié ma sortie.

— Et toi, tu n'as pas encore choisi de parfum ? Ça manque à ta panoplie. Lequel vas-tu prendre ?

Sous le regard de Maeve, parcourir les rayons devenait une épreuve. J'avais toujours l'impression qu'elle me testait, qu'elle attendait que je me trahisse d'une manière

impossible à anticiper. Un coffret rouge, étiqueté « Samsara », a attiré mon attention.

— Le monde matériel, le monde de l'illusion, du corps. C'est parfait.

— Ah oui, de Guerlain. Ce n'est pas mon style, trop capiteux, trop oriental. L'odeur vous enveloppe comme une couverture. Mais je crois voir en quoi il te convient.

Je lui ai lancé un regard appuyé. Mais son visage était sans expression. J'ai saisi un flacon grand modèle en lui souriant.

— Merci, c'est exactement ce qu'il me faut.

Dehors, elle m'a demandé :

— Alors, est-ce que tu as un copain ?

— Non. Je n'ai pas de temps pour ça.

Elle a fait semblant de me croire.

— J'aurais cru. J'ai même dit à Lotti que c'était sûrement à cause de ça que tu ne l'avais pas appelée.

J'ai rougi de honte, puis feint la surprise.

— Lotti t'a appelée ? Je ne savais pas qu'elle était revenue.

— Oui, mais elle est un peu vexée. Maeve a eu un sourire entendu : Je lui ai dit que tu ne pouvais pas non plus recevoir de coups de fil.

Puis, elle s'est redressée pour poursuivre :

— Qu'est-ce que tu penses de Bruno ? Il te plaît ?

— Qui... qu'est-ce que tu veux dire ?

— M. Baleine. Il a un faible pour les femmes exotiques. C'est pour ça que je lui ai suggéré de t'employer.

Je me suis arrêtée net.

— Tu quoi ? Tu lui as suggéré... ?

— Mais oui, évidemment. Pour quelle autre raison crois-tu que quelqu'un te laisserait garder ses enfants

sans références ni passeport ?

— Je croyais que c'était à cause de ta recommandation, ai-je marmonné.

— Ça a joué un rôle dans l'histoire, au début. Mais je ne connais pas du tout M^{me} Baleine. C'est donc qu'il a aimé ce qu'il a vu et qu'il a répondu de toi.

— Pourquoi me ferait-il confiance ?

— Parce que j'étais sûre que tu l'intéresserais quand il te verrait. Il n'aime pas les blondes, à ce qu'il m'a dit.

Maeve exultait.

— Ce n'est pas possible. Tu ne le connais pas. Il aime ses enfants et...

En voyant l'expression de Maeve, j'ai laissé ma phrase en suspens. Quelle naïve, semblait-elle dire. Brusquement, un autre soupçon s'est insinué en moi.

— Comment tu le connais ?

Ma question l'a fait rire.

— Ne t'inquiète pas. Ce n'est pas ce que tu penses. Il est l'ami d'un de mes anciens amants. J'ai seulement suggéré qu'il te voie. Je savais qu'ils cherchaient une nouvelle fille au pair.

Mais alors, comment se fait-il que vous restiez en contact l'un avec l'autre ? avais-je envie de demander. Elle me regardait d'un air de défi. J'ai forcé mes épaules à se détendre suffisamment pour les hausser à la manière typique des Français.

— Tu es pleine de surprises, Maeve. Je te tire mon chapeau.

Le calme de ma voix m'a surprise. Tout était sous contrôle, l'accent et la grammaire aussi.

Maeve s'est détendue.

Viens prendre un café avec moi un de ces jours.

J'habite juste au bout de la rue, le deuxième immeuble à gauche, troisième étage.

Nous nous sommes embrassées, avant de nous éloigner dans des directions opposées.

À mon retour, la maison était vide. Je me suis enfermée dans la salle de bain avec mes produits de beauté et je me suis fait couler un bain. J'ai ouvert d'une main tremblante tous les emballages de sels aromatiques, gels douche et huiles de bain que je venais d'acheter. Je me suis lavé les cheveux et j'ai frotté ma peau avec dix produits différents. Brossé et nettoyé mes dents au fil. Utilisé la douche intime à doigts malhabiles. Ça me faisait un drôle d'effet d'introduire la main dans une partie de mon corps que j'ignorais encore peu de temps auparavant. Je touchais avec étonnement les parois internes en courbe, les muscles annelés et denses.

Quand j'ai inséré le tube de caoutchouc, ils se sont contractés comme en réponse à une intrusion. J'ai pressé sur la poire, senti le jet venir les frapper. Je me suis redressée hors de l'eau, puis je m'y suis laissée glisser de nouveau avec un soupir tandis que le liquide, obéissant aux lois de la gravité, s'évacuait. Peu à peu, la peur quittait mon esprit. Je repassais dans ma tête la conversation avec Maeve. Elle avait sûrement menti. Bruno – mais j'avais toujours du mal à ne pas voir en lui M. Baleine – n'était pas l'homme qu'elle décrivait. Il n'avait pas fait attention à moi pendant plus d'un mois après mon arrivée. Elle avait dû fabriquer cette histoire de toutes pièces. Maeve! Elle ne valait guère mieux qu'une putain.

Je me suis extirpée du bain et séchée rapidement à la serviette, en commençant par les pieds. En me redressant, j'ai capté le reflet d'une étrangère dans le miroir. La serviette m'est tombée des mains ; j'ai regardé avec insistance le corps qui me faisait face. Les tétons s'étaient élargis et pointaient, mes seins haut plantés

étaient plus lourds et mes hanches aussi semblaient plus pleines, accentuant la finesse de ma taille. Mes cuisses avaient pris un modelé plus doux. Pendant que je regardais mon corps comme si je le voyais pour la première fois, j'ai ressenti un léger pincement de désir. C'était donc là le corps que Bruno aimait. J'ai laissé mes mains en suivre les courbes comme il l'aurait fait, et brusquement j'ai été saisie par l'impatience de le voir.

Soigneusement, avec application, je me suis enduite, l'une après l'autre, des lotions et des crèmes. À la fin, pour amoindrir encore le doute, je me suis passé du Samsara sur les poils du pubis et sous les aisselles. Puis je me suis renflée avec précaution. Mon corps sentait essentiellement le bain vert moussant à la senteur bien française de citron et de pin. Les autres ingrédients du cocktail se discernaient à peine. Mais je n'en demandais pas plus. Je ne m'inquiétais pas de l'étrange alchimie d'odeur et de peau qui rend certains parfums plus présents sur certaines personnes que sur d'autres. L'essentiel était qu'on puisse identifier aisément ce que je sentais comme venant d'un flacon. Celle que je redoutais, c'était l'odeur innommable.

Au moment où je suis sortie de la salle de bain, l'horloge de l'entrée a sonné une heure. J'allais faire attendre Bruno. J'ai vite enfilé un jeans et un pull, et je me suis précipitée vers la porte.

J'avais fini par convaincre Bruno de nous rencontrer au-dehors. Quand les horaires des enfants le permettaient, lui et moi nous rendions dans un studio appartenant à un de ses collègues, du côté de la rue Saint-André-des-Arts, pour y passer l'après-midi ensemble. C'était une pièce hostile, obscure même en plein après-midi, meublée sans âme, avec une grande banquette et une chaîne stéréo

encastrée dans le mur opposé. Une odeur humide de sexe rance collait aux lieux en permanence. Pendant que nous faisons l'amour, je regardais distraitemment par la fenêtre l'ombre gagner le mur blanc de l'immeuble d'en face. La pièce semblait produire le même effet sur Bruno. Quand nous avons fini, il se levait en hâte et nous quitions les lieux presque aussitôt.

Quand je suis arrivée au restaurant grec du coin de la rue Saint-André-des-Arts, il était déjà là, attablé devant un sandwich. Il m'a embrassé longuement sur les lèvres, en murmurant :

— Hum, tu as l'odeur de quelqu'un qui vient de faire sa toilette. J'aurais aimé assister à la scène.

Une onde de bonheur m'a traversée. J'ai levé sur lui un regard timide. Il me dévorait des yeux.

— Tu es si belle. J'ai du mal à croire que tu es à moi.

— Où est-ce qu'on va manger aujourd'hui ? ai-je demandé avec gaieté. Je n'avais pas envie de quitter le soleil pour entrer dans cet antre obscur et sans âme de la ruelle d'à côté. J'ai faim.

Son expression est devenue soudain celle d'un loup affamé.

— Je veux te manger, toi, tout de suite.

— Mais je n'ai pas encore déjeuné !

J'ai ri, et j'ai ressenti une sorte de trouble au fond du ventre. Soudain le moindre détail du moment prenait du relief, la chaleur du soleil, la légèreté de l'air qui annonçait l'hiver, l'odeur du sandwich grec qui ressemblait tant au shawarma arabe que mes frères et moi mangions en cachette dans le vieux port de Mombassa.

Nous avons parcouru les quelques centaines de mètres qui nous séparaient de la ruelle. Au fur et à mesure que je

montais l'escalier, mes membres s'alourdissaient. J'avais peine à poser un pied devant l'autre. Enfin, nous avons atteint la porte. Bruno a engagé la clé dans la serrure avec précipitation. J'ai pris une longue inspiration.

À ma surprise, l'odeur de la pièce, ancienne, intime comme des draps où l'on a dormi, m'a accueillie amicalement. J'étais là, figée au milieu de la chambre, enveloppée dans cette odeur. Elle me rappelait la chambre de mes parents, tôt le matin, quand nous nous glissions tous dans le grand lit et faisons semblant de dormir. Peu à peu, elle m'a subjuguée. D'abord elle a pénétré mes vêtements, en commençant par mon manteau, puis ma chemise, avant de me déshabiller complètement. Bruno m'observait avec stupéfaction tandis que j'arrachais tout ce que je portais, sans comprendre ce qui avait allumé ce feu. Puis je me suis tournée vers lui, je l'ai déshabillé avec tendresse, patiemment, tout en absorbant l'arôme puissant, distinctement masculin qui montait à mes narines à travers les couches d'odeurs de bureau et de rue. De la langue, je lui ai caressé lentement les oreilles, j'ai goûté leur légère saveur de poussière, avant de descendre vers son cou, traçant de petits cercles sur sa peau douce, buvant sa sueur, sans quitter la sphère publique des odeurs. Mais bientôt, attirée plus profond, ma langue a parcouru son torse, ne s'attardant que brièvement aux mamelons, et s'est lovée sous son aisselle. Bruno s'est figé, ma langue aussi. Il a exprimé de ses poumons tout l'air prisonnier dans un grand soupir. Je me suis remise à déguster cette saveur secrète. Je cherchais frénétiquement à remplir ma bouche de tout ce goût qui était le sien. Il s'est immobilisé, surpris par mon impatience.

— Qu'est-ce que tu as, chérie ? a-t-il murmuré en

attirant ma tête face à la sienne pour me voir. Je croyais que tu n'aimais pas cet endroit-là ?

J'ai été étonnée qu'il le sache.

— C'est vrai, mais j'ai changé d'avis.

Il a éclaté de rire.

— Tu es pleine de surprises !

— Tu aimes ça ? Tu aimes mes surprises ?

Je me suis agenouillée, mais il m'a remise debout, face à lui :

— Dis donc, qu'est-ce qui te possède, aujourd'hui ?

Il secouait la tête d'étonnement. Il m'a prise dans ses bras et m'a déposée délicatement sur le lit. Il a posé sur moi un long regard insondable.

— Maintenant, c'est mon tour, a-t-il dit avec un rire de bonheur. Puis il a commencé à me lécher comme je l'avais fait. Quand sa langue est entrée en moi, j'ai respiré profondément, cherché à rester tranquille, mais chacun de ses mouvements agissait comme un arc tendu entre mes terminaisons nerveuses. Alors j'ai perdu tout contrôle. Au paroxysme de l'excitation, je me suis mise à gigoter et à griffer, le corps brûlant de désir insatisfait.

Nous avons fait l'amour furieusement, avec une frénésie qui ne venait ni de lui, ni de moi, mais d'ailleurs. Quelqu'un d'autre semblait habiter mon corps cet après-midi-là, quelqu'un qui se délectait à toucher les hommes et à les sentir, qui s'immergeait sans crainte dans les puits de sensations les plus inaccessibles.

Enfin, nous nous sommes endormis tête-bêche, mon visage blotti au bas de son ventre, le sien dans la même position. Quand je me suis réveillée, il était assis en tailleur, ma tête sur les genoux. Je me suis étirée paresseusement, avec une légère sensation de douleur

dans les muscles. Je sentais enfin que je le connaissais : le goût métallique et fort de ses aisselles, l'odeur de bacon de son sexe, la senteur de lait de son cuir chevelu. Je lui ai souri, et j'ai léché, pour jouer, le petit creux au-dessus de son pubis.

Il m'a adressé un sourire de tendresse :

— Mon adorable, mon incroyable petite femme. Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter quelqu'un d'aussi parfait ? Le jour où tu es entrée chez moi, c'était vraiment mon jour de chance.

Je rayonnais de chaleur. Mais soudain les mots de Maeve m'ont traversée comme un pic de glace. Je me suis écartée de lui.

— Comment est-ce que tu savais que je serais – comment dire – disponible ?

Il a eu l'air stupéfait comme s'il sentait qu'un gouffre s'ouvrait devant ses pieds, mais croyait encore pouvoir le contourner. Il a répondu d'un ton conciliant :

— C'est ton amie Maeve. Elle te connaît bien. Elle semblait penser que nous allions bien nous entendre. Et elle disait que tu prendrais bien soin des enfants.

Puis, en regardant mon visage, il a ajouté : « Mais je n'ai jamais, jamais rêvé... Comment est-ce que j'aurais pu imaginer que tu étais si belle, et si tendre, si gentille ? » Il m'a caressé la joue. Je me suis détournée. « Et si passionnée. » Il a tendu la main pour me reprendre dans son étreinte, mais je l'ai évité en passant sous son bras, puis je me suis laissée glisser hors du lit.

La pièce avait repris sa laideur coutumière. La tache de moisi, dans le coin gauche, s'était élargie. Je regardais l'homme qui me faisait face. Qu'avais-je pu lui trouver d'aussi attirant ? J'ai repris, d'une voix qui s'échauffait avec chaque mot :

— Et qu'est-ce que tu lui as donné pour te trouver une gentille maîtresse bien docile ?

— À qui ?

Il avait un air amusé qui m'enrageait.

— À Maeve, qui veux-tu que ce soit ?

— Maeve !

Il s'est mis à rire :

— Où vas-tu chercher des choses pareilles ?

Ses mots n'ont fait qu'agrandir la faille qui s'était soudain creusée entre nous. J'ai été brusquement possédée par la fureur. Contre lui, et contre tout ce qui m'avait dépouillée du moindre vestige de sécurité, projetée dans le trou noir de la peur.

Je me suis précipitée aux toilettes en claquant la porte derrière moi.

— Tu es folle ! a crié Bruno. Personne ne t'a poussée à être ma maîtresse !

Il ne m'a pas suivie comme je l'espérais un peu. Je me suis assise sur la cuvette en tremblant et j'ai attendu. Cinq minutes plus tard, on a frappé quelques coups légers à la porte.

— Ma chérie, sois raisonnable, disait Bruno. Je t'aime, tu es mon seul amour, la maîtresse de mon cœur. Sors de là, s'il te plaît.

J'ai regardé autour de moi. La salle de bain était petite et plutôt sale. Les rigoles brunes de crasse qui couraient le long du rideau de douche lui donnaient une beauté insolite. À travers la porte, Bruno appelait toujours :

— Allons, viens, sors de là, ma princesse, mon adorable. Ne sois pas fâchée.

J'ai couvert mes oreilles de mes mains pour ne pas l'entendre. Sa voix me rendait malade. C'était un menteur.

Et il m'avait transmis une odeur épouvantable.

Je me suis levée pour fermer le loquet. Il a entendu et s'est mis à tambouriner sur la porte :

— Tu n'as pas le droit de me faire ça, salope, tu n'as pas le droit !

J'avais peur, mais je n'ai pas bougé.

Je suis restée assise, nue et paralysée, sur la cuvette des WC, pendant un temps interminable. Quand enfin j'ai pu me lever, il faisait nuit dans la pièce et j'étais gelée.

Après cet épisode, l'odeur est venue me hanter. Elle apparaissait aux moments où je m'y attendais le moins. Parfois, quand nous dînions en famille, je la sentais, cachée entre le coq au vin et la quiche, nichée entre les feuilles de chou d'une choucroute alsacienne et ses épices. Il arrivait qu'elle se lève en même temps que moi, la nuit, quand je sortais du lit pour aller aux toilettes. Ou bien, quand j'allais au supermarché, elle me dépassait dans un sifflement à travers les rayons aux heures de foule. Elle pouvait même se manifester dans le métro, se coller dans mon dos, au moment où je me trouvais face à face avec un bel inconnu. J'évitais Bruno. Je ne lui adressais la parole que si j'y étais obligée, je fermais la porte de ma chambre à clé la nuit et je me détournais pour ne pas rencontrer son regard suppliant.

Peu à peu, ses yeux ont cessé de me suivre quand je quittais la pièce. Il a perdu l'habitude de m'accompagner dans la chambre des enfants quand je les mettais au lit, et s'est mis à passer le plus clair de son temps dehors, ou enfermé dans son studio. Son attention me manquait. Et aussi les cadeaux-surprise que je découvrais dans leur cachette aux moments les plus inattendus. Un jour, je l'ai surpris dans une conversation rapprochée et animée avec

Catherine. Ils se sont interrompus à mon entrée et m'ont suivie du regard. J'étais sûre qu'ils discutaient de la façon de me renvoyer. J'imaginai la scène.

Ils seraient assis côte à côte face à moi sur le divan Louis XV, dans le grand salon de réception du rez-de-chaussée.

M^{me} Baleine se tiendrait très droite : « Bruno et moi, eh bien, nous venons de prendre une décision... » Elle ferait une pause, chercherait le regard de son mari, qui l'éviterait tout comme le mien, les yeux sur ses chaussures. « C'est-à-dire... nous pensons... » Puis elle s'arrêterait et poserait la main sur le genou de son mari.

— Bruno, dis-lui, toi...

M. Baleine lèverait les yeux, les fixerait sur l'affreux tableau Renaissance sur le mur derrière moi, un peu à gauche de ma tête, se raclerait la gorge et commencerait :

— Les enfants n'aiment pas, elles ne peuvent pas supporter...

— Quoi ? demanderais-je pour tenter de lui faire poser le regard sur moi.

— Votre... chambre... l'odeur... l'odeur y est...

— ... différente, complèterait Catherine pour lui.

— Oui, c'est ça, différente.

Il ferait un mouvement de la tête, son regard glisserait sur moi sans s'attarder ni sur mon visage ni sur mon corps et retournerait se fixer au mur derrière moi.

— Les enfants se sont plaintes de votre odeur.

Moi : Mon odeur ? Quelle odeur ?

M. Baleine : Il n'y a rien à reprocher à votre odeur. C'est juste qu'elle...

M^{me} Baleine :... est différente. Et voyez-vous, les enfants n'aiment pas la différence. Ils veulent être comme tous

leurs petits camarades. La différence les met mal à l'aise.

M. Baleine : Cela risque même de perturber le développement de leur personnalité.

Moi : Mais elles m'aiment bien... Marie adore dormir avec moi dans mon lit.

M^{me} Baleine : Oui, mais après ça elle doit aller à l'école, et ses camarades lui disent qu'elle a une drôle d'odeur. Vous voyez, ça ne peut pas continuer.

M. Baleine : Nous n'avons rien à vous reprocher, entendons-nous bien. Vous êtes merveilleuse, tout simplement merveilleuse avec les enfants, et vous avez beaucoup de gentillesse et de générosité. Vous allez nous manquer.

M^{me} Baleine : Oui, vous nous manquerez sûrement. Merci pour ce que vous avez fait. Nous sommes vraiment désolés, mais je suis sûre que vous comprenez. Les enfants sont les enfants.

M. Baleine : Et nos enfants nous sont précieux.

M^{me} Baleine : Nous sommes conscients de la brutalité de cette nouvelle. C'est pourquoi M. Baleine et moi-même avons décidé de vous faire un cadeau pour tout le soin que vous avez pris des enfants. Nous vous achèterons un aller simple pour New Delhi.

Tout ça était tellement civilisé.

Il fallait que je sache si mes soupçons étaient fondés ou non. J'ai appelé Lotti.

— Allô, Lotti...

Une longue pause a suivi mon hésitation.

— Hello l'étrangère, a fini par répondre Lotti, mélangeant comme toujours anglais et français.

J'ai poussé un soupir de soulagement.

— Lotti, j'ai besoin de te parler.

— C'est ce que tu es en train de faire.

— Non, je veux dire te voir et te parler sérieusement.

— Je ne suis pas sûre d'avoir le temps. Il faut que je vérifie sur mon agenda.

Son ton était sec. J'ai avalé ma salive.

— Je suis désolée, Lotti. Je te croyais partie pour rester au moins un an à Toulouse, ai-je menti.

Elle a fait semblant de me croire.

— Ma chérie, je suis une grande fille maintenant, je suis inscrite à l'université.

— Je ne savais pas. C'est formidable ! En quoi ? Histoire de l'art ?

La culpabilité bloquait mes aptitudes à construire des phrases. J'ai fixé en hâte un rendez-vous avec elle pour le samedi suivant, jour de congé pour moi, dans un café que nous connaissions toutes les deux. Je me suis habillée avec soin, de mon long manteau rouge et de vêtements dont Catherine ne voulait plus, une jupe rouge courte Agnès B. que Bruno m'avait donnée et un pull noir moulant, tous deux à peine portés et sentant le neuf. Je les ai vaporisés d'une touche de Samsara par-ci par-là, dont une à l'entrejambe.

Si Lotti était vêtue de noir, là s'arrêterait la ressemblance avec la Lotti que j'avais connue. Sa nouvelle silhouette était tristement amaigrie. Seules ses lèvres restaient pleines, mais elle les avait peintes en violet foncé et s'était étalé sur la peau une couche de poudre beaucoup plus claire que son teint naturel, qui la faisait ressembler à une morte. Ses beaux cheveux étaient à présent coupés à la garçonne et teints en violet. Elle portait un anneau de nez en plus de tous ceux qui lui traversaient les oreilles. Nous nous sommes embrassées. En m'écartant, je guettais avec anxiété sur son visage des signes de surprise ou de répulsion. Mais ses traits n'en exprimaient pas trace.

— Tu as changé, m'a-t-elle dit aussitôt.

Ma gorge s'est serrée. J'aurais voulu lui demander en quoi, mais je manquais encore de courage.

— Toi aussi, tu sais, tu as beaucoup changé. Tu as l'air... très adulte.

Elle s'est penchée vers moi.

— Et tu as commencé à te parfumer.

La bouche sèche, j'attendais qu'elle en dise plus.

— Samsara, non ? C'est mon favori, à moi aussi, même s'il est un peu capiteux. Mais il est beaucoup trop cher.

Pensive, elle continuait à me détailler sévèrement en plissant les yeux.

— Tes fringues aussi. Agnès B, j'imagine. Tu es bien tombée. Ils t'adorent, de toute évidence.

— Ne sois pas bête, Lotti. Je ne pouvais pas faire face à son regard dur et méprisant. Ce sont des vêtements dont M^{me} Baleine ne voulait plus.

Son expression disait qu'elle ne me croyait pas, mais elle a abandonné le sujet. Nous nous sommes regardées avec gêne.

— Toi non plus, tu n'es pas comme avant. Tes cheveux, ton maquillage...

— Tout le monde grandit, tu sais bien, a-t-elle répondu sèchement. Et tout le monde n'a pas autant de chance que toi.

— De la chance ! J'en bafouillais d'indignation. Tu ne sais pas ce que c'est que la chance. Tu as toujours ta famille, toi !

Je me suis arrêtée, gênée par la violence de ma colère. Lotti avait l'air mal à l'aise, elle aussi. Nous avons détourné le regard l'une de l'autre.

J'observais le café. Il était peuplé du mélange habituel de touristes et de clients du samedi. Tête penchée l'un vers l'autre, bras et jambes entrecroisés, un couple de très jeunes gens tranchait nettement sur cette clientèle haute en couleur. La fille était petite, mince et chinoise. Le garçon était français, grand, avec les cheveux longs et des lunettes. J'ai voulu désigner les amoureux à Lotti, mais elle les regardait déjà avec une expression à la fois douloureuse et amusée. Dès qu'elle a senti mon regard posé sur elle, elle s'est tournée vers moi.

— Tu es amoureuse, hein ?

Son expression s'est adoucie.

— Oui, c'est vrai.

— De qui ? Pas de Michel ? ai-je demandé avec une curiosité enthousiaste, toute culpabilité, toute rancune envolées.

— Non, pas de lui, a répondu Lotti en faisant la grimace. Il est trop blanc, trop crispé. Il ne peut absolument pas comprendre les gens du Sud comme nous. Non, j'aime un Arabe. Il est à la fac de Saint-Denis, il étudie la sculpture. Il est génial.

J'avais besoin d'assimiler cette nouvelle. Difficile d'imaginer Lotti amoureuse d'un Arabe. Il y avait des Arabes à Mombassa, mais nous n'en avons jamais connu. Ils nous étaient encore plus étrangers que les Africains.

— Oh... Et où est-ce que tu l'as rencontré ?

— Tu ne vas pas me croire... au marché de Bobigny.

Lotti s'était mise à rire.

— Quoi ?

— Tu sais, le marché du dimanche. Il est apprenti boucher. Quand il n'a pas de cours, c'est ça qu'il fait pour gagner sa vie.

Il y avait une nuance de défi dans sa voix.

— Tu es folle ! Qu'est-ce que ton père va dire ? Lui ai-je presque crié. Comment est-ce que tu vas lui expliquer que tu sors avec un Arabe sculpteur et boucher à mi-temps ?

— Je ne sais pas et je m'en fiche. C'est un artiste merveilleux. Sa voix est descendue d'un ton : Il faudra peut-être que je m'enfuie.

— Dont be folle ! J'étais retombée dans notre idiome privé franco-anglais.

À ce moment, le serveur est arrivé pour prendre la commande : un kir, suivi d'un steak tartare pour moi. Si Lotti sentait quelque chose de bizarre, elle pourrait l'attribuer au steak et non à moi. Elle a levé les yeux, puis a demandé la même chose. Après le départ du garçon, elle m'a taquinée :

— Alors ça, pour un changement, c'en est un ! Qu'est devenue la fille qui ne buvait jamais une goutte d'alcool et qui n'aurait touché à la viande crue pour rien au monde ?

J'ai eu un sourire crispé. Si elle savait... J'aurais voulu pouvoir lui dire : « Ne te fie pas aux apparences. »

— Et pour une fille si sensible aux odeurs, quelle dégradation!

— Ça suffit, Lotti. Tes plaisanteries sont de... de mauvais goût.

Elle s'est raidie comme sous l'effet d'une piqûre.

— Et depuis quand tu t'y connais en matière de goût?

— Excuse-moi, ai-je répondu en hâte.

Le garçon est venu nous servir. Après son passage, Lotti a repris :

— Bon, passons aux choses sérieuses. Pourquoi est-ce que tu voulais me voir?

— Je... Incapable de poursuivre, j'avais envie de changer de sujet, de renouer, si possible, nos liens d'amitié, de rire avec elle.

Elle attendait. En voyant que je persistais à me taire, elle a porté la fourchette à sa bouche et a entamé calmement son steak tartare. J'ai lancé avec enthousiasme :

— C'est sympa d'être une fille au pair ! J'aime beaucoup la famille pour qui je travaille. Ils sont très chics. M^{me} Baleine est acheteuse aux Galeries Suffragette. J'ai appris toutes sortes de choses à vivre avec eux.

— Tu veux dire Lafayette, a dit Lotti en pouffant de rire.

— Pardon ?

— Tu as dit « suffragette ».

— Lafayette, oui, évidemment. Quelle idiote ! Et je me suis jointe à son rire.

Puis elle a repris son sérieux et son visage m'est redevenu étranger.

— Mais tu ne m'as pas invitée pour me dire ça. Laisse-moi deviner. Le chef de famille est fou de toi. Il t'a séduite et maintenant, tu te retrouves enceinte et tu as besoin de

mon aide.

J'ai éclaté d'un rire nerveux.

— Pas du tout, tu es bête ! Ça n'a rien à voir.

Elle ne me croyait pas.

— Je m'en doutais. Quand il a vu ces seins-là, il n'a pas pu résister !

À présent, je riais jaune. Elle aussi. La situation paraissait irréelle.

— Mais non, ce n'est pas ça du tout. C'est seulement... Je me suis mordu les lèvres avant de poursuivre : C'est cette odeur, cette puanteur. Tu la sens ?

— De quoi tu parles ? Tu es complètement folle ou quoi ? Je ne sens rien, si ce n'est ce parfum, a-t-elle dit en reniflant l'air avec une emphase théâtrale, un truc capiteux à base de santal et de musc.

— Tu veux dire que tu ne la sens pas ?

— Que je ne sens pas quoi ?

— L'odeur. Comme celle d'un animal, mais plus forte, plus épicée.

— Comme de la nourriture, tu veux dire ?

— Non, ça n'a rien à voir. C'est bien pis.

— Une odeur épicée comme de la nourriture mais qui n'en serait pas. C'est une devinette ou quoi ? Si oui, je donne ma langue au chat. Je ne comprends pas de quoi tu parles.

Je l'ai saisie par les épaules.

— Lotti, c'est de moi que je parle.

— Toi, tu sens quelque chose ? Quoi ?

Elle me regardait comme si j'avais perdu la tête.

— Quoi, je ne sais pas trop. Tout ce que je sais, c'est que mon odeur a changé et que je sens mauvais maintenant. J'ai peur que M^{me} Baleine et les autres s'en

rendent compte tôt ou tard. Et qu'ils me fichent dehors. J'ai peur tout le temps, Lotti, dans la rue, au jardin public. Quelquefois les gens me regardent bizarrement et je comprends qu'ils l'ont sentie. S'ils savent qu'elle vient de moi, ils me lyncheront ou quelque chose comme ça, ils m'expulseront de leur pays.

C'était dit. J'ai relâché ma prise sur ses épaules et me suis renversée, sans force, sur ma chaise.

Lotti gardait le silence. Les poings serrés de désespoir sous la table, j'attendais qu'elle dise quelque chose.

— Il y a combien de temps que tu t'imagines ça ? a-t-elle enfin demandé, comme à court de mots.

— Je ne sais pas exactement, ai-je marmonné avec irritation. Un mois, deux mois. J'ai oublié comment c'est venu.

— Si tu ne te rappelles pas comment c'est venu, comment tu peux être sûre que c'est vrai ?

Je sentais la sueur me sourdre aux aisselles.

— Je ne sais pas, je ne peux vraiment pas dire d'où ça vient. La seule chose sûre, c'est que quand ça commence, c'est tout ce qu'il y a de plus vrai, c'est très fort, il n'y a pas moyen de se tromper. C'est riche et lourd comme du fumier en plein air sous la pluie, ou des matières végétales en décomposition dans un égout qui déborde. Ça ne sent pas exactement la même chose, mais aussi mauvais.

Lotti regardait par la fenêtre, le front barré d'un pli. J'aurais voulu la secouer, la pousser à faire quelque chose, à me sauver. J'ai approché ma chaise tout contre la table, je me suis penchée vers son visage le plus près possible. Surprise, elle a reculé son siège, mais j'ai avancé le buste encore un peu plus.

— Tu comprends, maintenant ? Tu sens ? Réponds-moi, Lotti.

— Non, je ne sens rien. Il n'y a rien à sentir.

— Tu ne sens rien ? Aucune odeur bizarre ?

J'étais très excitée.

— Puisque je te dis que non.

Elle a tendu la main et l'a posée sur la mienne.

— Je crois qu'il est temps que tu rentres à la maison.

J'ai pensé qu'elle délirait.

— Je ne peux plus y retourner, maintenant, ai-je éclaté sans réfléchir, en retirant vivement ma main.

Elle n'a pas fait un geste, mais j'ai lu sur son visage qu'elle avait compris ce qui était arrivé.

— Alors il est devenu ton amant ? a-t-elle dit tranquillement.

J'ai hoché la tête sans la regarder.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Je ne pouvais pas. J'avais trop honte, sûrement.

— Et toi ? Tu es amoureuse de lui ?

En le revoyant tel qu'il était dans le studio de la rue Saint-André-des-Arts, j'ai fait non de la tête.

— Tu es sûre ?

J'ai hésité un moment avant de répondre oui. Les sentiments que j'avais pour lui s'étaient évanouis à l'apparition de l'odeur.

— Alors tu dois rentrer.

— Mais comment ?

— Si tu retournes à la maison, tu oublieras vite ton odeur. Tu n'as pas l'air heureuse, Lîla.

Je l'ai regardée pensivement. Elle avait raison. Si je retournais à leur monde, celui de mon oncle, de ma tante, des Ramdhune, mon odeur pourrait se dissimuler derrière les épices et les huiles chargées d'arômes de leur cuisine.

— Avec mes parents, on va toujours chez ton oncle et ta tante pour les fêtes hindoues. C'est tante Latha qui prépare à manger, maintenant. La maison n'est plus la même sans toi. Je crois que tu leur manques. Tu nous manques à tous.

C'était sa façon de dire qu'elle voulait retrouver mon amitié. Pendant un court instant de soulagement, je me suis laissée aller au souvenir des dimanches chez Lotti et des merveilles de la cuisine de ma tante.

— Comment... comment vont-ils ? Le sentiment de culpabilité me bloquait le souffle dans la gorge.

Une ombre est passée sur son visage.

— Je crois qu'ils vont mieux maintenant. Après ton départ, tante Latha a été malade pendant plusieurs mois. Krishenbhai n'allait plus à l'épicerie, il restait à la maison pour la soigner.

— Alors ils ne m'ont jamais recherchée.

— Elle était très mal, mais petit à petit elle a guéri et maintenant ils ont repris leurs visites chez nous le dimanche.

Je regardais Lotti avec un mélange d'espoir et de peur. Si je retournais vivre chez eux, je serais prise au piège, je ne pourrais plus sortir de leur cocon d'odeurs. Et si Lotti avait tort ? Si les épices lui avaient émoussé l'odorat ? Si l'odeur faisait bel et bien partie intégrante de moi ? Une fois là-bas, elle resterait collée à moi jusqu'à la fin de mes jours. Au moins, dans l'univers des Baleine, je pouvais gagner ma vie, acheter des parfums, renouveler mes vêtements, la combattre par certains moyens, la noyer, à défaut de la déraciner pour de bon.

— Je ne peux pas, lui ai-je répondu tristement.

Elle m'a adressé un regard de regret infini.

— Je crois que tu es en train de commettre une erreur.

Elle a repris ma main dans la sienne en disant ça. Mes yeux se sont remplis de larmes. J'ai cligné des yeux pour les chasser et j'ai retiré ma main.

— Allez, finis ton steak, tu vas être en retard.

Nous avons terminé le repas en hâte. Puis nous nous sommes levées toutes les deux pour partir. À l'éclat soudain de son visage, j'ai compris qu'elle allait retrouver son amoureux. Je l'enviais. Son amour était si simple, si lumineux. Il n'était pas sali par le doute comme l'était le mien. Lotti et moi nous sommes quittées à la porte. Je n'ai pas demandé à la revoir. Elle non plus.

Je l'ai suivie des yeux.

Sur le trottoir, deux filles, le bras passé autour de l'épaule l'une de l'autre, se regardaient dans les vitres miroitantes d'un café. Mais seul le froid terrible de la perte m'habitait. Je me rappelais comment Lotti et moi avions admiré notre reflet dans les glaces de la même façon. À présent, j'étais libre, je pouvais marcher partout à mon gré dans la ville sans risquer d'être arrêtée par quiconque. Tout à coup, une chanson m'est revenue à l'esprit, une chanson en anglais que j'avais entendue dans la rue à Nairobi. Elle parlait d'un homme qui ne faisait que marcher. Quand les gens s'arrêtaient pour lui parler, il passait son chemin et poursuivait sa marche.

J'ai donc poursuivi ma marche, parmi les passants qui faisaient du lèche-vitrine. Dans la rue, avec mes nouveaux vêtements, je ne me sentais plus l'objet des regards. J'étais aussi bien habillée que n'importe qui autour de moi. Cette assurance renforçait ma sensation de liberté. Mon pas s'est ralenti pour détailler les nouvelles collections d'hiver dans les vitrines. Je me demandais comment elles m'iraient. Les couleurs me paraissaient

bien ternes, les gris, les bleus foncés, le noir à profusion. Autour de moi, les gens se livraient à la même occupation que moi, s'arrêtaient pour regarder les vêtements, leurs reflets dans les glaces. Oh Lotti, n'est-ce pas formidable de faire partie d'une foule comme celle-là ? Mais non, elle n'aimerait pas faire partie d'une foule. Elle voulait se distinguer, être différente. À présent, elle avait quand même une drôle d'allure. Et elle avait cessé d'être belle.

J'ai saisi mon reflet dans une vitrine. Belle, je l'étais. Peut-être que Lotti avait raison, peut-être que l'odeur n'existait pas. Qu'elle était le produit de mon imagination. Que c'était la viande que je mangeais, et le fromage. Ou la tension d'habiter avec M^{me} Baleine, qui commençait à m'épuiser. J'ai tourné dans une petite rue vers Saint-Michel. À la fenêtre d'un premier étage, une pancarte affichait « à louer ». Ma pensée est revenue à Bruno. Il était à la campagne avec sa famille. Je l'imaginai entouré de grands arbres et de vieux murs gris, dans un château ancien rempli de belles choses.

Quand j'ai franchi le seuil, le téléphone s'est mis à sonner. J'ai couru décrocher, croyant que c'était la grand-mère qui appelait pour me dire que les Baleine étaient sur le chemin du retour. J'ai saisi le combiné, tout essoufflée.

— Allô ?

— Lîla. Comment vas-tu ? a dit une voix traînante qui m'était familière.

— Maeve !

— Tu as l'air surprise.

Je l'étais.

— Comment... comment se sont passées tes vacances en Jamaïque ?

— C'était magnifique. On vit ensemble maintenant, Pedro et moi. Il parle même de m'emmener en Argentine

voir sa famille. On donne une petite soirée samedi prochain. J'aimerais bien que tu en sois.

Maeve ne m'avait jamais présentée à ses amis. La tête me tournait.

— Je peux apporter quelque chose ?

— Non, apporte-toi toi-même, ce sera parfait. Pedro s'occupe de tout.

J'avais honte en pensant à toutes les mauvaises pensées que j'avais nourries à son égard les mois précédents.

— Merci, Maeve.

Il n'était pas loin de minuit quand je suis arrivée. J'avais tant hésité sur la façon de m'habiller que je m'étais mise en retard. Il fallait que je porte quelque chose qui me fonde dans la foule. Finalement, j'avais opté pour les vêtements que j'avais sur moi le jour où j'avais revu Lotti. Au moins quelques-uns des hommes remarqueraient mes jambes, avec la mini-jupe rouge. Je me suis aspergée soigneusement de parfum. L'odeur n'avait pas le droit de me trahir, ce soir-là. Puis j'ai enfilé mon manteau rouge. J'étais prête à les affronter.

Le taxi m'a laissée devant l'immeuble de Maeve. J'ai levé la tête vers le troisième étage pour m'assurer que la soirée n'était pas encore terminée. Loin de là. L'appartement était tout illuminé, et derrière les fenêtres grouillaient des ombres noires. J'ai poussé un soupir de soulagement et tapé le code. L'intérieur de l'immeuble, de style très moderne, venait d'être rénové. Beaucoup de boîtes aux lettres ne portaient pas encore de nom. L'ascenseur métallique, flambant neuf, avait des portes coulissantes automatiques. Comme elles me mettaient mal à l'aise, j'ai monté à pied le vieil escalier de bois en spirale.

Sur le palier de Maeve, se tenait une foule de gens en conversation, fumant et riant très fort. Je me suis faufilée à travers le premier groupe avec un sourire timide et un « excusez-moi » aux lèvres. Je me suis arrêtée discrètement à la lisière d'un autre groupe. On n'y parlait que de Hetty et d'Andréa, et d'une exposition d'art réalisée par un certain Jacques. J'essayais d'avoir l'air au courant et de m'intéresser à la conversation, sans pouvoir me départir du sentiment pénible de mon ignorance. Je

n'appartenais pas au cercle. Une grande rousse vêtue de lamé or a dessiné dans l'espace un geste emphatique, d'un bras prolongé par une cigarette. Sa pointe m'a atteinte à la poitrine et j'ai senti l'odeur de soie brûlée plus que la douleur quand elle a traversé mon corsage de soie. La fille s'est retournée, prête à s'excuser. Puis, s'apercevant qu'elle avait affaire à une inconnue, elle a marmonné quelque chose comme « vous auriez pu garder vos distances ». J'aurais voulu lui répondre vertement, mais je ne trouvais pas les mots adéquats. Tout le groupe avait l'air de se moquer de moi. J'ai fait demi-tour vers la porte d'entrée. Voyant qu'une foule sombre se pressait sur le seuil et me faisait obstacle, j'ai failli redescendre les escaliers quatre à quatre. Mais devant l'arrogance de ces dos droits et noirs dressés devant moi, j'ai changé d'avis, bien déterminée à rester, à briser leur défense et à les forcer à me reconnaître d'une manière ou d'une autre.

J'ai respiré un grand coup, puis je me suis mise à crier « Maeve ! » et « excusez-moi ! » à pleins poumons. Le mur noir s'est écarté comme par magie et je me suis retrouvée dans un petit couloir ouvrant sur plusieurs portes, avec à son extrémité une grande pièce, vide de tout meuble à l'exception d'un bar contre le mur du fond. L'endroit était bondé, les gens débordaient jusque dans le couloir. Hommes et femmes, pressés, dos à dos, hochaient la tête en se parlant dans un enchevêtrement de coudes, genou contre genou. La musique se frayait un chemin dans le brouhaha, les percussions y creusaient des trous. Langues et hanches bougeaient sans arrêt en même temps. Le lieu puait la fumée, la sueur et les relents caoutchouteux de matières synthétiques. Je me suis détendue. Ici, personne n'allait remarquer mon odeur.

Une porte s'est ouverte à ma droite. Maeve était là,

enlacée par un homme brun et mince, aux cheveux coiffés en catogan. J'ai crié « Maeve ! » avec l'énergie du désespoir, et tous deux se sont retournés, surpris.

Maeve a été la première à réagir. Elle m'a lancé en anglais : « Tu y es arrivée ! » avant de s'extirper des bras de l'homme pour venir à ma rencontre.

— Je suis contente que tu sois venue. Viens, je vais te présenter. Pedro, voici mon amie indienne. Elle a partagé mon ancien appartement. C'est une cuisinière hors pair.

Il s'est approché et m'a embrassée sur les joues.

— Ravi de faire ta connaissance, a-t-il dit en anglais.

Il avait des yeux étranges, étirés et légèrement tombants.

— Détends-toi. Tu as l'air d'une naufragée, a murmuré Maeve dans mon oreille. Elle m'a pris la main pour m'entraîner vers le groupe le plus proche : Viens, je vais te présenter aux gens. Je résistais un peu, j'étais anxieuse.

Maeve a tapé sur l'épaule d'un grand haricot vert. Il s'est retourné et ses traits se sont illuminés en voyant qui sollicitait son attention. J'étais un peu vexée. Il avait un visage doux, des cheveux bruns ondulés et assez longs, et des yeux d'un bleu liquide derrière de grosses lunettes rondes. Il ressemblait à un bouledogue au pedigree haut de gamme. Mis à part sa taille, rien ne le distinguait de la moyenne. Mais il avait de belles mains, très blanches, aux longs doigts pleins de sensibilité.

Maeve m'a tirée par le bras.

— Olivier, je te présente Lîla. C'est une de mes amies proches, que je connais depuis longtemps. Elle est d'origine indienne.

Il m'a regardée timidement, sans quitter le niveau de mon visage.

— Enchanté. Être l'ami de Maeve, c'est ce que nous voudrions tous.

J'avais l'impression de tromper mon monde. Je savais que Maeve me portait un certain intérêt, comme elle le disait elle-même. Mais de l'amitié, je n'en étais pas sûre.

— Allez, Olivier, arrête tes flatteries avec Maeve, elle en entend de tous les côtés.

La fille qui venait de parler était petite et maigre, avec les cheveux châtain foncé.

— Elle, c'est Annelise. Attention à sa langue, elle est fourchue comme celle des vipères, m'a dit Maeve en souriant.

Tout le monde a ri. Annelise n'a pas paru troublée. Elle avait un cou masculin, court et épais, qui n'allait pas avec le reste de son corps. Elle portait une robe décolletée écarlate et des plumes noires à points jaune vif aux oreilles.

— T'inquiète pas, chérie, m'a murmuré un homme âgé en costume noir. Olivier te fera l'amour en paroles, à toi aussi, quand il te connaîtra un peu mieux. C'est tout ce qu'il sait faire.

Je me suis retournée, il a souri et s'est incliné.

— Je me présente : Guillermo délia Croce. Dis-moi, comment j'ai fait pour te rater tout ce temps ?

— Ne crois pas un traître mot de ce qu'il raconte, est intervenu Olivier en riant, c'est un menteur, comme tous les Italiens, surtout en amour.

Je gardais le silence, sans savoir que penser d'eux. Est-ce que ces gens étaient vraiment amis ?

L'échange se poursuivait entre les deux hommes, ponctué par l'intervention d'une troisième voix, parfois d'une quatrième. Après chaque phrase, tout le monde riait.

Au bout de cinq minutes, ou peut-être d'une demi-heure, j'avais tant ri que je me sentais la bouche distendue. Une ligne se formait de part et d'autre de mon visage, joignant la commissure des lèvres à la base du nez. Tout le monde avait la même. Je me demandais s'il s'agissait d'un trait particulier aux francophones, si cela avait un rapport avec la façon dont ils utilisaient leurs muscles faciaux pour parler leur langue. Bruno l'avait aussi. Où était-il en ce moment, à quelle soirée, avec ou sans son cousin compositeur ? Claude n'ignorait rien de moi, il n'avait même pas paru trouver étrange que je les aie rejoints tous les deux pour déjeuner, un jour, dans un bistrot de l'île Saint-Louis.

Un éclat de rire a fusé. Tirée de mes pensées, j'y ai joint le mien. La conversation tournait tout entière autour de gens absents. On parlait de Lucille, qui avait cessé de travailler avec Béjeane pour se lancer dans sa propre pratique de thérapie par la coupe des cheveux.

— Elle prétend pouvoir dire si quelqu'un est content ou triste à partir de l'état de ses cheveux ! lançait d'une voix aiguë un homme de petite taille qui venait de se joindre au groupe.

— C'est complètement ridicule ! a hurlé une grande gigue de fille avec une pomme d'Adam proéminente. Elle a quitté ce pédé de Béjeane parce qu'elle ne trouvait pas d'homme dans son milieu.

Tous se sont remis à rire. Moi aussi, et pourtant j'avais mal d'avoir déjà tant ri.

Les histoires se succédaient à propos de gens dont les noms auraient aussi bien pu, pour moi, désigner des rues. Je finissais par ne plus savoir si l'on parlait de gens, de livres ou de plats exotiques. Quant à moi, je n'avais rien à raconter, rien à apporter à cette conversation toute en

strates d'anecdotes alimentant un rire qui remontait périodiquement en bulles à la surface. Je me taisais, mais personne ne semblait s'en soucier.

Brusquement, une voix familière m'a murmuré à l'oreille :

— Qu'est-ce que tu fais là, princesse ?

Je me suis retournée, et j'ai bu des yeux son visage.

— Monsieur Baleine ! Comment... comment se fait-il que vous soyez ici ? ai-je bégayé.

— Bruno, a-t-il rectifié gentiment. D'où vient ce formalisme ? Tu connaissais mon nom, avant.

Je l'ai regardé sans comprendre. Comment pouvait-il se trouver là, à me regarder avec une telle assurance ?

— Votre prénom, ai-je corrigé.

Subtil, il n'a pas discuté. Il a préféré me tendre un verre de champagne et m'a entraînée vers le balcon. J'ai tenté de résister. Mais le groupe s'était refermé derrière moi, tout à la discussion des mérites d'un peintre du nom de Largan. Je l'ai suivi de mauvaise grâce.

Dehors, l'atmosphère était plus calme. Il faisait froid. J'ai bu une gorgée en le regardant d'un œil soupçonneux. Il m'a souri.

— Je voulais être avec toi, en tête à tête, a-t-il murmuré en se rapprochant.

Ma colère s'est évanouie pour faire place à une chaleur croissante. Il faisait bon être désirée.

Nous avons échangé un baiser. Je me détendais entre ses bras. Quand nous nous sommes embrassés de nouveau, je me suis sentie soudain différente. Ses gestes portaient la même urgence, mais j'étais habitée par une sensation de vide, comme si je n'avais rien à donner. Ses lèvres parcouraient les miennes sans rien remarquer. Il a

poussé un soupir.

— Viens, allons danser, ai-je dit en me dirigeant en hâte vers le centre de la pièce avant que Bruno puisse me retenir.

Au centre de la pièce, la musique, qui sur le pourtour m'avait fait l'effet d'un bruit, s'est emparée de moi. Je me suis peu à peu rendu compte qu'elle avait un rythme vaguement africain, démultiplié et rapide, sur une pulsation martelée à intervalles réguliers. Mes hanches se sont mises à bouger toutes seules. Balancé, plongé, balancé, plongé. Mes bras se levaient pour épouser la mélodie, ma nuque s'étirait, propulsant ma tête de part et d'autre en rythme. D'épais nuages de fumée de cigarette flottaient au-dessus de nous. Mon corps, fluide et lisse comme une pâte, ondulait, s'enroulait autour de son axe. De la région du nombril, son centre, le rythme se propageait aux grands os plats de mes hanches.

Bruno s'était arrêté de danser et s'était écarté pour me regarder. D'autres en faisaient autant. Des murmures, des « qui est-ce ? » flottaient parmi l'assistance. Je n'y prêtais aucune attention. Soudain, Maeve s'est trouvée devant moi et c'était comme si un projecteur venait d'être braqué sur nous. Elle a levé les bras au-dessus de la tête pour m'imiter. Sa danse, toute de mouvements lents, était une mise en valeur de son corps aux formes superbes, une invitation pour les spectateurs à dévorer sa beauté morceau par morceau, visage, corps, jambes.

Comme chaque fois que je me trouvais en sa présence, j'ai commencé à me sentir laide et mal faite. Mais j'ai continué à danser, utilisant la musique pour empêcher Maeve d'envahir mes pensées. Puis un autre morceau africain a suivi, plus lent que le précédent. Maeve m'a saisie par la taille, le bassin projeté en avant contre le

mien. La musique m'a aussitôt lâchée et je l'ai regardée, sidérée. Alors elle a posé les mains sur mes hanches et a cherché à les faire bouger comme les siennes.

En voyant que je restais immobile, elle a reculé de quelques pas et m'a regardée d'un air bizarre. J'ai capté une autre remarque en suspension dans l'air: « Mieux que Maeve, qui est-ce donc? – Une très bonne amie à elle », a répondu une autre voix. « Une amie, une femme? Tu plaisantes? » a repris la première voix. À ce moment, Pedro Queue-de-Cheval a surgi de la foule et s'est mis à photographier Maeve qui s'est arrêtée de danser pour prendre des poses de mannequin. Les gens applaudissaient et riaient. La foule s'est refermée sur moi et je les ai perdus de vue. Je me suis faufilée vers le couloir pour être un peu au calme. Bruno avait disparu. L'entrée était pleine de fumée et de nouveaux arrivants. Le groupe auquel j'avais été présentée était toujours là, riant entre chaque phrase. Comme je n'avais pas envie de leur parler, j'ai obliqué vers une porte à ma gauche en espérant qu'il s'agissait des toilettes et que je pourrais m'y retrouver seule un moment.

La pièce où je suis entrée était en fait une cuisine. Les placards étaient en formica d'un noir brillant, l'évier et son entourage en aluminium rutilant. Le seul autre meuble, un réfrigérateur, était peint en noir, avec des bords blancs. Les murs dégageaient encore une vague odeur de résine, celle dont les décorateurs s'étaient servis pour coller le carrelage noir et blanc. L'ordonnance de ces couleurs était violée par le désordre qui habitait chaque centimètre de surface plane. Des bouteilles de vin vides étaient perchées en position précaire sur le réfrigérateur. Certaines étaient couchées, blotties contre les autres pour s'abandonner à la gravité. Des verres et des assiettes en plastique où

traînaient des restes étaient entassés en piles hasardeuses. La cuisine sentait le camembert et le vin rouge tournant au vinaigre avec la chaleur. Au milieu du plan de travail en inox, les morceaux d'une grosse volaille entourée de fruits s'étalaient à la façon d'une nature morte. Un homme énorme était en train de la découper avec un soin méticuleux. Il a levé les yeux à mon arrivée et s'est aussitôt replongé dans son travail.

Je me suis approchée pour le regarder préparer son sandwich. Pour une personne de son gabarit, il avait des mouvements d'une précision minutieuse. Sa concentration était totale. Il a étalé des morceaux triangulaires de blanc de faisan sur une tranche de pain brun, ajouté quelques feuilles de laitue retirées à un bol rempli de glaçons près de l'évier, recouvert le tout de quelques petites tomates italiennes rouge foncé. Puis il s'est redressé pour considérer son sandwich.

— Quoi d'autre ? s'est-il demandé à voix haute.

— Du radis, ai-je répondu sans réfléchir. La question ne m'était pas adressée.

Il a levé les yeux de nouveau. Cette fois, son regard m'a détaillée, visage, cheveux, avant de descendre, épaules, taille, et de remonter au visage pour me dire : « Bien ! » avec un sourire.

Il a farfouillé dans la garniture du faisan et extirpé un radis rouge qu'il a posé sur la planche pour le débiter en lamelles très fines. Il les a disposées sur l'autre tranche de pain, a plaqué les deux tranches l'une contre l'autre, coupé le sandwich en deux.

— Tu en veux la moitié ? m'a-t-il proposé en me tendant un des morceaux sans attendre ma réponse. J'ai ouvert la main, dont il a effleuré la paume du bout des doigts au passage. Il avait la peau douce et chaude.

J'ai absorbé avec délice l'odeur du faisan, du beurre aillé et des herbes. Puis j'ai reconnu les nuances plus subtiles qu'apportaient la tomate, la laitue et le radis, et je me suis rendu compte que j'avais grand faim. Je n'avais rien absorbé depuis le petit-déjeuner. J'ai pris une bouchée énorme. C'était délicieux. Je mâchais lentement, perdue dans le plaisir de manger. L'homme a observé un instant la faim qui éclairait mon regard et s'étendait sur mes traits. Alors seulement, il a mordu dans sa moitié de sandwich, comme si mon appétit avait déclenché le sien.

Il mangeait à bouchées rapides et décidées. Je mastiquais plus lentement, sans vraiment prêter attention au goût, complètement absorbée par la personne en face de moi.

Nous nous regardions sans rien dire. Il était plus âgé qu'il ne m'avait paru au premier abord. Ses yeux rapprochés renforçaient l'impression de puissance qui émanait de lui. Il portait un costume de ville brun foncé, mais il avait ôté sa cravate et ses cheveux poivre et sel étaient décoiffés.

Nous avons terminé en même temps. Il s'est essuyé la bouche du revers de la main. Il me regardait en silence lécher les miettes sur mes lèvres, avec un sourire satisfait. Ses yeux ont parcouru mon visage, mon front, mes yeux, mon nez, avant de s'arrêter sur ma bouche.

D'un seul pas, il a franchi l'espace qui nous séparait, m'a embrassée brièvement et a quitté la pièce.

Je me suis attardée quelques minutes dans la cuisine, mais elle paraissait vide sans lui. Puis je suis sortie, bien décidée à m'en aller.

Devant la porte, se tenaient les gens du groupe auxquels j'avais été présentée. Ils ont bondi sur moi au moment où je sortais, avec une expression de curiosité

avide. Ils attendaient que je parle, mais je ne savais pas quoi dire, ignorant ce qu'on espérait de moi. Je me sentais tout à coup timide. « Je crois que je vais m'en aller, ai-je dit, je suis contente d'avoir fait votre connaissance à tous. » Ils ont eu l'air déçu.

— Il est trop tôt pour partir, a dit Annelise, et puis... tu ne nous as encore rien raconté.

— À quel sujet ?

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ? a demandé Annelise, les yeux brillants.

— Oh oui, raconte-nous, a renchéri Olivier en l'imitant.

— Tu le connaissais ? Tu l'avais déjà rencontré ?

C'était le petit homme chauve, qui détaillait des pieds à la tête mes vêtements, mes chaussures. De toute évidence, il ne me trouvait pas à la hauteur.

— En fait, je ne le connais pas du tout, ai-je répondu, un peu ahurie. Pourquoi ?

Ils ont éclaté d'un rire unanime.

— En voilà un oiseau rare ! a dit l'Italien qui avait flirté avec moi. Qui es-tu ? Où est-ce que tu te cachais jusqu'ici ?

Je n'ai rien répliqué. Tout à coup, j'avais peur. Qu'allaient-ils penser en apprenant que j'étais une fille au pair ? Ils se moqueraient sûrement de moi. J'ai regardé autour de moi, terrifiée. À ce moment, sans que je m'y attende, Olivier est venu à mon secours :

— Allez, laissez-la tranquille. Pourquoi faudrait-il qu'elle connaisse les vedettes de notre lamentable vie de noctambules ?

— On ne peut pas dire que le célèbre monsieur Bon Marché soit lamentable, a rétorqué avec colère le petit homme chauve. Ses magasins ont la réputation d'être les

plus huppés du monde, la Mecque des fétichistes de la nourriture. Il est au supermarché alimentaire ce que le Larousse est aux dictionnaires. Grognements, rots, pets, je veux tout savoir, ma chérie.

J'ai posé sur lui un regard glacial.

— Il n'y a rien à raconter. Nous n'avons pas échangé un mot. Il m'a seulement donné un sandwich.

Je ne leur ai rien dit du baiser. C'en avait à peine été un, d'ailleurs. Plutôt un signe d'approbation.

— Oh, ce qu'elle peut être mignonne ! s'est exclamé l'Italien en rugissant de rire. Elle dit qu'il lui a donné un sandwich. Ça t'apprendra à jouer les vieilles curieuses, Jean-Luc !

— Attends que Maeve soit au courant. Je me demande combien de temps elle va rester ton amie après ça, a glissé Annelise d'un ton venimeux.

Je me suis senti la bouche sèche. Si l'homme était aussi célèbre qu'on le disait, elle m'en voudrait à mort. Auquel cas, je préférerais ne pas avoir affaire à elle avant de partir. Dans le salon, les gens dansaient, d'autres buvaient encore, agglutinés au bar comme des mouches. Elle n'était pas là.

L'histoire du sandwich s'était propagée comme une traînée de poudre, et il me semblait que tout le monde me regardait. J'ai décidé de retrouver Bruno et de m'en aller.

J'ai voulu me faufiler derrière le groupe, qui discutait à présent des mérites comparés de deux chefs cuisiniers ou de deux sortes de plats, je n'étais pas très sûre.

— Tu pars déjà ? m'a demandé une voix, tandis qu'une main douce se posait sur mon épaule.

C'était Olivier.

— Je pense que oui, ai-je répondu, un peu sur mes

gardes.

— Tu as une voiture ou tu veux que je t'appelle un taxi ?

Son visage était sans expression, un visage de papier peint, me suis-je dit avec dédain. Maeve ne s'était pas montrée particulièrement amicale à son égard.

— Je n'ai pas encore décidé ce que je vais faire.

À ce moment, deux bras puissants m'ont saisie par derrière aux épaules et m'ont retournée sans douceur.

— Qu'est-ce que tu faisais avec lui ?

C'était Bruno.

— Avec qui ? De quoi tu parles ?

La pince de ses mains s'est resserrée.

— Qu'est-ce que tu faisais dans la cuisine avec lui ? Pourquoi tu cherches à m'humilier devant mes amis ?

— Lâche-moi, tu me fais mal.

— Bruno...

Olivier a posé la main sur l'épaule de Bruno, qui m'a lâchée aussitôt.

— Tiens, Olivier ! Comment vas-tu ?

Le ton était dénué de toute chaleur.

— Bien, merci, et toi ?

— Bien, je suppose, toujours pareil, a dit Bruno distraitement en continuant à me regarder avec colère.

Après quelques instants d'un silence gêné, Olivier a conclu :

— Bon, je m'en vais. Je vais dire au revoir à Maeve. Ça m'a fait plaisir de te revoir, Bruno. Puis, à ma surprise, il s'est adressé à moi : J'ai été ravi de faire ta connaissance, Lîla. Peut-être à plus tard ?

— Certainement... Moi aussi, je suis contente de...

J'hésitais sur les mots, consciente du regard que Bruno

posait sur moi. Quand j'ai finalement osé le regarder, il riait :

— On dirait que tu as fait forte impression sur ce pauvre Olivier. Comme c'est bizarre !

— Pourquoi ?

— Tu n'es pas son genre. C'est plutôt un intellectuel.

— Et alors ? Je ne suis pas assez fine pour lui ?

— Ce n'est pas ça, ma chérie. Mais tu es très loin de son monde. Je n'ai pas à me faire de souci en ce qui le concerne.

— Et si tu avais tort ? Peut-être que nos mondes ne sont pas si différents que ça ?

Je parlais doucement, en me rappelant combien ils avaient tous été curieux de savoir qui j'étais, après mon passage dans la cuisine.

Soudain, ses yeux se sont plissés et la colère est revenue sur son visage.

— Comment est-ce que tu connais Philippe Lavelle ?

— Par la nourriture, ai-je répondu pour me moquer de lui. Il a un gros appétit.

Les traits de Bruno se sont encore assombris.

— Appétit ? C'est un éternel affamé. Il dévore tout ce qu'il rencontre sans y goûter, la bouffe, le vin, les femmes.

Il s'est passé une main soucieuse dans les cheveux.

— Je regrette d'avoir demandé à Maeve de t'inviter. Mais tu ferais mieux d'oublier ça, ou Catherine te tuera. Il a éclaté d'un rire sauvage : Ça ne manque pas d'ironie, ça m'amuserait de lui dire. Je voudrais voir la tête qu'elle ferait. Elle déteste perdre, surtout quand c'est la fille au pair qu'elle emploie qui remporte la mise !

Tout à coup, j'étais très fatiguée.

— Oublions-le, je ne le reverrai probablement jamais.

— C'est vrai, a-t-il concédé, et son visage s'est éclairé.
Tu ne le reverras jamais.

Après celle de Maeve, Bruno a pris l'habitude de m'emmener aux soirées de ses amis et de me présenter à eux. Au début, ils m'ont accordé un certain intérêt, le plus souvent à cause de l'affaire du sandwich. Mais peu à peu l'histoire a perdu sa saveur, s'est trouvée remplacée par d'autres, et ils m'ont oubliée. Je n'étais plus que l'amie de Bruno, et je restais en marge de leurs groupes. Seuls Olivier et Annelise se rappelaient qui j'étais.

Un jour, Olivier m'a invitée à un concert.

— Quel genre de concert ?

— C'est un jeune guitariste espagnol.

J'étais perplexe, mais j'ai finalement accepté.

Je me suis habillée comme j'avais vu les gens le faire pour aller à l'église. Par précaution, je me suis aspergée abondamment de parfum, au cas où l'odeur aurait décidé de resurgir. Je vivais dans la hantise qu'elle revienne, mais les derniers mois avaient été étonnamment cléments, elle ne s'était manifestée qu'une fois ou deux. Olivier, que j'ai retrouvé au métro Saint-Michel, était lui aussi habillé pour sortir. Il m'a guidée à travers une multitude de ruelles bordées de pâtisseries tunisiennes, semblables à celles de Barbès ou de Mombassa. Passé le coin d'une rue, nous sommes arrivés près d'une petite église de forme carrée. Sa banalité m'a déçue. À l'intérieur, le plafond était bas et il n'y avait aucune décoration, à l'exception d'un grand vitrail en rosace au fond de la nef. Nous nous sommes assis sur un banc de bois inconfortable, dans les premiers rangs. L'endroit s'emplissait peu à peu de gens, parmi lesquels je tentais de reconnaître un des visages qui gravitaient autour de Maeve. Mais ceux-ci paraissaient appartenir à un autre monde. Ils avaient une apparence

ordinaire, comme les gens du métro et de la rue. Pourtant, il y avait quelque chose dans leurs visages, dans la tranquillité avec laquelle ils se parlaient, qui signalait une différence. Un peu comme Olivier.

— Alors c'est de la musique religieuse qu'on va écouter ?

— Non, pas vraiment. Profane, plutôt.

— Profane comme le rock ?

La perplexité se lisait sur ses traits.

— Je ne suis pas sûr de comprendre.

— Tu sais bien, la musique pop, le rock, comme... Je saisisais l'occasion de montrer l'étendue de mes connaissances, citant Led Zeppelin, Jethro Tull et d'autres.

Il a détourné le regard et toussé.

— Je suppose qu'elle était populaire à son époque.

— Quelle époque ?

— Les XV^e, XVI^e, XVII^e siècles...

J'étais effarée.

— Mais pourquoi vient-on écouter de la musique aussi ancienne ?

Ma question semblait l'embarrasser.

À ce moment, le silence s'est fait et un jeune homme s'est avancé, une guitare à la main. Il était d'une extrême maigreur que son pantalon noir exagérait encore. Ses cheveux étaient assez longs pour toucher son col, mais leur absence sur le devant de la tête lui dessinait un front immense. Ses yeux, noirs et intenses, le sauvaient de la laideur. Il a regardé brièvement autour de lui, puis s'est assis et a posé la guitare sur ses genoux en regardant par terre. Le silence était total. Il s'est mis à jouer.

La musique distillait des sons très différents, certains plutôt doux et moelleux, d'autres martelés, rugueux. Ils

semblaient s'écouler, rapides ou lents selon le moment, sous les doigts du musicien. Penché sur son instrument, il ne prêtait aucune attention à son public et paraissait enveloppé de silence. Sa musique, qui résonnait étrangement à mes oreilles, était trop mélodieuse pour que je la trouve laide. Mais certains sons, obscurs et dissociés, cassaient la fluidité du morceau et le rendaient difficile à écouter. Je ne réussissais pas à me laisser absorber. C'était comme si les sons m'environnaient sans que je puisse les capter pour y lier les suivants. Je regardais les autres, assis bien droits et immobiles, avec une expression de sérieux sur les traits. Olivier avait le visage rouge et les yeux brillants. Son corps se balançait légèrement au rythme de la musique. Mes pensées dérivèrent peu à peu. Soudain, le silence m'a ramenée au moment présent. J'ai levé les mains pour applaudir, en jetant un coup d'œil du côté d'Olivier. Mais il ne bougeait pas, et je les ai vite cachées entre mes genoux. De l'autre côté, mon voisin s'était avachi sur son siège et consultait le programme. Quelques murmures s'élevaient, des soupirs, des bruits de déplacements. Puis le silence est redescendu sur la nef. Une femme est venue se placer derrière le guitariste et s'est mise à chanter. Elle avait une voix mélodieuse, haut placée mais pleine de force. Les paroles n'étaient pas en français, mais quelque chose dans sa façon de chanter, de s'attarder comme une caresse sur les voyelles, me disait qu'il s'agissait d'un chant d'amour. Je me demandais quelle histoire il racontait, si elle finissait bien. Puis la guitare a remplacé la voix, et dès les premières notes, j'ai compris qu'il était question de la mort de l'amour. J'ai regardé autour de moi. Les autres avaient-ils entendu, eux aussi ? Leurs visages étaient graves, comme s'ils ressentaient la tristesse du

chant. J'étais en proie à une sorte d'exaltation.

Tout à coup, la voix s'est jointe à l'instrument et le chant s'est adouci, sa tension s'est allégée. Peu après, le morceau s'est achevé et tout le monde s'est mis à applaudir. Je n'y comprenais rien. Pourquoi maintenant, et non après la première pause ? Était-ce qu'ils avaient préféré le chant ? J'ai glissé un regard vers Olivier. Il battait des mains furieusement, le cheveu en bataille. Il s'est tourné vers moi et a souri. Je l'ai imité en applaudissant à tout rompre.

Le guitariste s'est levé, le visage rouge. Il s'est incliné dans un salut rapide et a quitté la scène. Les gens se détendaient, se levaient, s'étiraient.

— Tu as aimé ?

— Beaucoup, ai-je menti en lui rendant son sourire. Surtout le deuxième.

Il a hoché la tête.

— Je suis bien content. Ça doit être très différent de la musique que tu écoutes.

— Oh oui, ai-je admis poliment.

— Quelquefois, on donne aussi des concerts de musique indienne à Paris.

— Ici ? Des musiciens indiens ? Des images de vedettes de cinéma en train de danser me venaient à l'esprit et provoquaient mon incrédulité.

— Je suis allé en écouter quelques-uns. Quelle intensité ils ont !

J'avais du mal à comprendre. À Nairobi, la seule musique indienne que nous écoutions était celle des chants religieux de ma grand-mère et je ne l'avais jamais appréciée. Je la trouvais étrange et ennuyeuse.

— Pourquoi donc est-ce que vous écoutez de la

musique indienne ?

— Parce que votre musique nous tourne vers l'intérieur de nous-mêmes.

— Et tu l'aimes vraiment ? ai-je murmuré. Je trouvais cela difficile à comprendre. C'est tellement différent !

Il a ri.

— C'est bien pour ça que je l'aime !

Les lumières se sont brusquement atténuées et le brouhaha s'est tu. Le musicien est revenu, cette fois accompagné d'un homme qui portait une énorme guitare, presque aussi haute que lui. Il y avait aussi une flûte et un violon, et quelque chose qui ressemblait à des percussions africaines. J'ai demandé à Olivier dans un murmure :

— Qu'est-ce que c'est, ce grand instrument ?

— Une contrebasse.

— Oh... c'est vrai, ai-je bafouillé. J'avais oublié.

Il a eu l'air gêné, il a regardé au loin.

Pendant la seconde moitié du concert, le guitariste a interprété ses propres compositions. Il produisait des sons insolites qui s'affrontaient dans un bruit de ciment qu'on gâche, ou évoquaient la douceur des fruits pourrissant sous un soleil torride. Certains étaient amers, d'autres passionnés et puissants. Cette fois, je n'étais plus en dehors de la musique. Je me tenais très droite sur mon siège, dans un état d'exaltation réelle. Je n'aurais jamais cru que la musique puisse parler, qu'elle puisse exprimer la peur, l'isolement et l'euphorie que je ressentais moi-même. J'ai gardé le silence longtemps après la fin du dernier morceau.

Olivier a fini par me donner une petite tape sur l'épaule.

— On y va ?

L'église autour de nous était vide. Mais la musique s'attardait dans ma tête, réticente à se faire oublier. J'ai attendu quelques secondes, puis je me suis levée.

Olivier m'a pilotée par un labyrinthe de ruelles inconnues et nous nous sommes retrouvés dans une impasse bordée de restaurants des deux côtés. Il s'est arrêté devant l'un d'eux et m'a fait descendre quelques marches vers une salle aux murs de pierre. L'endroit était accueillant et rempli d'autant de petites tables que pouvaient en contenir les espaces entre les plantes vertes.

Nous avons parlé de choses et d'autres. C'était moins difficile que je ne l'avais cru. J'ai demandé :

— Comment tu connais Maeve ?

— Je l'ai rencontrée au réveillon de Nouvel An chez mon cousin, juste avant que je passe mon bac. Elle était très belle et j'avais huit ans de moins. Il était évident que je devais la connaître, a répondu Olivier avec un sourire mystérieux.

— Elle est très belle. Et pas bête, ai-je renchéri avec effusion.

Il a levé un sourcil narquois.

— Ah oui ? Je suppose qu'elle n'est pas bête, en effet. Voire intelligente. Mais je trouve qu'elle ne fait pas beaucoup d'efforts de ce côté-là.

Je n'ai rien répondu.

— Mais je m'en remets à ton jugement, a repris Olivier en me souriant. Tu dois la connaître mieux que moi. Comment vous êtes-vous rencontrées ?

— Par des amis de la famille.

Il a hoché la tête avec satisfaction.

— La famille de ma mère vient de Strasbourg, comme elle. Nos familles ne se connaissent pas, mais je me sens

quand même un peu responsable d'elle.

Cela m'a fait rire.

— Tu parles presque comme un Gujarati.

— C'est quoi ?

— Un homme du Gujarat, en Inde. C'est de là-bas que vient ma famille. Mais je n'y suis jamais allée.

Soudain, j'ai pensé à mon oncle. Que devenaient-ils, lui et tante Latha ? J'étais surprise qu'ils me viennent à l'esprit. C'était la première fois depuis longtemps.

— C'est vrai. Comme c'est dommage !

— Pourquoi, dommage ? Maeve déteste bien Strasbourg, elle ne veut pas y retourner, jamais.

— C'est que Maeve a la détestation facile. Elle se déteste aussi elle-même, de temps à autre.

— Mais sans partir de chez soi, on ne fait jamais son trou, c'est ce qu'elle dit.

Il n'a pas répondu.

Le repas s'est déroulé en silence. J'écoutais la musique de fond, très différente de celle que nous venions d'écouter.

— Qu'est-ce que c'est, comme musique ?

Olivier n'a pas compris tout de suite ce que je lui demandais.

— Oh, tu veux dire... C'est de la musique grecque. Pas très intéressante, j'en ai de bien meilleures à la maison, si ça te dit d'en écouter un jour.

— Non, ça va. Je me demandais, c'est tout. Elle est très différente de ce que nous avons entendu tout à l'heure.

— Le concert t'a plu, alors ?

J'avais les yeux qui brillaient en répondant :

— Oh oui, c'était fantastique !

Le regard d'Olivier s'est éclairé, lui aussi.

— J'en suis heureux, a-t-il dit très bas.

— J'ignorais que la musique pouvait parler, ai-je lâché avec enthousiasme.

J'ai regretté aussitôt ma sortie. Mais le visage d'Olivier s'était illuminé :

— Bien sûr qu'elle le peut, sinon pourquoi les gens l'écouteraient ?

— Je ne sais pas... Nous n'avons jamais écouté beaucoup de musique dans ma famille.

Il a eu l'air surpris.

— Eh bien, il va falloir réparer ça. Tu veux venir en écouter encore un peu ?

J'hésitais, mais la perspective était tentante.

— Oui, d'accord.

Après dîner, il m'a emmenée chez lui et m'a passé des disques. Au bout d'un moment, tout s'est mis à se ressembler. J'attendais qu'il essaie de m'embrasser. Mais il n'en a rien fait. Les musiques se succédaient au rythme des tisanes de camomille. Puis il m'a tendu mon manteau et m'a offert de me raccompagner. J'ai décliné sa proposition, mais je l'ai laissé m'appeler un taxi et glisser plusieurs billets dans la paume du chauffeur.

À dater de ce jour, nous nous sommes rencontrés régulièrement. Les sorties obéissaient toujours au même schéma – concert, dîner, passage chez lui pour écouter un peu de musique en silence. Il m'a emmenée chez un disquaire, fait connaître divers compositeurs, montré différentes versions des morceaux que nous avons écoutés ensemble, raconté des anecdotes sur les musiciens et les interprètes. Quand il parlait d'eux, son visage s'éclairait et devenait presque beau. Il ne me

touchait jamais, ni ne donnait le moindre signe qu'il désirait le faire. Nous ne parlions jamais longtemps de choses sans rapport avec la musique. Je me demandais pourquoi il passait tant de temps en ma compagnie. « Sûrement parce qu'il ne trouve personne d'autre », murmurait la voix de Maeve dans ma tête. Mais je sentais que son amitié pour moi tenait au fait que nous étions, l'un comme l'autre, étrangers à l'univers de cette femme.

En réalité, il n'était pas l'ami de Maeve, mais de son cousin. Il venait d'une vieille famille strasbourgeoise très riche. Ses parents, dont il était le fils unique, avaient déménagé à Paris quand il avait douze ans, lorsque son père avait été nommé magistrat à la Cour suprême. Après son baccalauréat, il s'était inscrit dans la meilleure école de commerce de France. Mais les cours l'ennuyaient, et il s'esquivait de l'autre côté de la rue, à la fac de sociologie et d'anthropologie, où l'enseignement était beaucoup plus intéressant. Il avait obtenu des diplômes des deux établissements. Mais par la suite, quand il s'était vu offrir des postes par les plus grandes entreprises, il les avait refusés. Il s'était juré de ne jamais travailler dans ce secteur. À l'abri du besoin, il avait préféré attendre de trouver un travail qui vaille de s'engager. Huit années plus tard, il n'était toujours pas capable de se décider. Cette indécision était évidente dans tous ses comportements – dans son charme timide, dans le léger tremblement de ses mains quand il tendait un verre ou allumait une cigarette à quelqu'un, dans l'hésitation qui sous-tendait sa gaucherie.

Mon amitié pour Annelise a commencé dans des circonstances beaucoup plus dramatiques. Il est vrai qu'Annelise était aussi expansive qu'Olivier était discret.

En mai, Olivier m'a invitée avec plusieurs de ses amis à

passer un week-end dans le Sud de la France.

— Jean-Marie, un très bon ami de longue date, a quitté Paris il y a deux ans, après une greffe du foie. Il habite maintenant dans un petit village près de Cannes. Nous ne savons pas combien de temps va durer son foie, mais ça ne l'empêche pas de manger et de boire comme un prince. Il aimerait bien faire ta connaissance, m'a expliqué un jour Olivier, présentant la chose comme si je leur ferais une faveur en acceptant. Bruno se rendait à la campagne chez la mère de Catherine. J'ai accepté avec joie.

Le lendemain matin de notre arrivée, nous avons décidé de faire un tour du village. Nous nous sommes entassés dans les deux voitures. Assise à l'arrière, je contemplais le paysage, toute au bonheur d'être sortie de Paris. La route vers Tourrettes-sur-Loup longeait les courbes de la colline. À chaque tournant, je découvrais un aspect de ce village de conte de fées. On l'aurait dit sculpté à même un seul bloc de roche et figé dans le temps. Les maisons, toutes de la même pierre brun doré, se détachaient contre le vert des pentes. Elles avaient de hautes fenêtres étroites, encastrées profondément dans les murs, et de petits balcons fleuris de rose et de rouge.

Passé le dernier tournant, nous nous sommes retrouvés sur la place. C'était, plus qu'un jardin, un bosquet d'arbres sombres aux branches tombantes, entouré de cafés et de restaurants aux façades élégantes peintes en rose et or, et de boutiques aux stores de couleur. Sur trois côtés, la rue qui l'encadrait était occupée par le marché du samedi. À une extrémité de la place, se dressait une petite église ancienne. Face à elle, sous les arbres, des gens attablés buvaient du café et des apéritifs.

— On se retrouve là à midi et demi, a dit Jean-Marie en désignant un des cafés derrière nous. Dans un joli patio à

tonnelle, étaient installées de petites tables blanches en fer forgé. Un groupe d'hommes au visage très rouge y buvaient du pastis laiteux.

Notre bande s'est dispersée. Annelise est partie vers la gauche pour visiter une galerie d'art. Signor délia Croce, Pedro et Maeve se sont éloignés en flânant dans la rue principale vers un bar qu'ils connaissaient. Les autres, dont j'étais, se sont dirigés vers le marché. Nous avons croisé un groupe d'hommes âgés en train de jouer aux boules. L'un d'eux s'est penché en pliant les genoux, a fait deux pas rapides et d'un geste incroyablement moelleux du bras, a lancé sa boule d'acier. Propulsée à toute vitesse vers une autre boule à plus de vingt mètres, elle l'a percutée de plein fouet avec un claquement sec et l'a envoyée rouler au loin. Je trouvais étrange de voir des hommes de cet âge jouer avec un tel sérieux.

— Ici, c'est une tradition, m'a dit Olivier tout bas.

— Mais ils sont très vieux, ai-je murmuré.

Il a éclaté de rire.

— Et alors ? Qu'est-ce qu'ils ont d'autre à faire ?

— Ils ne s'occupent pas de leurs enfants ?

— Leurs enfants sont partis, ils sont les seuls à rester au village.

Je me suis tue en me rappelant ma grand-mère. Comment vivait-elle maintenant, à Mombassa ? Mais non, ce n'est pas comparable, me suis-je reprise farouchement, elle n'est pas seule, elle a mes cousins, mon oncle, ma tante.

Le marché était une débauche de couleurs. Des hommes et des femmes bien habillés déambulaient entre les étals en regardant les marchandises. Les femmes me rappelaient M^{me} Baleine avec leurs vêtements chics et leur bronzage d'un brun doré parfait. Mais contrairement à

Catherine, elles portaient toutes des baskets. Les hommes étaient tout aussi élégants. Je me sentais soudain bien pauvre, avec mes jeans découpés et mon tee-shirt.

Nous nous sommes mêlés à la foule. Je me suis bientôt perdue parmi les odeurs et les scènes colorées qui se déroulaient devant moi. Les premiers stands proposaient des tissus à fleurs de couleurs vives qui semblaient typiques de la région. Puis venaient les fromages, des fromages de chèvre pour la plupart, et les énormes seaux en plastique et pots en terre remplis d'olives. Les deux odeurs pénétrantes se mélangeaient divinement. Certains fromages avaient une croûte d'herbes ou de poivre concassé qui apportaient une note lourde et mûre à leur arôme agressif.

— C'est vraiment très différent de Paris, ai-je remarqué en détaillant un petit pressoir à huile en vente sur un stand d'antiquités.

— Ce n'est qu'un petit marché, destiné essentiellement aux touristes, a répondu Jean-Marie. Si tu voyais le grand marché d'Aix, ou celui de Vence, c'est autre chose. Ils sont plus authentiques. Brusquement il nous a quittés pour aborder un homme portant un tablier de boucher taché de sang avec qui il s'est mis à discuter. Je suis restée en arrière, à admirer un stand d'herbes et de fleurs séchées. Les senteurs étaient fascinantes. La femme qui le tenait était dodue, d'âge moyen, et vêtue des cotonnades imprimées que j'avais déjà remarquées. Elle avait des rides de sourire autour des yeux et l'air d'une matrone au contact facile. Je me suis avancée pour lui demander à quoi servaient les différentes herbes qu'elle vendait.

— Excusez-moi...

Elle m'a ignorée. J'ai répété, un peu plus fort. Mais elle

ne voulait pas entendre.

— Christine, je crois qu'elle veut te parler ! a dit à voix forte le marchand de fromages en rugissant de rire.

Tout à coup, j'ai eu l'impression que tous les yeux se braquaient sur moi. J'ai cherché les autres du regard, mais ils avaient disparu. La femme s'était tournée vers moi et me considérait d'un air dur.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je voulais juste savoir...

— On ne vend pas du renseignement, m'a-t-elle interrompue d'un ton sans réplique. Si vous voulez acheter quelque chose, vous n'avez qu'à montrer du doigt.

— Bon, celui-là, c'est combien ?

Je désignais un bouquet de lavande sèche et de fleurs jaunes qui dégageaient une forte odeur poivrée, dont j'ignorais le nom.

— Deux cents francs.

Ébahie, j'ai crié :

— C'est très cher !

Elle a reniflé.

— Je ne ruine pas les autres commerçants en vendant au rabais.

Je ne comprenais pas. De quoi parlait-elle au juste ? J'ai regardé derrière moi pour voir si elle ne s'adressait pas à quelqu'un d'autre. Mais il n'y avait personne dans les environs immédiats. Soudain, j'ai compris ce qui me gênait. Le prix du bouquet, cent francs, était indiqué clairement sur un petit carton blanc attaché aux tiges.

— Mais c'est marqué cent francs, ai-je protesté aussi fermement que je pouvais en tendant un billet du même montant.

Elle a soulevé le bouquet et l'a regardé de près, le

sourcil levé très haut dans une expression de fausse surprise.

— C'est vrai, a-t-elle remarqué d'une voix lourde de sarcasme. J'ai dû faire erreur. Ça, c'est le prix pour les Français.

— Mais, comment...

Mes oreilles brûlaient, se mettaient à bourdonner. Je me sentais la langue lourde et collante. Derrière moi, s'est élevé un gloussement suivi du rire gras d'un homme. Pour cacher le feu qui me montait aux joues, j'ai enfoui mon visage dans les fleurs. Leur parfum suave et écœurant m'a engloutie, suffoquée. Puis s'est interposée une autre odeur, que je connaissais bien. Alors j'ai fait demi-tour et je me suis enfuie à l'aveugle à travers la foule en me cognant aux gens.

Brusquement le marché tout entier semblait me poursuivre d'imprécations furieuses. Des mains se tendaient pour me saisir, mais je courais sans regarder, possédée par une force surhumaine. Seule l'odeur me collait aux trousses, laide, avide, jalouse.

J'ai fini par m'écrouler dans le bosquet de cyprès au milieu de la place. Mon cœur battait à se rompre, un rugissement envahissait mes oreilles. Mon odeur se jetait à l'assaut de mes narines, me suffoquait.

— Lîla ? Ça va ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

C'était Olivier. Il avait l'air inquiet et transpirait de tous ses pores. J'ai fait un bond en arrière, de peur qu'il ne la sente.

— Tu t'es mise à courir comme si tu avais le diable à tes trousses !

Le ton se voulait léger, mais son expression était inquiète.

— Ce n'est rien. Ça va aller, maintenant, merci.

J'essayais de paraître aussi calme que possible.

— Tu n'as pas besoin de mentir, Lîla. J'ai entendu ce qui s'est dit.

Olivier m'a prise gentiment par l'épaule et soutenue contre lui. Je me suis laissée aller. Il faisait bon s'abandonner contre sa poitrine. J'ai pris conscience d'une odeur de sueur fraîche mêlée à quelque chose de plus aigre et de presque amer, par-dessous.

Je me suis reculée en hâte. Ses yeux étaient remplis d'inquiétude, mais j'étais sûre d'y avoir vu quelque chose d'autre, l'espace d'une seconde.

— Allons nous asseoir au café, tu veux?

Les autres sont arrivés peu après. Olivier leur a raconté brièvement ce qui s'était passé. Quand il a eu fini, j'ai regardé les visages autour de moi. Leurs expressions allaient du malaise au dégoût, en passant par la sympathie.

— Ces salauds du Front national! a explosé Pedro.

Les hommes attablés à côté de nous ont levé les yeux. Jean-Marie a secoué la tête avec tristesse.

— Je n'aurais jamais cru que c'était à ce point.

— Fascistes! a fulminé délia Croce.

Maeve, pour ne pas être en reste, s'est penchée vers moi par-dessus la table et m'a embrassée en me disant:

— Ma pauvre petite sœur!

Seule Annelise gardait le silence en se mordant consciencieusement les lèvres, le visage fermé. Et tout à coup, elle a explosé, d'une voix que l'émotion faisait monter:

— Ces abrutis d'enculés! Je voudrais qu'ils pourrissent sur place! Qu'ils attrapent la lèpre et que leur viande leur

tombe du corps morceau par morceau !

Elle a frappé du poing sur la table. Les verres ont sursauté, l'un d'eux a roulé à terre et s'est brisé. À la table voisine, les hommes se sont mis à battre des mains et à huer.

Le vacarme a fait sortir le cafetier et sa femme.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? a éclaté le mari.

— Quel est le problème ? a renchéri l'épouse.

— Le problème ? a rugi Annelise, furieuse, en bondissant pour lui faire face. Je vais vous le dire, moi. Le problème, c'est vous tous !

Des hommes se sont levés, gras et flasques, rouges de vin et de soleil, et ont fait quelques pas vers nous.

— Ma parole, elle nous insulte, c'est pas croyable !

— Salope de Parisienne !

Annelise a pirouetté sur elle-même. Celui qui venait de parler a reculé devant son air furieux. Je la regardais avec une admiration mêlée d'effroi. Comment faisait-elle pour vivre une telle colère ? Était-ce vraiment pour moi ?

— Bande de bons à rien, de sacs à vin, quand est-ce que vous avez bossé pour la dernière fois, hein ? Au lieu de rester avachis à cracher sur le monde ? a hurlé Annelise en lançant un verre sur eux. Souûlez-vous à mort, au moins, et bon débarras !

— Je vais t'apprendre...

Un autre s'est avancé vers elle avec un air menaçant, mais Olivier s'est interposé. Ses amis se sont levés.

Le cafetier a fini par reconnaître Jean-Marie et s'est adressé à lui d'un ton énervé.

— Monsieur Petit, vous feriez mieux de partir et d'emmener vos amis.

Jean-Marie a mis la main à sa poche pour sortir son

portefeuille, mais Olivier avait déjà lancé des billets à la face du cafetier. Jean-Marie a saisi la main d'Annelise et l'a entraînée dehors. Nous avons suivi. Dans la voiture, Annelise s'est mise à maugréer contre le reste du groupe.

— Vous êtes tous des lâches ! Même pas capables d'affronter cette bande de péquenauds !

J'étais mal à l'aise. C'était à cause de ma présence que tout était arrivé et ils allaient probablement me haïr pour avoir gâché leur week-end.

— Vous êtes pourris d'égoïsme ! Vous voulez tellement que tout baigne dans l'huile que vous ne faites même plus la différence entre le bien et le mal ! Agréable ou désagréable, c'est tout ce qui compte !

— Ça suffit, Annelise, est intervenu Olivier avec calme, tu en fais trop.

Elle s'est arrêtée immédiatement en mettant la main contre sa joue, comme s'il venait de la gifler.

Les autres, gênés, regardaient par les vitres. J'étais furieuse contre Olivier, et reconnaissante à Annelise de sa réaction. Sans dire mot, je lui ai pris la main et je l'ai serrée.

Maeve s'est mariée un samedi après-midi de la fin août à l'église Notre-Dame des Victoires.

Je m'y suis rendue seule. Bruno et moi avions été invités chacun de notre côté. Le carton de Bruno était aussi adressé à Catherine, mais elle avait bâillé en le voyant et l'avait jeté sur un meuble.

— Je ne vais pas décevoir maman et les enfants en manquant le week-end pour assister au mariage d'une parvenue. Lili peut nous représenter. Elle m'a adressé un regard las : Elle est de nos amis, après tout.

Puis elle s'est retournée sur le lit pour que je puisse lui masser l'autre côté du dos. J'avais envie de lui enfoncer les ongles dans la chair et je ne me contrôlais qu'avec peine.

— Et puis les enfants ont besoin de grand air. Paris est devenu surpeuplé. Tout le monde respire les microbes du voisin.

— C'est une sage décision, ma chérie, a dit Bruno. Il s'est avancé vers le lit d'un pas nonchalant et s'est penché pour lui poser un baiser derrière la tête avec un clin d'œil dans ma direction. J'ai feint de ne rien voir.

La nuit précédente, nous nous étions disputés âprement. Notre relation était devenue de plus en plus tendue, oscillant entre la jalousie et la passion de la part de Bruno, la susceptibilité et l'indifférence de mon côté. J'étais encore sous le coup de ses paroles blessantes. Je l'ignorais ostensiblement.

Il s'est agenouillé près du lit tandis que je continuais à masser Catherine, et s'est mis à lui caresser la nuque tout en m'implorant des yeux. Je regardais nos quatre mains

posées sur le dos osseux de sa femme. Quelle drôle de groupe nous formons, ai-je pensé avec amertume. Catherine a rompu le silence :

— Alors tu es d'accord avec moi au sujet de Paris ?

— Bien sûr, ma chérie, a-t-il répondu d'un ton absent sans cesser de me fixer. Je lui ai adressé l'ombre d'un sourire. Son visage s'est éclairé.

Tout à coup, Catherine s'est retournée et a attiré la tête de Bruno vers elle. Je me suis écartée mais, arrivée à la porte, je n'ai pas pu me résoudre à sortir. Je l'ai entendue dire :

— Alors, on vend cette maison et on emménage dans le château de maman ? Il y a beaucoup plus de place là-bas et les enfants seront au grand air tout le temps.

— Mais... mais et ton travail ? a-t-il improvisé. Tu sais bien que tu ne peux pas quitter Paris.

— Je pourrais vendre cette immense baraque et acheter un petit appartement, un pied-à-terre. Toi, tu pourrais rester là-bas et travailler en paix.

— Mais comment ça ? Et le bureau ?

— On aurait suffisamment d'argent pour que tu n'aies plus jamais besoin d'y aller. Tu accuses toujours ton travail d'interférer avec ta vocation d'artiste. Chez maman, c'est gigantesque, tu auras tout l'espace dont tu as besoin pour t'isoler. Pourquoi tu ne viendrais pas avec moi ce week-end pour étudier la question ?

Sa voix avait changé. Une corde d'acier semblait se tendre sous les syllabes égrenées avec une douceur étudiée.

— Il y a très longtemps que tu n'es pas venu. Maman commence à se demander ce qui t'arrive.

Le tour était joué. Maman était la détentrice du pouvoir

dans la famille, l'argent était à elle. Même la maison de Paris lui appartenait. Bruno ne pouvait pas refuser. Il m'a lancé un regard désespéré. J'ai détourné les yeux. Je me rendais compte que tout était fini entre nous, sauf s'il prenait sur-le-champ une décision en notre faveur. C'était ce que Catherine voulait lui dire, à sa façon.

Ses yeux se sont ternis, et se sont reportés sur sa femme.

— Entendu, mon amour, je ferai ce qui te convient le mieux.

Il lui a donné un autre baiser. Puis il a quitté la pièce en hâte sans me regarder.

Je l'ai suivi. Arrivée à sa hauteur, j'ai murmuré :

— Je veux te parler, c'est urgent.

Quelques minutes plus tard, il m'a rejointe dans la cour où je fumais une cigarette.

— Tu n'es pas sérieux, tu ne vas pas chez sa mère ce week-end, si ?

Il a évité mon regard et feint de se concentrer sur la cigarette qu'il allumait.

— C'est le mariage de Maeve, cette semaine, tu te rappelles, non ?

J'ai essayé de faire un rond de fumée, mais sans succès. Je n'ai réussi qu'à lui souffler la fumée au visage. Ça l'a irrité.

— Arrête ça, arrête même de fumer si tu ne sais pas le faire correctement.

— Au diable la cigarette, ai-je dit en écrasant le mégot sous mon talon. Dis à Catherine que tu n'y vas pas, que tu as du travail à faire à Paris.

— Quel travail, en plein week-end ? En plus, c'est ce que je lui ai raconté le week-end dernier, l'avant-dernier,

celui d'avant...

— Alors dis-lui la vérité. Tu n'en as pas marre de mentir?

Il restait bouche bée de surprise. En voyant son expression, j'ai compris qu'il ne la quitterait jamais.

— J'irai au mariage, avec ou sans toi.

Il a eu l'air soulagé.

— Bien sûr, tu es une femme libre.

Je l'ai regardé avec effarement. Qu'est-ce qu'il voulait dire? Est-ce qu'il ne voulait plus de moi?

— Et si je ne revenais jamais? ai-je demandé sur un ton léger.

— Ce serait ton choix, a-t-il répondu en haussant les épaules. Je n'ai jamais essayé de te forcer ou de t'acheter. Tu es avec moi de ton plein gré, gratuitement.

— Gratuitement? Je suis partie d'un rire amer. Rien n'est gratuit ici, pas même moi.

Son rire à lui était méchant quand il a répondu:

— Alors, tu es seulement bon marché.

Dès que j'ai vu la foule des invités devant l'église, j'ai compris que j'avais fait une erreur en m'habillant en sari. Je ne savais plus pourquoi j'avais choisi cette tenue, qui commençait à me peser comme un déguisement. En cherchant des traits familiers parmi tous ces visages, j'ai fini par repérer Annelise, debout un peu à l'écart. Je me suis approchée d'elle.

— Où est Olivier?

— Comment le saurais-je? Je suis pas son tuteur.

Je n'ai rien répondu.

Quelques secondes plus tard, il est arrivé en me souriant gentiment.

— Tu es bien belle, aujourd'hui, a-t-il dit en palpant la

soie douce du sari, et je lui ai souri avec gratitude. Je t'emmène voir Maeve ?

Sa gentillesse m'a déridée.

— Oui, s'il te plaît.

Il m'a fait passer par une porte latérale, puis par un couloir débouchant sur une petite cour remplie de sculptures et de buissons de roses, que nous avons traversée jusqu'à l'entrée d'un autre couloir. Là il s'est arrêté et m'a désigné une petite porte en bois, tout au fond.

— C'est là qu'elle est. Je te verrai dans l'église. Viens t'asseoir avec nous quand tu as fini.

J'ai poussé le vantail timidement et je me suis retrouvée au milieu d'une petite pièce qui ressemblait à une loge, où plusieurs personnes semblaient occupées à faire des retouches aux robes des demoiselles d'honneur. Maeve, assise à l'écart devant un miroir, mettait la dernière main à son maquillage.

Je me suis approchée d'elle.

— Maeve, comme tu es belle ! ai-je dit en manière de bonjour.

— Toi aussi, ma chérie, a-t-elle répondu en me souriant dans le miroir. Et Bruno, il est là ?

— Non. J'avais envie de mentir, mais je n'ai pas pu : Il a dû décider à la dernière minute de partir à la campagne.

Elle a froncé le sourcil, puis s'est retournée vers moi et m'a pris les mains.

— Écoute, Lîla, a-t-elle murmuré avec une intensité urgente dans la voix. Je veux que tu sois heureuse. Mais tu ne peux pas attendre après le bonheur, il faut que tu sortes et que tu le saisisse au vol. Tu as attendu Bruno assez longtemps comme ça. Trouve-toi quelqu'un d'autre,

maintenant.

Je l'ai regardée un moment, puis les larmes me sont montées aux yeux.

— Oh Maeve, qu'est-ce que je peux faire ?

Tout à coup, une porte a claqué et elle a paru revenir à la réalité présente. Elle s'est retournée vers le miroir pour finir de se maquiller.

— Il va y avoir beaucoup d'hommes ici, aujourd'hui, a-t-elle conclu d'un ton détaché.

Elle avait raison. L'église était pleine d'hommes. Ils avaient tous la même allure – minces, les cheveux mi-longs noués en catogan, avec de petites lunettes sur de longs nez busqués. Tous portaient des chaussures en cuir verni à talons de deux centimètres. Je me demandais fébrilement si l'un d'eux serait prêt à prendre la place de Bruno. Qu'est-ce que j'avais à donner ? Je n'avais même pas une chambre à moi. Assise dans l'église sous la voûte immense, environnée de musique nuptiale, j'étais malheureuse. Le sari était pesant et encombrant. Je le haïssais, tout à coup, de si bien cacher les formes. Quelle mauvaise idée j'avais eu de le mettre ! Qui allait me regarder ? Je ne tenais pas en place sur mon siège.

— Ça va ? m'a murmuré Olivier.

Je l'ai regardé d'un œil vide.

— Oui, oui, ça va.

Il était assis entre moi et Annelise. Elle se limait les ongles bruyamment en ignorant tout ce qui l'entourait. Nous étions au deuxième rang, juste derrière les bancs réservés à la famille. La lime faisait un bruit de sable frotté contre du verre mais personne n'y prêtait la moindre attention. En voyant que je regardais Annelise, Olivier m'a chuchoté à l'oreille :

— Elle fait ça à tous les mariages. Tout le monde est habitué.

— Ah bon !

Je lui ai souri. M'aiderait-il si je lui disais la vérité, ou ses traits se dissoudraient-ils dans l'indécision qui lui était coutumière ? Difficile à dire. Son visage exprimait si peu ce qu'il pensait ou ressentait réellement.

À ce moment, Maeve a fait son entrée dans l'église au bras de son père, un petit homme d'allure banale avec des mèches de cheveux blancs. Elle a monté les marches de l'estrade où le prêtre et Pedro attendaient. Pedro et Maeve se sont agenouillés, puis le prêtre les a bénis en prononçant des phrases d'un français archaïque auquel je ne comprenais rien. Une femme s'est mise à chanter un beau cantique, Ave Maria. Je me suis promis de demander plus tard à Olivier ce que c'était et me suis laissé emporter par la musique. La voix s'enroulait comme un tissu autour de mon cœur. Tout à coup, je me suis sentie terriblement seule.

Olivier s'est penché vers moi.

— Tu as vu qui vient d'arriver, là-bas, près de la porte latérale ? Il te regarde.

— Ne dis rien, je m'en doute, ai-je répondu sans bouger.

C'était sûrement Bruno. Il avait dû trouver le moyen d'échapper une dernière fois au lasso matrimonial et revenir en hâte à Paris pour surveiller sa maîtresse.

Olivier m'a poussée du coude et m'a soufflé :

— Regarde, c'est Philippe Lavelle.

J'ai tourné la tête lentement. C'était bien lui, l'homme du sandwich. Il a détourné les yeux au moment où je l'ai regardé. Un léger courant de curiosité a traversé

l'assistance, les têtes pivotaient dans sa direction.

— Qu'est-ce qu'il fait là ? ai-je demandé à Olivier.

Avant qu'il puisse répondre, Annelise m'a soufflé :

— Tu ne sais pas ? Il ouvre une succursale du Bon Marché à Buenos Aires, où les parents de Pedro sont ses associés.

Il est resté près de la porte pendant toute la cérémonie. Après la messe, nous nous sommes tous regroupés devant l'église, au soleil, pour féliciter les nouveaux mariés et « pour la photo ». On nous a placés sur trois rangs bien ordonnés de part et d'autre du porche, puis les mariés sont sortis et tout le monde s'est mis à applaudir et à les asperger de grains de riz par poignées. Les photographes ont pris la relève. Pedro a insisté pour s'enguirlander de ses Leica, trois espèces de boîtes compactes. Il avait l'air idiot. L'air d'un poseur. Tous pareils, ai-je pensé avec mauvaise humeur en regardant ces rangées de visages presque identiques. Comment Maeve pourrait-elle trouver le bonheur avec un homme qu'on aurait dit pris au hasard parmi ses semblables sur une étagère ? J'ai cherché l'homme au sandwich du regard, mais il avait disparu.

On a célébré le départ des mariés sous de nouvelles averses de riz, et les invités ont commencé à se disperser.

— Je me demande où Bon Marché a disparu après la messe. Tu crois qu'il sera là au dîner ? m'a demandé Annelise sur les marches où nous prenions le soleil.

— C'est lui le traiteur du banquet, de toute façon, ai-je dit.

C'était une remarque idiote, mais je m'en apercevais trop tard. Annelise, qui ne résistait jamais à la tentation de placer un commentaire incisif, a sauté sur l'occasion :

— Essaie de faire marcher ta tête de temps en temps. Il est le traiteur de toutes les réceptions en ville. Il ne peut

pas être partout.

Olivier le conciliateur s'est empressé de couper :

— Il doit en avoir assez d'elle. C'est sûrement pour ça qu'il est venu seul.

— Assez de qui ? ai-je demandé.

— Ne me dis pas que tu n'en sais rien ! De Catherine Baleine, évidemment ! a dit Annelise en savourant ma stupéfaction.

— Je savais qu'il voulait qu'elle travaille avec lui, pour mettre sur pied son département de nourriture internationale, ai-je répondu faiblement.

Ils ont hurlé de rire.

— C'est ça qu'elle lui a raconté !

— C'est la meilleure ! Elle lui rend la monnaie de sa pièce ! Attends que je raconte ça aux autres, ils vont en mourir de rire !

J'ai hurlé :

— Vous êtes ignobles !

Je me suis précipitée dans l'église. L'odeur des lis s'attardait dans l'air. Je me suis calmée peu à peu, je commençais à regretter mon éclat. Quelqu'un m'a tapé sur l'épaule. Un petit homme gris se tenait près de moi.

— Mademoiselle, j'ai quelque chose à vous remettre.

Il m'a tendu une petite carte sur laquelle était écrit :
Dînez avec moi ce soir. Philippe Lavelle.

— Si vous voulez bien me suivre, une voiture vous attend dehors, a ajouté l'homme. J'ai froissé le carton dans ma main et lui ai emboîté le pas.

Le chauffeur m'a reconduite à Paris par la porte d'Auteuil et, en un rien de temps, je me suis retrouvée sur le trottoir devant un grand immeuble froid de la rue de la Pompe. Le quartier abondait en bâtiments de ce genre,

ornés de bas-reliefs de femmes, de gargouilles et de fruits sur les façades, et portant le nom de l'architecte sur une petite plaque. À travers la grille noire à fleurs de lis, j'apercevais un petit hall tout en marbre et en dorures, garni de miroirs. J'ai tapé le code et crié mon nom dans l'interphone. L'œil rouge sur le panneau des chiffres s'est allumé et une voix a dit : « Entrez, je vous prie. C'est au troisième. »

Il y avait un petit ascenseur en bois au fond du hall, mais je suis montée par l'escalier, comme d'habitude. Un domestique a pris mon manteau et m'a priée de m'asseoir dans l'antichambre. Monsieur Lavelle n'était pas encore disponible, mais il allait me rejoindre sous peu.

Je suis restée seule, toute à la contemplation de la pièce avec ses tapis d'Aubusson bleu et or, ses rideaux de soie jaune et sa tapisserie représentant les Rois mages apportant des cadeaux à l'enfant Jésus. La décoration me surprenait. J'avais imaginé que Philippe Lavelle aimait tout ce qui était moderne, mais le salon sur lequel donnait l'antichambre était truffé d'antiquités.

Je m'étais presque assoupie sur ma chaise quand il est apparu.

— Alors comme ça, vous êtes venue, a-t-il dit sans s'excuser de m'avoir fait attendre.

Il se tenait debout devant moi, plein d'une énergie impatiente. Je le regardais me dominer de toute sa corpulence, Stupéfiée par la réponse instinctive de mon corps à sa présence.

— Oui, je suis arrivée il y a un moment, ai-je répondu.

— Je suis désolé de vous avoir fait attendre, a-t-il dit pour la forme en me prenant les mains pour me mettre debout. Puis il m'a pris le menton entre les doigts pour me relever la tête. Je le laissais faire, j'étais comme une

marionnette entre ses mains.

Il regardait mon visage comme s'il me voyait pour la première fois.

— J'avais oublié à quoi vous ressemblez. Pourtant je pense souvent à vous – surtout quand je mange des sandwichs.

— Je ne savais pas quel honneur vous me faisiez, sinon je vous aurais remercié avec plus d'effusion.

Mes paroles l'ont fait rire.

— J'aime ton esprit, ma belle. Tu perds ton temps avec des hommes comme Bruno Baleine.

J'ai senti mes genoux céder sous moi. Je me suis assise sur un sofa.

— En quoi est-ce que ça vous concerne ?

— J'ai envie de toi et je suis un homme très occupé qui n'aime pas perdre son temps.

Nous sommes entrés au salon.

— C'est un peu rapide, ai-je dit sans conviction, vous ne m'avez même pas fait la cour.

— Oh vraiment, tu aimes jouer à ce genre de choses ?

— Je... je ne sais pas. Je pensais...

— Eh bien, pas moi, a-t-il coupé. Dis-moi ce que tu attends de moi, et je déciderai si je peux te le donner.

Il a commencé à faire les cent pas à travers la pièce. J'ai fermé les yeux et essayé de réfléchir. Puis je l'ai entendu approcher.

— Puisque tu n'arrives pas à dire ce que tu veux, dis-moi ce que tu voudrais devenir.

— Ça n'a pas d'importance, de toute façon c'est le destin qui décide en dernier ressort.

— Ah, le destin !

Il a éclaté d'un rire sonore.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle, ai-je dit froidement. Comment peut-on croire contrôler sa vie quand... quand demain on peut être tué dans un accident de voiture ou par... – le souffle me manquait – par une bombe ?

Il était debout, penché au-dessus de moi sur le sofa.

— Là est la différence entre ta culture et la mienne, a-t-il dit à voix basse d'un ton triomphant. Vous croyez au destin et vous finissez esclaves, nous croyons à l'initiative individuelle et nous sommes les maîtres du monde.

— Les Grecs croyaient au destin eux aussi. Et ils étaient les maîtres du monde à leur époque.

— On se fiche pas mal de ce qui est arrivé il y a des millénaires. Oublie le destin, ça n'existe pas.

J'ai gardé le silence un instant. Cet homme était un imbécile. Oublier le destin, c'est perdre le passé. Qui voudrait faire ça ? Mais en regardant autour de moi l'opulence dans laquelle vivait Philippe Lavelle et en pensant à tout ce qu'il était, j'ai commencé à changer d'avis.

J'ai levé la tête et je l'ai regardé dans les yeux.

— Si c'est comme ça, je veux devenir célèbre.

— Et comment envisages-tu de le devenir ?

— Je ne sais pas, ai-je répondu sérieusement. Peut-être que vous pouvez m'apprendre ?

Il a rejeté la tête en arrière en riant.

— T'apprendre ?

— Oui. Si quelqu'un le peut, c'est bien vous.

Alors il est venu s'asseoir près de moi sur le canapé. J'ai pris sa main dans la mienne.

— Si vous étiez à ma place, comment vous vous y prendriez pour devenir célèbre ?

Ses yeux se sont mis à briller.

— Comment une femme s’y prend-elle pour devenir célèbre ? a-t-il grondé. Les mots semblaient sortir des profondeurs de sa gorge.

Il s’est penché sur moi, m’a renversée sur les coussins, et sa main a enserré mon sein comme une pince.

— Elle s’allie à un homme célèbre.

Sa bouche s’est refermée autour de la mienne et j’ai été emportée par son odeur, sucre, viande et beurre, une odeur de saucisson.

III

1

L'odeur corporelle de Philippe était forte et sans ambiguïté. Elle l'enveloppait comme une armure, et dès l'instant où il m'a attirée à lui, je me suis sentie à l'aise. Le sari a cédé à la première traction impatiente de sa main. La lourde soie s'est enroulée comme un serpent à mes pieds. Je me tenais devant lui en corsage, avec à la taille le cordon noir qui remplaçait le jupon pour y glisser les plis du tissu. Mon slip était un de ces sous-vêtements bon marché que ma tante m'avait achetés. Je l'ai enlevé en hâte, j'en avais honte. Un peu empruntée sous le regard de Philippe, j'ai commencé à déboutonner mon corsage. Il s'est approché pour m'aider à dégager mes bras des manches, dévorant mes seins des yeux. J'ai posé les mains sur ses épaules. La tension et l'attente me contractaient les muscles. Il m'a adressé un sourire forcé auquel je n'ai pas répondu. Je ne le quittais pas des yeux. Ses mains ont enserré mes hanches, puis, sans un mot, il m'a soulevée dans ses bras et portée dans la chambre. En passant près du miroir à dorures de l'antichambre, j'ai renversé la tête en arrière, pour voir le monde à l'envers. Je souriais.

Vue de la porte, la pièce s'étendait à l'infini. Elle était nue à l'exception d'un grand lit à colonnes. Une moquette blanche et moelleuse montait à l'assaut d'une paroi entièrement vitrée qui occupait toute la hauteur de la pièce. Elle découpait une immense étendue de ciel gris et nuageux. C'est là, devant elle, qu'il m'a allongée sur le sol.

Nu, le corps de Philippe était encore plus imposant. Les muscles de son torse et de ses bras se sont mis à vivre quand il s'est abattu sur moi. Sa bouche a trouvé la mienne et sa langue s'est frayé un chemin à l'intérieur. Je répondais avidement à ses baisers, tout en sentant mon corps se vider peu à peu de son souffle. Je devais m'arracher à sa masse pour respirer, mais il résistait. Avec l'énergie de la panique, consciente de la suffocation qui me guettait, je l'ai griffé au visage. Il a ri et détourné la tête, à l'abri de mes ongles.

Pourtant il a cessé de m'écraser de tout son poids. Le monde a repris peu à peu ses contours. J'ai aspiré une grande goulée d'air et l'oxygène s'est infiltré dans tout mon corps. Je me sentais mieux. Une langueur indicible m'envahissait. J'ai fermé les yeux, avant de me rendre compte que ses mains me caressaient la taille, les hanches, et pour finir les cuisses, qu'il a écartées avec douceur. Dès qu'il a frôlé du doigt ma fente, mes genoux se sont ouverts et j'ai arqué le dos pour le recevoir. L'air était froid. J'avais faim de sa chaleur et mon corps se tendait, seins, cou et bouche offerts, mais aucun poids ne descendait à leur rencontre. J'ai rouvert les yeux et regardé Philippe avec inquiétude. Il avait le visage rouge et crispé, le regard lointain. Sa chair tremblait et la sueur lui collait à la peau. Il paraissait perdu dans un monde de désir qu'il aurait créé de toutes pièces. Mon désir a fait place à une amère désillusion. Ses traits m'étaient devenus étrangers. J'ai voulu lever les mains pour le frapper de toutes mes forces. Soudain, avec un grognement et d'un seul mouvement puissant, il s'est engagé en moi jusqu'au fond.

J'ai cru que la douleur me déchirait. Sous le choc, mes muscles se sont contractés, mais il a paru ne rien

remarquer et s'est mis à me porter des coups de bûche sans souci de me faire mal. Impuissante, les yeux à hauteur de son torse, je regardais les muscles de ses bras et de son cou se tendre et se détendre. Puis j'ai commencé à sentir le rythme implacable qu'il imprimait à mon corps.

J'ai eu soudain la vision de ma tante, la chair de ses bras qui tremblait quand elle écrasait les piments et l'ail. Mais cette fois, c'était mon corps que contenait le mortier, mon corps qui absorbait chacun des coups de pilon qu'il me portait et dont l'impact provoquait en moi des frissons de délice. Douleur et plaisir se propageaient en ondes, et ces ondes se recouvraient progressivement au point de se fondre en une sensation unique. J'étais prise dans la force impérieuse qui donnait au mouvement de Philippe sa puissance, une force qui nous débordait l'un comme l'autre, qui le propulsait en rythme à l'intérieur de moi, qui le faisait brûler jusqu'au point de fusion. Soudain, il m'est apparu que j'étais à la source de cette puissance. Le corps qui déclenchait en lui cette pulsion irrésistible de pénétration était le mien. Mon bassin se soulevait à sa rencontre. Son sexe forait impitoyablement ma chair, jusqu'au moment où je me suis sentie sur le point de fondre. Sa cadence s'est accélérée, toujours plus vive, et la sensation d'être annihilée m'a menée à un orgasme trépidant quelques secondes après le sien.

Quand ce fut fini, il a roulé sur le côté et nous sommes restés couchés côte à côte sur la moquette blanche qui mettait aux murs une lumière laiteuse. Ses doigts ont cherché mon visage et s'y sont attardés, traçant ses contours. J'ai saisi sa main et pressé sa paume contre ma joue. Ses doigts ont frémi, puis se sont immobilisés. J'ai tourné légèrement la tête pour le voir de profil. Il avait l'air

heureux. J'ai suivi du bout du doigt la ligne de son front, l'arête de son nez, la courbe douce de ses lèvres ; touché le petit creux à la base de son cou ; tracé une diagonale jusqu'à son ventre.

— C'était...

Avant que je puisse continuer, il m'a saisi la main et posé les doigts sur la bouche.

— Chut, ne dis rien.

— Mais je veux...

— Tais-toi. Tu vas tout gâcher.

Il m'a tourné le dos, son dos énorme, que j'ai regardé avec désolation en me demandant ce que j'avais bien pu faire de mal. Je l'ai entendu farfouiller dans ses vêtements.

— Je voulais seulement te remercier, ai-je bougonné.

Il n'a pas répondu. J'ai entendu le déclic d'un briquet et aperçu la flamme jaune au reflet vert.

Il s'est retourné sur le dos et s'est mis à fumer sa cigarette sans me prêter attention. Brusquement, il a dit :

— Si on mangeait ?

Il se débarrassait de moi, c'était clair.

— Je te trouverais très grossier si tu ne me donnais pas à manger après m'avoir renvoyée du festin de noces, ai-je dit avec amertume.

Il est parti d'un rire sec.

— Ah oui, évidemment. Tu te sentirais flouée d'avoir tant donné en échange de si peu, hein ?

— Je ne peux pas me vendre au rabais, tu comprends, ai-je ironisé.

— C'est pourtant ce que tu viens de faire. Tu aurais dû t'assurer du repas qui allait suivre, avant de me donner ce que je voulais. Mais ne t'inquiète pas, mon chef est le

meilleur cuisinier du monde. Il a été formé par ma mère.

— Ma tante est la meilleure cuisinière du monde.

Je cherchais à ouvrir une brèche dans son arrogance détestable.

— Oh vraiment ? Il y a des dons dans ta famille ?

— Tu n'es pas le seul, tu sais.

— Oh, je n'ai pas de prétention au talent, moi. Je sais que je n'en ai pas. Et toi ? Venant d'une famille si douée, qu'est-ce que tu sais faire ?

— Dis-moi où est la cuisine, je vais te montrer, ai-je répliqué, piquée au vif.

— D'accord. Il avait l'air surpris. J'ai si faim que je mangerais n'importe quoi. Mais ne me sers pas un plat qui m'emporte la bouche pour me déclarer ensuite que ce sont les Indiens qui ont inventé la grande cuisine !

J'ai passé toute la soirée à cuisiner, intégrant dans mes préparations ce que j'avais appris de ma tante et chez les Baleine. J'ai ajouté des olives, des poivrons rôtis et des pignons de pin au curry de poulet. Les idées me venaient en travaillant. Et si je disposais la nourriture directement dans des assiettes plutôt que sur des plats, comme dans les vitrines des traiteurs, en cherchant à harmoniser les couleurs pour faire beau ? J'ai réservé la moitié du riz et je l'ai coloré avec du safran. J'ai fait cuire des fanes de navets roses avec des épinards et j'ai versé dessus une sauce crémeuse aux amandes et au chèvre frais, légèrement sucrée au miel. Le poulet avait la saveur rude et terre-à-terre des olives et une belle couleur brique. J'ai fait rissoler les carottes râpées avec du citron, de l'huile d'olive, du gingembre et des graines de moutarde. J'ai fini à la nuit tombée par une salade de papaye verte, d'orange et de radis blanc assaisonnée à l'huile d'olive, au citron, au miel et à la coriandre.

Quand je suis venue poser l'assiette aux mille parfums devant Philippe, il ne pouvait en croire ses yeux.

— Ça ne ressemble pas à des plats indiens, a-t-il dit d'un ton soupçonneux. Où as-tu appris à faire ça ?

— Je l'ai inventé.

— Tu mens. Personne ne pourrait inventer une chose pareille. Qui es-tu ? Dans quelle école de gastronomie as-tu étudié ?

— Je te l'ai dit. J'ai appris chez ma tante. Mais goûte un peu, tu m'en diras des nouvelles.

Après avoir vidé son assiette, il est resté silencieux un moment.

— Ça ne ressemble à rien de ce que j'ai mangé jusqu'ici, a-t-il commenté très calmement. Comment as-tu fait ?

J'étais ivre de fierté.

— C'est comme si les odeurs elles-mêmes me parlaient, lui ai-je confié. Elles me disent ce qu'elles ressentent, me murmurent ce que je dois faire pour leur bien-être, pour leur permettre de vivre leur vie telle qu'elle doit être, et comment les aider à mourir, afin qu'elles libèrent le meilleur d'elles-mêmes en s'en allant.

— C'est tout à fait extraordinaire, a dit Philippe d'un ton quelque peu sceptique. Tu parles comme si c'étaient elles qui t'apprenaient à faire la cuisine.

— Non, au début, c'était ma tante. Elle a appris avec sa mère et sa grand-mère.

Il a grommelé en feignant l'anxiété.

— Oh vous, les Indiens, toujours prisonniers de vos traditions ! Tu ne peux donc pas être différente ?

— Mais je suis différente !

Et c'était vrai. J'étais différente. La tradition disait que

les mères ne se remarient pas, qu'elles n'abandonnent pas leurs filles à une destinée incertaine. La tradition m'avait trahie. C'est pourquoi j'avais dû changer, me réinventer. C'est comme ça que j'étais devenue différente.

Mais Philippe ne voyait pas les choses de cette façon.

— Tu n'es pas si différente que ça des autres Indiens. Comparé aux différences qui existent entre deux Occidentaux, on dirait que vous êtes tous les mêmes.

Je n'ai rien dit. Comment mesure-t-on à quel point on a changé ? Tous ceux qui m'avaient connue avant avaient cessé de faire partie de ma vie. Je me suis sentie très seule, tout à coup. Comme le nain brahmane des histoires de ma grand-mère, j'avais trop souvent changé de monde, en brisant chaque fois, sans pitié, les liens qui m'attachaient au précédent.

Philippe se lassait de mon silence.

— Alors, en quoi es-tu différente ? Dis-moi.

— Parce que... parce que je ne veux pas avoir de souvenirs. Je veux être libre du passé.

Ma réponse avait fusé avec violence. Il était intrigué, pressentant un secret.

— Pourquoi ça ?

J'étais prise au piège. Ne sachant quelle réponse lui plairait, j'ai improvisé.

— Ma mère disait toujours que les souvenirs sont des graines qui donnent des arbres énormes en une nuit et nous cachent la vision de l'avenir.

Son visage a pris une expression intense qui m'inquiétait. Mais il s'est mis à rire.

— Je n'ai jamais entendu dire ça, mais ça me plaît. Enfin une superstition qui a un sens ! Je sais maintenant pourquoi il fallait que je t'aie.

J'ai joint mon rire au sien. J'étais rassurée.

Quand je me suis réveillée le lendemain matin, la clarté était aveuglante. Un ciel sans nuages, poudré d'une brume de chaleur, avait changé la grande baie vitrée en fleuve de lumière qui dansait devant mes yeux, donnant forme à la douleur diffuse répandue dans mes membres. J'ai poussé un grognement. J'étais épuisée et moulue, mais heureuse. J'avais survécu aux assauts répétés de Philippe. Il semblait n'en avoir jamais assez de moi. Au cours de la nuit, chaque fois que je glissais dans le plus doux des sommeils, il m'avait réveillée par ses caresses et j'avais été aussitôt gagnée par son désir. En regardant mon corps, je m'attendais à en voir manquer des morceaux, mais il était entier, chatoyant dans la lumière ambrée.

Je me suis tournée vers l'oreiller de Philippe. Il n'était plus au lit.

— Philippe! ai-je crié, soudain perdue.

Il est entré dans la chambre, vêtu d'un costume gris.

— Je vais au Bon Marché, a-t-il annoncé.

— Ah bon, ai-je dit sans marquer d'intérêt. Je me suis tournée pour me rendormir. Il m'a saisie par l'épaule en me secouant.

— Et tu viens avec moi. Je te donne cinq minutes pour te préparer.

Je me suis redressée pour chercher mes vêtements, avant de me rappeler que j'avais porté le sari de ma mère. Il était enchevêtré dans les draps. Dès le début, il avait exercé sur Philippe une fascination étrange. Il m'avait fait le mettre et le remettre, l'avait drapé de toutes les façons possibles autour de mon corps. Mais dans la lumière matinale qui baignait la chambre, il avait perdu toute allure.

— Mais je ne peux pas sortir avec ça, ai-je maugréé en repoussant les plis froissés.

— Ça m'est égal. Tu viens avec moi. Il regardait ostensiblement sa montre.

D'une main qui tremblait, j'ai essayé d'arranger le sari de mon mieux. Philippe m'observait avec impatience. Il avait l'air distant. J'avais honte, et cela me rendait encore plus maladroite.

— Dépêche-toi !

— Je ne peux pas. Il est trop froissé, c'est difficile ! ai-je répondu avec irritation.

— Bon Dieu, pourquoi est-ce que tu ne t'habilles pas autrement ?

— Je n'ai rien d'autre !

Une fois prête, avec mon sari froissé et sans maquillage, j'ai passé le peigne de Philippe dans mes cheveux et je les ai noués. J'étais horrible.

Dans la voiture, il s'est assis dans un coin de la banquette arrière et s'est mis à regarder distraitement par la vitre. C'était un beau jour d'automne. Un doux soleil brillait, donnant un ton crème aux immeubles blancs. Le ciel était d'un bleu pur et profond. Un vent froid faisait tourbillonner les feuilles et la poussière. Quand nous avons dépassé les Invalides, j'ai surpris le regard qu'il posait sur moi, sourcils froncés.

— Je n'y peux rien si je suis là. Mais dis au chauffeur de s'arrêter si tu veux, je m'en irai tout de suite.

Il s'est déridé et a tendu le bras pour m'attirer à lui. Il a posé une main distraite autour de mon sein, et j'ai senti mon corps répondre à son toucher malgré moi. J'ai mis ma main sur la sienne. Il m'a tirée encore plus près de lui et a appuyé le menton sur ma tête.

— Je ne sais pas pourquoi je t’emmène au Bon Marché. Je n’y ai jamais emmené personne, a-t-il murmuré dans mes cheveux, mais je vais te faire la visite guidée.

2

Le père de Philippe, né en Sicile, était venu en France à l'âge de vingt-deux ans et à trente ans, il avait mis sur pied une petite entreprise de salles de bain sur mesures pour la clientèle des propriétaires de villas en Haute-Provence. Il en fabriquait d'autres, en série, pour une chaîne d'hypermarchés implantée dans toute la France. Mais son coup de génie, celui qui l'avait rendu milliardaire, c'était la baignoire signée, une baignoire où s'incrustait la signature d'une vedette de cinéma ou d'un écrivain.

Après quoi, rien ne semblait plus pouvoir arrêter le Signor Lavare. Il avait changé son nom pour lui donner une consonance française, acheté une maison à Saint-Paul-de-Vence et pris les premières vacances de sa vie – un tour gastronomique de France et de Suisse.

Il s'était arrêté dans la petite ville d'Annemasse où il s'était fait servir des cailles au raisin dans un mystérieux restaurant, Le Petit Vigneron, au sommet de la montagne. Il n'avait pas sitôt goûté au plat qu'il s'était pris d'amour – un amour bizarre, une obsession, plutôt – pour celui qui l'avait cuisiné tout autant que pour la recette. Incapable de se détacher de la petite cabane où il habitait sur la montagne, il avait annulé la suite de son voyage et était resté à Annemasse malgré les rappels épistolaires frénétiques de son patron. Pendant la journée, il se promenait dans les rues ou s'attablait à un café pour essayer de glaner quelques informations concernant le chef. Le soir, à six heures pile, il grimpait la colline, vêtu de ses plus beaux habits, et dînait seul au Petit Vigneron à sa table favorite, juste à côté des cuisines. L'été avait fait place à l'automne, les clients se raréfiaient, et tous les serveurs connaissaient ses commandes par cœur.

Pourtant, il n'avait toujours pas revu le chef cuisinier. Chaque jour, il remettait à son attention, avec le montant de l'addition, sa carte de visite avec ces mots : Est-ce que je pourrais vous parler une minute, s'il vous plaît ? Il n'obtenait jamais satisfaction. À onze heures, le restaurant fermait, les serveurs le mettaient gentiment dehors. Novembre arriva, la première neige s'annonça par un ciel de nuages lourds et une chute brutale de température.

— Vous allez devoir partir, lui dit la propriétaire de la cabane où il habitait, l'hiver arrive et le restaurant sera fermé.

Cette nuit-là, quand M. Lavelle grimpa par le chemin qui menait au restaurant, de petits flocons de neige se mirent à tomber. Ils fondaient sur ses joues et ruisselaient comme des larmes sur sa peau rugueuse. Le restaurant était vide et les serveurs, anormalement excités, se parlaient à voix forte d'une table à l'autre de leurs projets respectifs pour l'hiver. Même le plat qu'on posa devant lui n'avait pas son goût habituel, un peu trop de sel et une odeur insolite de lavande. « Tous les rêves ont une fin, Lavare », s'admonesta le gourmet, et il tenta sans succès de penser aux baignoires qui l'attendaient. Il fit signe au serveur de lui apporter l'addition, mais celui-ci revint en lui disant qu'il était l'invité de la maison.

— Remerciez le cuisinier de ma part, protesta-t-il, mais ce n'est pas nécessaire. Je suis riche.

Il posa un billet de mille sur la table, se leva avec regret, ramassa son manteau et son chapeau, et sortit. Dehors, la neige-avait cessé de tomber et on pouvait voir les étoiles.

Tout à coup, il entendit une voix flûtée appeler son nom. Il s'arrêta, surpris de la présence d'une femme dans ces altitudes désolées. Il se retourna et se trouva face à face avec une mince silhouette qui se découpait contre la neige

et le ciel étoilé.

— Je... je cr... crois qu... que vous vouliez m... m... me voir? dit-elle avec un bégaiement très appuyé.

— Je suis désolé, madame, mais vous devez faire erreur. Bien que je sois ravi de faire votre connaissance, je ne crois pas, en toute sincérité, l'avoir cherché, répondit poliment M. Lavelle en portant un doigt à son chapeau pour la saluer.

Il faisait déjà demi-tour quand elle reprit la parole :

— Mais s... si, monsieur La... Lavelle, vous m... m'avez fait p... passer votre c... c... carte ch... chaque soir tout l'été.

M. Lavelle se figea, puis se retourna lentement.

— C'est vous ? Vous, le chef cuisinier ? demanda-t-il d'une voix douce. Il ne pouvait croire à tant de chance.

Lili fit oui de la tête. Il l'enleva dans ses bras en un éclair.

— Je ne vous laisserai plus jamais partir ! s'exclama-t-il triomphalement.

Malheureusement les amours de M. Lavelle et de Lili furent de courte durée. Lili mourut l'année suivante en donnant naissance à un fils goulu de onze livres que l'on appela Philippe.

Philippe eut une enfance solitaire et gâtée. Il ne ressemblait à son père ou à sa mère ni par son physique, ni par son comportement. Tous deux étaient des personnes calmes et modérées, alors qu'il se révélait extravagant, rude et porté à l'excès dans tout ce qu'il faisait.

Mais si différent qu'il fut, il finit par se découvrir le véritable héritier de ses parents. De son père, il avait l'esprit d'entreprise et l'imagination du commerçant qui

sait quel emballage donner aux marchandises pour bien les vendre. Sa mère lui avait légué son amour de la nourriture et sa passion pour la rigueur, dans la qualité du produit fini qu'on posait devant lui à table comme dans le choix et les étapes de la préparation des aliments sous toutes leurs formes. Tout, de l'odeur du melon dans le melanzane à l'épaisseur exacte de la tranche de prosciutto, devait répondre à une mesure irréprochable.

Pourvu de ce double don, Philippe entreprit de créer la chaîne de magasins alimentaires la plus sélecte que le monde ait jamais connue.

Au début, tout le monde le prit pour un fou. « Personne ne viendra acheter dans une boutique ce qu'on peut trouver à la ferme le dimanche matin, tout frais du jour », le prévint son père. Mais quand Philippe avait quelque chose en tête, il pouvait rendre fou son entourage. M. Lavelle se résigna à lui donner un vieil entrepôt dont il était propriétaire dans le quatorzième arrondissement. C'était un quartier délabré sans boutiques ni restaurants chics. Mais Philippe aimait cet endroit, avec ses hauts plafonds et la lumière laiteuse qui tombait des fenêtres larges de sept mètres en haut des murs. Il lui évoquait une église. Il engagea des architectes pour lui donner l'allure d'une nef en faisant construire plusieurs arches soutenues par des piliers autour desquels il allait pouvoir disposer artistement ses marchandises.

Des experts de l'École des arts décoratifs furent chargés de la décoration intérieure. Ils peignirent en trompe-l'œil des banquetts du Moyen Âge et des natures mortes de poissons et de volailles intégrées aux étalages de produits proposés à la vente.

Il donna à son magasin le nom du Bon Maraîcher, évocateur de tradition et de fraîcheur. Mais bientôt, en

manière de plaisanterie, les gens l'abréchèrent en Bon Marché. C'était un trompe-l'œil de plus, car on ne trouvait rien dans ce magasin qui justifie son nom. Tout y était cher, du café bu au bar à la saucisse de Francfort du rayon boucherie. Mais le moindre article était de qualité irréprochable, forme, taille et odeur incluses. La phrase préférée de Philippe: « Je donne à Paris la perfection qu'il mérite » avait été citée dans Elle, qui avait consacré dix pages avec photos au nouveau magasin de luxe.

La veille de l'ouverture, Philippe donna une soirée à l'entrepôt. Il fit venir des chefs renommés pour cuisiner les plats du banquet, de belles femmes pour décorer la réception, des politiciens et des journalistes pour alimenter les conversations, et deux chaînes de télévision, TF1 et M6, pour filmer l'événement qui passa, nul ne sut comment, aux informations le même soir et le lendemain. Quand le maire de Paris en personne coupa le ruban et déclara le magasin ouvert au public, tout le pays était déjà au courant.

La taille du lieu me sidérait. Il ressemblait plus à un palace qu'à un magasin, avec ses balcons ouvragés au deuxième étage et ses bas-reliefs de fruits et de vignes, symboles de succès et de prospérité, sculptés dans la base des piliers. Une activité intense y régnait. Des gens entraient et sortaient sans discontinuer par les portes de verre coulissantes.

Nous avons dépassé l'entrée principale et Philippe m'a conduite dans la rue adjacente dont l'immeuble faisait le coin, jusqu'à une porte basse en acier, accueillante comme celle d'une prison, à laquelle on accédait en descendant trois marches. C'était l'entrée de service. Il a fouillé parmi ses clés pour trouver la bonne, a ouvert. J'ai reculé :

— Tu as trop honte de moi pour me faire passer par la grande porte ?

— Quoi ? Ne sois pas ridicule. Je veux tout te montrer de la cave au grenier, comme je l'ai conçu.

Nous sommes entrés dans un monte-charge et Philippe a appuyé sur un bouton.

— Mais on descend ! me suis-je exclamée stupidement.

— J'ai fait creuser sous le niveau de la rue jusque sous la chaussée pour avoir un espace de stockage suffisant.

Nous nous sommes retrouvés dans un long couloir anonyme.

— C'est l'étage où je garde mes vins, a-t-il annoncé avec fierté. On est si profond sous terre que même les vibrations des voitures ne parviennent pas jusqu'ici. Le vin n'aime pas le mouvement, tu comprends.

J'ai frissonné. Tout était parfaitement silencieux. Soudain la rue me paraissait un endroit infiniment désirable.

Il s'est arrêté, le visage radieux, dans l'expectative. Voulait-il que je l'embrasse ? Attendait-il que je lui pose une question ?

— Sais-tu pourquoi je garde mes vins ici ? a-t-il repris en fronçant légèrement les sourcils.

— Je n'en ai aucune idée. Dis-moi, s'il te plaît.

— Ils sont comme moi, ils n'aiment pas le soleil.

— Mais le vin est fait avec du raisin qui a besoin de soleil pour mûrir, non ?

— Du raisin ! Ça n'intéresse personne, ça ne se conserve pas. Viens, la cave est par là. Là au moins, le raisin a la vie longue.

Il a passé un bras autour de ma taille et nous avons tourné dans un autre couloir, bordé de briques. Il faisait

froid mais étonnamment sec. Une volée de marches nous a conduits jusqu'à une porte trapue en bois massif.

— C'est ici que commence mon royaume, a dit Philippe en jouant la grandiloquence.

En dépit de la sécheresse, la sueur perlait à son front. Je me suis rendu compte avec stupéfaction qu'il était nerveux. Il attend mon approbation, me suis-je dit, et cela m'a rendue heureuse.

Il a pianoté rapidement sur les touches d'une console encastrée dans le mur et la porte s'est ouverte sans un bruit.

La cave à vins était en fait une série de longs espaces rectangulaires bordés de rangées superposées de bouteilles qui m'évoquaient les étagères d'une bibliothèque. Dans chacune des pièces, la lumière tamisée et les supports étaient différents.

— Les rayons sont faits de plusieurs sortes de bois, cèdre, chêne, eucalyptus, pommier, cerisier, d'une matière plastique spéciale inodore ou de boue séchée, m'a-t-il expliqué en voyant que je les regardais. Les bois affectent les bouteilles de façon différente selon leur nature. Certains sont chauds et gardent comme dans un cocon les vins qui n'aiment pas le froid. Ceux qui sont sensibles aux odeurs ne peuvent pas être rangés avec les autres vins, ni sur des supports en bois, car tous les bois ont une odeur. Pour ceux-là, j'ai fait fabriquer des rayons dans cette matière spéciale. Il a fait une pause pour contempler ses bouteilles : Le vin peut se garder en bouteille longtemps, très longtemps. Une vie très confinée, évidemment, mais une vie qui prend de la valeur à chaque année qui passe. Pas comme la nôtre.

Je me taisais. Je n'avais jamais entendu quelqu'un parler comme ça.

Il s'est retourné vers moi en souriant :

— À condition, bien sûr, de contrôler son environnement !

— Son environnement ?

— Oui. Les lumières sont données par des lampes spéciales qui ne produisent presque aucune chaleur. Les vins n'aiment ni la lumière, ni les changements de température. Certains ont pourtant besoin d'une clarté lunaire bleutée pour que leur bouquet s'exprime ; d'autres ne supportent que l'obscurité complète, et j'ai fait installer pour eux le type de lampes qu'on utilise dans les chambres noires. Les bons vins doivent être protégés de toutes les conditions extrêmes. Comme les bébés, a-t-il ajouté avec une note sentimentale.

Je notais avec surprise le changement qui s'était opéré en lui. Dans l'obscurité des caves, il semblait avoir perdu cette énergie incontrôlable qui m'effrayait et m'excitait tout à la fois. Même sa voix était transformée. Elle avait acquis une élasticité, une chaleur pleine de tendresse et de savoir, et son langage avait perdu presque toute sa vulgarité.

En entrant dans la cave numéro quatre, où les bouteilles étaient toutes recouvertes d'un voile de poussière, j'ai demandé d'un ton désinvolte :

— Et la poussière ? Est-ce que certaines bouteilles aiment s'en faire une couverture pour se tenir chaud ?

Il a ri.

— Non, c'est pour distinguer les très bons vins des ordinaires. Ce qu'on vend là-haut, c'est surtout de la piquette bien ficelée, bonne, sans surprise. Mais elle a une belle robe, elle est bien emballée, et on la présente au milieu de produits de luxe servis par des vendeurs qui ont le look adéquat. Alors les gens ont une belle image d'eux-

mêmes en l'achetant. Tu sais avec quoi les gens goûtent ? a-t-il demandé tout à trac.

J'ai ouvert la bouche, mais il m'a devancée pour répondre en se frappant la tempe du doigt, le regard brillant :

— Avec les yeux ! Non, ne proteste pas. Attends de voir le reste du magasin pour me dire que tu n'es pas d'accord.

Nous nous sommes dirigés vers la dernière cave. Aussitôt, une lumière pâle et bleutée s'est allumée. La pièce était plus froide que les autres. Les rayons semblaient vieux et malpropres, et les murs étaient faits de brique crue, assombrie par le temps. Je frissonnais. Je me suis enveloppé les épaules dans le pan de mon sari. Il me regardait d'un air amusé.

— Je vois que tu n'aimes pas cette pièce. C'est là que je garde mes vins préférés, les vins de haute altitude, pressés à partir de raisin qui pousse dans l'Himalaya.

— Dans l'Himalaya ? Je ne savais pas qu'on y faisait du vin.

— On en fait, pourtant. C'est leur secret le mieux gardé, un secret que, bien heureusement, la majorité des Indiens ignorent.

Je lui en voulais de cette remarque :

— Et toi alors, comment tu...

— J'ai passé deux ans dans les montagnes.

— Deux ans !

Je le regardais avec respect. Il avait habité le pays de mes ancêtres, après tout, et il avait dû l'aimer pour y séjourner si longtemps. Tout à coup, j'ai ressenti de la fierté. Un million de questions se pressaient sur ma langue.

— Qu'est... qu'est-ce que tu en as pensé ? ai-je

bredouillé.

Philippe s'est approché d'un rayon d'où il a tiré une bouteille ventrue et laide.

— Il existe de vrais vins du Nord, pleins d'un feu glacé, pressés par les tribus locales. (Tout en parlant, il tournait lentement la bouteille dans ses mains. Elle était en verre bleu foncé.) Ils ont un goût vif et découpé comme l'air bleu et propre des montagnes. Pour garder les plantes en vie sous la glace, on les recouvre de couches de feuilles de thé et de bouse de vache, et parfois d'excréments humains aussi.

— Oh non !

— Mais si. Les femmes emportent la merde dans des seaux métalliques et l'étaient soigneusement sur les vignes à mains nues. Si tu étais née là-bas, il aurait fallu que tu le fasses, toi aussi.

— Pourquoi seulement les femmes ?

— Parce que les hommes leur laissent faire le sale travail pendant qu'ils s'occupent de la fabrication, assis comme des prêtres dans leurs huttes.

— Mais c'est injuste !

— Tu as tort. Je crois que le goût unique de ce vin et son arôme musqué viennent des femmes, du mal qu'elles se donnent à enfouir les vignes sous la merde pendant neuf mois de l'année. Son visage s'est illuminé : C'étaient les femmes les plus sensuelles que j'aie connues.

Je me suis surprise à vouloir goûter le vin de ces bouteilles, afin de posséder la sensualité des femmes dont Philippe parlait et de faire de lui mon esclave. J'ai dû produire un son, car il s'est extrait de sa contemplation et son regard sur moi s'est animé. Ses yeux se sont arrêtés sur ma bouche entrouverte, sèche de désir. J'ai fait un pas vers lui. Il n'a pas bougé, en continuant à me regarder

avec intensité. Je me suis passé la langue sur les lèvres pour les humecter :

— J'aimerais beaucoup goûter de ce vin, s'il te plaît.

Il est parti d'un grand rire qui faisait scintiller ses dents blanches. Le son était laid et déplacé dans le calme de cet espace bleu.

— Ce vin n'est pas différent de celui que tu as vu dans la première cave.

— Quoi ? me suis-je exclamée, bafouée, trahie. Mais ce n'est pas possible... tu n'as pas inventé cette histoire ?

— Mais si, c'est ce que j'ai fait. Il n'existe pas de vigne aux altitudes où il neige tout l'hiver. Le raisin a besoin de soleil pour être sucré.

— Mais... mais le fumier... je veux dire...

Il s'est remis à rire.

— Au froid, même la merde humaine gèle, comme tout le reste.

Il a fait un pas vers moi et m'a levé le menton pour que mes yeux rencontrent les siens. Nos corps se touchaient.

— Mais mon histoire t'a excitée, pas vrai ? Reconnais-le.

J'ai détourné le regard. Il m'a saisie par les cheveux pour renverser ma tête en arrière, ramenant mes yeux à portée des siens.

Avec réticence, j'ai murmuré oui.

— Je le savais ! Et il m'a lâchée subitement. Je voulais savoir quel genre de femme tu es. Maintenant, je sais.

— C'est faux, tu ne sais pas ce qui m'a excitée. Tu m'as raconté une histoire, mais tu ne sais pas ce qui m'a fait réagir dans cette histoire, ou à propos d'elle. Comment peux-tu savoir si ce n'était pas la lumière bleue sur toi, l'odeur du vin et du bois, ou le froid ? Comment peux-tu

être sûr que je n'ai pas fait tout bêtement semblant pour te plaire ?

Il s'est approché d'un pas, le front coléreux. Mais aussitôt, vive comme l'éclair, son humeur a changé, son visage s'est adouci.

— Tiens, tiens. Te voilà en pleine philosophie, ma chérie. La philosophie, c'est ce à quoi les perdants font appel pour se convaincre que perdre n'a pas d'importance. Je me moque de ce qui t'a excitée, seul l'effet m'intéresse. J'ai réussi à te faire vouloir posséder quelque chose qui n'existe pas, qui ne peut pas exister dans la réalité, quelque chose que tu as même trouvé dégoûtant pour commencer. J'ai le don de créer le désir chez quelqu'un, et donc je peux avoir qui je veux, homme ou femme. C'est pour ça que je peux faire tout ce que je veux. Ne t'avise pas de l'oublier.

Il avait fait demi-tour et m'entraînait à sa suite.

— Nous avons passé assez de temps ici. Il faut continuer la visite, il reste beaucoup à voir.

Pendant que nous marchions à travers les couloirs, il parlait sans arrêt.

— Pour être riche, il faut pouvoir comprendre les rêves des gens, être capable de les transformer en histoires, puis de transformer ces histoires en objets. Le commerce est fondé sur cette équation, et les bons hommes d'affaires le savent. Mon père, par exemple, vendait des baignoires. Il aimait prendre des bains. La baignoire était un objet sensuel pour lui. Il y fantasmait sur ses vedettes favorites, Sophia Loren, Gina Lollobrigida et ses seins énormes, Marilyn Monroe. Alors il a eu l'idée de décorer ses baignoires d'images de ces femmes nues. Il a créé quelques variations sur ce thème, et il est devenu immensément riche grâce à son imagination. Il n'était pas

le seul, d'autres en ont fait autant.

Il s'est arrêté pour ouvrir une porte sur le côté gauche du couloir gris. J'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur. Après l'ordre aseptisé des pièces traversées, le désordre blessait la vue. Des fruits et des légumes débordaient de leurs cageots sur le sol. Des caddies remplis de bouteilles de vin aux formes bizarres occupaient un des côtés, et du papier d'emballage d'une couleur lavande particulièrement laide était éparpillé partout.

— C'est là qu'on met le rebut. Chaque arrivage de nourriture est d'abord vérifié. Tout ce qui a un défaut est rejeté.

Il a ramassé un kiwi près de mon pied.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Rien. Mais ce petit rejeton a un bon millimètre de plus que le kiwi standard, et il est malheureusement plus poilu que ses congénères.

— Mais c'est complètement fou ! Quel gâchis, c'est scandaleux !

— Non, ce n'est pas fou. Il avait l'air vexé. Les gens ne goûtent pas avant d'acheter. Ils abordent les aliments avec les yeux, pas avec la bouche. Ils les voient à la télé, dans les journaux, et finalement au supermarché. Bien avant qu'ils aient la possibilité de goûter, ils ont déjà entériné le verdict de leurs yeux.

Je refusais de le croire, mais je n'avais aucun argument pour le contredire. Il a mis les doigts sur mes yeux :

— C'est pour ça qu'une femme doit avoir l'air comestible.

Et quand je serais vieille ? Et s'il m'arrivait un accident ? J'ai détourné les yeux en frissonnant.

Une fois de plus, Philippe m'entraînait à travers les

couloirs. Il m'a poussée dans le monte-charge, a appuyé sur un bouton et l'appareil a décollé avec un sursaut qui m'a jetée contre lui. Il m'a serrée dans ses bras avec un rire ravi. Puis il m'a demandé en scrutant mon visage :

— Alors, tu aimes mon entrepôt ?

— Oui, bien sûr, à condition que tu ne m'y entrepases pas, moi.

Quand l'ascenseur s'est arrêté, il m'a poussée dehors avec une petite tape. Je suis sortie en hâte. Nous nous trouvions dans un nouveau couloir étroit, éclairé au néon, terminé par des doubles portes d'acier. Je regardais derrière moi pour m'assurer qu'il ne m'abandonnait pas dans ce sous-sol sans âme. Il a pris mon coude :

— N'aie pas peur, c'est mon dernier royaume souterrain.

Les portes ouvraient sur une galerie aux parois de verre, surplombant une pièce si grande que je n'en voyais pas le fond. L'endroit baignait dans une lumière vive. Le long des murs blancs, des lampes à fluorescence étaient disposées de telle manière qu'il n'y avait d'ombre nulle part. L'ordre et la propreté de cette pièce étaient incroyables. Le seul bruit qui s'y faisait entendre était un bourdonnement bas et ténu.

Emballées dans du plastique, d'énormes carcasses de bœufs et de moutons pendaient du plafond par des crochets de métal flambant neuf.

— Mon Dieu !

Je n'avais jamais vu autant de viande de ma vie.

— De quoi nourrir toute la France pendant un jour, prétendait Philippe.

Je sentais monter la nausée, sans pouvoir détacher mes yeux des alignements impeccables d'animaux sans

tête.

Il a ouvert une porte au bout de la galerie. Je ne voulais pas rester seule et je me suis hâtée de le suivre. Nous marchions entre des rangées interminables de carcasses pendues. Au fond de la pièce, trois personnes – hommes ou femmes, je n'aurais su le dire, car ils étaient entièrement couverts de blancs, comme des chirurgiens en salle d'opération – étaient penchées au-dessus d'un tapis roulant couvert de nouvelles dépouilles, avec des règles graduées à la main. Ils mesuraient, se faisaient un signe de tête affirmatif, pressaient un bouton. Un crochet de métal descendait et ils y accrochaient la carcasse. Puis ils poussaient un levier, la carcasse remontait et s'éloignait pour rejoindre les autres.

— Pourquoi est-ce qu'il n'y a pas de sang, ni d'odeur ?

— Parce que les animaux sont congelés dans l'azote liquide à très haute pression avant d'aboutir ici.

— Et ça supprime l'odeur de viande ?

— Oui. Et ça la garde parfaitement fraîche. Ensuite, a-t-il ajouté avec fierté, on la découpe au couteau laser, le même que celui des joailliers. Je l'ai fait spécialement modifier pour ça. C'est la meilleure idée que j'aie jamais eue.

Nous sommes retournés vers la sortie. Cette fois, je prenais mon temps pour regarder chacun des corps gelés sans tête. Chaque animal avait une belle forme, de la courbe de l'épaule au doux modelé du ventre et des cuisses. Je pouvais presque sentir la chair ferme et dense sous mes mains. J'ai frissonné, cette fois d'excitation. Je me suis appuyée contre Philippe en me laissant gagner par la chaleur qui filtrait à travers la soie.

— Comment fais-tu pour trouver des animaux aussi parfaits ? Ils ont tous la même taille et la même forme.

— Rien ne t'échappe, hein ? Je suis content de t'avoir trouvée. Il m'a donné un long baiser. Alberto, mon acheteur, va sélectionner les meilleures viandes pour moi. Je l'envoie jusqu'en Australie et en Argentine. Nous ne prenons que les animaux les mieux proportionnés. Ceux qui n'ont pas le poids requis ou le jarret de la forme adéquate, nous les rejetons.

— Mais leur viande doit être la même, non ?

Il a haussé les épaules :

— C'est possible. Mais s'ils n'ont pas belle apparence, ils ne sont bons à rien. Nous entraînon nos clients à reconnaître les « justes » proportions. Celles que vend le Bon Marché sont une garantie de qualité. Les gens y croient.

— Eh bien, heureusement que vous ne vendez pas de « justes » proportions humaines ! ai-je lâché d'un ton acerbe en me hâtant devant lui vers le refuge du couloir.

Je l'ai entendu rire.

— Tu n'as pas à t'inquiéter, les tiennes sont parfaites !

J'étais glacée.

Nous avons repris l'ascenseur. Mon humeur s'allégeait d'étage en étage. Quand les portes se sont ouvertes, j'ai eu l'impression de renaître.

D'immenses fenêtres, hautes de sept mètres, offraient un rideau éblouissant de lumière contre lequel se détachait une luxuriante forêt tropicale de plantes d'intérieur. Perruches, cacatoès et de minuscules oiseaux ciselés comme des bijoux, que je ne reconnaissais pas, voletaient autour de bananiers miniatures. Leur conversation stridente interrompait le gloussement continu de l'eau tombant d'une petite cascade dans un bassin rocheux rempli de nénuphars rouges et blancs. Il faisait chaud, l'air était lourd d'une odeur composite de fruits

exotiques et de fleurs. Des paniers de fruits multicolores pendaient aux branches des arbres. D'autres étaient accrochés à des étalages flottants. Une patte de minuscules bananes jaunes s'ouvrait en éventail autour d'un ananas vert bouteille, et d'énormes mangues orange de l'Inde du Sud voisinaient avec des fruits de la passion venus d'Afrique du Sud, des mangoustans d'Indonésie et des kumquats de Chine. Dans une débauche de cramoisi, de violet et de blanc, des buissons de bougainvilliers abritaient de petites tables blanches en fer forgé couvertes de hors-d'œuvre, de fruits tropicaux confits et de pâtes d'amandes.

L'élégance du décor et la quantité phénoménale de nourriture étaient époustouflantes. Des sons produits par l'eau et les oiseaux aux couleurs vives des aliments, l'endroit irradiait d'harmonie.

Tout avait été prévu dans les moindres détails. À côté des cerises noires, par exemple, il y avait des paniers de paille à l'usage des clients. Je regardais une femme vêtue avec goût remplir de fruits un de ces paniers. Elle était très grande et son dos, la seule chose que je voyais d'elle, était large, presque masculin. Son pantalon de satin rouge moulait ses hanches musclées. J'aurais aimé porter ce genre de vêtements. Je me sentais mal fagotée dans mon sari qui ne soulignait aucune forme. La femme s'est dirigée vers les melons, qu'elle palpait un par un de ses longs doigts. Elle a fini par en choisir un vert, de forme ovale. Brusquement, elle s'est retournée et m'a vue la regarder. Elle a agité la main :

— Salut, Philippe!

— Est-ce que ce n'est pas quelqu'un de célèbre ? ai-je demandé naïvement à Philippe. J'ai l'impression que je devrais savoir qui elle est.

— Tu ne crois pas si bien dire. Le monde entier la connaît. C'est Elizabeth Bouchon.

À ce moment, j'ai compris combien j'étais ignorante de ce monde dans lequel il m'entraînait.

— Est-ce... est-ce qu'elle vient souvent ?

— Oui, quand elle n'est pas en train de filmer une tribu ou une autre à Zanzibar, a répondu Philippe en plissant les yeux. Puis son visage s'est dégagé. J'ai souvent pensé me servir d'elle pour une publicité, avec un sous-titre du genre : Quand elle n'est pas en train de manger des chenilles avec les Shalli Wak, elle est au Bon Marché !

J'ai ri, comme il l'attendait de moi. J'essayais de mémoriser son nom.

Philippe m'a tournée face à lui et a plongé son regard dans mes yeux :

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est comme un rêve. Je n'aurais jamais pu imaginer un endroit pareil, si raffiné, si parfaitement élaboré en vue du plaisir.

Il a souri et m'a serré la main dans un élan de possessivité.

— Personne aujourd'hui n'aurait pu même rêver de ça. Moi, oui. Et j'étais le seul à pouvoir le concrétiser.

Je le regardais d'un œil nouveau. Il paraissait si différent de l'homme arrogant que je connaissais.

— C'est plus qu'un rêve, c'est un fantasme réalisé.

— C'est beaucoup plus qu'un fantasme. Pour les gens qui viennent s'approvisionner ici, c'est une obsession. Ils ont besoin de venir tous les jours. Ils ne font pas confiance aux autres magasins, la marchandise qu'ils y trouvent ne comble pas leur manque, elle n'est pas assez belle à voir.

Nous avons continué notre chemin. À présent, nous

étions entourés de légumes arrangés en bouquet de feu d'artifice. Des aubergines grenat surgissaient d'un cœur de poivrons d'un rouge et d'un jaune éclatants. Des courgettes vertes et jaunes entouraient des tomates rouges et des betteraves violettes. Tous les légumes de la même espèce avaient exactement la même teinte, une peau sans défaut, bien hydratée, brillante de gouttelettes qu'y déposaient des brumisateurs suspendus. Derrière ces échafaudages impressionnants, d'autres palmiers, d'autres bougainvillées abritaient des oiseaux bavards. Le soleil, en se déversant à l'intérieur, dénonçait la présence de miroirs astucieusement dissimulés.

Philippe poursuivait :

— Au début, c'était facile de pousser les gens à acheter, il suffisait de faire fonctionner leur imagination. Mais lier un fantasme à un objet ne crée le désir que si on ne le possède pas. Quand on l'a, il n'y a plus de quoi vous empêcher de dormir.

J'avais la tête qui tournait, l'impression de marcher sur un nuage.

— Les gens ne savent plus rêver par eux-mêmes. Ils ont tellement l'habitude que leurs rêves soient transformés pour eux en objets accessibles que les objets qu'ils veulent acheter ont pris la place de l'imagination dans leur tête. Leur imagination s'appauvrit à tel point qu'ils perdent la capacité de désirer posséder de nouveaux objets. Acheter ne les satisfait plus, et ils consomment de moins en moins, sans pour que soit pour autant supprimé l'ennui qu'a engendré la mort de leur imagination. Privés de rêves, ils se sentent vides, ils ne peuvent plus donner forme à l'avenir, même à un avenir comblé de possessions acquises par l'argent. Ils ne voient plus que le temps qui passe, les heures, les minutes, les secondes qui leur

restent à vivre, et cette vision tourne à l'obsession. Ils vivent dans l'angoisse de la mort, la seule pensée qui leur reste. C'est une espèce d'hystérie qui s'installe avec la perspective du vide en guise d'avenir.

Il s'est arrêté là. J'étais encore perdue dans sa démonstration, dont les mots me martelaient le cerveau. Tout à coup, il s'est tourné vers un petit homme grisonnant vêtu d'un costume lamé argent de coupe insolite, aux lèvres rouges et humides figées dans une espèce de moue, et lui a fait un signe de la main. « Simon, mon cher ami ! » s'est-il exclamé, soudain jovial et complètement transformé.

— Reste là, m'a-t-il murmuré, je reviens dans une seconde.

Il s'est éloigné à pas vifs pour rejoindre l'homme, avec qui il s'est mis à parler. Leurs corps se touchaient presque. Ils donnaient l'impression d'être de vieux amis intimes. J'en éprouvais de l'envie. Finalement, ils se sont séparés et Philippe est revenu vers moi.

— C'est un homme bien, Simon. Il est chef cuisinier à La Pirogue.

J'ai écarquillé les yeux. La Pirogue était le plus ancien et le plus fameux des restaurants de nouvelle cuisine.

— Il a été un des premiers à comprendre dans quel sens le monde était en train de changer. Il s'est rendu compte que les gens n'allaient plus acheter que deux sortes de choses : ce qui est indispensable, et ce qui les obsède. Alors il a inventé la nouvelle cuisine, qui se proposait de séduire tous les sens et qui était si difficile à réaliser que personne ne pouvait la reproduire. Elle est devenue populaire un certain temps, mais elle n'est jamais devenue une obsession. Tu sais pourquoi ?

J'ai fait non de la tête, sachant ce c'était ce qu'il voulait.

— Ce qu'il n'a jamais tout à fait compris, c'est que sa cuisine prenait tout simplement trop de temps à préparer. Que pour devenir une obsession qui dure, une mode doit poser un défi au temps.

— Au temps, pourquoi ?

J'étais un peu perdue.

— Parce que le temps nous rappelle que nous sommes en chemin vers la mort.

— Et qu'est-ce qui pourrait faire oublier le temps ? Le sexe ?

Il a secoué la tête.

— Non, même le sexe n'est pas assez efficace pour vendre. Il est tristement exploité par les publicitaires. Ils se jettent sur les images comme une nuée de sauterelles. Mais la réponse à ta question – et il fit un grand geste des mains comme un magicien –, elle est tout autour de toi, c'est la nourriture. Les hommes ne peuvent pas s'en passer. Elle est plus facile d'accès que le sexe, elle peut se consommer dans la solitude ou en compagnie. Elle peut remplacer le sexe, le précéder, le suivre ou l'accompagner. Si le sexe devient ennuyeux, on peut vivre sans. Mais que la nourriture nous ennuie ou pas, il faut bien manger.

— Mais se nourrir est une nécessité. Donc c'est ordinaire, ennuyeux. Comment est-ce que ça peut devenir une obsession ?

Mon incompréhension semblait le ravir.

— Un jour, je me suis dit : si le fait d'acheter satisfait des besoins créés par l'imagination, pourquoi la nécessité de satisfaire un besoin physiologique ne pourrait-elle pas coïncider avec la satisfaction d'un besoin imaginaire ? Et c'est à partir de là que j'ai pu concevoir ce grand magasin.

— Je... je ne comprends toujours pas.

Il m'a regardée pendant une seconde.

— C'était simple. Tous les ingrédients de l'obsession étaient déjà là. Mon génie a été de les réunir. Il a ouvert grand les bras : J'ai offert au système marchand un nouveau royaume à conquérir, un royaume sans limites. Et pas seulement ça. J'ai procuré de la satisfaction, en quantité inépuisable, et du soulagement devant la peur de mourir. Une satisfaction renouvelable quotidiennement. Tout à coup, les gens n'ont plus à se demander que vouloir, que désirer, à quoi rêver. Tout à coup, la vie a cessé d'être ennuyeuse. Ce que je vends, ce n'est pas de la nourriture, c'est de la vie. Et je m'enrichis avec chaque repas consommé.

J'essayais de digérer tout ce qu'il m'avait dit. Cela me paraissait fantaisiste, mais la preuve s'étalait autour de moi. Partout où je regardais, des gens beaux et habillés avec beaucoup de goût circulaient parmi les marchandises avec une expression de sérieux et de concentration. J'ai pris peur. Comment pouvais-je espérer satisfaire un homme aussi brillant que Philippe ?

J'étais arrivée au milieu d'un marché aux épices. J'ai éclaté d'un rire passablement hystérique en découvrant le paysage familier des piments de toutes les couleurs, tailles et formes, pendus en grappes énormes aux montants de charrettes en bois. Des pyramides de poudres, cannelle, cardamome, poivre rouge, orange ou jaune, curcuma, coriandre, gingembre, garnissaient des brouettes multicolores. Entre les bras de chaque brouette, était assise une poupée grandeur nature en costume traditionnel du pays d'origine de l'épice, entourée de pots en terre, de plats en cuivre et en laiton, de cuillères de formes étranges. L'arrière-boutique miteuse de l'épicerie

de mon oncle m'est revenue en mémoire. J'ai fermé les yeux et respiré à pleins poumons pour absorber les différentes senteurs de si belles épices, mais je n'ai senti qu'un arôme confus et poussiéreux. Puis leur parfum s'est précisé, comme en hésitant. Humble, effrayé, il n'avait rien de la puissance et de l'assurance des senteurs qui venaient si facilement à bout de l'odeur du pain dans la boutique de mon oncle. Ici, les effluves de beurre venus de la boulangerie toute proche étaient nettement dominants. J'ai secoué la tête en fronçant les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il y a ? m'a demandé Philippe, anxieux. Quelque chose ne va pas ?

— Elles n'ont pas d'odeur. Ou si peu, ai-je rectifié pour ne pas le blesser.

Son visage s'est éclairé et il a pris mon bras.

— Et alors ? Elles ont l'air bonnes, non ? Je suis le premier en Europe qui réussit à vendre des épices aux Français.

— Mais il faut qu'elles sentent. Comment peut-on cuisiner, sinon ? Comment peut-on dire si le plat est bon ?

— On n'a pas besoin de sentir pour goûter. Qu'est-ce que ça peut faire, si le goût est correct ?

Je me suis mise à rire. Il avait l'air boudeur d'un petit garçon à qui l'on vient de dire qu'il existe quelque chose qu'il ne peut obtenir.

— Ces épices-là n'ont pas d'odeur. Or, on ne peut pas cuisiner correctement si on ne sent pas les épices. On ne peut pas goûter non plus. Le goût commence dans le nez.

— Dans ce cas, ma chère, je devrais haïr la nourriture car je n'ai pas un bon odorat. Je ne l'ai jamais eu, depuis mon enfance, mais je connais ma nourriture. Arrête avec tes théories idiotes, elles ne font que prouver ton ignorance.

J'ai compris que je l'avais blessé. Soudain, je le voyais tel qu'il était physiquement : un homme d'un certain âge, lourd, aux yeux trop rapprochés et au visage gagné par l'embonpoint. L'espace d'un instant, il m'a fait pitié. Pendant que je le regardais, la colère a quitté ses traits et fait place au désir.

— Tu es belle quand tu es en colère, a-t-il dit doucement.

À ce moment, j'ai senti son odeur douceâtre de saucisse chaude qui se jetait sur moi pour me saisir. J'ai reculé, mais elle était plus rapide que moi, elle m'environnait de toutes parts. J'ai fait demi-tour et je me suis éloignée à l'aveugle dans les travées bordées de sacs dorés remplis de café en grains et de pots en cristal contenant du miel de toutes les nuances de couleurs, du brun rouille au jaune paille. J'ai plongé derrière une muraille de parmesan, et je me suis retrouvée dans un espace en demi-cercle entouré d'un aquarium de poissons aux teintes éblouissantes qui piquaient de la tête et ondulaient entre des coraux rouges. L'ensemble faisait l'effet d'un mur mouvant de couleurs. Du plafond, pendaient deux squelettes de poissons énormes, incrustés de berniques et d'algues. Je me suis arrêtée pour reprendre mon souffle.

Soudain un bel homme s'est trouvé à mes côtés. Dans l'école où j'allais à Nairobi, on nous avait lu des histoires tirées de la Bible aux réunions des élèves chaque lundi. Cet homme était exactement comme j'avais imaginé Jésus, avec des yeux en amande couleur de miel sauvage. Je l'ai regardé fixement, bouche bée. Il a souri avec compréhension et m'a touché les cheveux.

— Tout va bien ? Puis-je vous aider ?

J'ai levé la main à mes cheveux avec gêne.

— Oui, ça va mieux maintenant. Je cherchais désespérément quelque chose à dire. Ce sont de ma... magnifiques poissons que vous avez là.

Je me sentais rougir. Il m'a adressé un sourire lent et plein de chaleur :

— N'est-ce pas qu'ils sont beaux ?

Il m'a accompagnée jusqu'au comptoir dont il a désigné une extrémité. Il se tenait si près de moi que je sentais l'odeur de poisson et de sang sur son tablier.

— Celui-là, c'est celui que je préfère, un requin à griffes de la mer Baltique. Très rare, à la chair délicieuse. Vous voyez les cinq griffes au bord de son aileron ?

J'ai penché le buste par-dessus le comptoir et il s'est penché au-dessus de moi, le corps contre le mien. Nous sommes restés comme ça quelques secondes.

— C'est délicieux en steak, mademoiselle, a-t-il roucoulé dans mon oreille.

J'ai entendu des pas qui s'approchaient et l'homme s'est écarté vivement. Je me suis redressée. C'était Philippe. Il s'est approché de moi et a passé son bras autour de ma taille.

— Tu aimes notre service spécial clientèle ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? ai-je demandé avec un sentiment de culpabilité.

— Michel est un excellent vendeur, surtout avec les femmes. Il ne recule pas devant le contact humain, tu comprends. Ça les fait revenir, a-t-il expliqué avec un clin d'œil à l'autre.

Une femme est entrée, dans les soixante-dix ans, habillée d'un tailleur de tweed coûteux un peu passé de mode. Elle s'est avancée vers Michel, lui a mis le bras autour de la taille en ronronnant comme un chaton

affectueux. Il répondait dans la même veine, le bras autour de ses épaules.

J'ai reculé. Tout à coup, j'avais honte. Philippe s'en est aperçu et a éclaté de rire.

— Michel dit que les femmes sont comme les poissons. Une fois prises à l'hameçon, elles se tortillent dans tous les sens et elles saignent, mais ne s'enfuient pas.

En regardant de nouveau Michel, j'avais la nausée.

— Allez, tu en as assez vu. Je te ramène à la maison, a déclaré abruptement Philippe.

Nous sommes sortis par la porte principale. La voiture était garée le long du trottoir. Un vent froid et malicieux soufflait. Il s'est jeté sur moi, soulevant de mon épaule le pan de mon sari. Je l'ai ramené et serré autour de moi, intensément consciente du regard de Philippe. Dans la voiture, je me suis renversée contre la douceur moelleuse du dossier, les yeux fermés.

La voiture a démarré silencieusement. Je me suis tournée brusquement vers Philippe.

— Ça ne marche que si tout le monde désire la même chose, mais ce n'est pas le cas, si ?

Il m'a regardée sans comprendre.

— Mais de quoi parles-tu ?

— De ta théorie sur la vente. Tout le monde ne se donne pas la nourriture pour obsession.

— Mais je les fais changer d'avis. Je peux les faire vouloir tout ce que je veux qu'ils veuillent. Pour cela, une chose suffit : passer dans les journaux, dans les magazines et bien sûr, à la télé.

— Et moi alors ?

— Quoi, toi ?

— Tu peux faire de moi quelque chose que tout le monde veut ?

Il a ri.

— Facilement ! Si je le voulais. Ses yeux ont glissé vers mes seins. Mais je préfère te garder telle quelle pour moi tout seul.

Je me suis redressée avec colère.

— Pourquoi ? Pourquoi est-ce que je ne devrais pas changer ?

Il évitait mes yeux, regardait par la fenêtre. Puis il a répondu avec irritation :

— Tu ne devines pas ?

J'ai fait non de la tête. Il a approché son visage tout près du mien.

— Parce que si tu changes, tu te perdras. Ta culture répugne au changement. Les autres ne changent pas en bien, et ce serait pareil pour toi.

Ce qu'il disait me paraissait inepte.

— Es-tu sûr que je sois si différente de toi ?

— Bien sûr, ma belle. Et c'est ça qui est excitant.

J'ai voulu le défier.

— Pourquoi ? Ça ne te fait pas peur ?

— Non. Pourquoi ça devrait me faire peur ?

— Parce que moi aussi je pourrais te changer, te rendre différent de tout le monde ! ai-je crié avec passion. Je détestais sa suffisance.

Son visage s'est détendu, et il a hurlé de rire.

— Et alors ? Je n'ai pas peur de changer. Je sais que je suis différent, dépravé, même. Je rends les femmes folles, c'est ce qu'on dit. Tu n'as pas peur de moi ?

— P... pourquoi est-ce qu'elles ont peur ?

Je me sentais nerveuse, tout à coup.

— Elles disent que je leur fais du mal.

— Et c'est vrai ? ai-je demandé dans un murmure.

Il a haussé les épaules.

— Seulement quand elles m'ennuient. Il a pris mon menton doucement entre ses doigts. Mais toi, tu es différente des autres, si douce et pourtant impénétrable. Je ne crois pas que tu m'ennuieras trop vite. Il m'a touché les lèvres. Tu es comme un nouveau jeu extraordinaire dont je ne connais pas encore les règles.

Nous traversions le pont Neuf vers la rive droite. Les arbres portaient leurs couleurs d'automne, rouge et or, comme mon sari. Ils avaient l'air apprêtés comme des femmes pour une réception.

— Et si tu ne les découvres jamais ?

La transpiration perlait sur ma peau. Il m'a saisie par les cheveux et a attiré mon visage vers le sien.

— Ne t'inquiète pas, je trouverai.

3

Au bout de quelques semaines, il me semblait connaître Philippe depuis toujours, avoir toujours vécu avec lui. Je ne pensais que très peu à Maeve, à Bruno ou à Annelise. Même Olivier s'éloignait peu à peu dans les ombres de l'oubli, sauf quand j'écoutais de la musique. Mais ce n'était pas souvent. Philippe n'aimait pas le classique. Je pensais rarement à Lotti, à ma tante, ou à mon oncle. Ou même à ma mère. Il m'arrivait de me demander s'ils me reconnaîtraient en me voyant.

Quelque chose du grenier des Baleine me manquait, un vieux globe terrestre planté sur son axe de bois à un mètre du sol. Trop gros pour être un jouet, il avait perdu ses couleurs, et l'axe était un peu cassé, de sorte que la Terre se dressait toute droite comme une lune de conte de fées. Les différents pays se distinguaient par leur couleur, et les capitales par les petits carrés noirs qui entouraient leurs noms. Quand on branchait le fil à une prise, le pays sur lequel on posait le doigt s'éclairait. Je pensais de plus en plus souvent à ce globe depuis que j'étais avec Philippe. Chaque fois que nous embarquions sur un vol pour une destination lointaine, je me le rappelais avec nostalgie. Les doigts me démangeaient de suivre sur ses courbes les frontières du pays où nous nous rendions.

J'ai parlé du globe à Philippe un matin de bonne heure, à Mexico. Encore sous l'effet du décalage horaire, nous n'arrivions pas à nous endormir. Je lui ai décrit les heures que je passais, après avoir mis les enfants au lit, à faire tourner le globe sur son axe, les yeux fermés. Je posais le doigt dessus quand il s'arrêtait, en essayant de deviner sur quel pays il avait atterri.

Il a ri, puis tracé du doigt une ligne, de ma clavicule vers

le creux de mon cou.

— Pourquoi tu penses à ça maintenant ?

« Parce que je pense à la façon dont le monde a rétréci. Après tout, il n'est pas si grand qu'on le croit. » J'ai ouvert la bouche pour dire cela, mais ses yeux ne regardaient plus mon visage. Ils suivaient la main qui repoussait le drap de plus en plus bas, dénudant ma poitrine, puis ma taille.

J'ai plissé les yeux et pris un air mystérieux.

— Je ne peux pas te le dire.

Son regard est revenu se poser sur mon visage.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faudra que je te montre.

— C'est un jeu, alors ! a crié Philippe comme un petit garçon.

— Oui, c'est un jeu.

Je ne lui ai pas révélé qu'en jouant à ce jeu, j'avais un partenaire, Bruno.

Une nuit, alors que je faisais tourner le globe dans l'obscurité, il était entré si discrètement que je ne l'avais pas entendu. Il avait mis ses paumes sur mes yeux et murmuré :

— Le pays que ton doigt touche ressemble à ton sein gauche. Devine lequel c'est.

Je ne trouvais pas.

— C'est le Kenya, ma jolie.

— Oh, avais-je répondu sans comprendre, comment est-ce que le Kenya peut ressembler à mon sein ?

— Je vais te montrer.

De son doigt, il avait tracé la forme du pays sur mon sein, et le mamelon s'était dressé, à ma surprise. Je l'avais senti comme séparé de moi, distant.

— Et lui, c'est le mont Kenya, je suppose, avais-je conclu avec ironie.

Il avait ri avec délectation, et collé sa bouche dessus.

Je n'aimais pas ce jeu parce qu'il annihilait la magie opérée par la taille du monde – ses espaces inconnus gigantesques, ses peuples, ses langues, ses animaux, ses forêts – pour le réduire au gabarit de choses ordinaires – une cuisse, un sein, une oreille. On ne pouvait s'échapper dans un corps comme on le faisait dans le monde. Mais le globe et mon corps devenaient égaux, tous deux dans l'attente d'être possédés. Au fur et à mesure que je décrivais le jeu à Philippe, son sourire s'élargissait.

Avec lui, j'apprenais le monde d'une autre façon. Mon passeport, une copie de l'original resté chez Krishenbhai obtenue par Philippe auprès de l'ambassade du Kenya à Paris, se remplissait de visas de toutes les couleurs et toutes les formes. Chacun d'eux ne m'était accordé qu'après des vérifications humiliantes de la part d'un fonctionnaire zélé de Paris.

Quand nous revenions ensemble de l'étranger, Philippe et moi ne faisons pas la queue à la même porte de sortie. À la sienne, la police des frontières allait vite et se comportait aimablement. Devant la mienne, une file interminable de visages sombres s'écoulait avec lenteur. Je rêvais d'un passeport français qui me permettrait de passer par la même porte que lui. Mais la seule façon d'en obtenir un aurait été d'épouser Philippe. « Estime-toi heureuse avec ta carte de séjour, m'avait-il lancé un jour où j'avais abordé la question. Dans dix ans, tu te feras naturaliser. » Mais j'étais impatiente, et j'avais peur. Je ne m'imaginais pas capable de soutenir l'intérêt de Philippe même la moitié de ce temps. Avec un passeport français,

personne n'aurait pu m'atteindre, j'aurais été des leurs. Mais j'étais impuissante. Je devais me contenter de rêver des rêves de globe de verre.

Partout où nous allions, les impressions de mon esprit se fondaient en une seule, dominée par l'odeur de Philippe. Elle nous accompagnait partout, envahissait l'air que nous respirions dehors comme dans la maison, jusqu'à ce que je me sente suffoquer. Elle m'entourait comme un mur. Même quand il n'était pas là, son odeur, bruyante et accaparante comme lui, me suivait jusque dans la salle de bain et dehors, dans les rues des villes étrangères. Elle agissait comme un garde du corps et ne me laissait aucune vie privée. C'était à cause d'elle, j'en étais sûre, que les hommes me regardaient, que les femmes reniflaient distinctement à mon passage et que leurs chiens aboyaient.

Puis un jour, sans prévenir, Philippe est parti sans m'emmener. Son odeur s'est dissipée lentement, jour après jour. À mesure que la maison se vidait de cette trace, les pièces sombraient dans le silence, l'air qu'on y respirait paraissait froid et inerte. J'errais de pièce en pièce dans ce vaste décor d'appartement rempli des antiquités de prix qu'il aimait acheter, cherchant une petite bouffée de lui quelque part – sur sa chaise favorite, dans son bureau, dans son vestiaire aux énormes placards encastrés, dont la moitié était maintenant à mon usage. Je fouillais dans la salle de bain parmi les vieux vêtements qu'il avait jetés là avant de partir. Mais ils ont disparu peu après, remplacés par des odeurs propres et sans vie. J'ai même ouvert son placard à chaussures pour une odeur de lui.

Quand je ne l'ai plus trouvée nulle part, je suis retournée dans notre chambre et j'ai enfoui ma tête dans

son oreiller en inhalant profondément. Elle était là, nichée dans les fibres de pur coton, plus forte et plus concentrée, comme une essence sauvegardée dans la base huileuse d'un parfum. Pendant quelques secondes, j'ai presque perçu Philippe allongé à mes côtés, son souffle lourd recouvrant le mien, sa jambe jetée négligemment en travers de mon corps. Puis, à mesure que l'odeur disparaissait, mon angoisse est montée. Je fixais le plafond en me demandant : et s'il ne revenait jamais ? Et s'il cessait de me désirer, s'il se contentait d'envoyer un mot par l'intermédiaire du chauffeur me demandant de quitter la place ? J'étais certaine que le chauffeur et le cuisinier n'éprouvaient pour moi que du mépris. Il était écrit dans leurs yeux, à peine voilé, chaque fois qu'ils me regardaient. Ils savaient que je n'allais pas durer et ne faisaient aucun effort pour m'adresser la parole. J'ai cessé de sortir. Rien ne m'intéressait plus. Je ne voulais rencontrer personne. Je ne pensais plus qu'à Philippe.

Les jours se traînaient, s'allongeaient en semaines. Le manque atteignait un niveau tel que je n'étais plus capable de me lever le matin. Je restais couchée toute la journée dans le grand lit anonyme, suant et frissonnant en alternance, dans mes tentatives futiles pour me rappeler l'expression de Philippe et ses sentiments quand il me parlait la nuit. Je me demandais inlassablement ce qu'il voyait en moi. De quoi était fait le charme qui l'avait poussé à me choisir ? Comment pourrais-je le maintenir vivant si je ne connaissais même pas sa nature ? Les questions s'enchaînaient et tournaient en un manège sans fin jusqu'à vider ma tête de toute autre pensée. Et j'ai cessé d'exister en dehors de ces quelques questions.

J'ai tourné la tête sur l'oreiller. L'odeur de Philippe s'était évanouie depuis longtemps. Elle avait survécu une

quinzaine de jours avant de disparaître. Trois semaines s'étaient écoulées depuis son départ, et il ne restait plus trace d'elle. J'étais couchée, immobile, et je fixais le ciel par la fenêtre. La lumière paraissait s'élançer des murs et couler du plafond. Je pouvais presque la voir tomber en gouttes, comme s'il s'agissait de sueur, sur le lit, sur mon corps qu'elles recouvraient, glaciales, impitoyables.

Un jour enfin, épuisée par mon inactivité, je suis sortie faire des courses. L'odeur de mes vêtements neufs éloignait la peur, ramenait Philippe à la vie. À côté de lui, tous les gens que je connaissais me paraissaient insignifiants, sans ressort. Je repassais nos conversations dans ma tête. Personne ne comprenait les choses comme lui. C'était pourquoi je ne pouvais voir personne. En pensant à Annelise et Olivier, aux conversations ineptes de leurs amis, j'étais submergée par l'ennui. Je préférais sortir seule, avec la voix fantôme de Philippe pour toute compagnie. Au début, il m'avait toujours accompagnée dans mes courses, guidant mon œil vers le type de vêtements qu'il aimait me voir porter, me donnant des conseils sur ce qu'il fallait chercher. La première fois qu'il était intervenu auprès de la vendeuse, je m'étais rendu compte avec surprise et fierté qu'il connaissait mon corps mieux que moi. Je retournais dans les boutiques où il m'avait emmenée, contente de voir que les vendeuses me reconnaissaient. Et quand je payais avec la carte bleue que Philippe m'avait donnée, j'étais fière, non seulement de pouvoir acquérir de belles choses coûteuses, mais parce que la carte montrait que c'était lui qui me possédait.

Enfin il est revenu, chargé de cadeaux et débordant de faim. Pendant plusieurs jours, nous avons à peine quitté la chambre. L'atmosphère de la maison est devenue fluide,

vivante.

Plus tard, cette semaine-là, je lui ai parlé de l'odeur.

Nous étions attablés au coin d'un patio couvert dans un petit restaurant, près de l'avenue Georges-V. C'était un des favoris de Philippe, non pas à cause des trois étoiles que le Michelin avait décernées à Jean-Marie, son chef, un des meilleurs clients de Philippe au Bon Marché, mais parce qu'on y servait une caille au raisin qu'il affirmait être presque aussi bonne que celle de sa mère.

— Je t'ai manqué ? m'a-t-il demandé.

— D'abord juste un petit peu, puis de plus en plus, ai-je répondu honnêtement.

Il a pris l'air triste et demandé d'une voix de petit garçon :

— Pourquoi seulement un petit peu au début ? Ma belle, ça ne suffit pas. La prochaine fois, il faudra que je m'en aille plus tôt.

— Non, non, ce n'est pas ça du tout, ai-je lancé, atterrée à la seule pensée d'une nouvelle séparation imminente. Je t'en supplie, ne me quitte pas.

Son expression est devenue cruelle.

— Pourquoi ?

Je lui ai expliqué tout d'un trait :

— Tu comprends, quand tu t'en vas, ton odeur me tient compagnie, c'est presque comme si tu étais encore là. Elle me console. Mais elle commence à s'atténuer au bout de quelques jours. Alors je cours à travers la maison à la poursuite d'une petite trace d'elle comme une toxico en manque. J'ouvre ton placard, j'enfouis mon nez dans tes vêtements, dans ta taie d'oreiller, dans nos draps. Quand ton odeur a finalement disparu et qu'il ne reste rien d'elle pour me reconforter, il me semble que je deviens folle

tellement tu me manques.

Je ne lui ai rien dit de cette autre odeur qui me hantait toujours. L'odeur – un mélange d'huile, d'épice rance, de chou et d'urine – qui infiltrait la sienne, si bien que je devais m'inonder de parfums capiteux pour la dissimuler.

Je guettais sa réaction avec anxiété. Il gardait les yeux baissés sur la nappe.

— Philippe ? ai-je murmuré, la gorge sèche. Il a détourné le visage et regardé vers le restaurant. Pourquoi es-tu en colère ? Est-ce que j'aurais dû garder ça pour moi ? Ma voix n'était qu'un fil, tendu comme un câble électrique.

Il a continué d'éviter mon regard, et posé les yeux sur ses mains.

— Je ne sais pas quoi répondre. C'est la plus belle chose qu'on m'ait jamais dite.

— Alors pourquoi tu ne me regardes pas ?

Quand il a fini par lever les yeux sur moi, ils étaient brillants de larmes contenues. Il m'a regardée avec tant d'amour que j'ai éprouvé l'intensité d'une étreinte.

— Je n'ose pas te regarder parce que je veux t'emmener tout de suite à la maison et te faire l'amour, a-t-il dit en riant par secousses. Mais Jean-Marie serait très vexé, j'en ai bien peur.

De soulagement, mon corps s'est affaissé sur la chaise et j'ai réussi à lui adresser un petit sourire. Comme si les paroles de Philippe l'avaient suscité, Jean-Marie est arrivé.

— Monsieur Lavelle, quel honneur ! J'ai cru que vous m'aviez oublié, a-t-il commencé d'une voix de haute-contre.

— Et comment le pourrais-je, Jean-Marie ? Vous, le meilleur de mes clients, la publicité idéale pour mes

produits ! J'espère qu'on vous a bien soigné au Bon Marché en mon absence ? J'étais parti au Japon, et votre nourriture m'a terriblement manqué.

J'écoutais Philippe avec amusement. Il disait la même chose à chacun des trente restaurateurs qui étaient ses clients, et chaque fois il donnait l'impression que c'était la première. Les cuisiniers étaient vaniteux et la flatterie semblait les attacher plus étroitement à Philippe. Jean-Marie était aux anges.

— Au Japon ! Ils ne connaissent rien à la cuisine, là-bas. Mais si vous m'aviez prévenu, j'aurais produit un repas digne de vous, a-t-il répliqué en marquant à l'égard de Philippe la déférence qui convenait et un mépris très français pour la cuisine étrangère. Il m'ignorait complètement.

— Tout ce que vous préparez est mille fois digne de moi, a répondu gracieusement Philippe. Qu'est-ce que vous nous proposez ce soir ?

Le visage rougeaud de Jean-Marie s'est illuminé. À gonfler la poitrine comme il le faisait, il ressemblait à un pingouin.

— Comme entrée, je vous suggère une barbe de Barbe Bleue, suivie des cailles au raisin préférées de monsieur accompagnées d'œufs de jade dans un nid de serpents, fait de mes propres mains – et il tendit les siennes devant lui pour illustrer son propos –, et pour finir, une île noire dans un lac de sang.

Ses mains sont revenues se croiser devant son tablier et soutenir sa petite bedaine charnue.

— On dirait que vous êtes devenu bien sanguinaire en mon absence, Jean-Marie ! a plaisanté Philippe. Que peut bien être une île noire dans un lac de sang ?

Jean-Marie a haussé les sourcils en prenant un air

supérieur :

— Ah, ça, vous n'en pénétrerez les secrets qu'en y goûtant. Et encore, pas tous.

Philippe lui adressa le sourire d'un parent indulgent.

— Et comme vin ?

— J'ai un bon saint-émilion pour vous. Suivi de votre nuits saint-georges favori, puis pour le dessert, un vin qui sent l'abricot, avec un arrière-goût de noisette. Il vient de ma région, au-dessous de Bordeaux, et c'est un vin rare. Le propriétaire n'en produit qu'une centaine de bouteilles et ne vend qu'à ses amis. J'en garde vingt bouteilles, pour des clients très choisis.

L'enthousiasme de Jean-Marie agissait sur mon estomac. Je retrouvais mon appétit, décuplé par le quasi-jeûne auquel j'avais souscrit pendant l'absence de Philippe. Mais l'expression de celui-ci, détachée, indifférente, m'a surprise. Il a accompagné son « merci » d'un mouvement régalien de la tête qui disait à la fois son approbation et son désir de voir l'autre s'en aller.

Puis il s'est tourné vers moi et ses traits se sont adoucis, ses yeux se sont remplis de lumière. Je me suis renversée sur le dossier de ma chaise en me laissant envahir par la chaleur de son regard. Il m'a demandé d'un ton léger :

— Alors, dis-moi, ma chère, qu'est-ce que je sens ?

J'ai avalé ma salive. Ce n'était pas la question à laquelle j'étais prête à répondre en public.

— Est-ce que tu peux... Tu veux que te je réponde là, tout de suite ?

Une ombre est passée sur son visage, ses yeux ont perdu de leur chaleur. Il a pris un ton irrité.

— Évidemment, sinon pourquoi est-ce que je te

poserais la question ?

— Mais... en public ?

Cette idée me perturbait. Il s'est retourné avec impatience pour regarder autour de lui :

— On est entre nous, ici. Regarde, le restaurant est presque vide.

— Très bien.

Je buvais du regard ses yeux bruns pleins d'intelligence, le gris à ses tempes, les lignes de fatigue qui couraient sur son visage. Puis son cou, si curieusement large et épais qu'au-dessus sa tête paraissait toute petite, comme celle d'un léopard. Il m'a souri avec gourmandise, ses yeux caressant ma bouche avec douceur.

Brusquement, je ne me rappelais plus ce qu'il sentait. La panique enflait dans ma gorge.

Je me suis forcée à fermer les yeux, en me disant de rester calme, de me souvenir. Quand je les ai rouverts, il me regardait comme il l'aurait fait d'une chose qu'il vient d'acheter, d'un œil affamé et exultant, sûr de posséder.

— Hum, voyons voir. Tu as une odeur riche et lourde et sucrée et beurrée comme... comme – je cherchais le mot qui désignait un mélange de sang, de lait, de raisins, une sorte de saucisse. Comme... du boudin ! ai-je lancé d'un ton de défi en jetant un coup d'œil rapide vers lui. La comparaison ne l'avait pas mis en colère. Et quand on fait l'amour...

Il semblait sous l'effet d'un charme et me regardait avec intensité, immobile.

— Et quand on fait l'amour, ton odeur s'accroît, s'enrichit d'une note fruitée qui court juste sous ta peau comme le bouquet d'un vin. Ses bords s'enroulent autour

de moi et me soulèvent. Tout autour, il y a des odeurs de pluies tropicales, de sueur et de moisi, comme si on mélangeait terre, sel, eau, vin et poisson. Il y a un petit peu de tout dans ton odeur, des choses qui meurent et d'autres qui viennent au monde.

Emportée par ma propre description, je sentais une pression familière au bas du ventre. Je me suis arrêtée. J'ai serré très fort les cuisses l'une contre l'autre. J'aurais voulu que nous soyons ailleurs. J'ai regardé Philippe. Lui aussi était très excité. Il avait le visage bouffi et rouge, les yeux brûlants.

Il a tendu la main au-dessus de la table pour saisir la mienne.

— Très beau. Je veux t'emmener avec moi tout de suite pour que tu puisses me répéter ça dans les conditions adéquates. Tout à coup, il avait l'air presque timide. Puis les mots sont sortis d'une seule traite : Tu m'as beaucoup manqué pendant ce voyage. Je ne m'en suis pas rendu compte avant, mais c'était une espèce de test. Et tu l'as passé avec succès.

Son visage était empreint d'une frayeur respectueuse mêlée d'incrédulité.

— Rien ne m'a excité, même leurs plus belles femmes n'ont pas éveillé mon intérêt. Il s'est arrêté un instant avant de poursuivre, la voix rauque : Pendant tout ce temps, c'est à toi que je pensais, à ton visage, à son expression lointaine et à ses yeux clos quand il est sur l'oreiller au-dessous de moi. C'est drôle, avant de te rencontrer, je n'étais pas intéressé par les femmes exotiques.

Ces dernières paroles m'ont tirée de la brume de désir où je baignais. Je ne me sentais plus très exotique dans mes vêtements parisiens, soigneusement aspergée de parfum français.

— Sais-tu comment j'ai su qu'il fallait que je te possède ? Il a levé ma main à ses lèvres. À ta façon de manger un sandwich.

J'ai tressailli de surprise.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il s'est approché, la voix sourde de passion :

— Tu ne te rappelles pas ? Ton visage quand tu manges... Je ne pourrai jamais l'oublier. La transformation était incroyable. Tu es entrée effrayée et affamée. Puis, quand je t'ai donné ce sandwich, tes paupières sont tombées sur tes grands yeux noirs et j'ai cessé d'exister pour toi. Tu t'es mise à mastiquer. Tu avais une expression sérieuse, tu étais complètement absorbée dans la perception du goût. C'était... primitif. De l'instinct animal à l'état pur.

J'avais la gorge sèche. Je prenais conscience de l'espace à l'intérieur de moi qui réclamait satisfaction, crispant et décrispant ses lèvres avec insistance. Il s'est penché vers moi et a poursuivi plus bas, la voix intense :

— Je sentais ta faim. J'aurais voulu être dans ta tête, dans ta gorge, pour goûter la nourriture comme tu le faisais. Après quelques bouchées, ton visage a pris une expression méditative. Tu étais repue. Sa voix s'était réduite à un murmure : J'ai tout de suite compris que j'étais en présence d'un phénomène nouveau, inconnu. Chaque fois que je regardais une femme, je voyais ton visage et son expression de plaisir animal. Dès ce moment, j'ai su qu'il fallait que je te possède. Il fallait que je sache pourquoi tu avais cet air-là.

À ce moment précis, j'ai perçu, à la périphérie de mon champ de vision, l'éclat blanc d'un flash. On aurait dit qu'un voile était descendu sur les yeux de Philippe, mais il gardait toute sa contenance. La tête légèrement tournée

vers la salle, il souriait, au photographe ou à moi, je ne savais plus. Le moment avait perdu sa couleur.

— C'est une coïncidence ou tu les appelles pour les prévenir chaque fois qu'on va dîner au restaurant ? ai-je demandé d'un ton aigre.

— Qu'est-ce que j'y peux, si nous sommes photogéniques ? a-t-il répondu en ouvrant grand les yeux pour démontrer son innocence.

— Nous ? Il se peut que je sois photogénique, mais c'est toi qu'ils veulent photographier.

— Et alors, qu'est-ce que ça peut te faire ? Après tout, je fais ce que tu m'as demandé : je te rends célèbre.

— Tu parles d'une réputation ! Tu ne me laisses rien faire, sinon m'habiller et me déshabiller selon ton bon plaisir.

Jean-Marie en personne apportait le vin. Il a ouvert la bouteille d'une main experte, avec une vieille lame démodée, dédaignant, comme on m'en avait prévenue, le tire-bouchon moderne, puis l'a posée sur la table pour laisser le vin prendre l'air. En appui des bras sur la table, il a entamé avec Philippe une longue conversation technique sur les pronostics du bordeaux de la cuvée à venir. Ils sont passés du vin au football, puis au Tour de France. Mon esprit vagabondait.

Puis Jean-Marie a versé une goutte de vin dans un verre en cristal qu'il a tendu à Philippe afin qu'il puisse apprécier sa qualité. Mais Philippe m'a passé le verre. « Tiens, à toi l'honneur », a-t-il dit, et Jean-Marie a sursauté.

En prenant le verre des mains de Philippe, je sentais son désir monter vers moi. J'ai levé le verre à mon nez en agitant doucement le liquide. Puis j'ai respiré, tous près de la surface, le parfum qu'il dégageait.

Sucré et épicé comme la cannelle et la muscade, âpre

et terrien, avec un arrière-fond imperceptible de chaux. L'odeur m'emplissait les narines, délicate, mais définie et précise comme une gazelle. Puis, j'ai avalé une gorgée. Le vin glissait sur ma langue comme de l'huile, descendait sans effort dans ma gorge. Sous sa robe soyeuse, je percevais le corps qui maintenait unis ses divers éléments. Son odeur est alors montée progressivement, les sucs cachés jusque-là sous ma langue se sont libérés en l'exaltant, en la réchauffant, si bien que les vapeurs sont passées de ma gorge aux fosses nasales et au cerveau. J'ai bu une nouvelle gorgée sans faire de commentaire. À ce moment, je me suis aperçue que Philippe et Jean-Marie attendaient mon verdict.

J'ai acquiescé brièvement de la tête en essayant d'imiter la façon hautaine qu'avait Philippe d'exprimer ses désirs.

— Ça ira, ai-je dit à l'adresse de Jean-Marie, qui m'a regardée avec respect.

— Très bien, mademoiselle.

Après son départ, j'ai bu ce qui restait dans mon verre.

— Je t'ai perdue au profit du vin, hein ?

— J'en ai bien peur, ai-je répondu avec légèreté.

À quelque distance, une silhouette vêtue de blanc s'approchait de nous en zigzaguant entre les tables, tenant sur la main un plateau énorme. On aurait dit qu'il marchait sur l'air.

— Et tu vas me perdre une fois de plus, ai-je dit à Philippe sans quitter le serveur des yeux. Au profit du plat.

Quand il est arrivé, nous avons cessé de parler. La barbe de Barbe Bleue était un chèvre chaud et crémeux sur un lit de roquette, nappé d'un coulis de myrtille. Le goût prononcé et salé du fromage s'était transformé en une saveur chaude, douce, sucrée par le jus de myrtille

parfumé au miel, rehaussée d'une pointe de menthe. La légère amertume de la roquette ôtait à la douceur excessive de la sauce tout effet d'écoeurement et composait un goût si équilibré que j'en suis restée sans voix. Je me suis abandonnée à la délectation de ce plat si savamment élaboré.

D'une voix rude, Philippe m'a demandé :

— Dis-moi, qu'est-ce que tu ressens en ce moment ? À quoi tu penses en mangeant ce qui se trouve dans ton assiette ?

J'étais en train de porter la fourchette à ma bouche. J'ai suspendu mon geste.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Philippe a repris, comme s'il se parlait à lui-même :

— Je t'envie. Tu te perds corps et âme dans ce que tu manges. Même moi, je cesse d'exister pour toi. Parfois tu as cet air-là quand on fait l'amour. Tes yeux ne voient plus et tu as un visage radieux, encore plus beau qu'à l'ordinaire.

J'ai posé très doucement ma fourchette pour ne pas l'interrompre.

— Comment se fait-il que tu sois plus belle quand tu ne penses pas à moi ?

L'arrivée des cailles au raisin, sur un chariot démodé, m'a dispensée de répondre. Le serveur a débarrassé nos assiettes en silence et placé devant nous deux plats couverts. Ses yeux, nets et brillants derrière ses lunettes rondes, trahissaient sa jeunesse. Je me demandais s'il était étudiant et si oui, dans quel domaine. Nos regards se sont rencontrés et très vite détournés l'un de l'autre. J'ai remarqué que ses mains brunes tremblaient.

Après son départ, j'ai observé Philippe par-dessus les

dômes d'argent. Il avait un air lointain, sa tête semblait petite et fragile à côté d'eux. J'ai levé un verre rempli de vin pour le regarder à travers ce prisme. Ses traits se sont déformés, puis fragmentés en triangles et en carrés.

— Pourquoi tu me regardes de cette façon ?

J'ai levé les yeux par-dessus le verre. La réalité a repris lourdement sa place.

— Pourquoi tu as l'air triste tout à coup ? Tu ne veux pas de moi comme esclave ? a-t-il plaisanté. Sous la douceur de ses paroles, perçait un ordre : celui d'arrêter immédiatement d'être sérieux, et de jouer.

— Je ne suis pas triste, je réfléchissais, ai-je répondu en pensant à Philippe en esclave.

— À quoi ?

— Je me demandais si tu as aussi dévoré mes sentiments.

Il a éclaté d'un rire assuré.

— Dévoré tes sentiments ! Quelle stupidité !

Puis il est redevenu sérieux.

— Ne pense pas trop, ça ne te va pas.

— Est-ce que tu crois qu'en me possédant, tu possèdes aussi ce que je ressens ?

Son expression a perdu toute assurance.

— Non, ça n'a rien à voir, a-t-il jeté.

— Tu as peut-être raison, c'était stupide de ma part, ai-je concédé en hâte. J'ai frôlé son genou de la main. Je suis désolée. Mais je ne peux pas m'empêcher de penser quand je reste trop longtemps seule.

Jean-Marie est arrivé à ce moment-là pour découvrir les cailles de sa propre main. Elles étaient là, deux petits oiseaux sans tête à la peau croustillante et dorée, de taille identique, entourés d'un lit de vermicelle orange vif et de

deux parts de mousse d'épinards moulées en forme d'œuf. Tout à coup, je me suis sentie repue, comme si je venais d'avaler quelque chose de lourd et de dur.

Philippe a attaqué le plat à sa manière habituelle. Il ne mangeait pas proprement et des petites taches de sauce au vin éclaboussaient sa chemise. En sentant que je l'observais, il m'a regardée brusquement. J'ai souri. Il s'est mis à parler la bouche pleine. Je voyais la nourriture à moitié mastiquée derrière ses dents. Je me suis aussitôt sentie coupable et j'ai levé les yeux pour cadrer l'ensemble de son visage et m'intéresser à ce qu'il disait.

— Tu sais, ça y est, j'ai compris. Le secret de mon succès, c'est de m'être rendu compte que dans le monde actuel, la faim existe exclusivement dans le cerveau.

Incapable de m'arracher à la vue de la nourriture, j'ai répondu vaguement :

— L'odeur aussi a sa source dans le cerveau.

4

Pour connaître Philippe, il était indispensable de comprendre son rapport à la nourriture. Il ne la dégustait pas, il l'engloutissait, avant de l'oublier totalement. Cinq minutes après avoir consommé un repas de quatre plats, il ne se rappelait plus son goût, quel avait été le plat de résistance, s'il avait mangé chaud ou froid, s'il avait bu du vin rouge ou du blanc, et même pas s'il avait pris son repas seul ou en compagnie. Si bien qu'il avait toujours faim.

Philippe ne pouvait se souvenir de ce qu'il mangeait parce qu'il vivait sur un seul plan temporel, le présent immédiat. Ce qu'il voulait, il devait le réaliser au moment même de sa conception. Son désir frappait comme l'éclair et disparaissait tout aussi vite. Alors il fallait trouver quelque chose d'autre pour remplir le vide.

Philippe voulait me posséder parce que j'étais aux antipodes de sa façon d'être. Je vivais dans un temps constitué presque exclusivement de souvenirs. Peut-être avais-je toujours éprouvé du plaisir à me souvenir, peut-être était-ce un élément de ma personnalité, voire un élément inscrit dans mes gènes. Mais avec Philippe, c'était devenu un mode de survie. Car le Bon Marché était une maîtresse exigeante. Il fallait chaque jour la nourrir, la nettoyer, la protéger du vol et de la concurrence. Il fallait prendre soin de sa publicité en la maintenant en permanence sous les feux de la rampe. Comblar ses besoins gardait Philippe éloigné de moi la plupart du temps depuis que les médias ne trouvaient plus rien à révéler de nous. Quand il parlait, c'était comme je cessais d'exister. Le monde se vidait de tout et perdait ses couleurs. La pratique du souvenir était donc devenue pour

moi un moyen de rester vivante. Je méditais sur les moments que nous avons passés ensemble, je les laissais occuper progressivement l'espace de mes pensées jusqu'à ce qu'ils remplissent les heures et les jours, jusqu'à en oublier le monde extérieur.

Sentir était le stimulus qui m'attirait vers ce monde. Parce que l'odeur – j'en avais l'intime conviction – commence dans le cerveau. Philippe n'a jamais compris d'où venait mon plaisir, mais il en était envieux. À sa place, il prenait possession de moi, poussé par une jalousie étrange qui donnait à sa passion une tonalité brutale. Mais sa faim de moi, tout comme ses autres désirs, était de courte durée. Dès qu'elle était satisfaite, il l'oubliait. Et je devais constamment inventer de nouvelles façons de capter son intérêt.

Partant de cette connaissance bizarre, j'avais élaboré une série de petits jeux pour prolonger son plaisir. Le jeu des odeurs restait pourtant son préféré. Je lui décrivais ce que sentaient les différentes parties de son corps à diverses heures du jour, avant, pendant et après l'amour. Parfois nous prenions une ligne de cocaïne avant d'entrer dans le jeu. Enflammé de désir, il se jetait sur moi. Après l'amour, nous restions entrelacés, fatigués et contents, et nous parlions. Il me disait en quoi consistait son travail, me racontait ses voyages dans les capitales étrangères, partageant avec moi le plaisir que lui procurait son entreprise. C'était en effet la seule chose qui restait vivante dans sa mémoire. Je l'écoutais. J'offrais parfois une suggestion ou un commentaire sur ce qui avait eu lieu. Bientôt, notre vocabulaire d'odeurs a pris l'ampleur d'une langue à part entière, pure et indépendante, qui ne nécessitait aucune explication. Peu à peu, la signification du jeu s'est diluée dans la répétition, et il est devenu un

rituel, sacré par nature.

À vivre uniquement dans le moment immédiat, Philippe n'avait l'usage ni du plaisir, ni de la douleur que l'amour apporte. Pour aimer, on ne peut se passer de mémoire. Les moments de Philippe étaient vécus sans mémoire et sans culpabilité, mais cela signifiait que, telles des pièces vides, ils devaient être remplis.

Il collectionnait les antiquités afin de conquérir le passé, et ne voyait l'avenir que sous les traits du Bon Marché, son autoportrait en brique et en mortier. Sa déclaration d'immortalité.

Je me suis mis à étudier l'exotisme sous toutes ses formes, des objets anciens aux nourritures insolites. Je me suis inscrite à un cours où l'on enseignait la distinction entre les antiquités authentiques et les copies. Quand j'ai pensé en avoir appris suffisamment sur le sujet, je me suis mise à explorer les marchés spécialisés de France, à Lyon, à Strasbourg et à Amiens. J'ai voyagé en Belgique, en Suisse et même en Allemagne et en Autriche pour localiser les bibelots que Philippe affectionnait. Je déployais tous mes efforts pour me documenter sur leur histoire et je la reconstituais quand j'en perdais la trace. Je lui racontais des anecdotes sur ce que je lui achetais et il écoutait avidement.

J'ai cherché les fournisseurs des meilleures épices, fait poser des lampes spéciales, émettrices de chaleur, pour que s'exaltent leur odeur et leur couleur. Mais comme l'odeur dépend aussi de l'humidité, j'ai dessiné une fontaine parfumée qui répandait dans l'air l'odeur de la pluie sur la terre sèche. Et enfin, pour populariser les épices, les fruits et les légumes exotiques, nous avons engagé certains des meilleurs chefs de nouvelle cuisine pour expérimenter et créer un livre de recettes du Bon

Marché, qui est devenu un best-seller universel d'un jour à l'autre et qui a encore augmenté la popularité du magasin.

Mais plus Philippe réussissait en affaires, plus il passait de temps loin de moi à gérer son empire en expansion.

Pour combler les temps morts, je me suis mise à lire avec voracité. D'abord des magazines, dont le français plus courant est plus facile à comprendre que celui de la fiction, puis, à mesure que je connaissais mieux la langue, des romans, de la poésie, tout ce qui me passait par la tête. En conséquence, je devenais plus bavarde, je débordais d'idées.

— Mais qu'est-ce qui va se passer, Philippe, quand l'imagination de tout le monde sera épuisée ? Lui ai-je demandé un jour au lit.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Comment l'imagination pourrait-elle s'épuiser ? Ce n'est pas du pétrole, que je sache.

— Oui, mais si l'imagination des gens est perpétuellement occupée par les objets à acheter, ils perdent le pouvoir d'imaginer par eux-mêmes, non ?

— Et alors ? Il devenait légèrement impatient.

— Alors, à la fin, il ne leur restera plus aucune imagination et donc aucun désir d'acheter. Et quand l'imagination sera épuisée, que toute consommation s'arrêtera, est-ce que l'Europe sera détruite ? Qu'est-ce qui la remplacera ?

— Bien sûr que non, a-t-il répondu avec brusquerie. Vous, les Indiens, vous êtes illogiques. Tant qu'il naît des bébés, l'imagination ne peut pas se tarir.

J'ai souri. J'avais anticipé cette réponse-là.

— Mais est-ce que les bébés des gens qui ont perdu l'imagination naîtront avec leur propre imagination intacte ?

ai-je demandé d'un ton suave.

— Évidemment, chaque génération est différente.

— Mais ils restent les enfants de leurs parents. Ils ne peuvent pas être très différents. Si leurs parents subissent l'ennui, s'ils n'ont plus la capacité d'imaginer, comment leurs enfants peuvent-ils l'acquérir ?

— Parce que c'est une réalité biologique. Ils naissent avec de l'imagination comme avec des doigts et des orteils.

Il s'est redressé pour allumer une cigarette. Je craignais d'avoir perdu la partie.

— Mais il naît des enfants malformés tout le temps, ai-je dit un bout d'un moment de silence.

— Si tu avais fait des études, tu saurais que statistiquement, leur proportion est négligeable.

— Je me demande si l'imagination des enfants se remplit plus facilement que celle de leurs parents, et si par conséquent ils s'ennuient de plus en plus vite.

— Leur imagination est excitée par des choses différentes, c'est tout. Ils ont moins peur, leurs désirs sont plus audacieux, plus impatients. Ils veulent les réaliser sans attendre.

— Mais quand les choses qui excitent leur imagination s'épuisent, leur imagination en fait autant. C'est un cercle vicieux.

Il n'a pas répondu tout de suite. Je me suis soulevée sur les coudes et je l'ai regardé avec un air de victoire.

— Alors, professeur, quelle solution proposez-vous ? a-t-il demandé, sarcastique.

J'ai fait semblant de réfléchir, alors que l'idée me trottait dans la tête depuis plus d'un mois.

— Peut-être que c'est pour ça qu'on passe d'un pays à

l'autre, là où les techniques de vente n'ont pas atteint le même niveau, où elles n'en sont pas au stade de l'imagination.

Il a éclaté de rire, et repris son air supérieur.

— Petite idiote, on vend de la même façon dans le monde entier. On change de pays pour gagner de l'argent, un point c'est tout.

Les séjours de Philippe à Paris se faisaient de plus en plus rares. Je me sentais vide et irritable la plupart du temps. J'ai cessé mes voyages en quête d'antiquités. Ils avaient perdu leur sens puisque Philippe n'était presque plus jamais là. Les objets disposés çà et là dans la maison prenaient la poussière, témoins de mon impuissance à le retenir. Mais ce n'était pas de ma faute, il m'avait volé mon énergie. J'avais perdu ma volonté de sortir seule. Je me sentais laide et vieille. J'avais honte de rencontrer les gens qu'il m'avait fait connaître, et peur de leur voir une expression de triomphe dans le regard. Je n'avais pas le courage d'affronter Olivier ou Annelise. Le monde extérieur me rappelait que Philippe n'était pas près de moi. Je redoutais de passer devant les affiches publicitaires du Bon Marché sur lesquelles il figurait en gros plan, un sourire assuré aux lèvres. Dans ma frustration, je me suis tournée une fois de plus vers l'art culinaire. Mais cette fois pour apprendre la cuisine française auprès d'Alfredo, le cuisinier du père de Philippe, gérant du Bon Marché. Je l'ai obligé à m'enseigner la préparation de tous les plats que la mère de Philippe préparait jadis. Après quoi, je lui ai demandé de m'initier à d'autres recettes, encore plus subtiles et sophistiquées. En matière de cuisine, la conception française se révélait très différente de la conception indienne. Le secret d'un plat réussi résidait moins dans la

façon de le relever et de le cuire que dans le temps de cuisson et le choix et la proportion des ingrédients. J'ai appris à cuisiner de mémoire, et avec mes yeux, laissant de côté le goût et l'odorat jusqu'à ce que je sois sûre d'avoir assimilé correctement les autres aspects de la question. Puis j'ai commencé à improviser en utilisant ma connaissance des épices pour créer de nouvelles sauces.

Je cuisinais d'énormes repas très élaborés en attendant Philippe. Et quand il revenait enfin de ses voyages, de ses soirées, de ses inaugurations de nouvelles succursales et de ses nuits blanches, il nous dévorait, eux et moi.

Mais ces moments étaient de courte durée. Car Philippe n'était jamais satisfait. Il se lassait du jeu, de moi, et de l'appartement qui était devenu mon domaine plus que le sien. Il lui fallait plus. Il lui fallait quelque chose de réel, venant du monde qui m'était hostile, le monde extérieur. Il avait besoin d'un nouveau défi, d'un nouveau projet, d'un nouvel agencement du magasin.

— Je crois qu'il est temps de repenser la décoration du Bon Marché, a-t-il déclaré un matin au petit-déjeuner.

— Mais tu l'as déjà rénovée l'année dernière dans la section des produits du monde entier, tu as réorganisé le département des articles ménagers à Bruxelles il y a six mois, et changé les éclairages à Rio au trimestre dernier. Jusqu'où veux-tu donc aller ? ai-je demandé, exaspérée. Tu n'en as pas assez fait comme ça ?

— Assez ? Assez n'existe pas. Dire assez, c'est mourir. Il faut être constamment en train de faire quelque chose, sinon la presse vous oublie. En l'occurrence, je pensais au magasin de Paris. La grande dame se fait vieille. Les gens vont se lasser d'elle.

— Ce n'est pas l'avis des livres de comptes.

— Les livres de comptes sont en retard d'un an sur

l'actualité, ma chère. Et c'est moi qui te le dis. Je le sens là, dans mes tripes. Les gens commencent à en avoir marre du Bon Marché. Le Bon Marché commence à les ennuyer.

— À les ennuyer, ou à t'ennuyer, toi ? Tu n'es jamais à Paris, comment est-ce que la grande dame peut t'ennuyer ?

— Je n'ai pas besoin d'être là pour savoir de quoi elle a besoin. Elle fait partie de moi, a-t-il répliqué en regardant la salière d'un air maussade. Je l'ai négligée trop longtemps. Il est temps de lui rendre sa visibilité.

Et moi, pensais-je avec colère, quand est-ce que je retrouverai ma visibilité ? Mais je ne pouvais pas lui poser la question. Il se délecterait de ma douleur. Il en ferait un nouveau jeu. Mais sur ce jeu-là, je n'aurais aucun contrôle. Il fallait que je me taise.

— Si tu veux rendre sa visibilité au Bon Marché, lance une campagne publicitaire.

Il a ouvert la bouche pour me ridiculiser... et l'a refermée.

— Une nouvelle campagne publicitaire, mais oui ! s'est-il exclamé avec ravissement. Nous n'avons pas fait ça depuis l'ouverture du magasin. Brillante idée ! Et pour la préparer, je devrai passer plusieurs mois à Paris. Avec toi, a-t-il ajouté avec condescendance, afin de me montrer que tous mes efforts pour dissimuler ma détresse d'esseulée avaient été vains.

Je me suis levée en hâte et j'ai quitté la pièce.

C'était décidé. On a contacté le publicitaire, M. Binet, un ami de longue date de la famille. Son entreprise avait beau connaître le succès, il avait réussi à sauvegarder son humour et sa lenteur. Chaque fois qu'il venait à la maison, il prenait le temps de parler avec moi. Philippe l'a convié à

dîner à la maison. Je me réjouissais d'avoir un invité après si longtemps. Je voulais qu'au moins un des amis de Philippe sache que j'existais toujours.

La sonnette a retenti à sept heures. L'homme qui se tenait à la porte n'était pas le vieux M. Binet, mais un bel homme de trente ans à peine. Son visage s'est éclairé en me voyant.

— Oui, monsieur, qu'est-ce que vous voulez ?

L'homme s'était sûrement trompé d'adresse. Dommage, il avait l'air sympathique.

Il m'a souri. Il avait de belles dents, blanches et régulières.

— Mon nom est Marc Després. Je suis le concepteur-créateur principal de M. Binet. Il a été obligé de s'absenter de Paris pour raison familiale.

La femme de M. Binet avait dû se plaindre d'être négligée et M. Binet avait cédé. Le nouveau venu me regardait d'un air admiratif. Tout à coup, l'horizon s'éclaircissait.

— Tant pis, ai-je dit avec un sourire et un haussement d'épaules pour attirer son attention sur leur nudité. Je vous en prie, entrez.

La conscience de mon pouvoir de séduction me donnait le frisson. Nous nous regardions.

— Je suis désolée que M. Binet n'ait pas pu venir. Rien de grave, j'espère.

— Non, mais il avait prévu un dîner ce soir chez lui, et cette réunion a été décidée au pied levé. C'est dommage, a-t-il répondu sans broncher.

J'ai ri et ma tension s'est évaporée. Il s'est joint sans retenue à ma gaieté, avant de reprendre :

— Dommage pour M. Binet, mais pour moi, c'est une

chance. J'ai beaucoup entendu parler de vous. Et j'ai vu des photos de vous.

— Il y a des années de ça !

J'étais surprise qu'il se souvienne de l'époque où le visage de Philippe et le mien s'étalaient dans les magazines.

— Peut-être est-ce pourquoi elles sont loin de vous faire justice, madame, a-t-il répondu avec douceur.

— Je ne suis pas mariée, appelez-moi Lîla.

— Lîla ? Quel joli nom.

C'était de toute évidence un homme galant, grisant comme un verre de vin.

À ce moment, Philippe est apparu, l'air surpris. Il s'est renfrogné quand je lui ai présenté le remplaçant de M. Binet. Il semblait trouver l'homme trop jeune à son goût et donnait libre cours à son agressivité.

— Pourquoi est-ce que M. Binet n'a pas pu venir ? C'est son budget le plus important, et il faut qu'il délègue quelqu'un ? Et pourquoi vous ? Qu'est-ce que vous connaissez à la publicité du Bon Marché ?

Puis il s'est tourné vers moi et m'a dit en anglais :

— Comment est-ce que je peux discuter avec ce blanc-bec ? Dis-lui de partir.

J'étais sûre que M. Després parlait l'anglais et je le regardais avec inquiétude. Mais il n'avait pas l'air vexé du tout. Il s'est adressé à Philippe :

— Il se trouve que je connais assez bien le budget du Bon Marché. Je m'occupe du dossier depuis quatre ans.

En se tournant imperceptiblement vers moi pour m'intégrer dans la conversation, il a poursuivi :

— Vous avez une sensibilité extraordinaire. L'attention que vous portez à chaque détail, à la texture, au goût et

même à l'odeur, transparaît clairement dans chacune de vos recettes.

Il ne m'avait pas quittée des yeux en parlant. J'étais perplexe. Savait-il que c'était moi qui avais veillé à la présentation des produits ?

— Eh bien, je suis ravi que ça vous ait plu, a répondu Philippe, amadoué, d'un ton bourru, en lui tendant la main. Je ne savais pas que vous vous étiez occupé de cette publicité. Binet, ce vieux filou, ne me l'a jamais dit. Mais le monde est ainsi fait, pas vrai ? On fait travailler les autres et on ramasse les lauriers. Il a éclaté d'un rire sonore, en mettant le bras autour des épaules de son visiteur. Vous devriez rester dîner avec nous, tout compte fait. Lîla adore cuisiner, et elle serait déçue si personne ne mangeait ce qu'elle a préparé.

Soudain, je me sentais de nouveau laide.

— Je... je vais voir où en est la cuisson, ai-je bégayé avant de me précipiter vers la cuisine.

À mon retour, Philippe était en train de montrer sa nouvelle acquisition, un miroir Art déco qu'il avait déniché dans une galerie bruxelloise chic, mais excessivement chère. À mon avis, il s'agissait d'un faux.

— Vous aimez les antiquités ? ai-je demandé à Després quand Philippe s'est trouvé à court de phrases.

— Oui, mais je ne les collectionne pas. Je préfère les regarder.

— Heureusement pour vous. Vous ne pourriez pas vous les offrir, de toute façon, a remarqué Philippe.

— Je les aime à cause des détails. Quand on s'y intéresse, on apprend à regarder de près, à apprécier toutes les subtilités qui président à leur fabrication.

— À quoi bon aimer quelque chose qu'on ne peut pas

posséder? a raillé Philippe.

— Parfois, on ne peut pas s'en empêcher, a dit Marc.

— Et connaître, c'est aussi posséder, ai-je ajouté, incapable de tenir ma langue.

— Absolument, a-t-il renchéri avec un sourire ravi, connaître quelque chose, c'est le posséder pour toujours.

— Vous le croyez vraiment? ai-je demandé avec intérêt. Pourquoi?

— Pour toujours ! a coupé Philippe. Toujours n'existe pas. Nous mourrons tous un jour, voilà tout. Point final.

Il s'est tourné vers Després.

— Assez papoté. Passons dans mon bureau pour discuter du projet.

Leurs pas se sont éloignés et j'ai entendu la porte se refermer sur eux.

Ils ont poursuivi leur discussion d'affaires pendant tout le dîner.

— Il y a des gens qui nous plagient partout, à Lyon, à Genève, à Tôkyô. Vous savez pourquoi?

Després s'est agité nerveusement sur sa chaise.

— À cause de l'ampleur de votre succès?

— Oui. Parce que nous avons réinventé la nourriture. Je vends de la sensualité, de l'esthétique, de la séduction. Je transforme l'acte de se nourrir en obsession, en quelque chose qui dépasse de loin le désir. C'est pour ça que je suis devenu un symbole de succès.

Després, en bon acolyte, acquiesçait d'un léger mouvement de tête, mais sans rien dire.

— Mais mon succès est mon pire ennemi. Une fois lancée, l'idée a été la proie de tous les plagiaires, des imitateurs du tiers-monde, des escrocs. Je l'ai inventée, mais je ne touche aucun droit d'auteur dessus comme

vous le faites dans la publicité.

Mon esprit s'était mis à vagabonder. Les vantardises de Philippe m'ennuyaient. Ils avaient à peine touché au plat, qui refroidissait peu à peu. En mûrissant, son odeur tournait à l'aigre, déplaisante comme celle d'un vieux fromage. Je m'étais donné beaucoup de mal pour le préparer, j'avais même renvoyé le cuisinier pour tout faire moi-même. Mais il serait consommé plus tard, je le savais. Philippe se jetterait dessus une fois débarrassé de l'invité. Després avait très peu mangé. Quand mes yeux se levaient vers lui, je me rendais compte avec un tressaillement que les siens étaient posés sur moi. Nous détournions tous deux le regard avec gêne et je m'obligeais à écouter Philippe parler.

— Puisqu'on ne peut pas poursuivre les plagiaires, il faut changer, trouver une autre dynamique, un autre parapluie sous lequel on puisse vendre.

Il s'est arrêté pour reprendre son souffle.

— C'est pour ça que j'ai besoin de vous. Je voudrais que vous m'apportiez quelque chose de différent, qui me redonne une place bien à moi.

— J'en serais très honoré.

— Mais à part ça, vous avez des idées ?

Després a cligné des yeux.

— Je ne sais pas, a-t-il dit finalement. J'ai quelques difficultés à réfléchir, ce soir. Et vous, madame, avez-vous une idée ?

— Moi ? La sollicitation me prenait par surprise. Peut-être que vous devriez trouver un débouché à ces odeurs, ai-je improvisé en désignant le plat auquel ils n'avaient pas touché, ça, ce serait nouveau.

— Ne parle pas comme une idiote, a lancé Philippe,

Després va te prendre pour une folle.

— Désolée... Je plaisantais...

J'ai jeté un coup d'œil inquiet en direction de notre invité. Il avait l'air de penser à quelque chose.

— Mais non, attendez, c'est une excellente idée ! Le ton de sa voix était chaleureux. Pouvez-vous nous en dire plus ? Comment est-ce que vous verriez ça ?

— Oh, je ne sais pas... C'était une bêtise. Une façon de signaler que le plat est en train de refroidir. Rien de plus.

Després a balayé mes excuses.

— Beaucoup plus, j'en suis sûr. Ne vous dénigrez pas. Vous voyez les choses d'un point de vue neuf, inédit. Vous remarquez des choses qui échappent aux Occidentaux.

Plein d'enthousiasme, il s'est tourné vers Philippe.

— L'odeur pourrait être notre troisième angle d'attaque, une ligne de percée originale, une façon d'infiltrer le subconscient des gens sans qu'ils s'en aperçoivent. Plus puissante que les mots et que les images. Inconnue, inexplorée, différente.

Philippe a interrompu son flot d'adjectifs.

— Quand vous aurez fini de faire de l'humour avec elle, on pourra revenir aux choses sérieuses ? Je suis très occupé, je ne vais pas passer la nuit à écouter n'importe quoi.

— Ce n'est pas n'importe quoi, monsieur, a répliqué calmement Després, c'est l'idée la plus fraîche que j'aie jamais entendue. Il est seulement nécessaire d'y travailler pour savoir comment la présenter.

Le visage de Philippe a viré au noir.

— Fraîche ? Vous voulez dire qu'elle pue, oui ! J'ai une entreprise à protéger, une entreprise fondée sur sa réputation d'intégrité, de qualité.

J'étais surprise d'entendre Philippe parler de cette façon, lui qui ne se lassait jamais du jeu des odeurs.

— Mais est-ce que les gens ne réagiront pas aux odeurs fortes par la frayeur ? Avec pour conséquence qu'ils n'achèteraient plus ? ai-je demandé.

— Pas si on s'y prend correctement, a répliqué Després avec vigueur. Nous n'utiliserons pas d'odeurs trop fortes ou trop facilement identifiables. Nous ferons dans la fantaisie. Après tout, c'est l'idée d'odeur, pas l'odeur, que nous voulons vendre.

Brusquement, je me suis énervée.

— Qu'est-ce que entendez par « l'idée d'odeur » ? Une odeur n'est pas une idée. C'est du réel. Tout a une odeur, et l'odeur se transforme constamment, selon le traitement qu'elle reçoit. Une odeur est un monde... et une mémoire.

Mais Després a écarté mes objections avec légèreté.

— C'est le concept qui est unique. Les odeurs sont insignifiantes, elles peuvent être légères et plaisantes, facilement oubliables. L'important, c'est que nous soyons les premiers à associer l'idée d'odeur à un produit alimentaire. Un produit du Bon Marché.

Je m'attendais à ce que Philippe mette l'homme à la porte. Mais à ma surprise, il avait son visage impavide d'homme d'affaires, et les yeux comme des pierres.

— Comment on s'y prendrait ?

— Par les magazines, comme les publicités pour les parfums ? ai-je plaisanté.

Nous n'étions plus trois personnes unies par le repas et la conversation, mais trois espèces différentes d'êtres, écartés les uns des autres par le tourbillon de nos pensées respectives. Mais nous continuions à parler.

— Un parfum de fine table ! Voilà une idée foncièrement

originale. Félicitations, madame! s'est exclamé Després.

Philippe a coupé sèchement:

— Bon, ça suffit. On part sur quelle somme?

Je me suis mise à rire. Je ne pouvais pas me retenir. Le rire se déversait hors de moi, un rire fou qui n'en finissait pas, qui cherchait à combler les gouffres qui nous séparaient et se répandait comme du ciment sur les ruines de notre dîner.

Philippe a fini par me gifler, et je me suis calmée. J'ai porté la main à ma joue brûlante, puis je me suis adressée à Després:

— Excusez-moi.

Je me suis levée, j'ai commencé à débarrasser les assiettes encore pleines. Després a voulu m'aider, mais Philippe l'a fait rasseoir.

— Laissez-la faire. Nous avons encore des choses à discuter.

Quand je suis revenue, il n'y avait plus personne à table. J'entendais le jeune homme parler avec animation dans l'entrée. La voix de Philippe, basse et caverneuse, lui répondait. Je ne distinguais pas les mots de leur conversation. Ils se sont mis à rire. D'un rire d'homme, bref et circonscié. Suivi d'un raclement de gorge.

Je me suis servi un verre de vin que j'ai bu très vite. J'ai voulu le remplir de nouveau, mais la bouteille était vide. Alors, j'ai levé à mes lèvres le verre aux trois quarts plein de Després et je l'ai bu.

J'ai entendu la porte se refermer. J'ai retenu mon souffle. Quelques minutes plus tard, les pas de Philippe ont traversé l'entrée et se sont éloignés hors de portée de mon ouïe.

J'ai fini de débarrasser la table. Dans la cuisine, j'ai jeté

le contenu des assiettes et je les ai empilées dans l'évier. Je les ai regardées un moment, puis j'ai tourné le robinet. J'ai laissé la cuve s'emplier tout en nouant les cordons d'un tablier à ma taille et en passant des gants de caoutchouc. Le bruit de l'eau me calmait.

Quand j'ai eu fini, j'ai sorti une bouteille de vin du réfrigérateur et, armée de deux verres en cristal en forme de lis, je suis partie à la recherche de Philippe. L'appartement était plongé dans l'ombre. Seule la clarté de la lune se déversait par la fenêtre. Philippe était étendu sur le lit, nu, un bras derrière la tête.

Je me suis approchée de lui, mais il n'a pas bougé. J'ai posé la bouteille et les verres près du lit.

— Je t'ai apporté ton vin favori. Tu en prendras bien un peu ?

Il n'a pas bougé.

J'ai rempli un verre et je l'ai bu à petites gorgées. Il était très léger, vert, comme la groseille à maquereau et l'herbe fraîchement coupée. Je sentais le liquide désintégrer les sédiments de goûts dans ma bouche, effacer leur souvenir de mon palais. Bientôt, il arriverait au cerveau et effacerait aussi le souvenir de cette soirée.

— C'était un drôle de dîner, hein ? ai-je commencé pour rompre le silence. Et Després est amusant.

— Amusant ! Un imbécile, oui ! a craché Philippe. Je ne comprends pas ce que Binet lui trouve.

Il m'a pris le verre des mains et s'est mis à boire. J'ai commencé à me déshabiller.

— Il doit avoir une haute opinion de lui s'il lui confie le budget du Bon Marché.

— C'est un con.

— Ce n'était pas une si mauvaise idée pourtant, de

créer des parfums de nourriture pour la nouvelle campagne. Il m'a semblé que tu étais d'accord, tout à l'heure.

— Se servir d'odeurs pour vendre ? Quelle ineptie ! Ça ne marcherait jamais. Les odeurs, c'est sale, il n'y a que les esprits détraqués pour imaginer des choses pareilles. Je ne voulais pas t'embarrasser en face de lui en disant ce que j'en pensais. Mais il m'a donné la nausée avec ses flatteries. Ça me dégoûtait de le voir baver d'admiration devant toi. Je veux travailler avec des hommes, pas des courtisans. Parfum de fine table, tu parles !

Je l'écoutais, atterrée. Pourquoi restait-il avec moi, dans ce cas ?

— Mais pourquoi ? Pourquoi ça ne marcherait pas ? Tu aimes m'entendre parler d'odeurs.

Il a gardé le silence un instant avant de reprendre :

— Ce n'est pas la même chose.

— En quoi c'est différent ?

— C'est du domaine de l'intimité.

— Mais tu aimes ça, je sais que tu aimes ça.

Il m'a regardée avec lassitude.

— C'est possible. Mais c'est parce que je suis différent. Les plaisirs normaux, ceux des Européens normaux, ne me satisfont plus.

— Il n'y a rien d'anormal à être sensible aux odeurs. C'est naturel.

— L'odeur, c'est comme la saleté. Il y a des gens qui l'aiment. Qui trouvent ça naturel. Mais la saleté n'est pas un objet désirable. Pas plus qu'elle ne fait vendre les pommes de terre bio.

— L'odeur n'a rien à voir avec la saleté !

Je me suis levée, furieuse. Mais il m'a tirée pour me

ramener sur le lit.

— Ne sois pas idiote. L'odeur est sale, malpropre, occultée. C'est pourquoi elle est excitante, érotique et sauvage, comme toi. Il me frottait le ventre tout en me parlant. Puis il a tiré mon slip vers le bas et enfoncé ses doigts dans la chair de ma fesse : Mais tu ne peux pas changer l'ordre des choses, mon amour. Ce serait le chaos. Il s'est saisi de ma main, l'a serrée autour de son membre. Et les gens te prendraient pour une folle. On t'enfermerait à l'asile.

Je me sentais disparaître peu à peu, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une main sans force tenant un roc doux et glissant. Alors Philippe a entouré ma main de la sienne et l'a maintenue fermement tout en se balançant d'avant en arrière jusqu'à ce qu'il bande, tout en parlant.

— L'ordre des choses ne doit pas être menacé, certaines choses doivent rester dans l'ombre.

— Philippe! ai-je crié, incapable d'en supporter plus. Je t'en prie, ce n'est pas possible. Notre plaisir ne peut pas être sale.

L'obscurité est tombée comme une couverture, protégeant l'ordre de son monde. Au-dessous, mon corps se changeait en cloaque.

Il a baissé le regard sur moi et l'y a maintenu un long moment. Enfin, il a dit :

— Toi, ma douce, tu es une petite sauvage. Et les sauvages n'ont pas de morale. C'est pour ça que tu m'excites encore après toutes ces années. Tu as ouvert la porte d'un domaine interdit. C'est là que tu vis, dans ton petit taudis d'odeurs, de sexe et de décomposition. Tu t'y complais. Je ne comprends pas ce qui alimente ta passion, ça doit être une maladie, sinon ça ne durerait pas tout ce temps.

Le sang me battait aux tempes, mes yeux se révulsaient. Je me suis mise à gémir :

— Non, non, non... Une puanteur terrible montait de dessous ma peau, venue d'un égout de Nairobi où l'on jetait les chiens morts.

Sa main a voulu me toucher la joue. Je me suis rétractée. Soudain son visage était là, juste au-dessus du mien, l'air inquiet.

— Je ne voulais pas dire ça. Ça me plaît que tu me préfères à de jeunes punks comme Després, a-t-il dit en farfouillant dans mes cheveux.

— Laisse tomber.

Je lui ai tourné le dos et me suis pelotonnée sur le côté. Il s'est allongé près de moi. Je me sentais prisonnière. Je me demandais, lugubre, comment j'allais pouvoir continuer à vivre avec lui. Son doigt traçait une ligne le long de mon dos.

— Tourne-toi vers moi. Je t'ai pardonné.

Qu'avais-je donc à me faire pardonner ?

— Tourne-toi, je veux te voir, a-t-il ordonné d'une voix aiguë en m'empoignant par les cheveux pour me rejeter la tête en arrière.

— Arrête, tu me fais mal ! ai-je hurlé. Et je lui ai mordu la main.

Il m'a lâchée aussitôt.

— Maintenant tourne-toi. Son ton était calme. Je me suis tournée lentement.

— Voilà qui est mieux.

Il m'a souri, et ses yeux ratissaient mon visage. J'ai voulu lui rendre son sourire, mais mes joues étaient comme prises en glace.

— Maintenant dis-moi ce que je veux entendre, a-t-il

gazouillé d'une voix de bébé. Sur ses traits se lisait une jouissance anticipée.

— Te dire quoi ?

Il a eu une moue puérile.

— Tu sais bien ce que j'ai envie d'entendre.

Alors, j'ai compris. Il voulait jouer au jeu des odeurs. Il attendait que je commence. Je revois le jeu commencer.

— Je veux entendre ces mots-là... Il se lèche les lèvres.

— Quels mots ? Je l'asticote.

— Des mots d'odeurs, répond-il avec gourmandise. Le rituel m'enveloppe dans son étreinte. Les mots s'agitent dans ma tête.

— Des mots comme... dit-il de sa voix de bébé.

— Des mots comme... – j'imité sa voix de bébé – comme tes aisselles ont une odeur hurlante de métal contre les dents. Et te dirai-je que ton haleine sent le pétrole, celui qui se mêle à la graisse d'un corps embrasé dont la chair grésille. Et ton...

Je m'arrête. Ses yeux ont un regard vitreux, fixe. Il est perdu dans la magie du jeu au point de ne pas se rendre compte que j'ai changé de texte.

— Et mon... relance-t-il en me caressant les fesses.

Je veux trouver quelque chose qui lui fasse du mal.

— Je ne me rappelle pas.

— Comment ça, tu ne te rappelles pas ? Vas-y. Dis-le ! rugit-il.

— Tu n'as pas d'odeur particulière. Tu es comme tout le monde. J'ai tout inventé, du début à la fin.

Il me regarde comme s'il me voyait pour la première fois. Son visage se crispe.

— Tu mens, murmure-t-il, tu mens, hein ?

— Non.

— Tu ne peux pas avoir fait ça. Ce n'est pas possible.

— Si. Je l'ai fait.

On dirait que son visage se brise en mille morceaux.

Lentement sa main se retire. Je sais qu'il va me battre avant que sa main n'atteigne mon visage. Mais il me prend par surprise et me frappe à l'estomac. Je sens le souffle me quitter d'un coup et je replie les genoux contre moi dans un réflexe. Il me frappe, encore et encore. Il se met sur les genoux et me frappe l'estomac, les côtes, le visage, il me frappe les oreilles, et de nouveau les côtes, de nouveau l'estomac.

Et à présent il m'assène un, deux, trois coups de poing au visage. Ma tête valdingue de droite et de gauche sous l'impact. Abrutie, je pense : il va me tuer, ma nuque va se briser, et j'espère qu'il en finira vite.

Brusquement, il s'arrête. Il enfouit sa tête près de la mienne et se met à pleurer. Je sens ses larmes me rouler dans les yeux, former une flaque au creux de mes paupières. De la salive coule de sa bouche, et son haleine de viande chaude se condense sur ma peau.

Son corps lourd est secoué de spasmes. Les tremblements pénètrent le mien, qui les absorbe. Je reste sans bouger jusqu'à ce qu'il s'endorme, puis je me dégage de sa masse et je sors du lit. Je ramasse mes vêtements et je quitte la pièce, en refermant sans bruit la porte derrière moi. Je l'entends se tourner et marmonner mon nom. Je passe outre.

IV

1

Je suis assise à une terrasse de café de la gare du Nord, du côté des arrivées. Terrasse, c'est beaucoup dire, puisqu'elle n'ouvre pas sur le ciel mais sur le toit de poutrelles métalliques entrecroisées, de plaques de tôle et de fibre de verre qui abrite les trains. Peint en gris, il fait écho aux couleurs austères de novembre. Au-dessous, les gens et les trains vont et viennent au rythme d'une voix insipide et lasse, qui ne s'anime que pour annoncer les TGV. Elle se fait alors forte et insistante comme la vapeur dans une bouilloire.

Autour de moi, les tables orange fluo, toutes vides, forment un contraste criard avec le sol gris et les murs brun fumé du café. Par les portes de verre, j'aperçois des ombres assises au bar. Leurs bras se lèvent et retombent à l'unisson quand elles portent leur verre à leurs lèvres.

Je viens ici tous les jours depuis deux mois, depuis que j'ai quitté Philippe, prisonnière du manège incessant de mon désespoir.

Au début, je me tenais éloignée de lui pour le punir. Ce n'était pas la douleur de ses coups qui me faisait mal, mais la pensée qu'il ait pu faire si peu de cas de ma douleur. Je savais qu'il ne m'aurait pas battue s'il ne m'avait considérée comme un objet qu'on possède, sans volonté et sans vie. Mais la faute m'en revenait. Car bien avant cette dernière soirée, j'avais cessé de me sentir nécessaire, et donc vivante. Il fallait faire en sorte qu'il ait

de nouveau besoin de moi. Alors seulement, je me sentirais en vie. Pendant six jours, je suis restée couchée dans ma chambre d'hôtel minuscule le long de la voie ferrée et j'ai attendu.

Le septième jour, affaiblie par la faim, avec à peine assez d'argent pour un ticket de métro, je suis retournée chez lui. Mais Philippe n'était pas là. Il était parti pour l'Argentine, m'a dit le cuisinier à visage de pierre qui me barrait le chemin de son corps trapu.

— Et quand revient-il ?

— Il n'a rien dit.

— Ah bon.

J'ai essayé d'entrer, mais il refusait de bouger. Il a tiré une lettre de sa poche.

— Il m'a donné ça pour vous, mademoiselle.

J'ai déchiré l'enveloppe. La lettre, qui venait de son avocat, M. Albin, était formelle et concise. Elle avisait M^{lle} Patel que M. Lavelle ne souhaitait pas la revoir. Qu'elle devait retirer ses effets personnels du domicile de M. Lavelle sous trois jours à dater de la réception de la présente, faute de quoi il en serait disposé. Et qu'une somme de cinquante mille francs avait été déposée sur son compte en compensation du préjudice subi. En outre, si elle s'avisait de reprendre contact avec M. Lavelle, son permis de séjour français serait résilié.

Je suis donc retournée à l'hôtel. En bas, le bar était rempli des mêmes clients qu'avant, représentants, touristes, immigrants et employés de chemin de fer. À la réception, le même Italien à peau olivâtre parlait au téléphone. Il ne m'a pas regardée quand je lui ai tendu l'argent en échange de ma clé. Ses yeux indifférents m'ont suivie tandis que je montais l'escalier.

À côté de moi, sous la table du café, un sac de toile

noire avec une tour Eiffel blanche est couché comme un chien fidèle. C'est un sac de touriste, produit pour les touristes, vendu aux touristes et acheté par les touristes ou par ceux qui ont une vision touristique des lieux. Je l'ai acheté à un Sri Lankais – à moins qu'il n'ait été indien ou pakistanais – sur le quai du métro. L'homme sentait l'huile capillaire et le métro. J'ai pris le sac et je suis partie en courant. Le sac avait son odeur. Je voulais le jeter. Mais pendant que je marchais à travers tout Paris en essayant de me décider, je me suis retrouvée devant un immeuble où des boubous africains de couleurs vives flottaient au vent devant les fenêtres du troisième étage. Au-dessous, une pancarte annonçait des studios à louer à la semaine. Le lendemain, j'ai quitté l'hôtel et je suis retournée chez Philippe chercher mes affaires. Je n'ai pas pu regarder en face le cuisinier, devenu carrément dédaigneux. Dans la chambre, les murs blancs immaculés m'ont renvoyé un regard de colère, comme à une intruse. Je n'appartenais plus à leur espace. Tout à coup, j'ai compris que le cœur de Philippe était aussi froid qu'eux. Seul mon besoin de lui, quoi qu'il ait signifié, m'avait aveuglée. À présent, il me restait rien. Pas de Philippe, pas de Bon Marché pour lequel faire des projets, rien ni personne pour qui faire des courses. Alors, j'ai pris l'habitude de venir à la gare du Nord.

J'arrive chaque jour au café à huit heures et quart. Chaque jour habillée de noir. « Vous êtes en deuil ? » m'a demandé le troisième jour la serveuse aux yeux de raton laveur. J'ai remarqué qu'elle se tenait à une saine distance de moi. J'ai haussé les épaules. Au bout d'un moment, elle a hoché la tête d'un air satisfait, pensant que j'avais subi un malheur dont la nature lui avait échappé. « Des

comme vous, il en vient beaucoup ici, a-t-elle dit en me regardant d'un air entendu comme elle aurait regardé un écran de télé. Je m'en doutais. » Et elle est partie sans prendre ma commande. Je l'ai suivie des yeux en silence. Un mois plus tôt, j'aurais crié après elle, ou j'aurais quitté les lieux. Mais je suis restée où j'étais, sans bouger, à attendre.

Elle a fini par revenir me demander ce que je voulais. Mais seulement après être allée murmurer quelque chose à l'oreille du barman à l'air triste, par-dessus le comptoir, et ses coudes ont laissé des traces de graisse sur le zinc qu'il aime tant garder propre. Je l'ai vue regarder de côté dans ma direction en secouant la tête. Le barman n'a pas répondu. Il a enlevé sa casquette et baissé les yeux, comme si lui aussi avait perdu quelqu'un, un jour. J'ai remarqué qu'il avait un beau visage. J'aurais voulu lui dire que ça n'était vraiment douloureux que la première fois, quand l'expérience de la perte était une nouveauté, et qu'ensuite, ça ressemblait à un épisode de feuilleton, sans remords ni couleur. C'est comme ça que je me rappelle Philippe, aujourd'hui. Neutre, comme un numéro.

Je fais ce trajet chaque jour à partir de mon petit studio près de la gare de l'Est. J'aime cet endroit parce qu'il est tout proche des voies. Il y en a treize. Je les ai comptées la nuit où je suis arrivée. Les rails luisaient sous la lune, dessinant un paysage d'un autre monde, plat et symétrique, sans mystère.

Je quitte mon studio à huit heures moins dix pile. Marcher jusqu'au café me prend vingt minutes. Il faut d'abord traverser les voies qui partent de la gare de l'Est. Puis je gagne par des rues reculées le pont qui enjambe les voies du Nord. J'y fais une pause en me rappelant ma première vision de cette gare superbe. Les rails argentés

me paraissaient suspendus par des kilomètres de câbles qui s'étiraient à l'infini vers le nord. L'endroit me fait toujours une forte impression. Peut-être est-ce pour cela que je reviens jour après jour. Ou peut-être, comme disait parfois mon père en plaisantant, parce que nous, les Gujaratis, nous sommes un peuple nomade. Nous avons construit les chemins de fer en Afrique. Et avant, nous avons construit des bateaux.

Mon premier train, j'y suis née, en route vers Mombassa où vivait mon oncle médecin. « Toujours trop impatiente, disait ma mère, elle était trop pressée de venir au monde. » Au Kenya, les trains de mon enfance étaient en bois et les wagons cahotaient sur les rails, déséquilibrés chaque fois qu'un animal entrait en collision avec eux dans la nuit. C'était fréquent. Le plus souvent, il s'agissait de gnous, mais un jour un bébé rhino avait été tué. Plusieurs nuits de suite, les meilleurs chasseurs blancs du pays ont monté la garde dans ce train, attendant que la mère vienne l'attaquer pour se venger. Mais elle les a tenus en échec en restant toujours hors de portée des tirs. Nuit après nuit, ils ont attendu qu'elle s'approche. Puis un jour, elle a disparu. Peut-être la peine s'était-elle atténuée. Peut-être les rhinos ont-ils la mémoire plus courte que les hommes. Mes parents discutaient de cette question pendant des heures. Dans mes rêves, je voyais la tête cornue de la mère rhino crever la cloison de bois de notre compartiment. Mon père nous racontait cette histoire tous les ans, chaque fois que nous nous rendions à Mombassa en famille pour les vacances d'été. Il était toujours avec nous, sauf la dernière année, quand il avait décidé de rester à Nairobi pour superviser la rénovation de la boutique avant de se faire tuer. La mémoire de ma mère s'était avérée plus courte que celle d'un rhino.

Je ris tout haut. Les gens me regardent, inquiets.

À ce moment, la voix, dans le haut-parleur, annonce l'arrivée du train en provenance de Dunkerque.

Dunkerque ? Je lève les yeux. Le nom a quelque chose de familier, comme un rappel du passé. J'aime le son des syllabes, je me demande où peut se trouver Dunkerque. Dunkerque. Je l'imagine au creux d'une cuvette, entre des collines basses. Dunkerque, Dunkerque. Je me répète le mot. Il me rassure. Et si c'était au bord de la mer ?

— On peut prendre le bateau, là-bas, dit la femme qui est assise en face de moi.

Ses cheveux gris se soulèvent et retombent à chaque mouvement de son cou squelettique quand elle parle. Elle a le corps maigre, desséché comme une vieille carotte, et elle est vêtue d'un tissu pelucheux. Je demande sans enthousiasme :

— Quel bateau ?

— Le ferry pour l'Angleterre, tiens donc. Elle ajoute rêveusement : Mon mari m'a emmenée là-bas, un jour.

Au mot d'Angleterre, un frisson me parcourt. Il me rappelle la promesse non tenue de ma mère de venir me chercher pour m'y emmener. Mais mon excitation retombe très vite. Elle ne voudrait pas me voir arriver. Elle a un nouveau mari, une nouvelle vie. Et il ne me reste presque plus d'argent. « Ma mère. » Je prononce ces mots à voix haute. Ils ont cessé d'être familiers.

— Qu'est-ce que vous dites ? demande la vieille femme, irritée. Vous ne parliez pas allemand, j'espère ? Je n'aime pas les Allemands. Ces gens-là ne savent pas rester chez eux, ils veulent toujours s'installer dans le pays de quelqu'un d'autre.

La serveuse revient avec une minuscule tasse de café qu'elle pose devant la femme.

— Elle n'est pas allemande, au moins ? demande la vieille en me montrant du doigt.

— Non, elle est en deuil, répond la serveuse.

— Quoi ? Ce n'est pas possible. Elle se moque de vous. Elle veut vous apitoyer pour ne pas payer. Les étrangers, tous les mêmes.

Je regarde la serveuse s'éloigner. Elle a les cheveux tout raidis de laque et ses hanches ondulent à chaque pas de ses mollets lourds et musclés. Je lui crie :

— Dunkerque, c'est où ?

Le rugissement d'un train qui quitte la gare noie les derniers mots de ma question.

— Rien de spécial, répond-elle par-dessus le bruit.

Et elle ajoute quelque chose que je ne comprends pas, quelque chose comme « industriel ». Et autre chose encore, que noie le sifflet de la locomotive. Quand le bruit s'arrête, j'entends le dernier mot, « bois flotté », renvoyé par le silence soudain. Qu'est-ce qu'elle peut bien vouloir dire ? Mais elle est déjà retournée au comptoir et murmure quelque chose à l'oreille du barman au visage chiffonné avant que je puisse lui demander de répéter.

Brusquement, j'ai envie de revoir la mer. Je sors mon porte-monnaie et pose les onze francs de ma consommation sur la table. Pas de pourboire pour la serveuse. Je ne reviendrai pas ici. Puis je saisis mon sac de touriste et je pars en quête du panneau d'affichage des départs.

Le train pour Dunkerque est un TGV qui passe par Lille. Pourtant la voix qui l'annonce n'a pas le ton qu'elle réserve d'ordinaire aux trains à grande vitesse. Surprise, j'y regarde à deux fois, mais il n'y a aucun doute possible. Je cherche ma voiture le long de la rame aux lignes orange et argent, entre les deux museaux allongés en forme d'obus

qui la terminent de part et d'autre comme un dragon de Nouvel An chinois. J'entre, je repère ma place, je m'assois. Le train se remplit de voyageurs aux visages fatigués. Les sièges orange et gris me lorgnent sans aménité. Je cherche à croiser un regard pour m'assurer que je ne rêve pas, mais les yeux des passagers me traversent comme si j'étais transparente. Une femme en robe vert olive, le visage pincé, avance dans le couloir. Elle porte une valise et un sac. Elle s'arrête, examine son billet, puis ma personne. Ses lèvres se crispent encore un peu plus. Sa place se trouve à côté de la mienne. Elle range son sac avec précaution dans le porte-bagages au-dessus de moi, puis s'assoit, les mains croisées très raides sur ses genoux, les chevilles à angle bien droit par terre. Elle a une tête d'institutrice. Ses petits yeux m'observent avec dureté par leurs fentes minuscules. Je lui demande :

— Où va ce train ?

Elle détourne le regard pour me répondre du bout des lèvres :

— Dunkerque, par Lille.

Son nez bouge quand elle dit « Lille ».

— Vous allez à Lille ou à Dunkerque ?

Elle renifle sans mot dire.

Le chauffage est allumé, mais je ferme mon manteau et plaque mes bras contre mon corps. J'ai encore plus chaud. Peu à peu, la sueur sourd à mes aisselles, le long de mon dos, et me pique un peu. Je me frotte le dos contre le siège, et mes genoux s'ouvrent. L'un d'eux va cogner la jambe de ma voisine, qui serre les lèvres. Ses narines se dilatent de colère, mais elle ne dit rien.

Je fais une nouvelle tentative.

— C'est beau, Lille ?

Elle fait un quart de tour vers moi et me regarde droit dans les yeux. La fureur lui met des couleurs au visage.

— Comment est-ce que vous savez que j’habite à Lille ? Qui êtes-vous ?

— Je... je ne savais pas... Je voulais juste...

Mais elle est déjà debout et je parle à son gros derrière mou. Elle ôte son sac du porte-bagages, avance de trois rangs de sièges dans le couloir et se penche vers une voyageuse pour lui demander si la place à côté d’elle est libre. Avec un sourire de gratitude, elle range son sac en me lançant un dernier regard. Elle s’assied, déjà lancée dans une conversation précipitée avec sa voisine. Ses lèvres minces ont perdu leur crispation.

Le train a quitté la gare. Il ne fait pas de bruit, ne cahote pas comme presque tous les autres. Mon corps reste en place, en suspension comme dans un planeur. Les maisons disparaissent brusquement, on est en plein milieu des champs. La vitesse du train n’est pas perçue par le corps, seulement par les yeux. Dans le calme silencieux, je n’ai pas tant l’impression de voyager que de regarder un film au cinéma. Le paysage change comme celui d’un dessin animé, les arbres, les haies, les maisons s’effacent et se recomposent en d’autres formes sans lien avec les précédentes à mesure que le train accélère. Je m’obstine à essayer de capter des entités successives, jusqu’à en avoir mal à la tête. Quand cela devient insupportable, je ferme les yeux. Peu à peu, mon angoisse s’apaise. Je m’endors.

Quand je me réveille, le train quitte Lille. Je regarde disparaître la gare, et ce sont de nouveau les champs. Le paysage s’adoucit dans les couleurs du soir qui tombe. Avec la vitesse, tout recommence à se troubler. Le beige et le rose se fondent, tous deux consumés par un bleu de

plus en plus dense. Je découvre qu'il est possible de profiter du paysage quand, au lieu de focaliser le regard sur des lignes définies ou sur des formes fixes, on se concentre sur les couleurs.

J'ai dû me rendormir, car une voix joyeuse annonçant Dunkerque me fait ouvrir les yeux. C'est le premier signe de bonheur que j'entends depuis longtemps. Les passagers font la queue dans le couloir pour sortir, mais je reste à ma place sans savoir que faire de moi-même. C'est la première fois que je me retrouve seule dans une ville inconnue. Un employé de la SNCF parcourt une dernière fois la voiture, réveille ceux qui dorment, regarde sous les sièges pour s'assurer que personne n'a oublié de bagage.

Il arrive à ma hauteur, s'arrête et fronce les sourcils :

— Vous devez descendre, maintenant.

Je le regarde d'un œil vide. Il a l'air perplexe.

— Vous n'avez nulle part où aller ? Vos amis doivent vous attendre.

Je me lève et me dirige rapidement vers la porte, mais il a dû sentir mon indécision, car il me suit, tout en redressant les sièges et en ramassant au passage des détritrus qui traînent par terre.

Debout sur le marchepied, je lève les yeux sur le ciel bas et plombé de Dunkerque. Austère sans être hostile, comme le portrait de mon grand-père accroché face à l'entrée de la maison de Parklands. Son unité est rompue çà et là par les longs cous de grues qui s'élancent vers lui comme des mains de squelettes entre les entrepôts et les aciéries aux petits fourneaux rebondis – pour fondre le fer – et par de hautes cheminées minces, dont aucune fumée ne sort. Les usines sont toutes arrêtées. Après le tumulte incessant et familier de la gare du Nord, le silence de

celle-ci est terrifiant. Le petit bâtiment qui se découpe contre l'immense étendue de ciel semble à peine plus grand qu'une boîte d'allumettes. J'inspire profondément et je serre les pans de mon manteau contre moi.

L'homme m'aide à sortir du train et se dirige par le quai presque désert vers l'intérieur de la gare et la sortie. Je lui emboîte le pas.

— Vous habitez ici, monsieur ?

— Non, répond-il abruptement. Mais arrivé à l'entrée du bâtiment, il se tourne vers moi et son visage s'éclaire d'un sourire : J'aime Dunkerque. Ça me rappelle quand j'étais enfant, avant la guerre. Je passais mes vacances ici. Ma famille était de Lille.

Son accent est sans relief, comme les paysages traversés, avec de légères inflexions en fin de phrase.

— Ce pays est si plat, et le ciel si grand qu'on dirait qu'il a dévoré la terre.

Il sourit en acquiesçant de la tête et lève les yeux.

— Eh oui ! grommelle-t-il.

Je me sens mieux.

— C'est la première fois que je viens ici. Qu'est-ce qu'il y a à voir ?

Il a l'air surpris.

— Vous êtes une touriste ! s'exclame-t-il. Pas en cette saison, quand même, on est presque en novembre.

— Pas exactement une touriste. Je vis à Paris.

— Ah bon !

Son expression se fait distante et il détaille avec soin les boucles d'oreilles en or, le manteau de cachemire, l'écharpe coûteuse signée Hermès.

— Vous, les Iraniens, je vous connais. Vous êtes le genre à préférer les plages du Sud.

— Moi, je ne suis pas allée à la plage depuis mon enfance. Mon... mon mari n'aimait pas les plages.

Le mensonge n'est que partiel. Philippe n'aimait pas les plages, il avait peur d'attraper un cancer de la peau. Mais il se rendait quelquefois dans le Sud de la France. Il passait le plus clair de son temps à l'hôtel, ne sortant que pour faire des courses, manger des repas pantagruéliques sur le vieux port et se rendre à des réceptions fastueuses. Penser à lui me fait frissonner.

L'employé se remet à parler avec précipitation.

— Eh oui, les plages de l'enfance... On y retourne toujours, vous savez.

Il a un sourire sentimental.

— J'ai beaucoup de collègues qui ont pris leur retraite ici. Ce n'est pas cher, et les plages sont les plus belles de toute la France. J'en ferais volontiers autant le jour venu, mais ma femme n'aime pas nos plages du Nord. Elle dit qu'il y fait trop de vent.

— Du vent ?

— Oh oui, il y en a toujours ici.

Tout à coup je m'en aperçois. En dépit des usines, l'air sent bon et une petite brise raide emporte mon haleine qui, à Paris, dans ce froid, aurait formé de la vapeur devant ma bouche. J'offre mon visage au vent et je respire à pleins poumons. Je sens l'odeur du sel, à présent, et celle du fer rouillé, d'où filtrent des relents huileux de peinture.

L'homme tend la main vers l'horizon.

— Là-bas, c'est le port. On n'y trouve plus rien que des entrepôts à l'abandon. Avant, on y construisait les plus gros bateaux du monde.

Je suis le doigt tendu et je remarque les signes du déclin : les espaces vides là où étaient les bateaux, les

entrepôts abandonnés sans fenêtres, les docks immobiles. La note sourde et pénétrante émise par le vent dans les câbles ajoute une bande sonore à cette vision de déchéance industrielle.

Nous marchons vers la sortie.

— La promenade est de ce côté, dit-il en agitant son chapeau dans la direction opposée aux usines. Vous avez un bus devant l'entrée, qui mène au centre ville. Vous pouvez aussi marcher sur la promenade Charles-de-Gaulle jusqu'à la plage.

Il s'arrête et m'observe en réfléchissant à ce qui a bien pu m'amener ici.

— C'est la fin de la saison, maintenant, il n'y a presque plus de touristes. La plupart des restaurants sont fermés, mais essayez celui de la Gare, sur la route parallèle à la mer, deuxième à droite, rue Palombine. Et pour trouver une chambre, il y a La Maison d'Agnès, juste un peu plus loin.

Je le remercie et opte pour le chemin de la plage. La promenade est une mince bande de ciment gris, flanquée d'un mur bas, gris lui aussi, du côté de la mer. Je la suis jusqu'à un groupe de petites constructions cubiques peintes en gris et brun, qui pourraient être des logements sociaux. Elles cèdent peu à peu la place à des pavillons semi-individuels crépis de couleurs vives, pourvus de jardins minuscules et fragiles.

De l'autre côté du mur, la mer est lointaine et léthargique, d'un gris un peu plus foncé que le ciel. Entre elle et moi, la plage s'étire, vaste et plate. Le sable est gris-brun avec des traînées olivâtres. La différence est grande entre le lieu où je me trouve et le bord de mer à Mombassa où mes frères et moi allions jouer. Ici, pas de palmiers et en fait, pas d'arbres du tout. Pas de

bougainvillées éclaboussant de rose les murs des maisons. L'espace infini et vide me donne l'impression d'être une survivante. Je me sens fière d'être en vie, et de me battre contre le vent omniprésent.

Je me taille un chemin contre lui, il me repousse. Nous luttons pied à pied. La chaleur m'a gagnée et je pique une suée sous mon manteau et mon gros pull. L'espace d'une seconde, je perçois l'odeur de ma transpiration, puis le vent s'en empare et la déchire à belles dents.

Brusquement, le ciel se dégage. Aux confins occidentaux de la mer, le soleil s'est extirpé de la couverture nuageuse et suspend son mouvement avant de plonger dans la mer. La plage change de couleurs, le gris argenté vire au platine et le brun au bronze doré. Le sable gris foncé se teinte de rouge. Je suis pétrifiée par la beauté de cette transformation. En quelques minutes, tout est fini. Le soleil descend lentement derrière l'horizon et les nuages se referment sur le ciel.

L'obscurité grandissante me rappelle qu'il fera bientôt nuit et que je n'ai rien mangé de la journée. Je marche à pas lents à la recherche de la rue Palombine. Quand j'arrive en vue du restaurant, une petite tempête s'est levée dans mon estomac. Je pousse la porte. Un bruit de voix m'accueille, conversations posées et discussions animées. L'endroit est petit et obscur. Autour du comptoir sont massés des gens, des hommes pour la plupart. La salle à manger est vide, à l'exception d'un dîneur assis dans un coin près de la fenêtre. On m'indique la table voisine de la sienne.

Il est si proche que je pourrais le toucher. Il mange une saucisse tendue d'une peau transparente, que je regarde, affamée. La fourchette perce la chair. Tenu par la main ferme aux veines bleues, le couteau glisse et coupe avec

précision. La tranche disparaît comme une flèche dans la bouche presque sans lèvres cachée dans l'ombre d'un nez proéminent.

Il fait du bruit en mastiquant. À chaque mouvement des mandibules, son menton long et informe entre en contact avec son cou en faisant un petit bruit intime, phat, phat, phat.

Fascinée, je me penche en avant. Nos coudes se touchent.

— Excusez-moi, dis-je en reculant.

— Il n'y a pas de mal. Le vieil homme sourit. Maintenant, je peux vous parler.

Je le regarde, surprise. Son sourire s'élargit.

— Mais oui, c'est une question de contact humain. Vous m'avez touché, et maintenant nous pouvons nous parler.

Il se penche par-dessus la table et me touche la joue délibérément.

— C'est merveilleux d'entrer en contact avec les gens, surtout avec les jeunes.

Je me raidis, surprise, un peu inquiète. Je ne veux pas m'imposer un échange avec ce vieil homme bizarre qui s'adresse si facilement à des inconnus.

— À quoi vous pensiez en me touchant ? demande-t-il sur le ton de la conversation.

La question me prend par surprise.

— Je... j'ai oublié... Ce n'était pas très important.

— Si, dites-moi, à quoi ?

Je préfère changer de sujet. Je lui demande à brûle-pourpoint :

— Quel est votre plus beau souvenir ?

Il se renverse sur le dossier de sa chaise et réfléchit

quelques secondes.

— C'était de coucher avec ma femme pendant l'année qui a précédé notre mariage. Il acquiesce de la tête à sa propre réponse : Oui, c'était le meilleur moment.

— Et après, qu'est-ce qui s'est passé ?

— On a ouvert un restaurant. Je faisais la cuisine, elle servait et faisait le ménage.

Il regarde autour de lui.

— Mais ça ne vaut rien de rester toujours au même endroit. Il faut voyager, changer d'air. Il me lance un regard perçant : Alors, je voyage, je vais de restaurant en restaurant. J'en vois des grands, des petits, des bons, des médiocres et même d'excellents. J'ai trois filles. Elles font toutes très bien la cuisine. Elles m'encouragent à voyager. Dans notre petite ville des Alpes, on s'abrutit à ne voir que des vaches et nous-mêmes. Les gens et le bétail finissent par se ressembler.

— Là où ma famille habite, on les échange contre des épouses, dis-je pour plaisanter.

— Vraiment ? Il porte une tranche de saucisse à sa bouche. Des vaches humaines. Peut-être qu'après tout, les gens de chez vous ne sont pas si différents de ceux de chez moi.

Il part d'un rire sonore, saisit son verre de vin et trinque avec moi avant de boire. Je l'imité. Tout à coup, le kir a meilleur goût.

Il m'observe avec curiosité, un sourire malin aux lèvres.

— Mais je parie que vous n'avez pas de vaches solitaires, dit-il en gloussant d'un rire triomphal.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Mon rire est teinté d'irritation. Les vaches solitaires n'existent pas, elles font toujours partie d'un troupeau.

Je bois une gorgée de kir.

— Les vaches humaines sont toujours solitaires, dit-il tristement, c'est une nouvelle variété. Peut-être qu'elle n'existe pas encore chez vous.

Il tend la main vers son pichet de vin, mais il est vide. Je lui en sers un verre du mien. Il me remercie, en avale une grande lampée. Puis il se remet à parler. Sa voix basse est à peine audible par-dessus le brouhaha du café.

— À la fin, l'uniformité se transforme en isolement, et on s'emmitoufle dedans. Avec l'isolement vient l'oubli, et tout est de plus en plus gris. Dans notre village, il y avait un peintre qui mélangeait chaque jour un peu plus de blanc à son noir avant de peindre un tableau. Quand il avait fini, il se prenait en photo à côté de son travail. Au début, les toiles étaient presque noires. Puis elles ont commencé à changer, elles sont passées imperceptiblement du gris foncé au gris le plus clair, et le peintre s'est trouvé entouré de toutes les nuances innombrables de gris.

Il se coupe une tranche de saucisse. Je finis mon kir pour passer au vin.

— Et après ? Comment finit l'histoire ?

— Elle ne finit pas. Il fait toujours la même chose, chaque jour, répond le vieil homme simplement.

Je suis déçue.

— Mais alors, pourquoi m'avez-vous raconté ça ?

Il me regarde d'un œil vide :

— Pourquoi ?

Il se remet à glousser.

— Je ne sais pas, j'ai oublié.

Une quinte de toux l'interrompt. Quand elle est passée, il s'essuie le front avec la serviette glissée dans son col et

pousse un soupir.

— J’oublie facilement, maintenant. Mais j’ai une façon de damer le pion à l’oubli. Je garde toutes mes notes de restaurant dans ma poche droite et mes billets de train dans la gauche. Ma fille Isabelle me laisse à la gare de Martigny. Je prends un kir au Café de la Gare, pour marquer le point de départ de mon voyage. À partir de là, je garde toutes les additions. Et s’il y en a une qui ne porte pas le nom de l’établissement, je demande qu’on l’écrive. Comme ça, je sais où je suis, où j’ai été, ce que j’ai fait aujourd’hui et hier. Il opine du chef : Un système très efficace.

Je l’écoute avec un brin d’envie. Le vieil homme est plus heureux sans ses souvenirs. Peut-être le sait-il, et c’est pourquoi il les oublie, comme il m’oubliera pour ne garder en mémoire que le nom du restaurant.

Il finit son repas sans parler, perdu dans son monde intemporel. Puis il se lève brusquement et sort. Son assiette est parfaitement nettoyée. Le pichet est vide. Entre les deux, l’addition, un peu sale et impayée, avec le nom du restaurant bien en évidence. Je saisis la note et me précipite à la porte pour le rappeler. Mais le vent détourne mon cri. Le vieil homme est happé par la nuit.

Le lendemain matin, la promenade n’est plus la même. Les cafés ont déroulé leurs stores à rayures et le manège de chevaux de bois tourne au son d’un accordéon. Le trottoir est noir de monde. Ce ne sont pas les hommes et les femmes vêtus à la mode et pleins d’assurance qu’on voit à Nice ou à Cannes, mais des gens de tous âges et de toutes tailles, des hommes vieux au visage creusé de rides, des femmes replettes en vêtements noirs, un foulard noué autour de la tête. Seules les jeunes filles sont belles,

mais leur beauté a un air de passage, ici. Ce sont les gens âgés qui semblent appartenir au lieu. Certains d'entre eux sont assis sur le mur bas et regardent la mer sans tristesse ni gaieté. D'autres restent debout, fument une cigarette, oublieux du monde autour d'eux, mais seulement parce qu'ils en font partie. D'un côté, un groupe d'hommes âgés jouent aux boules. Un enfant passe près d'eux en vélo, en hurlant de joie, suivi par un petit chien. Puis vient la mère, vêtue d'un manteau noir élimé, poussant un landau à moitié déglingué.

Le vent, loin d'être violent comme hier, murmure sa plainte. Je contemple la mer qui s'étale, là-bas, derrière une immense étendue de sable couleur de miel. Elle ressemble à un rêve, si lointaine et si bleue. Le ciel sans limites ni nuages, bleu pâle, s'incline au-dessus de la plage, réduisant les cheminées et les grues du port à d'inoffensives têtes d'épingle.

Le sable très doux glisse sous mes pieds. J'enlève chaussures et chaussettes comme je le faisais à Mombassa dans mon enfance. Il est chaud, malgré la fraîcheur de l'air. Je m'éloigne de la ville par la plage.

Les gens sont les premiers à disparaître, suivis par les maisons quand les falaises viennent bloquer la vue du paysage traversé. L'herbe folle, vert pâle et jaune, qui pousse à leur sommet donne à la plage rétrécie un air désolé. Le vent la couche avec un sifflement qui noie le bruit de la mer. Une odeur de rouille et de sel m'emplit les narines.

Je poursuis ma marche. Je ne viens plus d'ailleurs, je ne suis plus étrangère. Les falaises font place à de gigantesques dunes, un paysage tout en courbes douces.

Je me décide enfin à faire demi-tour. La marée est montée, la mer recouvre plus de la moitié de la plage. Des

mouettes viennent se poser sur le rivage. Il n'y a plus grand monde sur la promenade à présent. Les parasols de couleurs vives des cafés ont été repliés. Je m'assois sur le rebord du mur qui longe la plage et j'époussette mes pieds avec mes mains. Ils sont glacés, insensibles. Je les frotte jusqu'à ce que le sang revienne irriguer mes orteils. La tranquillité de cet endroit s'infiltré doucement en moi. Je ne bouge pas, de peur que l'impression se retire.

Il arrive si silencieusement que je ne m'en rends pas compte avant d'entendre le bruit et de sentir l'odeur d'urine chaude. Je bondis, mais il est trop tard. Mon sac est déjà trempé. Je le considère avec dégoût, puis je me tourne vers le chien et lui crie :

— Hé là, qu'est-ce que tu fais !

Le chien s'arrête aussitôt de pisser et se fige, patte en l'air. C'est la créature la plus étrange que j'aie jamais vue. Des pattes postérieures courtes et puissantes, aux cuisses massives comme celles des bouledogues, sont attachées à un abdomen très creux, taille de guêpe et dos cambré. La queue n'est pas recourbée, mais droite et hirsute, dépassant à l'horizontale du corps, raide comme une épée. « Tcha ! » Entre dégoût et peur, je cherche à éloigner les pattes arrière, mais ma réaction manque de conviction, même à mes propres oreilles. Pourtant, le chien comprend. Il repose la patte, se retourne et m'adresse un regard désolé de ses grands yeux tristes. Sa face est étrange, elle aussi, avec son front plissé et son museau retroussé et camus de bouledogue. À la différence qu'il a de grandes oreilles tombantes.

Le chien me considère avec un air toujours plus soucieux. Puis il s'approche lentement de moi en remuant la queue, hésitant. Je me fige. Il me pousse gentiment le mollet de la tête, les yeux levés vers moi, réclamant mon

amitié. Je sens la force de son museau contre ma jambe. Son poil ras paraît propre. Il est doux et velouté sous mes doigts. Je commence à le caresser. Le chien se serre plus étroitement contre moi. C'est alors que je remarque la présence des autres.

Brusquement, l'espace environnant pullule de bruns, de noirs et de blancs. Tout un assortiment de pelages s'ébat autour de moi. Certains chiens ont un corps élégant, mais d'autres sont si étrangement bâtis que j'ai du mal à en croire mes yeux. Pendant un de ces courts silences durant lesquels le vent reprend son souffle, j'entends le bruit caoutchouteux de roues sur le ciment et les graviers. Le son s'amplifie. À quelque distance, un fauteuil roulant avance vers moi à bonne vitesse. Son occupant furieux hurle à pleins poumons :

— Blandine ! Léo ! Castel ! Qu'est-ce que vous faites ? Combien de fois faut-il que je vous dise de ne pas ennuyer les inconnus ?

Les chiens s'arrêtent de jouer, leurs queues cessent de s'agiter et tous se tournent vers la voix. Mon ami, celui qui a pissé sur mon sac, m'adresse un regard d'excuse et prend lentement la tête de la meute.

Le fauteuil roulant s'arrête près de nous. Il est vaste et compact, avec de grandes roues épaisses. L'homme qui y est assis a la carrure puissante, les épaules et les bras trapus, et un énorme dôme en guise de tête. Il s'adresse à mon ami :

— Léo, je t'ai dit cent fois de ne pas venir effrayer les gens que tu ne connais pas ! Qu'est-ce qui te prend aujourd'hui, à désobéir comme ça ?

Léo va vers lui et couche sa grosse tête lourde en travers de ses genoux. Aussitôt la main de l'homme se pose sur elle et il commence à gratter le chien derrière les

oreilles, puis plus bas, autour du cou, sur le poitrail. Je l'observe. Une part de moi-même s'applique à retenir comment un chien aime être gratté.

La voix de l'homme se transforme tandis qu'il cajole le chien. Elle a perdu sa stridence. Il réprimande encore, mais plus bas. Les autres chiens, qui s'en sont aperçus, s'élancent vers lui et l'entourent en bondissant. Ils se battent pour lui lécher les mains. Je me sens de nouveau seule, presque jalouse de l'homme dans son fauteuil roulant.

Puis Léo se rappelle mon existence. Il se retourne vers moi, puis de nouveau vers son maître.

— Léo, reste ici, avertit l'homme.

Léo fait un pas vers moi. Je l'appelle, pour voir, en tendant la main vers lui. Il fait un pas de plus et son expression semble s'éclairer. J'entends les roues bouger. L'homme se gare entre Léo et moi. Il me regarde avec colère et dit :

— Alors comme ça, vous essayez de me le voler, hein !

Piquée au vif, je réponds :

— Bien sûr que non ! Il a pissé sur mon sac.

— Pissé sur votre sac ! Elle est bien bonne !

— Mais c'est vrai, regardez !

Il regarde le sac en silence, puis dit :

— Léo est un chien de grande valeur. Est-ce que votre sac l'était aussi ? Il n'en a pas l'air.

Le sac est en lambeaux à présent. Les autres chiens ont joué avec.

— Pas vraiment, mais...

— L'urine de mon chien vaut sans doute cent fois plus cher que votre sac, coupe-t-il avec un geste grandiloquent du bras. Léo est unique.

— Là n'est pas la question. Je n'ai pas d'autre sac que celui-là.

Ses yeux se plissent.

— Donc, vous prétendez que votre sac est unique lui aussi ? Connerie.

Il se fait rouler en avant et pointe un doigt accusateur vers moi.

— J'ai élevé ce chien, je l'ai créé. Léo est un être vivant, vous comprenez ? Un sac n'est qu'un objet.

J'en conviens.

— Vous avez raison. Léo est adorable. Ils le sont tous.

— Vous les aimez ? demande-t-il.

Je fais oui de la tête. Il garde le silence pendant une seconde, puis se met à parler :

— C'était mon métier de promener les chiens, avant mon accident. Il désigne ses jambes, couvertes d'un plaid bleu clair. Je ne les aimais pas particulièrement, c'était juste un job. Parfois, je m'enduisais les jambes du sang d'une chienne en chaleur et ils me suivaient sans que j'aie besoin de les tenir en laisse. Je traversais la ville avec tous les chiens sur mes talons, comme les rats du joueur de flûte de Hamelin. Les gens s'arrêtaient pour regarder. C'était bon pour ma réputation. Et puis un jour, je les ai promenés trop près d'une mine laissée par les Allemands pendant la guerre. Je l'ai vue juste au moment où un des chiens, un lévrier afghan mal dressé, la piétinait et s'amusait à lui donner des coups de patte. Comme un imbécile, au lieu de m'enfuir, je me suis précipité vers le chien et la mine a explosé. J'ai été éjecté et je suis tombé de la falaise. Ce qui restait de mes jambes était éparpillé autour de moi sur la plage. C'est là qu'on m'a trouvé.

Je ne sais pas quoi dire. Je finis par murmurer :

— Au moins, vous êtes vivant.

— Bien sûr, dit-il avec un rire amer. C'est la meilleure chose qui me soit arrivée. Il tourne la tête vers les chiens : Je suis devenu éleveur de chiens, vous voyez. Ils sont la preuve vivante de mon génie.

Il m'observe de son fauteuil.

— Votre génie ? Où est-il ? Ce sont tous des bâtards ! Quelle valeur peuvent-ils avoir ?

— Ce ne sont pas des bâtards ! Ce sont des créations artistiques dont je suis l'auteur ! Je les imagine, puis je les crée.

Je prends un ton sarcastique.

— Bien entendu...

— Je vends un chiot pour plus d'argent que vous n'en gagnerez de toute votre vie !

— Qu'est-ce que vous en savez ? Vous ignorez tout de moi. Quant à vos chiens, ce ne sont que... – je cherche le mot juste –... des erreurs !

— Vous ne connaissez rien à l'élevage des chiens !

— Non, pas grand-chose. Mais je sais reconnaître un bobard quand on m'en raconte un.

Je descends du mur et j'arrange mes vêtements. Voyant que je me lève, Léo me saisit la main.

— Dites à votre chien de me lâcher.

Il rit.

— Je ne peux pas. Il va falloir que vous nous accompagniez à la maison.

— Dites-lui d'arrêter.

— Je ne peux pas. Léo n'en fait qu'à sa tête.

— Je vous en prie, essayez de le convaincre.

Il hausse les épaules :

— Léo ne se laisse pas facilement convaincre quand il

a décidé qu'il aime quelqu'un.

Je cède avec réticence.

Nous nous éloignons de la ville en grand cortège le long de la promenade, l'homme au fauteuil roulant en tête, comme le joueur de flûte.

Sa maison est un de ces bâtiments construits par la municipalité en retrait de la promenade. Elle est isolée, tournant le dos à la ville, face au port abandonné et à la mer.

Il ouvre la porte, entre en faisant tourner les roues de son fauteuil. Nous suivons. Les chiens aboient et jappent, surexcités. Léo me tient toujours la main. Je me trouve dans une vaste pièce qui sert à la fois de cuisine et de chambre. Derrière les immenses fenêtres, la mer, partout elle.

Dès mon entrée, je sens l'odeur de chien qui emplit la maison – une odeur chaude, concentrée, inhabituelle, qui évoque la sueur, la viande et le vinaigre. Je fronce le nez. Je ne suis pas sûre de l'aimer, mais elle ne me déplaît pas non plus, tant elle est naturelle.

Il me verse un verre de vin, l'apporte jusqu'à moi.

— Asseyez-vous sur le lit, dit-il, j'ai si rarement des visites que j'ai évacué les meubles. Comme ça, les chiens ont plus d'espace.

Je regarde les animaux, couchés dans tous les coins sur le sol, langue pendante, et je me mets à rire.

— C'est pour eux que je vis ici, dit l'homme en partageant ma gaieté. Ils peuvent faire tout le bruit qu'ils veulent sans déranger les voisins. Et puis, il y a l'odeur. L'hiver, avec vingt chiens enfermés, elle est particulièrement forte. C'est pour ça que j'aime vivre ici, en plein vent.

Il me regarde :

— L'odeur ne vous gêne pas, j'espère ? Si vous voulez, je peux ouvrir une fenêtre.

— Non, ça va. Mais vous devez vous sentir très seul ici.

— Je ne suis pas seul, répond-il d'un ton bourru, j'ai les chiens.

— Mais les chiens ne remplacent pas les gens.

— Les gens ? Quels gens ? Il rit avec amertume : Quand j'avais mes jambes, j'avais besoin des gens. Maintenant, ce n'est plus le cas. C'est un mensonge de plus que j'ai percé à jour. Personne n'a besoin des gens. On a seulement besoin de quelque chose à aimer.

— Mais...

Léo s'avance vers moi et me lèche la main. L'homme aux chiens rit.

— D'un certain point de vue, vous avez raison, ces chiens étaient des erreurs. J'avais une chienne d'une fertilité incroyable. Elle a été en chaleur quand j'étais malade. Tous les chiens le savaient, et ils l'ont tous fécondée. Je n'avais pas le cœur de les empêcher de faire ce dont moi, j'étais incapable. Et voilà les résultats.

Les yeux pleins de tendresse, il promène son bras devant lui pour désigner sa meute hétéroclite.

— Personne d'autre ne voudrait d'eux. Alors, je les garde tous.

Léo retourne vers lui et lui lèche la main à son tour. Il caresse les oreilles du chien, qui ferme les yeux de plaisir. Sa joie se reflète dans les yeux de son maître.

— Vous êtes heureux, alors ?

— Heureux, non, mais j'ai appris à être content de ce que j'ai.

Je le regarde, assis dans son fauteuil roulant, Léo à ses

côtés, et je souris. Il croit que je me moque de lui.

— Vous pensez qu'un homme privé de jambes est nécessairement malheureux. Qu'il n'existe que comme objet de pitié.

Son visage est convulsé de rage.

— Vous fuyez, et vous êtes heureuse. Vous croyez avoir résolu vos problèmes. Vous avez tort. Ils sont plus malins que vous. Ils vous poursuivront comme des chiens de chasse, à l'odeur, et ils vous feront courir, courir jusqu'à l'épuisement. Mais vous ne pouvez pas vous arrêter, vous êtes contaminée par la maladie de la fuite, et vous fuirez jusqu'à votre mort. Je suis déjà mort une fois, c'est comme ça que je suis devenu sage. Il baisse la voix jusqu'au murmure : Mais tout sage a besoin d'un bouffon, vous devez être mon bouffon. Bienvenue.

Et il se met à rire, d'un rire laid et bruyant.

Je me mets à pleurer en silence. L'homme aux chiens m'observe avec un air de plus en plus soucieux et finit par rouler son fauteuil jusqu'à moi.

— Pardonnez-moi. Je ne voulais pas vous faire de la peine. Je m'emporte quelquefois, mais ça ne vise personne en particulier.

— Non, non, ça va. Je ne pleurais pas à cause de vous. Je pleurais sur moi-même.

Il ne dit rien, mais son visage parle pour lui. Qu'est-ce qui a bien pu vous arriver qui soit comparable à ce qui m'est arrivé à moi ?

J'ai honte de m'apitoyer sur mon sort et mes larmes s'assèchent peu à peu. Puis je me lève et je lui touche l'épaule.

— Je suis contente de vous avoir rencontré, lui dis-je en le regardant en face.

Ses joues et ses oreilles deviennent rouges. Il dit d'un ton bourru :

— Vraiment. Pourquoi, parce que c'est la première fois que vous rencontrez un cul-de-jatte ?

— Non. Parce que vous m'avez fait comprendre que je ne peux plus fuir.

2

Je suis retournée à Paris le lendemain. À la gare du Nord, tout était exactement comme je l'avais laissé. La même grisaille, le même écran de pollution qui atténuait les ombres, enfumait l'air et le rendait dense comme du coton. Mais cela ne m'affectait plus. J'ai appelé Olivier d'un café. Il a décroché à la quatrième sonnerie, selon son habitude.

— Allô ? Sa voix n'avait pas changé.

— Olivier, c'est moi, Lîla.

— Lîla ? Le ton disait la surprise et l'interrogation.

— Est-ce que je peux venir te voir ?

Il y a eu un long silence. Puis, il a dit :

— Viens à cinq heures.

À cinq heures moins le quart, j'étais devant son immeuble. Le jour gris virait peu à peu au crépuscule sans ombre. Les nuages lourds étaient si bas au-dessus de la rue qu'ils paraissaient toucher le sommet des immeubles blancs et étroits. Il bruinait.

À son étage, les rideaux n'étaient pas tirés et il y avait de la lumière dans son salon. J'allais bientôt me retrouver dans cette pièce, j'y serais accueillie et réchauffée.

En montant l'escalier de bois, j'entendais de la musique classique à fort volume. J'ai agrippé la rampe. Des souvenirs enfouis resurgissaient à ma mémoire. Je suis restée un instant sans bouger, à écouter la musique, à sentir la présence d'Olivier tout autour de moi.

Mais peu à peu je commençais à me sentir mal à l'aise. La musique était différente de tout ce qu'Olivier m'avait fait écouter jadis. Au-dessus de la petite mélodie joyeuse planait quelque chose d'obscur, comme la puanteur de

souvenirs terribles, qui la faisait paraître déplacée. J'ai grimpé les dernières marches qui me séparaient du palier et reconnu le heurtoir à tête de lion sur la porte. Olivier n'aimait pas les sonnettes. Elles brisent la musique, disait-il. J'ai arrangé nerveusement ma robe. Sans prévenir, la musique s'est arrêtée net, laissant derrière elle un silence plein de tension.

J'ai soulevé le heurtoir et frappé deux coups. Mais à ce moment précis, la musique est revenue dans un fracas étourdissant de cuivres, de cors et de cordes à l'unisson, créant un mur de sons impénétrable. Je me demandais si je devais frapper de nouveau, quand une mélodie plus douce a succédé au tumulte. Comme je ne voulais pas l'interrompre, j'ai attendu. Quand je n'ai plus entendu que des violoncelles et des hautbois, j'ai frappé. La musique s'est arrêtée instantanément, j'ai perçu un bruit de pas, puis celui du verrou qui s'ouvrait.

La silhouette d'Olivier se découpait dans l'embrasement de la porte sur un fond de lumière chaude et dorée. Le revoir me transportait de joie. Il avait l'air plus grand et plus robuste, d'une certaine manière. J'attendais qu'il parle, mais il en semblait aussi incapable que moi et restait là, à me regarder. J'essayais de déchiffrer son expression, mais son visage était dans l'ombre et ne laissait rien filtrer.

À la fin, c'est moi qui ai retrouvé la voix :

— Olivier, merci de me recevoir.

Il a bougé d'un pied sur l'autre sans quitter le refuge du seuil.

— Tu n'as pas à me remercier, a-t-il énoncé gauchement. Qu'est-ce que tu veux ?

Sa réponse me rendait perplexe.

— Rien...

Puis je me suis rappelée que j'avais apporté un carton

de ses pâtisseries favorites.

— Je t'ai apporté des croissants aux amandes.

Il m'a pris la boîte des mains avec précaution. Il ne m'invitait pas à entrer. Nous nous regardions, mal à l'aise. Finalement, il a parlé :

— Entre, a-t-il dit sans chaleur, en se poussant de côté et en ouvrant largement la porte.

Dans la pièce qui m'était familière, rien ne semblait avoir changé. C'étaient les mêmes tapis turcs bleus et bruns étalés çà et là sur le sol ; au plafond, le même lustre vieillot à gouttes de verre bleues que j'aimais tant ; les étagères truffées de livres, qui s'empilaient aussi par terre en plusieurs tas ; les coussins du divan regroupés pêle-mêle dans un coin, comme Olivier aimait à les trouver pour faire sa sieste l'après-midi. Je respirais l'odeur familière, un mélange de tabac, de citron et de menthe, qui faisait partie intégrante du lieu. Intimidée, j'ai levé les yeux sur Olivier.

— J'allais oublier mes bonnes manières. Tu veux du thé ? Ou tu préfères du café ?

Le dédain que dissimulaient mal ses paroles m'a fait l'effet d'un coup de fouet.

— Ne parle pas comme ça, on dirait un inconnu ! ai-je crié.

Il a ri sèchement.

— Tu entres chez moi au bout de trois ans d'absence, tu abandonnes tes amis sans un mot, tu vis avec un homme qui ne respecte personne, même pas toi. Et tu débarques, en espérant... Il s'est arrêté, tout rouge. Oh, laisse tomber.

— Je suis venue dans l'espoir d'être écoutée sans qu'on me juge, ai-je dit avec dignité. Mais je suppose que

c'était trop demander.

Je me suis dirigée à pas lents vers la porte. Alors que j'allais poser la main sur la poignée, sa voix m'a arrêtée :

— On ne quitte pas le champ de bataille avant que son ennemi soit mort. Tu ne peux pas partir maintenant.

J'ai repris espoir. J'ai parcouru rapidement l'espace qui nous séparait, pour lui dire de plus près :

— Olivier, je suis venue parce que tu étais mon ami.

Son visage exprimait l'incrédulité. J'ai poursuivi, en cherchant mes mots :

— Je suis venue te voir aujourd'hui parce que, quand j'habitais chez les Baleine, cet appartement était mon refuge. Tu m'accueillais avec plaisir, tu me passais de la musique, tu m'intégrais à ton univers. Tu ne riais jamais de mon ignorance, ni quand les autres se moquaient de moi.

— Et tu t'en es rendu compte hier, alors tu te précipites pour me le dire ?

Sa voix était teintée de dédain.

— Comment est-ce arrivé ? Tu l'as rêvé ?

— Je suis venue te voir parce que je suis perdue. Tu avais vu en moi quelque chose qui ne t'était pas indifférent. Qu'est-ce que c'était ?

Son visage a paru fondre.

— Oh Lîla, comment est-ce que tu as pu être aussi bête ?

Il m'a attirée dans ses bras. C'était comme revenir chez soi.

Je ne sais pas combien de temps nous sommes restés comme ça. Je devais déjà somnoler quand j'ai entendu sa voix murmurer quelque chose au-dessus de ma tête. J'ai levé les yeux. Je ne voyais que son menton et son nez.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Il s'est écarté, un peu gêné.

— On boit le thé, maintenant ?

J'ai ri. Le nœud d'angoisse se défaisait lentement.

— Oui, avec plaisir.

Assise dans la cuisine à la table minuscule, je le suivais des yeux tandis qu'il se mouvait avec assurance dans l'espace réduit. J'admirais sa façon d'effeuiller la menthe fraîche, de tremper les feuilles dans la théière Meissen rebondie. La cuisine était propre et tout y était en ordre. Il y avait un sens certain de l'intérieur dans la manière dont les objets étaient rangés, les épices, les poêles en cuivre, l'antique moulin à café qui révélait l'amour d'Olivier pour les choses anciennes. Mais elles n'étaient pas assorties, comme les antiquités, de l'interdiction d'y toucher. Elles semblaient utilisées correctement et aimées, comme des objets ordinaires dont seule la valeur d'usage fait la beauté et le prix. À présent, ces détails me sautaient aux yeux. C'était probablement la première fois que je liais ce que je voyais de la vie d'Olivier au riche passé qui la nourrissait.

Puis il a versé l'eau dans la théière et l'odeur de la menthe a envahi la pièce.

— C'est du thé de plantes, j'espère que ça ne te dérange pas trop. Je sais que tu préfères le thé noir à cette heure de la journée, mais je n'en ai plus. Personnellement, je n'en bois pas.

— Mais tu en buvais avec moi.

— C'était pour toi, a-t-il répondu un peu penaud, avant d'ajouter en hâte : Pour te tenir compagnie.

— Bien sûr.

Un frisson m'a parcourue. Je commençais à

comprendre. Nous nous sommes souri. Pendant le thé, nous avons parlé de choses et d'autres. Il m'a raconté ce qu'il avait fait durant ces trois ans.

— Je donne un cours ou deux à mon ancienne école de commerce, a-t-il terminé timidement.

— Tu es professeur ! ai-je lâché avec une admiration mêlée de respect et de stupeur.

— Non, seulement maître de conférences. J'étudie pour passer mon doctorat. Après ça, je serai peut-être professeur un jour. Je ne suis pas encore sûr de vouloir.

Je me taisais. Je l'imaginai face à une salle d'étudiants dans les amphithéâtres miteux de l'université de Nairobi que j'avais connus, avec leurs bancs sales et les messages qui volaient à travers la classe. Mais non, il n'enseignait pas dans un endroit pareil, mais sûrement dans une salle bien différente, propre, belle, ensoleillée. Il m'observait avec attention, l'air soucieux.

— À quoi tu penses ?

— À tout ce que la mort de mon père a changé pour moi.

— Ton père est mort ?

Il avait l'air choqué.

— Je ne te l'avais pas dit ?

— Bien sûr que non. Je croyais que tu avais quitté ta famille parce qu'on voulait te marier contre ton gré.

J'ai éclaté d'un rire dur. Ses oreilles sont devenues écrevisse. Il a baissé les yeux sur la théière, puis les a relevés vers moi.

— Alors, qu'est-ce qui t'est réellement arrivé ? Dis-moi la vérité.

— La vérité ?

Même en prononçant le mot, j'avais une impression de

fausseté. La vérité n'avait de sens que dans le monde d'Olivier où tout était permanent. On m'avait arraché mon monde si souvent. Comment aurais-je pu savoir où était la vérité ? Mais je lui devais d'essayer. Peut-être s'exprimerait-elle d'elle-même, reconnaissant d'instinct une oreille digne de confiance.

— D'accord, je vais essayer.

J'ai commencé d'une voix haletante. Puis les mots sont venus de plus en plus vite, et je ne pouvais plus m'arrêter.

Quand j'ai eu fini mon histoire, la cuisine était plongée dans la pénombre. Seule la lumière de la pièce voisine empêchait l'obscurité d'être complète. Nous restions assis sans parler. Je me sentais vide, avec une impression d'expectative qui n'était pas désagréable. Comme si je m'apprêtais à recommencer à zéro, à m'emplir de bonnes choses que cette fois j'aurais choisies. Olivier s'est levé pour allumer le plafonnier.

— Non, s'il te plaît. La lumière est trop vive.

Il a éteint immédiatement.

— Alors, qu'est-ce que tu veux faire, maintenant ? a-t-il demandé gentiment.

La frayeur a resserré sa pince autour de mon cœur.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu veux boire quelque chose d'autre ? Ou on continue à la tisane ?

J'ai ri. Il était resté l'hôte parfait que j'avais connu. Il ne pouvait pas s'en empêcher.

— J'aimerais bien un verre de vin, ai-je répondu en me rappelant nos soirées passées à boire en écoutant de la musique. Alors, je me suis souvenue du disque entendu dans l'escalier, derrière la porte, et j'ai ressenti une pointe de malaise.

— Qu'est-ce que tu écoutais, juste avant que j'arrive, Olivier?

— Juste avant ? Ah oui, Prokofiev, sixième symphonie, premier mouvement. Il a hoché la tête : Un grand compositeur, un original. La sixième a été sa dernière. On ne l'a jouée en Russie qu'une fois, en 1947, juste avant que sa musique soit interdite.

— Interdite ? Pourquoi interdite ? Par qui ?

— Par Staline. Il considérait que sa musique était trop difficile d'accès pour le travailleur soviétique.

J'étais stupéfaite. Mes pensées devaient se lire dans mon regard, car Olivier a souri avec compréhension.

— Oui, c'était terrible. Il y avait seulement quelques années qu'il était revenu de Paris en Russie.

— De Paris ?

J'avais peine à y croire. Comment pouvait-on vouloir quitter Paris ?

— On l'a expulsé ?

Olivier a ri.

— Bien sûr que non. C'était un grand compositeur, que tout le monde admirait déjà.

— Alors ?

— Il ne pouvait pas oublier son pays natal, la Russie où il avait vécu.

Tout en parlant, Olivier sortait deux verres à pied en cristal et les remplissait de vin rouge.

Était-ce la raison pour laquelle la musique de Prokofiev était si troublante ? J'étais mal à l'aise. Peut-être qu'il aimait et détestait son pays en même temps, comme moi. Mais pour finir, il y était retourné. Moi, je ne pourrais pas le faire. Le Kenya ne voulait ni de moi, ni de ma famille.

Olivier a pris mon silence pour de la compassion.

— Tu veux le réécouter ?

J'ai failli refuser, mais l'enthousiasme sur son visage m'a arrêtée. J'ai fait oui de la tête. Il a souri, m'a tendu mon verre, et a posé le sien sur la table pour aller allumer la stéréo.

Des appels tonitruants de trompettes, qui évoquaient les cors d'un départ de chasse à courre, ont brisé le silence de l'appartement. Les premières mesures m'ont donné froid dans le dos. Une mélodie puissante et belle a suivi, qui ressemblait à un chant de victoire. Sa tonalité triomphale m'a aussitôt emportée, reprise peu après avec plus de force par les cors. Mais il y avait quelque chose de cruel dans cette mélodie, et cette impression s'est précisée avant la fin de la deuxième mesure. J'ai frissonné.

Olivier était revenu. Il se tenait sur le seuil, sa haute silhouette découpée en contre-jour par la lumière derrière lui. J'étais frappée de voir combien il était grand. Soudain, les trombones se sont joints à l'orchestre pour reprendre la mélodie dans le style d'une fanfare militaire. Olivier, mon commandant, et moi, son fantassin éperdument idolâtre, avons été balayés par la déferlante sanguinaire et l'insécurité collective. La frénésie des sons allait croissant. Olivier s'est déplacé vers un coin obscur de la cuisine. La mélodie était partout à présent, elle s'enroulait fiévreusement autour de moi. Une force centripète m'entraînait toujours plus loin au cœur de la musique. Puis elle a explosé en gerbe discordante de cuivres et de bois, de cordes, de cymbales et de tympanons, avant de s'éteindre en mourant. Durant tout ce temps, j'avais retenu mon souffle. J'ai expiré lentement.

Olivier est alors réapparu, le visage pris dans le halo de la bougie qu'il tenait à la main. À ce moment, une

deuxième mélodie a commencé. Elle exprimait une tristesse suave, plutôt réconfortante après les antagonismes déchaînés des mesures précédentes. Je me sentais très légère, vide de tout sentiment. Olivier, son verre à la main, m'observait avec attention. Nous nous sommes souri, et la justesse de ce moment m'a envahie d'une onde de bonheur. Puis ses yeux se sont éteints. Il était retourné à la musique. Je l'ai regardé me quitter avec tristesse.

La première mélodie est alors revenue livrer un nouvel assaut, éveillant toutes sortes d'émotions fortes et terribles, peur, excitation, colère, cruauté et désir. Soudain, je me sentais seule, prise dans la tourmente des mouvements de mon cœur, incapable de m'en distancier. Mais au moment où les sensations devenaient intolérables, la deuxième mélodie s'est insinuée note à note dans la musique et m'a soulagée de cette tension avant de me renvoyer, esclave, aux ténèbres tumultueuses qui s'étaient levées en moi.

Le morceau s'est terminé dans une indifférence bizarre. J'avais l'impression d'avoir survécu à des événements épouvantables. Je me demandais ce qu'Olivier avait ressenti. Son visage était calme, absorbé, mais non bouleversé comme je l'étais. Avant que je puisse le questionner, le mouvement suivant a commencé dans un déferlement d'instruments tonitruants. C'était à cet endroit du morceau que j'avais frappé du heurtoir à la porte. Comment ma vie aurait-elle tourné si, en m'enfuyant de chez les Baleine, j'étais venue le trouver plutôt que de me jeter dans les bras de Philippe ? Aurions-nous été amants ? La tristesse m'a saisie à la pensée de ce qui aurait pu être et j'ai baissé la tête pour qu'Olivier ne s'en aperçoive pas.

La musique avait changé, elle aussi. Elle était plus douce. J'écoutais, médusée par sa beauté pure et simple, et par la paix qu'elle dégageait. Mais cela n'a pas duré. Cors et trombones sont intervenus, la musique s'est assombrie, teintée de désespoir. La paix que je ressentais s'est aigrie peu à peu. J'écoutais attentivement, avec l'impression croissante d'assister à une tragédie terrible qui m'engouffrait, et je frissonnais. Je connaissais bien cette sensation. Je subissais, impuissante et les yeux fermés, l'assaut du désespoir. Brusquement, j'ai senti la main chaude d'Olivier se poser sur la mienne et la serrer. J'ai ouvert les yeux. À travers les larmes qui s'y étaient accumulées, son visage tremblait.

— Tu veux que j'arrête ?

— Non, laisse.

Je me demandais une fois de plus ce qu'il aimait dans une musique comme celle-là. Quelle tragédie avait-il connue dans sa vie ? Il avait tout.

Quand la musique s'est arrêtée, je me suis sentie mieux. Puis le troisième mouvement a commencé par une mélodie insouciant et pleine d'innocence. J'écoutais avec un détachement étrange, et je n'ai pas été surprise quand une autre mélodie est venue, semble-t-il, faire écho à la détermination cruelle des premières mesures de la symphonie. Les deux mélodies semblaient danser ensemble, tissant et dénouant leurs étreintes. Puis le beau chant du deuxième mouvement a fait une nouvelle et brève apparition avant de disparaître dans la frénésie croissante de nouveaux sons guerriers. Fascinée, j'écoutais. Je n'étais plus ni détachée de la musique, ni prisonnière d'elle. Mes sensations personnelles s'étaient évanouies, seule demeurait la musique. Mais pour l'encadrer, pour lui créer un espace, il y avait Olivier, sa main sur la mienne

dans la cuisine qui sentait la menthe, sur la table éclairée à la bougie.

La dernière mesure, assourdissante, s'est achevée abruptement, laissant derrière elle un silence presque effrayant. Je ne pouvais pas ébaucher un geste. Olivier avait l'air pensif, lui aussi. La mèche s'est noyée dans la cire et la bougie s'est éteinte, rompant le charme. Il s'est levé pour allumer le plafonnier. Cette fois, je n'ai pas protesté. La lumière me rassurait. Il est revenu avec la bouteille de vin, a rempli nos verres.

— On passe dans l'autre pièce ?

Au salon, il a mis en marche le chauffage électrique, puis il est revenu se tenir debout à côté de moi. Le désespoir exprimé par la symphonie résonnait encore en moi.

— Tu veux entendre autre chose ? Quelque chose de plus gai, peut-être ? a-t-il demandé avec un sourire d'autodérision.

— Pourquoi tu écoutes cette musique-là ? Tu l'aimes vraiment ?

Incapable de me contenir, j'ai posé ma question de façon directe, certaine qu'elle appelait une réponse importante.

Il a paru gêné, et une rougeur lui est montée lentement de la nuque aux oreilles. Je me suis assise sur le divan et je l'ai tiré par la main pour qu'il en fasse autant. Il s'est assis tout au bord des coussins avec gaucherie. J'étais nerveuse, moi aussi, mais j'essayais de n'en rien laisser voir. Je me suis installée confortablement sur la housse brune et douce ; il fallait lui laisser le temps de répondre. Nous évitions soigneusement de nous regarder.

Mais comme il ne se décidait pas à parler, j'ai tenté de l'encourager.

— Ce Prokofiev, il est si brouillon, si déconcertant. Tu ne m'avais jamais rien passé de lui.

— Peut-être parce que, quand j'étais avec toi, je n'en ai jamais ressenti le besoin. Je ne me rappelle pas. Il y a longtemps de ça.

Je savais qu'il mentait. Parce que moi, je me rappelais. Je me rappelais tous les disques que j'avais écoutés avec lui. J'avais pu oublier les noms, mais pas les musiques, ni l'effet qu'elles m'avaient fait.

Il s'est remis à parler avec précipitation, comme s'il était pressé de se débarrasser des mots.

— J'ai passé le disque pour me calmer. Après ton coup de fil, je ne pouvais plus travailler.

— Comment est-ce qu'elle peut te calmer ? Elle est tellement désespérée, elle exprime tant de... solitude.

Son visage s'est animé d'une expression douloureuse.

— La musique rend les états d'âme supportables en leur donnant forme et beauté. Et donc on est gagné par le calme, même si elle est très triste ou désespérée. Tu l'as sûrement ressenti, Lîla. Qu'est-ce qui a séché tes larmes, selon toi ?

J'ai porté instinctivement la main à ma joue. Il avait raison. Olivier m'avait, en quelques mots, appris le secret de la musique. En prenant conscience de tout ce qu'il m'avait apporté, mon admiration pour lui s'est changée en gratitude. Je débordais d'émotion.

— Mais c'est toi, Olivier. C'est toi qui as fait que j'étais capable de l'entendre. Tu étais le cadre qui maintenait ensemble musique et douleur, c'est toi qui as rendu la paix possible.

Son visage s'est illuminé comme jamais je n'aurais pu l'imaginer, et je me suis demandé comment j'avais pu le

trouver laid. Puis, sans m'être aperçue qu'il avait bougé, ses lèvres ont rencontré les miennes.

Plus tard, il m'a bercée contre lui, moitié assis, moitié couchés en travers du sofa sans parler. Je me sentais extraordinairement vivante, mais en même temps complètement détendue. C'était une sensation étrange, comme celle d'avoir mangé l'aliment parfait, écouté la musique la plus sublime, avoir vu la beauté sans défaut. À mesure qu'elle s'évanouissait lentement comme des bulles quittant la surface de l'eau, je me suis aperçue qu'une autre sensation, plus profonde, prenait sa place. Pas vraiment une sensation, d'ailleurs, mais plutôt son absence. L'absence de peur.

— Tu sais, la dernière fois que j'ai écouté de la musique classique, c'était il y a trois ans.

Je voulais qu'Olivier sache qu'une partie de moi avait toujours été avec lui, que je ne l'avais jamais trahi.

— Je n'ai jamais pu le faire avec Philippe.

— Chut – il a resserré le bras autour de moi –, ne prononce pas son nom. Tu ne retourneras jamais là-bas.

— Non, jamais. Je l'ai compris à Dunkerque.

— Pourquoi Dunkerque ? Les plages y ressemblent à des cimetières. On a essayé d'en faire une station balnéaire, mais ça n'a jamais pris. L'eau est froide, il fait du vent, et les plages sont encore truffées de bunkers et de mines allemandes. Dunkerque n'arrive pas à échapper à son histoire.

Je me rappelais l'étendue de sable, les usines abandonnées, les maisons construites de bric et de broc. Pourtant, je trouvais qu'il avait tort. Les plages étaient sans doute tristes, et même sombres, mais aussi animées et pleines de force.

— Tu es allé à Dunkerque récemment ?

— Jamais. Ça me rappelle trop la folie furieuse de la guerre. Trop de gens sont morts sur ces plages. Je ne crois pas avoir jamais envie de les voir. Il est parti d'un rire lugubre : C'est l'avertissement que Prokofiev nous donne dans sa musique. Puis son expression s'est faite pensive. Comme ils vont bien ensemble, ton Dunkerque et sa musique.

— C'était comme la musique. Les enfants jouaient sur le sable, les vieux étaient dehors, les femmes aussi, le soleil brillait et le ciel était clair à n'y pas croire. Pourtant, derrière tout ça, on sentait l'histoire peser sur la plage. Mais c'était beau, Olivier, ça donnait à l'endroit une profondeur que les autres plages n'ont pas. On y échappe à la tension de feindre le bonheur en permanence. On y est libre, comme dans la musique.

Il ne répondait rien, et je commençais à m'inquiéter. Puis il m'a embrassé doucement le front.

— Tu viendras avec moi ? m'a-t-il demandé en me regardant au fond des yeux. Je voudrais être avec toi pour voir Dunkerque.

J'ai souri en baissant les paupières, comme le font souvent les femmes, pour cacher ma joie débordante.

— Tu me diras ce qui s'y est passé ? Tu as l'air de bien connaître l'histoire. Ça me donnera l'impression d'en faire partie. Comme toi.

3

Peu de temps après mon retour à Paris, l'hiver s'est installé. Je me suis aperçue que mon studio de la gare de l'Est n'avait ni chauffe-eau ni chauffage digne de ce nom. Mais je n'ai pas voulu emménager chez Olivier. Je rechignais à reproduire mes vieux schémas de comportement. Je voulais que tout soit nouveau.

Avec son aide, je me suis trouvé un petit logement plus confortable au sixième étage d'un immeuble du XIX^e siècle. Je ne connaissais pas les gens qui habitaient les autres chambres de mon étage. Ils constituaient pour moi un groupe anonyme d'étudiants et de serveurs, presque toujours absents. Mais la seule chose qui m'importait, c'était d'être proche de chez Olivier.

Quand j'étais avec lui, j'avais l'impression d'occuper le centre du monde. L'obscurité froide de l'hiver ne passait pas son seuil et isolait notre bonheur. Nous restions à l'intérieur, être ensemble nous suffisait. Nous sortions rarement, voyions rarement des amis. Nous écoutions de la musique, parlions, lisions, et parfois même, nous regardions la télé. La seule personne autorisée à pénétrer dans notre petit univers était Annelise. La perspective de la revoir m'avait d'abord rendue nerveuse. Mais quand elle est arrivée un soir pour dîner, mon bonheur s'en est trouvé accompli. Elle faisait partie de notre passé commun, après tout. Elle révélait par sa présence l'objectivité de notre relation.

Je me suis mise à chercher du travail. C'était une entreprise beaucoup plus épineuse que je ne l'avais cru. Au début, j'ai voulu assister un chef cuisinier, mais je n'avais pas les qualifications requises. J'ai contacté plusieurs supermarchés et des entreprises de confection

pour proposer mes services en tant qu'acheteuse, mais ils n'engageaient que des diplômés. Alors, j'ai essayé auprès des fournisseurs du Bon Marché. Je connaissais personnellement bon nombre d'entre eux. Mais ils m'ont opposé un refus catégorique.

— Fondez votre propre entreprise, m'a dit gentiment un de ces hommes, la nôtre est une affaire familiale. Nous n'engageons personne de l'extérieur.

Cependant, mon argent tirait à sa fin. J'étais désespérée. J'ai rejoint les hordes des demandeurs d'emploi qui hantent les bibliothèques et les marchands de journaux pour dépouiller les petites annonces. Mais leurs offres, même pour les réceptionnistes, donnaient priorité aux Français. Je me suis donc tournée vers les affichettes épinglées dans les supermarchés. J'ai travaillé comme garde d'enfants, comme femme de ménage à la petite semaine. La paye était suffisante et les emplois ne manquaient pas. Un jour que j'avais fini de bonne heure, j'ai décidé d'aller boire un thé chez Olivier. Il était absent de Paris, appelé pour une mission d'expert-conseil auprès d'une entreprise. J'ai ouvert avec ma clé. Dès que j'ai franchi le seuil, j'ai senti un parfum inconnu. Je me suis figée sur place sans savoir quoi faire. À ce moment-là, une femme est sortie de la cuisine, une tasse de thé à la main.

En me voyant, elle a émis un petit « oh ». Puis, elle s'est reprise et m'a souri.

— Bonjour. Vous devez être la femme de ménage de mon frère. Je vous félicite, la maison est bien mieux tenue qu'à mon dernier passage.

Sans plus me regarder, elle a ajouté :

— Je suis la sœur d'Olivier. Ne faites pas attention à moi, je ferai en sorte de ne pas vous gêner pendant que vous travaillez.

Comme je restais là, paralysée, elle s'est retournée vers moi pour m'observer. J'ai vu une distance, puis une gêne traverser son regard.

— Oh, non, vous devez être Lîla. Olivier m'a parlé de vous.

Je n'ai rien trouvé à répondre. J'ai fait demi-tour et je me suis précipitée dehors.

Après cela, je me suis barricadée dans ma chambre, rideaux fermés. Je restais là, couchée dans mon lit, puant et transpirant, refusant même de me brosser les dents. Peu à peu, j'ai pris conscience d'une odeur étrange et puissante qui imprégnait la pièce, mais j'étais trop apathique pour me lever. Je ne pouvais qu'empiler des couvertures sur moi pour empêcher qu'elle s'infilte dans mon corps.

À son retour, Olivier m'a appelée au téléphone, mais je n'ai pas répondu. Finalement, il s'est déplacé et a martelé la porte en menaçant d'appeler la police ou de l'enfoncer si je ne venais pas ouvrir. J'ai cédé. Dès qu'il m'a vue, le sourire qui se dessinait sur ses lèvres a disparu.

— Et où en est ta recherche du travail idéal ?

J'ai détourné les yeux.

— Je ne l'ai pas encore trouvé. Tu me distrais.

— Parfait ! Au moins, tu places tes priorités dans le bon ordre, a-t-il dit en riant.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu crois que je ne cherche pas sérieusement ?

Il m'a adressé un regard étrange.

— Tu sais que travailler peut être plus nocif pour la société que de ne rien faire ?

— Quoi ?

Je n'étais pas d'humeur à recevoir des leçons.

— C'est vrai. Les gens qui restent plus de quatre ans au chômage coûtent moins cher à l'État qu'un ouvrier d'usine à plein temps.

— Vraiment? Alors pourquoi tu n'es pas au chômage?

— Parce que je n'en ai pas besoin. Mon père a fait de bons placements.

— Comme c'est commode d'avoir une famille aussi généreuse!

J'avais parlé sur le mode sarcastique, sans remarquer la dérision qui sous-tendait ses paroles.

Tout à coup, il m'a saisi par les épaules et m'a secouée.

— Arrête de t'apitoyer sur toi-même, Lîla. Ça t'enlaidit.

Le choc m'a figée sur place. Il m'a lâchée avec douceur.

— Tu sais que je te viendrai toujours en aide, Lîla. Pourquoi est-ce que tu ne me fais pas confiance?

Je n'ai pas répondu.

— Si tu veux, je peux te présenter à des amis.

— Non merci, je me débrouillerai, ai-je coupé, les mains agrippées au bord de la table.

À partir de ce jour, j'ai remis les pieds dehors, mais seulement pour me rendre chez Olivier. Le monde extérieur était trop menaçant. Il divisait les gens en gagnants et en perdants, et je ne voulais pas perdre Olivier. J'insistais pour que nous restions chez lui, à faire l'amour avec une énergie désespérée jusqu'à tomber d'épuisement, vidés d'émotions. Olivier ne comprenait pas pourquoi je refusais de sortir et même s'il cédait invariablement, je voyais la lassitude se glisser dans ses yeux.

En mars, le permis de séjour que m'avait obtenu

Philippe est venu à expiration. Je ne savais pas comment l'annoncer à Olivier, de peur de voir la distance s'installer dans son regard comme elle l'avait fait dans celui de sa sœur. Je vivais dans la terreur que la police vienne me chercher au milieu de la nuit chez lui. La chaleur précoce poussait tous les Parisiens à sortir, et mon désespoir était à son comble.

Finalement, je me suis adressée à Annelise pour lui demander de l'aide.

Elle m'a proposé de la retrouver pour déjeuner au Café des Arts, près du Louvre.

J'y suis arrivée en avance. En l'attendant, je pensais à la façon dont elle avait changé depuis l'époque de la pigiste révoltée qui se rongait les ongles. Elle était devenue rédactrice adjointe à Elle, où elle rédigeait sa propre rubrique. Sa nouvelle assurance se traduisait par quelques centimètres de tour de hanches supplémentaires qu'elle exhibait avec fierté. Mais elle portait toujours des couleurs crues et de grandes boucles d'oreilles. Et elle était toujours prête à éclater en protestations.

Comme si je l'avais suscitée, Annelise est apparue. Nous nous sommes dit bonjour, puis elle s'est tournée vers le maître d'hôtel qui surveillait la salle du regard.

— Raoul, a-t-elle roucoulé, j'ai réservé une table pour déjeuner.

Nous avons suivi son dos trapu jusqu'au centre de la salle étroite où notre table était dressée. Aussitôt un jeune serveur est venu prendre notre commande.

— Alors, dis-moi, pourquoi tu voulais me voir ?

Annelise était penchée au-dessus de la table, avide de nouvelles. Anxieuse, je gardais la tête baissée.

— Annelise, j'ai besoin d'un travail.

Ses yeux se sont plissés.

— Pourquoi ? Tu n'es pas heureuse avec Olivier ? Il vaut une centaine de Philippe.

Elle avait presque craché son nom. Savait-elle de lui quelque chose qu'elle voulait cacher ? J'ai failli le lui demander, mais je me suis ravisée. Je voulais oublier tout ce pan de ma vie.

— Annelise, tu crois que je ne le sais pas ? Olivier est la raison pour laquelle je veux travailler. Je ne peux pas coucher avec lui et lui faire payer cet honneur jusqu'à la fin de ses jours. Comment pourrait-il me respecter ?

Annelise a haussé les épaules.

— Qu'est-ce qu'un boulot a à voir avec l'amour ? Si tout le monde pensait comme toi, personne ne tomberait plus amoureux en France. Personne, pas même quelqu'un d'aussi bien placé qu'Olivier, ne peut trouver de travail facilement aujourd'hui. Il n'y a pas d'emplois à pourvoir. Tu as vu le nombre de gens qui font la queue pour un boulot, n'importe lequel ?

J'ai hoché tristement la tête. Elle m'a pressé la main :

— Ne te rends pas les choses difficiles. Oublie le travail, au moins jusqu'à ton mariage, quand tu seras naturalisée française.

— Comment peux-tu être sûre qu'Olivier veut m'épouser ? ai-je éclaté. Mon irritation montait, avec le sentiment d'être prise au piège.

— Bien sûr qu'il le fera, si tu le veux, toi. Il adore aider les marginaux.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? J'étais saisie d'un pressentiment.

— Pourquoi crois-tu qu'il nous ait choisies, moi, uni-Allemande en exil et toi, une réfugiée indienne ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Il est aussi l'ami de Maeve, qui n'est pas une marginale, elle...

— Maeve serait considérée comme une déclassée par l'entourage familial d'Olivier. Il vient d'une des plus vieilles familles de Strasbourg, tu sais.

J'ai détourné les yeux. J'aurais voulu la faire taire.

C'est alors que mon attention a été attirée par un homme qui s'approchait de notre table. Il se comportait avec une certaine aisance, comme si tous les gens du restaurant étaient ses amis. C'était sûrement une connaissance d'Annelise. J'ai attendu qu'il lui adresse la parole.

Mais à ma surprise, c'est moi qu'il regardait.

— Est-ce que nous ne nous sommes pas rencontrés chez Philippe Lavelle l'année dernière ? m'a-t-il demandé avec assurance.

J'ai senti la panique me saisir, puis se retirer quand je l'ai remis. C'était Marc Després, le jeune assistant de M. Binet, devant qui Philippe m'avait copieusement humiliée. Avec tout ce qui s'était passé ensuite ce soir-là, je l'avais complètement oublié. Je l'ai regardé en rougissant de gêne :

— Bien sûr, je me rappelle.

— Et comment va M. Lavelle ? Je suis désolé de le manquer.

Il regardait autour de lui comme si Philippe allait apparaître. Annelise s'est penchée et retournée pour lui faire face.

— Oh, il ne nous rejoindra pas aujourd'hui ! s'est-elle exclamée avec un rire de gorge. Et vous, qui êtes-vous ?

— Marc Després, a-t-il répondu avec un sourire charmeur.

Annelise le regardait avidement.

— Annelise Schwartz. Je suis journaliste. Et vous ?

Son sourire s'est élargi et il a lorgné vers la chaise inoccupée entre nous.

— Je vous en prie, asseyez-vous et parlez-nous de vous.

— Avec plaisir. Il s'est assis. J'appartiens au monde de la publicité, a-t-il commencé avec une grandiloquence moqueuse.

— Qu'est-ce qu'il y a de mal à ça ? Sans vous, le journalisme n'existerait pas. Dites-moi, a-t-elle poursuivi à voix basse en se penchant vers lui d'un air de conspirateur, est-ce que vous avez réussi ? Sinon, vous pouvez disposer, je n'aime pas les ratés.

Je me suis rétractée, avec un regard anxieux à Marc, qui m'a adressé un clin d'œil. Rassurée, je l'ai regardé déployer son numéro de charme. Le succès avait donné une aura de confiance à son physique de beau jeune homme. Il portait un costume vert olive à la coupe extravagante – larges revers et poches nombreuses – et une chemise saumon. Seul un homme sûr de son charme auprès des femmes pouvait se permettre une telle combinaison.

— Chère demoiselle, je ne serais pas là si je n'avais pas réussi, vous ne croyez pas ? Dois-je vous commander une bouteille de champagne pour vous en donner la preuve ?

Annelise a paru prise au dépourvu. Il a eu un sourire coquin.

— Sérieusement, je viens de monter ma propre agence de gestion publicitaire, je suis donc ravi de faire votre connaissance.

Annelise riait en lui lançant des œillades.

— Il va falloir que j'en apprenne un peu plus avant de savoir si je suis ravie de faire la vôtre.

— Dans ce cas, permettez-moi de commander ce champagne pour le boire avec vous. J'attends un client, mais il arrive toujours en retard.

— Vous n'êtes plus avec M. Binet ? ai-je demandé.

— Non. Je l'ai quitté il y a six mois, peu après vous avoir rencontrée, et j'ai démarré ma propre entreprise de relations publiques avec un vieil ami argentin que j'avais connu à l'école de commerce.

— C'est formidable de travailler pour soi, ai-je commenté sèchement, dévorée d'envie.

— De quoi s'occupe précisément votre agence ? a demandé Annelise.

— Nous prenons en charge la publicité des entreprises au moment où elles s'implantent dans un pays. À travers la presse, la télévision, la radio, bref, tout ce qui compte. Comme vous dites, le journalisme fait vendre. Nous accordons une grande importance aux journalistes.

Il a adressé à Annelise un regard appuyé. Je me suis mise à rire.

— La publicité, c'est l'information ! Vous prenez l'idée à la lettre, c'est ça ?

Il s'est tourné vers moi, rayonnant :

— Absolument. C'était exactement mon point de vue quand j'ai fondé mon agence. Il m'observait avec un intérêt renouvelé : Et que faites-vous à présent ? Est-ce que vous travaillez toujours avec M. Lavelle ?

Un froid est tombé sur moi, comme si je me retrouvais sous un projecteur. Mais avant même que les mots me viennent à l'esprit, Annelise, désireuse de retrouver son

attention, répondait à ma place :

— Lîla cherche un travail. Vous avez une idée ?

Il m'a observée en réfléchissant.

— À quel genre de travail pensez-vous ?

— Les relations publiques lui iraient parfaitement, a repris Annelise.

Il est devenu silencieux.

— Est-ce que vous envisageriez de travailler pour une petite entreprise qui lutte pour sa survie, dans des bureaux où on ne détecte pas la moindre odeur d'argent ?

— Évidemment oui. Lîla adore se lancer des défis. Vous avez vu comment elle maîtrise le français ? Qui pourrait croire qu'elle ne le parle pas depuis toujours ?

L'arrivée du serveur avec les plats a créé une diversion bienvenue. Après son départ, Annelise a monopolisé la conversation. Elle parlait de choses sans importance, des récents événements mondains, de gens des médias qu'ils connaissaient tous les deux. Je n'avais pas de place dans cet échange. Je me sentais de plus en plus laissée pour compte et j'avais hâte que le déjeuner se termine.

Enfin un serveur est venu annoncer que les invités de M. Després étaient arrivés.

Marc a pris la carte de visite que lui tendait Annelise, puis s'est tourné vers moi. Soulagée, j'ai accroché un sourire d'adieu poli à mes lèvres.

— Nous venons d'entamer des négociations avec un chef cuisinier américain, pionnier de la nouvelle cuisine indienne en Amérique. Il veut ouvrir un restaurant en Europe. Vous seriez parfaite pour ce projet. Ça vous dirait de travailler dessus ?

J'ai agrippé ma fourchette pour empêcher ma main de trembler. Je n'étais pas sûre de pouvoir sortir un son, et je

me suis contentée d'acquiescer de la tête. J'avais le tournis.

Il a eu un sourire satisfait.

— Et où pourrai-je vous joindre ?

J'avais peine à écrire tant le tremblement de mes mains était fort. Mais il a fait semblant de n'en rien voir.

— À bientôt.

Il s'est éloigné en naviguant entre les tables à la rencontre des deux hommes en complets sombres qui l'attendaient. Ils avaient l'air mal à l'aise. Mais dès l'instant où il les a pris par le coude pour les conduire à la table installée au soleil qu'il avait réservée, ils ont commencé à sourire et à se détendre.

Annelise s'est tournée vers moi en riant :

— Eh bien, on peut dire que tu connais des hommes intéressants. C'est un vrai séducteur. Comment l'as-tu rencontré ?

— Il était l'agent publicitaire de Philippe, l'assistant de M. Binet, ai-je bougonné.

— Vraiment ? Ça ne me surprend pas. Il sait comment arriver à ses fins. Tu pourrais apprendre beaucoup de ce genre d'homme. À condition de ne pas lui faire une confiance aveugle.

— Ah bon ? Mais je croyais qu'il te plaisait ?

— Marc Després ? Il est comme ce chèvre, a-t-elle dit en engouffrant sa dernière bouchée de fromage. Fondant à la chaleur. Mais quand il a quelque chose dans la tête, je suis sûre qu'il peut être froidement déterminé. Et je crois qu'il tient à ce que tu travailles pour lui.

Je n'ai pu m'empêcher de rire.

— Annelise, tu es unique !

Ma remarque a semblé lui faire plaisir.

— Non, a-t-elle dit d'un ton bourru, c'est toi qui es unique. Moi, je suis seulement bizarre.

Elle a terminé son vin et fouillé dans son sac pour chercher son porte-monnaie.

— Il faut que je retourne au bureau, mais tu peux rester boire un café. Qui sait quand tu reviendras dans un endroit de ce genre ?

Elle a jeté un billet de cinq cents francs sur la table et s'est levée pour partir.

— Annelise, c'est trop ! ai-je protesté.

— Ne sois pas idiote. On ne peut pas demander à ceux qui sont sans travail de payer au restaurant.

4

Marc a attendu onze jours pour m'appeler. Pendant tout ce temps, je suis restée devant le téléphone, déchirée entre l'espoir et l'incrédulité.

— Ma chère, je n'ai cessé de penser à vous la semaine dernière. Comment allez-vous ?

J'ai serré le récepteur de toutes mes forces pour empêcher ma main de trembler.

— B... bien, je vais bien.

— Est-ce que j'arrive trop tard ? Vous avez déjà trouvé quelque chose qui vous passionne ?

— Non, pas encore. J'étais occupée à autre chose.

— Vraiment ? À quoi donc ? J'espère que vous ne vous apprêtez pas à partir ?

J'ai ri. Il avait l'air sincèrement inquiet.

— Non, rien de ce genre.

— Bon, alors, que diriez-vous de passer à mon bureau demain après-midi ?

Il m'a donné une adresse à Neuilly. Je me suis retrouvée dans un appartement démodé, style XIX^e. Il a senti mon étonnement.

— Je n'ai pas encore de bureau à moi. Pour le moment, ce sont mes parents qui m'hébergent.

— C'est beau, ici, ai-je dit en admirant les tentures coûteuses de brocart bleu et les porcelaines raffinées. À quoi pouvaient bien ressembler les parents de Marc ? Tout dans cette maison paraissait si ancien et si plein d'assurance. Exactement comme l'homme qui me faisait face.

— J'envisageais de me lancer à la recherche d'un bureau, a-t-il dit en hâte en relevant une mèche de

cheveux qui lui obstruait la vue. Vous voulez m'accompagner ? Après tout, vous y viendrez travailler, vous aussi, non ?

Mon cœur a bondi. Puis s'est calmé. Il allait falloir que je lui parle de ce permis de séjour venu à expiration.

J'ai avalé ma salive et murmuré :

— J'aimerais beaucoup.

Dans l'ascenseur, il gardait le regard rivé sur moi, un pli entre les sourcils. J'étais sûre qu'il allait me poser la question de mes papiers. J'avais la bouche sèche.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? ai-je réussi à prononcer.

— Vos vêtements.

— Oh. J'étais à la fois soulagée et gênée. J'ai regardé mon tailleur bleu foncé, à la coupe sévère. Qu'est-ce qu'ils ont ?

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas d'être direct, mais c'est une honte de voir une aussi belle femme porter la mode de l'an dernier.

Tout à coup, j'avais l'impression d'être nue. La peau me brûlait de honte.

— Ça vous ennuerait si je venais un jour avec vous en acheter d'autres ?

Des souvenirs de Philippe m'accompagnant dans les magasins m'ont assaillie.

— Pourquoi ? ai-je demandé d'un ton méfiant.

Il a souri, et soudain j'ai compris ce qui me dérangeait chez lui. À l'inverse de la plupart des Français, il souriait trop, découvrant des dents très blanches et étonnamment bien rangées.

— Je vous en prie, ne le prenez pas mal. Je vous trouve remarquable, et je voudrais que vous ayez l'air remarquable. Différente. Unique.

Il caressait chacun des adjectifs prononcés, leur donnait un ton de promesse. Mais je m'en apercevais à peine, toute au soulagement de ne pas être recalée. L'ascenseur s'est arrêté, nous sommes sortis et presque aussitôt il m'a poussée sur le seuil d'un petit café-restaurant au bout de la rue. J'ai commencé une phrase pour lui expliquer que mon permis de séjour n'était plus valide depuis deux mois, mais il m'a interrompue dès le premier mot pour m'entretenir du projet sur lequel il voulait que je travaille, une chaîne de restaurants qui servait de la cuisine fusion. Son enthousiasme était contagieux et je n'étais que trop prête à le partager. J'ai donc décidé de remettre la question du permis de séjour à plus tard, quand je serais devenue indispensable.

Enfin, il s'est arrêté et m'a regardée, attendant ma réponse. J'ai détourné les yeux avec un sentiment de culpabilité.

— Vous ne m'avez toujours pas dit quelle fonction vous pensez m'attribuer.

— Je sais ce que vous avez fait pour le Bon Marché. Vous seriez un atout majeur dans ce projet.

— Mais qu'est-ce que j'aurais à faire exactement ?

— Je veux que vous transformiez cet homme en véritable chef cuisinier. Il est bon, mais ce que j'ai goûté chez Lavelle ce soir-là dépassait tout ce que je connaissais. Je n'ai jamais oublié.

Le souvenir de la nuit horrible m'a sauté à la gorge. J'ai détourné les yeux vers la rue en frissonnant. Marc a pris mon silence pour une réticence.

— Je sais que ça doit vous paraître peu de chose. Mais ce n'est qu'un début, je vous le promets. Ensuite, vous pourrez trouver vos propres projets et travailler dessus à partir de mon bureau. On pourrait... – il a pris une grande

inspiration – on pourrait devenir associés.

— Associés ? Je le regardais sans y croire. Pourquoi feriez-vous ça ?

— Parce que j'ai besoin de vous, a-t-il dit en rougissant.

— Moi, mais pourquoi, pourquoi moi ?

Il a eu l'air gêné. Puis il a répondu d'un ton sérieux :

— J'ai un problème. Personne ne fait attention à moi. Je ne suis qu'un Français comme les autres. Cheveux bruns, yeux marron, peau pâle. Terne. Vous, en revanche, a-t-il poursuivi en posant sur moi un regard admiratif, vous êtes inoubliable. Avec votre beauté indienne, vos grands yeux bruns mystérieux. Je veux faire de vous la vitrine de mon entreprise.

V

1

Marc savait très bien ce qu'il faisait. En un clin d'œil, je suis devenue la reine de la cuisine fusion de Paris. Je ne préparais pas les plats, bien entendu. C'était Bob, le chef new-yorkais sans humour, qui s'en chargeait. Ce métis vietnamien-français avait été adopté par un couple de riches Suédois qui vivaient en Californie pour échapper aux impôts faramineux en vigueur dans leur pays. Il avait quitté l'école à seize ans pour s'engager comme plongeur sur un paquebot de ligne qui faisait la traversée du Pacifique à destination du Japon. Là, il avait appris la cuisine parce qu'il détestait faire la vaisselle. De retour en Amérique au bout de quatre ans après une longue escale en Inde, il avait ouvert un restaurant à New York où il servait de la cuisine fusion. C'est là que Marc l'avait déniché. Il ne m'avait pas fallu longtemps pour découvrir que Bob était, au mieux, un cuisinier médiocre. Il ne savait pas utiliser les épices. Mais de l'avis de Marc, ce n'était pas un problème. Comme Bob n'était ni beau ni suffisamment exotique de sa personne, Marc avait eu l'idée de nous faire engager, Bob et moi, pour une émission de cuisine à la télé. Bob devait se montrer aussi excessif qu'il en avait envie, s'emporter au moins deux fois par émission et jeter des aliments à moitié cuits à la figure de son assistante maladroite – en l'occurrence, moi. Mais le plat qui en résultait était toujours alléchant. J'étais chargée de la présentation des assiettes.

Grâce à la télévision, les restaurants de cuisine fusion

ne désemplissaient pas. Au bout de quelques semaines, l'agence de Marc connaissait un succès fulgurant et Annelise la présentait dans ses articles comme « une des réussites les plus éclatantes d'Europe dans le domaine de la petite entreprise de services insolites ». Marc insistait pour choisir mes vêtements et m'emmener avec lui partout où il allait, habillée en oiseau des îles. Bientôt, ma photo s'est de nouveau étalée en couverture des magazines.

Mais le jour est venu où j'ai dû révéler à Marc mes problèmes de carte de séjour. La maison de production voulait savoir où et comment effectuer les paiements.

— Comment peut-on être aussi stupide ? Pourquoi est-ce que tu ne m'en as pas parlé avant ? a-t-il explosé.

— J'ai essayé, mais j'ai été prise par le travail, et après, j'ai oublié. Tu ne peux pas me procurer un nouveau permis, tout simplement ?

— Tu es folle ! Il me regardait avec dégoût : Je ne peux tout de même pas dire aux services d'immigration que l'une des dernières stars de la télévision française est une immigrée clandestine. On me mettrait en prison !

J'étais terrifiée.

— Je n'aurais jamais cru. Est-ce qu'il est encore temps de faire quelque chose ?

— Non, c'est trop tard, a-t-il répondu froidement. On me posera trop de questions compromettantes.

Mais il m'a autorisée à continuer mon travail à l'agence. Il a demandé aux producteurs de télévision de rédiger les chèques au nom d'une de ses amies, qui les encaissait et en remettait le montant à Marc. Il me le transmettait, diminué d'une commission. Il était tout naturel, disait-il, que cette « amie » soit payée pour le service qu'elle me rendait. Car ce n'était pas sans risques. L'administration fiscale déployait beaucoup de zèle à traquer les fraudes.

Je devais donc me montrer très reconnaissante. Et je l'étais. Profondément. Je me suis attelée à la gestion des comptes et à l'administration. Et comme cela ne me suffisait pas, j'ai pris une part de plus en plus active au travail de recherche.

Puis Marc a trouvé un moyen de me rendre encore plus utile. Après l'émission de télé, notre agence a cessé d'être au cœur de l'actualité. Marc s'est rendu compte que l'exotique et l'insolite ne pouvaient pas le mener plus loin. Il a décidé de contacter les entreprises publiques mieux implantées. Il a dressé la liste de celles qui manquaient de visibilité. Puis il a cherché à les convaincre d'investir plus largement dans la publicité, en m'utilisant comme hameçon. Les clients potentiels, des gestionnaires à la réussite médiocre, relégués aux relations publiques, étaient toujours flattés par les attentions que je leur prodiguais. Je leur donnais un sentiment d'importance et il n'en fallait pas beaucoup plus pour les faire parler d'eux-mêmes. Une fois lancés, ils m'oubliaient complètement pour se perdre dans leurs histoires. Quand celles-ci devenaient trop pénibles, ils se tournaient vers moi avec gratitude. Au matin, c'était Marc qui se chargeait de recueillir les fruits de leur reconnaissance, pendant que je m'éclipsais dans l'ombre.

Je haïssais ce que je faisais. Et je me haïssais de le faire. Mais les histoires de ces hommes me fascinaient. Car au moment où je les écoutais, partageant leurs vies et leurs émotions, j'oubliais que j'étais, au fond, une étrangère en situation illégale.

Incapable de le supporter plus longtemps, j'ai essayé d'en discuter avec Marc. Mais il s'est contenté de m'adresser son sourire charmeur en me conseillant d'épouser Olivier. « Comme ça, tu auras ton passeport

français et tes problèmes seront résolus. » Mais lorsqu'il était question d'Olivier, j'étais inflexible. Je ne voulais pas me servir de lui. Rien, et surtout pas ce genre de questions sordides, ne devait venir entacher notre amour. À Nairobi, seules les secrétaires qui se prostituaient la nuit dans les hôtels pouilleux de la ville basse épousaient des hommes blancs pour leur passeport. Comment aurais-je pu en faire autant ? Comment aurais-je pu vivre dans l'idée qu'Olivier me soupçonne de l'avoir épousé pour un passeport ? J'ai tenté de le faire comprendre à Marc, qui m'a répondu avec un sourire en haussant les épaules :

— C'est la vie, ma belle, parfois il faut savoir faire des compromis.

Alors j'ai fait des compromis. J'ai cessé de penser à un quelconque avenir. Je vivais d'un projet à l'autre, en attendant que Marc se lasse de cette mascarade et me mette à la porte. J'observais ses moindres gestes comme un faucon. J'essayais de déchiffrer le sens de tous ses actes.

Six mois, neuf mois, un an. Je me promettais de bientôt partir. Mais je remettais toujours cette décision à plus tard. J'espérais toujours rencontrer à la réception du lendemain un ministre important à qui je pourrais demander un passeport moi-même. Je m'obstinais à ne pas vouloir partager mes angoisses avec Olivier.

Les effets de la tension inhérente à cette double vie commençaient à se faire sentir. J'ai cessé de cuisiner pour Olivier. Nous ne sortions plus dîner ensemble. Je n'avais pas le temps. Mes soirées étaient entièrement occupées. Un silence s'est installé entre nous, lourd de peine. Seul demeurait le lien puissant de la musique qui nous entraînait ensemble dans un univers où les mots n'avaient pas cours.

Je me suis mise à faire des cauchemars.

2

Un jour, je me suis réveillée en retard et je suis arrivée au bureau passé midi. La nuit avait été épuisante. Après avoir tenté en vain de m'endormir, j'avais pris un somnifère et mon sommeil avait été coupé par des rêves terrifiants. J'y étais de nouveau le rat. Je m'échappais d'un train et disparaissais dans un trou sombre. Je tombais. Une chute interminable, avant d'atterrir au sommet d'un globe en bois multicolore, qui tournait follement sur son axe. Comme je ne trouvais aucune prise sur sa surface lisse et dure, je continuais à courir, et je glissais. Chaque fois que je réussissais à stabiliser ma position, le pays sous mes pieds s'allumait. Mais je glissais de nouveau, de plus en plus épuisée. J'avais souvent fait ce rêve. Mais cette fois, ce qui m'avait réveillée, c'est que j'étais tombée du globe.

La gardienne espagnole du rez-de-chaussée a levé les yeux en me voyant passer la porte. Ses lèvres ont eu un pincement réprobateur et elle a regardé ostensiblement sa montre. J'ai fait celle qui n'avait rien vu et je suis montée dans mon bureau.

J'ai claqué derrière moi la porte de mon refuge et je m'y suis adossée. La pièce me paraissait soudain étrangère. Tout y était propre et en ordre, les papiers en piles impeccables, crayons et stylos dans leurs boîtes respectives, mon courrier du jour sur le sous-main et le clavier de l'ordinateur soigneusement aligné sur l'angle du bureau.

J'ai accroché mon manteau et allumé l'ordinateur. En attendant qu'il exécute le programme, tout ce que j'avais négligé de faire la veille m'est revenu en mémoire. J'ai bondi sur le téléphone pour appeler Marc, mais la ligne était occupée. J'ai déroulé à l'écran les listes de dossiers,

incapable de me rappeler le nom de celui qu'il m'avait demandé. Aucun des titres ne m'évoquait quoi que ce soit.

Dans ma tête, la réunion de la veille au soir avec le client américain se rejouait au ralenti. Il travaillait pour un fabricant d'équipements pour supprimer les odeurs dans les restaurants. Il n'en portait pas moins un tee-shirt qui disait « J'aime l'ail » en grosses lettres noires. L'ingénieur détaillait amoureusement chacune des pièces des machines qu'il avait inventées et vendues, du ventilateur spécial pour l'évacuation des vapeurs de cuisine au matériau préconisé pour les fours. De toute la soirée, il n'avait pas jeté un coup d'œil dans ma direction. Finalement, Marc m'avait fait signe de m'en aller et j'avais obtempéré. Était-ce lui que Marc devait rencontrer cet après-midi là ? Était-ce pour cela qu'il m'avait dit de prendre mon temps pour arriver au bureau ? Comment pouvait-on gagner de l'argent en vendant des appareils qui retiraient leur odeur aux aliments ? Qui aurait voulu manger quelque chose qui ne sentait rien ? Brusquement, je me suis rappelé le nom du dossier que je cherchais.

J'ai tapé le mot « papaye » et le dossier est apparu à l'écran. Graphiques élaborés multicolores, diagrammes disposés en cercle, ordinogrammes, colonnes denses de textes, le document avait l'air d'un manuel. Tout en bas, le mot « conclusions » était suivi d'un blanc interrogateur. Le bureau s'est figé peu à peu dans le silence tandis que j'essayais de mobiliser tous mes neurones pour me concentrer. Mais le tic-tac de la pendulette finissait par me marteler les oreilles comme un tympanon. Ma tête résonnait comme l'intérieur d'un tambour africain que son batteur aurait frappé à un rythme sans cesse accéléré. J'ai abandonné. Il fallait que je m'arrête, que je fasse une pause.

J'ai traversé le couloir en direction du bureau de Marc. Sa secrétaire s'est levée et a planté son corps massif en travers du seuil.

— Il a des visiteurs, a-t-elle dit sévèrement avec une note de plaisir sous-jacent.

— Qui est-ce ? Pourquoi est-ce que je ne peux pas entrer ?

— Il a donné l'ordre que personne ne le dérange. Pas même vous.

Soudain, la porte s'est ouverte et quatre hommes, qui parlaient tous en même temps, ont surgi du bureau. Les trois visiteurs m'étaient inconnus et pourtant ils paraissaient bien connaître Marc. Ils n'exprimaient aucune des hésitations et des formules convenues qui caractérisent le client potentiel en phase d'approche. Marc m'avait aperçue, mais il feignait d'être absorbé par sa conversation avec le petit barbu à côté de lui. Ils allaient passer devant moi sans me voir, et déjà je reculais instinctivement à l'arrière-plan, comme la secrétaire. Mais à la dernière minute, quelque chose m'a poussée à leur faire face hardiment.

— Bonjour, je venais justement vous voir, me suis-je exclamée.

— Lili !

Marc a joué la surprise, m'a embrassée gracieusement sur les deux joues.

— Quel plaisir de te voir. Je ne te savais pas disponible aujourd'hui. J'emmène ces messieurs déjeuner au restaurant.

Il mentait. Il avait voulu m'éloigner du bureau. Ma méfiance s'est embrasée. Je lui ai adressé mon plus beau sourire.

— Ça tombe bien, je n'ai pas encore mangé, moi non plus, ai-je dit en lui prenant le bras.

Il a eu l'air gêné. Intrigués, les autres nous regardaient à tour de rôle. Il s'est dégagé tout en répondant, avec toute l'autorité dont il était capable :

— Il doit te rester beaucoup à faire sur le dossier Chailland. Je te verrai à mon retour.

— Non, j'ai terminé la recherche dont tu m'as chargée, ai-je dit en anglais pour que les autres comprennent, la secrétaire va me l'imprimer. Tu m'as fait travailler si dur que je n'ai pas eu le temps de sortir déjeuner.

J'ai conclu mon discours par une jolie moue. À ce moment, le petit homme brun, qui m'avait observée avec intérêt, s'est immiscé dans la conversation.

— J'espère que mademoiselle se joindra à nous pour déjeuner. Quant à moi, j'en serais ravi.

Il avait un accent mexicain très prononcé, les cheveux poivre et sel, une moustache brune qui rejoignait aux coins de sa bouche une barbiche bien taillée. À l'intérieur du cercle sombre, ses lèvres paraissaient très rouges. Il s'est tourné vers Marc :

— Qui est cette belle femme ? Pourquoi nous la cachez-vous ?

Marc a plissé les yeux et nous a regardés, le Mexicain et moi, avec l'air de fomenter quelque chose que je lui connaissais bien.

— Je ne la cachais pas, je voulais seulement éviter de la déranger. Nous travaillons tous de façon quasi indépendante. Je vous présente Lili Patel, mon bras droit.

J'ai suivi d'un regard coléreux le dos élégant de son costume de laine quand il s'est éloigné pour commander deux taxis. Je pensais à tous les clients que je lui avais

amenés grâce aux relations d'Olivier. Pourtant, il n'avait même pas su trouver de dénomination officielle à mes fonctions.

Le Mexicain s'est présenté. Alfredo Castellano était vice-président des Productions Amber pour l'Amérique du Sud.

— Appelez-moi Alfredo, a-t-il poursuivi avec un clin d'œil à mon adresse, je déteste les formalités avec les gens que j'aime bien.

Mes yeux se sont arrondis. Amber, une firme texane à l'origine, était devenue la plus grosse maison de production télé du monde. Des vidéocassettes aux actualités, en passant par les débats et les feuilletons à l'eau de rose, ils produisaient tout. Ils possédaient aussi une chaîne de programmes de cuisine et de magazines féminins. Le plus âgé des hommes, un Américain au nez aquilin et à la tignasse blanche, s'est présenté à son tour.

— Douglas Ambrey, vice-président directeur du marketing, Amber USA. J'ai bien l'honneur. Il m'a serré la main en m'adressant un regard impersonnel de ses yeux noisette, avant de se tourner vers la sortie avec impatience.

Le dernier des trois, américain et bel homme, était Ray MacArthur, le chef de leur service de relations publiques. Je lui ai souri, mais il n'a pas répondu, préférant regarder sa montre.

— Bon, tout le monde est prêt à partir ? Marc venait de réapparaître dans le hall d'entrée et nous désignait les taxis qui attendaient dehors.

Il a aidé Douglas Ambrey à s'installer sur la banquette arrière. Le chef des relations publiques s'est assis près du chauffeur. Avant de monter lui-même à côté d'Ambrey, Marc m'a demandé en quelques mots de les suivre dans

l'autre voiture avec Alfredo Castellano chez Talbeys, place Clichy. Le Mexicain n'a presque rien dit pendant le trajet, mais je le sentais qui regardait mes seins. Et je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer qu'il pressait sa cuisse contre la mienne. Je regardais par la vitre les rues défiler et la pluie tomber.

Le maître d'hôtel nous attendait à l'entrée du restaurant. Sans laisser voir sa surprise, il a aussitôt fait signe à un serveur d'installer un couvert et une chaise supplémentaires à la table. Il a échangé des banalités sur un ton plaisant avec Marc, un habitué du Talbeys où il venait souvent manger des huîtres, puis il nous a guidés vers la table vide du milieu de la salle. Le restaurant était presque plein. Je sentais les autres consommateurs nous suivre des yeux tandis que nous avançons dans l'allée.

Marc a tenu à me placer près du Mexicain. Le chef des relations publiques, Ray MacArthur, me faisait face. Marc s'est assis à côté de Douglas Ambrey. J'ai souri à l'Américain et lui ai demandé poliment :

— Vous aimez les fruits de mer, monsieur Ambrey ? Ici, ils ont les plus frais de tout Paris. Particulièrement les huîtres.

— Non, en fait, je n'ai aucun goût pour les fruits de mer. Je n'aime pas l'odeur du poisson, a-t-il répondu sèchement.

J'ai essayé en vain de masquer ma surprise. Puis j'ai regardé Marc. Il était rouge. Il avait réservé une table dans son restaurant favori sans même s'enquérir des goûts de ses invités. Le fou rire me guettait. J'y ai cédé.

Ils me regardaient tous avec gêne. Mais je ne pouvais pas m'arrêter.

— Je suis... je suis désolée. Je dois être un peu surmenée, ai-je dit en manière d'excuse quand j'ai enfin

pu parler. Quel dommage que vous n'aimiez pas le poisson, monsieur Ambrey. Vous en avez de très bons en Floride.

À son teint bronzé, je pensais viser juste.

— Je vis au Texas, et nous y préférons la viande, a-t-il rétorqué, très bref, avant de tourner son attention vers la carte. Je me suis sentie vexée. Si j'en croyais l'attention que Marc lui portait, il était l'homme clé de la situation. J'ai tenté autre chose.

— Pour nous, Parisiens, l'huître vivante avec un filet de citron est l'apogée de la civilisation culinaire. Savourer la douleur... Quel raffinement dans le plaisir!

Autour de moi, l'air s'était épaissi, il faisait plus froid. Mais j'avais capté l'attention d'Ambrey.

— Vous devriez essayer. Certains y voient un aphrodisiaque.

— Peu importe, a coupé Marc très vite en se tournant vers lui, la carte propose d'autres plats. Leur canard est très bon. C'est une spécialité de la maison.

Ray MacArthur étudiait le menu avec l'air de ne rien y comprendre. De toute évidence, il ne connaissait pas un mot de français. J'avais pitié de lui, en me rappelant mes propres difficultés avec la langue, au début.

Je lui ai posé la main sur le bras.

— Ne vous inquiétez pas, je demanderai au serveur de vous apporter un menu en anglais.

Il m'a souri avec gratitude.

— Merci. Est-ce qu'ils ont de la bière ici ?

— Je ne sais pas. Je vais demander.

— Ne vous donnez pas cette peine, a-t-il dit vivement, encore nerveux. Je prendrai la même chose que les autres.

Le serveur n'arrivait pas. J'avais déjà eu l'occasion de constater que chez Talbeys le service était lent. Or la lenteur met les Américains mal à l'aise, et ces hommes ne faisaient pas exception à la règle. Je sentais croître leur impatience de minute en minute.

— Dites-moi, qu'est-ce qui amène une aussi grosse compagnie à s'adresser à nous ? ai-je demandé à Ray.

Pris au dépourvu, il s'est déridé devant mon sourire encourageant.

— Votre agence était l'une des cinq entreprises retenues par mon service.

— Alors, déjà en train de cracher le morceau ? a coupé la voix précise et froide d'Ambrey.

Ray a rougi et bougonné :

— Je ne faisais qu'informer M^{lle} Patel du contenu de notre discussion de ce matin.

— Je suis sûr qu'elle a d'autres chats à fouetter.

J'ai ouvert la bouche pour parler mais, à ce moment, le maître d'hôtel est arrivé.

— Allez, on commande, a dit Ambrey sèchement, on n'a pas beaucoup de temps.

J'ai commandé des huîtres pour commencer, puis du saumon sauce moutarde. Marc et le Mexicain ont choisi la même chose que moi. Ambrey et Ray ont préféré le canard à l'orange avec des salades en entrée.

Quand les apéritifs sont arrivés, j'ai essayé de reprendre mon interrogatoire de Ray. Je voulais savoir depuis combien de temps il était en contact avec Marc, depuis quand celui-ci m'avait caché cette affaire. Mais cette fois, il éludait mes questions.

— Je vois que vous mourez d'envie de savoir ce que nous mijotons.

C'était le Mexicain qui me parlait à l'oreille. Il boudait depuis notre arrivée au restaurant, furieux de ne pas faire l'objet de mon attention.

— Vraiment ?

J'étais un peu sceptique. Mais ses yeux étaient perçants et sûrs, et j'y lisais la sauvagerie, le plaisir pris à la douleur de l'huître dans son linceul de jus de citron.

— Quel type de projet avez-vous ?

— Nous cherchons à implanter notre chaîne en Russie, et nous avons besoin de quelqu'un qui connaît le terrain pour nous aider à nous placer. Votre agence a déjà travaillé avec la Russie, si je ne me trompe ?

— Oui, un peu – ils s'étaient bien renseignés. Mais pourquoi nous, qui sommes si petits ? ai-je demandé avec un brin de soupçon.

— Petit peut être beau. Son visage a pris une expression d'animal affamé qu'il ne cherchait pas à cacher : Savez-vous que le profil de votre sein est sublime ? Parfait. Je suis ébahi par sa beauté.

Dégoûtée, j'ai détourné les yeux. Pourquoi aurais-je dû être polie avec cet homme ?

Il semblait lire dans mes pensées.

— Je suis beaucoup plus puissant que vous ne le pensez. Vous connaissez la répartition des pouvoirs chez Amber ?

— Non, ai-je reconnu, fascinée par le changement de son expression et l'acuité que le désir mettait sur ses traits. J'ai jeté un coup d'œil en direction de Marc. Il était engagé dans une conversation avec Ambrey, et sa main se balançait comme celle d'un joueur de golf lançant une balle douce dans un trou.

— La compagnie travaille par franchises. Je possède la

chaîne câblée sud-américaine qui passe les productions d'Amber. Certains des shows que nous produisons sont destinés à notre pays, mais d'autres, en plusieurs langues, sont revendus à Amber USA ou à ses succursales au Japon, en Australie, en Inde, partout. Pour l'instant, la majorité des émissions est conçue et vendue à partir de l'Amérique latine, et c'est nous la vache à lait qui financera l'opération en Russie.

Mes yeux s'arrondissaient à mesure que je digérais l'information. Il m'observait avec assurance, patient.

À ce moment, les entrées sont arrivées. Le serveur a déposé devant moi un plat en argent avec son couvercle, sur une assiette en porcelaine ovale remplie de glace pilée. Au contact de l'air tiède du restaurant, il dégageait une légère vapeur. J'ai fermé les yeux, anticipant le moment où le serveur allait découvrir le plat. Après avoir servi les autres convives, il a soulevé les couvercles avec cérémonie. Le Mexicain pressait sa cuisse contre la mienne. L'odeur des huîtres m'est montée au nez et je me suis figée sous le choc.

— Une minute! ai-je dit d'une voix forte.

Autour de la table, les hommes se sont tus. Le serveur, qui ôtait le couvercle de l'assiette de Marc, a suspendu son geste.

— Ces huîtres sont mortes.

Le serveur en est resté bouche bée. Pendant quelques secondes, l'effarement a réduit tout le monde au silence. Puis le serveur a dit :

— Mais... madame... ce n'est pas possible!

Je le toisais, impassible, tandis qu'il cherchait du regard quelqu'un qui pût lui venir en aide. Les autres nous dévisageaient à tour de rôle. Je me suis levée et j'ai fait le tour de la table pour lui parler de plus près.

— Ces huîtres sont mortes.

— Mais... mais le chef va les chercher lui-même tous les jours...

De confusion, il a lâché le couvercle qui est tombé avec fracas. Il a reculé de quelques pas en arrière. À ce moment, le maître d'hôtel est apparu devant nous.

— Madame, puis-je quelque chose pour vous ? a-t-il demandé d'une voix suave.

— Vos huîtres sont mortes.

Il a eu l'air sonné. Puis il s'est redressé, très raide, le portrait même de l'innocence outragée.

— Mais c'est impossible. Nous mettons un point d'honneur à ne servir que des huîtres de première fraîcheur... Vous vous trompez.

L'espace d'une seconde, j'ai balancé. Puis j'ai répondu avec fermeté :

— Désolée. Je ne me trompe jamais sur la nourriture.

— Mais vous ne les avez même pas goûtées !

— Je n'en ai pas besoin. Je les ai senties.

— C'est impossible.

Il était parfaitement sûr de lui. Une onde de soulagement a parcouru les convives. Je les ai ignorés pour me concentrer sur le maître d'hôtel. C'était lui qu'il me fallait convaincre. Je me suis précipitée au-devant de lui, lui bloquant le passage.

— C'est pourtant vrai. Je les ai senties, et mon nez ne me trompe jamais.

La bouche de l'homme a pris un rictus railleur, son nez a frémi. Il s'est retourné vers les autres et s'est adressé à Marc avec une politesse exagérée :

— Monsieur Després, vous qui êtes un connaisseur, goûtez ces huîtres, je vous en prie, et dites-moi ce que

vous en pensez.

— Il ne pense rien, ai-je coupé, il n'a pas mon nez.

— Lîla, attends un peu. Calme-toi.

Marc s'est levé sans hâte, avec un sourire à l'adresse des convives silencieux, et nous a rejoints.

— Allons, Lîla, viens t'asseoir. Nous devons ménager les sentiments d'Henri. Il est dans tous ses états.

— Ses états ? Et mes états à moi, qu'est-ce que tu en fais ? Je fusillais le maître d'hôtel du regard : Il essaie de me faire passer pour une menteuse, il nous donne des huîtres mortes et il prétend que ce n'est pas vrai. Pour qui est-ce qu'il me prend ? Pour une étrangère ? Dis-lui, Marc, dis-lui qui je suis !

— Lîla, calme-toi, je t'en prie. Marc m'a mis la main sur l'épaule et m'a gentiment guidée à travers la salle vers la sortie : Viens, allons en parler dehors d'une façon rationnelle.

— Rationnelle ? Mais je suis rationnelle, ai-je bredouillé, c'est lui qui est irrationnel s'il croit s'en tirer à si bon compte.

Le maître d'hôtel nous suivait en protestant de la qualité de ses huîtres.

— D'accord, d'accord, mais ne fais pas de scène ici, a murmuré Marc. Tout le monde te regarde.

C'était vrai, le restaurant entier avait les yeux braqués sur moi. Un bref instant, je me suis réjouie à l'idée que les gens allaient assister à la démonstration de mon talent en matière d'odeurs. Mais Marc m'entraînait inexorablement vers la sortie. Alors je me suis arrêtée pour crier à la cantonade :

— Vous êtes un menteur ! ai-je craché. Elles étaient mortes et elles puaien. Je le sais. J'ai le meilleur odorat

du monde.

Marc a failli m'arracher le bras en me tirant.

Nous étions enfin dehors. Seuls.

— Je suis désolé, Lîla, mais je devais te faire sortir. Tu faisais un scandale.

Moi, je regardais le ciel, surprise de le voir bleu et ensoleillé. La pluie avait cessé. À côté, la terrasse du Val Nombreuse n'avait plus une chaise libre. La rue était pleine de gens.

— Je ne suis pas une enfant, ai-je finalement répondu. Je suis tout à fait consciente d'avoir fait du scandale. Mais ses huîtres étaient mauvaises, il le méritait.

Puis, imitant son ton prudent, j'ai continué avant qu'il puisse répliquer :

— Je protégeais notre affaire. Crois-tu qu'ils reviendront vers nous s'ils nous doivent une intoxication alimentaire ? Au fait, tu ne parlais pas à celui qu'il faut. Les cartes sont dans le jeu du Mexicain, et je l'ai dans ma poche.

Je lui ai adressé un regard triomphant. Mais il n'avait pas dû comprendre, car il restait sans réaction.

— Marc, dis quelque chose ! Je suis bonne, non ?

C'était comme s'il ne m'avait pas entendue. Il me regardait d'un air bizarre.

— Est-ce que tu te sens bien ? a-t-il fini par demander.

— Bien sûr que oui. Pourquoi ? Tu entends ce que je te dis ? C'est le Mexicain qu'il faut amadouer, pas Ambrey. C'est lui qui va financer l'opération en Russie.

Les yeux de Marc, éteints, fixaient la rue.

— Qu'est-ce qu'il y a, Marc ? Qu'est-ce que tu regardes ? Pourquoi tu ne m'écoutes pas ?

Je lui ai saisi le bras. Alors, j'ai remarqué que son nez frémissait, que ses narines se dilataient, puis se pinçaient

comme s'il cherchait en vain de l'air pur à respirer. Une angoisse terrible s'est emparée de moi. Je me suis mise à transpirer. Marc a retiré ma main de son bras et s'est éloigné de quelques pas, sous le porche du restaurant. Je le regardais, vaincue. Huîtres et parfum. Je ne pouvais penser à rien d'autre qu'à l'odeur des huîtres et au parfum. Je m'y accrochais. J'avais un bon nez, rien ne lui échappait. Puis je me suis rendu compte que Marc me parlait, et la brume qui me couvrait l'esprit s'est un peu levée.

— Il faut vraiment que tu te calmes, tu sais. Ta conduite... met en danger notre entreprise. Tu t'es montrée nettement trop agressive ces temps derniers.

Sur ce, ses narines se sont dilatées une dernière fois.

C'était mon odeur. C'est ce qu'il essayait de me dire. Je le savais. Elle était revenue. Mais cette fois, je ne la sentais pas. La terreur m'a saisie. Je me suis mise à trembler.

— Est-ce que tout va bien ? Je veux dire, avec Olivier ?

— Évidemment. D'où te vient cette idée ?

Pourquoi ne le disait-il pas sans détours, que je sentais mauvais, qu'il voulait que je m'en aille ? Pourquoi fallait-il qu'il se cache derrière tant de politesse ?

— Bon. Ça ne me regarde pas, mais je suis inquiet. J'aimerais pouvoir t'aider.

— C'est moi qui essaie de t'aider, alors même que tu cherches à me mettre dehors.

Il s'est tu, l'air gêné. J'attendais que le couperet tombe. Il s'est jeté à l'eau :

— Excuse-moi d'être aussi direct, mais est-ce que tu es enceinte ?

J'ai explosé.

— Tu es fou, ou quoi ? Comment veux-tu que je puisse même imaginer l'être ?

J'en étais sûre, à présent, il l'avait sentie. Sinon, où serait-il allé chercher cette histoire de grossesse ? Il arrivait aux femmes enceintes des choses incontrôlables, des suées subites, des bouffées de chaleur, des changements intempestifs d'odeurs corporelles. C'était bien connu.

— Chut, ne parle pas si fort !

— Je me tairai si tu cesses de dire des âneries, ai-je répliqué avec rudesse. J'avais décidé de passer outre, de prétendre que rien ne clochait. Viens, retournons trouver les autres.

Et je me suis dirigée vers la porte du restaurant.

— Non. Marc m'a tirée en arrière. Tu ne peux pas y retourner. Tu t'es trop mal tenue.

Je me suis arrêtée. Sa détermination me soulageait.

— Alors, tu t'en es aperçu ? ai-je demandé d'une voix rauque, les yeux suppliants. Ce n'étaient pas les huîtres ?

Il a secoué la tête avec une tristesse infinie.

— Non, ce n'étaient pas les huîtres.

Nous nous sommes regardés en silence. Dans ses yeux, je lisais de la peur. Du dégoût, même.

— Je pense que tu as raison, ai-je dit lentement. Je ne me sens pas dans mon état normal. Je crois que je vais rentrer chez moi me reposer. C'est ce mal de tête.

Je me suis couvert les yeux de la main, et je l'ai observé par les fentes entre mes doigts. Il avait l'air content.

— Oui. Prends-toi quelques jours de répit. Tu travailles trop.

— Excuse-moi auprès d'eux, et laisse-moi le numéro du Mexicain sur mon répondeur.

— Inutile, a tranché Marc en entrant dans le restaurant, rentre chez toi et n'y pense plus. Repose-toi.

J'aurais voulu qu'il se retourne. Mais il n'en a rien fait.

J'ai été saisie de panique quand les portes se sont rabattues derrière lui. Je l'ai vu se frayer un chemin jusqu'à la table et s'asseoir. Alors, ses épaules se sont affaissées. Il avait l'air content de m'oublier, content de me remiser au placard.

3

Un autre monde. Séparé de moi par une vitre fine, contre laquelle j'appuie la tête. De l'autre côté, un couple de gens d'un certain âge me regarde. Ils murmurent quelque chose au serveur d'un air effrayé en me montrant du doigt. Il se retourne, me regarde, lui aussi, l'œil vide et dur. Je ne bouge pas. Il hausse les épaules et tire la chaise de la femme anxieuse. Son mari, un homme d'aspect fragile, aux cheveux blancs, lui offre un bras protecteur. Ils suivent le serveur plus loin à l'intérieur. Le restaurant détourne la tête et je suis seule dans la rue.

Je marche. La rue grouille de monde. Africains, Indiens, Arabes, Chinois, Français, Tamouls du Sri Lanka. Tout ce peuple fait désordre, avec ses étrangers dont les couleurs et les formes contrastent de façon discordante avec les vieux bâtiments gracieux et leurs cours secrètes. La bourgeoisie qui les habite encore s'est retranchée derrière des portails en fer forgé bardés de dispositifs de sécurité. La rue appartient désormais aux sans-emploi, aux affamés et aux putrides qui l'envahissent de leurs perpétuels besoins informulés. Je ne suis pas des leurs. J'appartiens au monde de l'intérieur, à un restaurant, à un appartement bien tenu dont toute l'ordonnance évoque le désir. J'ai besoin d'un endroit calme, empli de nourriture et de parfums, pourvu d'un confort subtil de laine et de fumée. Mais comment dissimuleront-ils ton odeur ? demande une petite voix.

Alors je descends à pas rapides l'avenue de Clichy. Je marche avec l'air d'aller quelque part, le front barré d'un pli comme les gens occupés. D'autres passants ont la même expression que moi, des hommes maigres, en costume élimé, un attaché-case en similicuir sous le bras. Je

connais leur genre. Il en vient à l'agence tous les jours, leur serviette pleine de CV. Ils traînent encore avec eux l'odeur du café où ils ont bu la veille jusqu'à la nuit en sortant d'un bureau semblable, une odeur qui persiste quand ils s'en vont, mêlée dans leur dossier à celle de la photocopieuse.

Je dépasse les sex-shops où des hommes ventrus comme des barriques me font des signes, me proposent de l'argent, une carte de séjour, n'importe quoi, pour poser pour eux et les laisser me toucher. Ils ne paraissent pas remarquer mes vêtements coûteux, seulement mon odeur. Avides, le nez sur la trace, comme des chiens qui flairent une chienne en chaleur.

Je me mets à courir. Je dépasse la place Blanche et les ailes géantes du Moulin-Rouge, des restaurants clinquants bondés de touristes aux visages affamés et vides, agrippés à leurs sacs, des bouis-bouis où la viande empalée sur sa graisse en vitrine, « sandwiches » étalé en majuscules irrégulières sur la vitre. Un élan me propulse et je les devance tous, landaus, bébés, quidams hommes et femmes, maquereaux, dealers, combinards, paumés. Je les devance parce que je vais plus vite qu'eux. Le vent me fouette les cheveux, transperce mes vêtements, me refroidit la peau, mue mes os en verre. Mais l'odeur me poursuit, hâte le pas en même temps que moi, trahit le moindre de mes mouvements.

Je trébuche, tant je me presse. Je tourne à droite, à gauche, encore à droite. Peu à peu le tumulte du boulevard s'estompe. Plus de boutiques alentour. La rue est calme. Les immeubles vieux et gris se dressent plus haut, plus fiers. Conscients d'avoir marqué un point sur l'époque.

Le trottoir est plus étroit. Disparus, les gens. Les

maisons en courbe ondulent comme des rubans déroulés dans un ciel impatient. Je ralentis. J'examine les immeubles. Volets de bois au premier étage. Fenêtres à rideaux au deuxième. Plantes au cinquième. Lequel va m'accueillir ? Je m'arrête. Un portail d'acier noir s'entrebâille, d'où émerge un homme. Il inspecte prudemment les environs, un casque dans une main, un sac dans l'autre. Il pose précautionneusement le pied sur le trottoir, sur une surface libre de crotte de chien, de détritrus, d'implication. J'épie et j'approuve. La rue est dangereuse, me disent les pieds chaussés de lourdes semelles. Son visage est hermétiquement clos. Puis la peur traverse son regard en me voyant l'observer. Il se retourne et ferme soigneusement, à double tour, la porte de son monde. Et vérifie. Son blouson de cuir chatoie dans la lumière d'octobre. Il traverse la rue en hésitant. En un éclair, un rugissement, il a disparu sur ses pneus ailés.

Soudain, je suis assaillie par une impression de familiarité. Je connais ces lieux, je suis déjà venue. Je tourne dans une rue. Derrière les cours et leurs grilles, il y a une maison avec jardin et enfants où il faut que j'aïlle. Les enfants sont des sauvages, ils n'ont rien contre les odeurs fortes. Il faut que je la trouve, la maison des baleines. Il ne me restera plus qu'à me remémorer le code, et le tour sera joué. Je passerai le portail et j'effacerai le passé.

Les immeubles retrouvent l'horizontale, font bloc derrière leurs façades blanches et lisses. Les rues deviennent d'une uniformité trompeuse. Je croise une gouvernante, des soupçons plein son sac. Son nez frémit ; je noircis de honte. Je fais demi-tour et je poursuis mon chemin sans m'arrêter. Les rues ne sont plus qu'un décor sur lequel mon ombre se déplace. Je ne sais plus où je

suis. Les maisons perdent de la hauteur et se rapprochent les unes des autres.

Je tourne dans une rue sordide aux petites boutiques obscures. Au-dessus d'elles, les fenêtres laissent filtrer une lumière avare qui respecte le secret des gens et les biens qu'elles abritent. Quelques-unes ont été murées avec des planches. Toutes les trois ou quatre minutes, une bouffée d'air venue du métro monte par les grilles et agite les vêtements de couleurs vives aux motifs tapageurs pendus aux cordes à linge. L'odeur du métro imprègne l'air, donne à l'endroit une atmosphère de mouvement, comme une promesse d'évasion. Une lumière, un unique néon rouge, contredit l'obscurité de la rue. Je me dirige vers lui. Je dois me cacher. Me reposer.

Je pousse la porte. Les vieux murs de bois absorbent la faible lumière des lampes. Le café est presque vide. Quatre hommes sont assis au comptoir, dans la pénombre. Ils lèvent la tête à mon arrivée, mais je ne distingue pas leurs yeux. Je ne vois que le gros tenancier en tablier blanc et veste noire. Il essuie et dispose sur l'étagère au-dessus de lui des verres qui reflètent la lumière sur son crâne chauve. Le silence est apaisant, rompu par le seul bruit du verre touchant le bois.

Puis il s'approche de moi.

— Vous voulez quoi ? demande-t-il rudement.

— Un cognac.

— C'est trop tôt pour le cognac.

Les autres lèvent le nez, flairant une altercation. Je reste calme.

— C'est ce que vous croyez, mais dans mon monde, il n'est jamais trop tôt pour rien.

Un des hommes s'avance et hurle :

— C'est quoi ce monde, le monde des singes ?

Dans un éclair d'irritation, le tenancier répond :

— La ferme, Jules, bois ton whisky et mêle-toi de ce qui te regarde.

Et il me tend le verre de cognac.

Les vapeurs qui s'en dégagent me réchauffent le visage. Le liquide doré et chaud me coule dans la gorge, désinfecte ma chair sur son passage.

— Merci.

— De rien, dit-il en me rendant mon sourire.

— Est-ce que vous voudriez vous asseoir avec moi un moment ? Je vous paie un verre.

Soudain, je suis d'humeur bavarde. La main qui essuie le zinc suspend son geste.

— Quand je te disais qu'elle cherche un homme ! lance l'un des clients à son voisin.

— Mais elle ne t'a pas choisi, pas vrai ? caquète l'autre.

— Ta gueule ! gronde le premier.

— Je suppose que beaucoup de gens viennent vous ennuyer avec leurs histoires, non ?

Le tenancier se tourne vers moi et croise patiemment les bras sur la poitrine.

— Mais moi, ce n'est pas la même chose.

— Vous en voulez encore ?

— Si j'en veux encore ?

— À boire.

Mon verre est vide. Le patient a bien besoin d'un supplément de désinfectant.

— Tenez, buvez ça.

Cette fois, c'est du vin, épais, sombre, avec une odeur de médicament. Et il retourne à l'autre bout du comptoir.

J'avale d'un trait.

Il revient, me verse une nouvelle rasade du même vin, pousse le verre vers moi. Mais avant qu'il ne retire sa main, je pose la mienne dessus. Le geste violent qu'il fait pour la dégager fait déborder un peu de vin sur mes doigts et sur le comptoir.

— Tenez-vous correctement, ou je vous fiche dehors.

Il recommence à essuyer le zinc.

L'odeur dresse sa tête immonde de dessous ma jupe. Le souffle coupé, je saute du tabouret en annonçant à la cantonade :

— Je vais aux toilettes.

Un rugissement de rires conjugués jaillit du fond du café.

— Non, dit le tenancier en faisant le tour du comptoir. Vous payez avant d'aller où que ce soit.

— Mais je ne vais nulle part, seulement aux toilettes.

— C'est entendu, mais vous réglez d'abord votre consommation.

— D'accord.

Je farfouille dans mon sac à la recherche d'un billet de cent francs. Je finis par le trouver et le lui tends. Il le prend et tire la monnaie du petit sac qu'il porte à la taille.

— Gardez tout, dis-je, maussade.

— Vous aurez besoin d'une pièce de deux francs pour l'accès aux toilettes. Sinon, c'est celles des hommes.

De nouveau, les rires masculins se déchaînent et me poursuivent dans l'escalier.

Je mets longtemps à remonter. Le tenancier s'est remis à essuyer des verres avec un torchon blanc. Les dîneurs ont remplacé les buveurs. Pour le moment, ils ne sont

encore que deux, assis solennellement à chaque extrémité du comptoir.

— Je peux avoir un autre verre ? dis-je au barman en grimpant sur un tabouret au centre du comptoir. Mes vêtements puent encore l'urine aigre des toilettes. Il rit.

— Dis donc, te voilà enfin ! J'ai failli envoyer un de mes braves clients te chercher !

Je ne daigne pas répondre. Je lui demande d'un ton brusque :

— Où est mon vin ?

Les dîneurs n'ont pas l'air de s'apercevoir que je sens les toilettes, le barman non plus. Je m'avachis sur le comptoir avec gratitude.

Le tenancier se penche pour prendre un verre sous le comptoir, sort une carafe vide et la remplit du breuvage sombre et ordinaire qu'il m'a déjà versé.

— Maintenant, on sert à dîner. Pas de consommations sans repas. Et puis, je ne veux pas que vous soyez soûle trop vite.

— J'aurais pu être le meilleur chef cuisinier du monde, alors vous avez intérêt à me servir quelque chose de bon.

Mais il est déjà en route vers la cuisine.

L'homme à ma gauche me demande :

— Alors comme ça, vous êtes chef ?

Je lui lance un coup d'œil critique. Imper marron, chaussures de cuir brun, tous ses vêtements défient la mode. Il a en guise d'yeux des petits trous noirs sous des sourcils épais et bas. Ses cheveux bruns, clairsemés sur le front, sont noués en une minuscule queue-de-rat derrière la nuque. Des rides prononcées courent de son nez triangulaire jusqu'au-dessous de sa bouche pâle. Je réponds froidement :

— J’aurais pu, mais ce n’est pas le cas.

— Alors, qu’est-ce que vous faites ?

— Je suis dans les affaires.

— Vraiment ? Quelle coïncidence ! Moi aussi. Peut-être pourrions-nous faire affaire ensemble.

Il se glisse précipitamment sur le tabouret inoccupé à côté du mien.

— Vous permettez que je dîne en votre compagnie ?

Je hausse les épaules.

— Ça m’est égal.

Le tenancier laisse tomber sans cérémonie deux assiettes devant nous. Je m’insurge.

— C’est quoi, ce service ?

— Je ne suis pas là pour faire du zèle auprès des clients, lance-t-il en s’éloignant.

Mon voisin se penche vers moi avec un sourire entendu.

— Ne faites pas attention à lui.

Je l’ignore. Il faut que je fasse disparaître mon odeur.

Nous mangeons en silence pendant un moment, puis il me demande brusquement :

— Vous êtes dans quel genre d’affaires ?

— Le commerce. Je vends.

— Moi aussi. J’ai ma propre entreprise en Auvergne. Chauffage central, sols stratifiés. C’est la ruée.

— Tant mieux. C’est bien d’avoir ce que les autres désirent.

— Vous êtes très sexy, vous avez ce que je désire, me murmure-t-il à l’oreille.

Je me recule en sursaut. Il ne sent donc rien ? Puis je le regarde avec stupéfaction. Et s’il était le remède, susurre une petite voix. Je n’attends pas.

— Allons à votre hôtel, dis-je d'un ton urgent.

Il s'éjecte du tabouret, farfouille dans son portemonnaie. Ses mains tremblent. Il paie l'addition, la mienne aussi.

Dans la rue, les voitures passent sans bruit, comme dans un rêve. La bruine s'est remise à tomber, de la vapeur sort de mon nez et du sien. Il s'arrête et me fait face :

— Mon hôtel est un peu plus loin dans cette rue. Mais si vous voulez aller ailleurs, je n'ai rien contre.

— Ça m'est égal. Votre hôtel fera l'affaire.

Je lui prends le bras énergiquement. La pluie tombe doucement sur la peau de nos visages. Les phares des voitures captent les gouttes minuscules qu'on croirait en suspension dans la lumière. Je suis suspendue moi-même entre espoir et peur. Je ris en lui serrant le bras et lui demande :

— Vous me raconterez votre histoire ?

Il s'arrête.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Son ton est méfiant.

— Je veux tout savoir de vous. Vos problèmes, votre vie, ce genre de choses. Je sais très bien écouter. Les hommes aiment se confier à moi.

Il se détourne.

— Merde. Sur quelle tarée je suis tombé aujourd'hui ? Puis il se force à sourire : Je préfère vous prévenir, si c'est votre façon de vous faire payer plus cher, ça ne sert à rien, je n'ai pas vendu un stratifié depuis des années.

— Vous n'êtes pas représentant en linos, plutôt agent d'assurances !

Je suis pliée en deux de rire. Dégoûté, il hoche la tête.

— De toutes les putes de Paris, il me fallait celle-là !

J'entends « pu » et je me fige sur place.

— Qu'est-ce que vous avez dit ? Il paraît gêné.

— Que je puais, c'est bien ça ?

— Jamais de la vie.

Il se met à reculer, l'air coupable.

— Pourquoi est-ce que j'aurais dit ça ?

— Je peux lire en vous. Vous trouvez que je sens mauvais. L'incrédulité lui fait secouer la tête dans tous les sens.

— C'est pourtant vrai que tu es fêlée. C'est bien ma veine.

— Votre veine ? C'est moi qui n'ai pas de veine. Me voilà coincée avec un psychotique qui trouve que je pue.

Je me tourne vers les passants et me mets à hurler.

— Chut !

Il me pose la main sur la bouche. Je le mords, j'ai le goût de son sang sur la langue. Il me repousse et s'éloigne. Je m'élançe pour le rattraper.

— Attendez !

Je lui saisis la main et la pose sur mon sein.

— Je suis désolée. Je... Laissez-moi venir avec vous. J'essaierai de ne pas sentir et... et au bout d'un moment, vous ne remarquerez plus rien. Je vous promets.

Je cours pour rester à sa hauteur.

— Fous-moi le camp, espèce de sorcière !

Il me fait un croche-pied. Je trébuche. Mes pieds battent dans le vide, mais je m'accroche à son bras et me laisse traîner. Je gémis :

— Non-on... Laissez-moi venir avec vous, je vous en supplie...

Il s'arrête brusquement.

— Lève-toi !

Derrière l'ordre, j'entends la peur. Je ne bouge pas.

— Tu vas te relever, oui ?

— Vous me laisserez venir ? Il acquiesce avec lassitude.

— Mon hôtel est à deux pas, mais je n'irai pas en te traînant.

— Et vous aimez mon odeur ? Parce qu'elle est spéciale ?

— Oui, spéciale.

Il se penche pour me remettre debout.

— Et même un peu exotique ?

— Mais oui. Très exotique. Je suis sur les genoux.

— Irrésistible ?

Je ris, la tête levée vers lui.

— Évidemment.

Il me tire vers le haut et me voilà sur mes pieds, rivant mes yeux aux siens avec bonheur. Alors son visage prend une expression de plaisir sauvage, il lève le bras gauche et m'assène un coup sur la tempe.

— Tiens, prends ça, connasse !

Et il se met à courir. Mes jambes cèdent sous moi. Je sombre dans la nuit.

4

Un à un, les bruits de la rue me parviennent aux oreilles. Le gargouillis de l'eau qui court dans un égout souterrain. Le grondement sourd des voitures sur la chaussée et la vibration qui l'accompagne. Le sifflement de la vapeur montant d'une bouche de chaleur. Une bosse croît par poussées successives sous la peau de ma tempe droite, avec sa vie propre. Comme tout dans ce climat humide et poisseux, elle pousse avec une tranquillité de légume.

Mon odeur de pourri m'enrobe comme un linceul et fermente avec suavité. Je décide que mon corps pue plus fort qu'une benne d'ordures. À l'inverse du camion à ciel ouvert où s'accrochent chaque jour les éboueurs, mon odeur reste bouclée à l'intérieur, en un lieu privé d'air et de lumière, et filtre par tous mes pores comme un redoutable déchet chimique auquel personne ne veut toucher. Je sens ses relents d'épices tout autour de moi, agglutinés à l'air humide, et la puanteur d'aliments pourris s'accentue chaque fois que je prends une inspiration.

Les immeubles se fondent dans la brume. Seule subsiste une publicité lumineuse, rouge et rose en alternance, qui fait tache dans le ciel. La pluie s'est remise à tomber. Ses gouttes absorbent la lumière avant de s'écraser au sol. Quand je cligne des yeux, les couleurs se rapprochent comme des rideaux qu'on tire. Elles dégouttent dans les veines cachées de la terre, forment des labyrinthes de ruisseaux dans le sous-sol de la cité. Sous terre, me murmurent-elles. Descends sous terre. Je titube à l'aveugle en direction du métro.

Enfin je l'atteins, ce refuge souterrain, la station. Le quai est noir de monde. Mais mon odeur, ici, ne dérange

personne. La rame s'arrête dans un crissement aigu, la foule se presse à l'intérieur des voitures et m'entraîne dans son mouvement. Le signal retentit, les portes se referment sur nous et le métro s'ébranle, puis accélère en abordant le tunnel.

L'autocollant appliqué sur la vitre qui me fait face est celui que je connais bien. Il montre un lapin rose qui s'est pris la patte dans la porte. De l'endroit où les vantaux le coincent, irradiant d'épaisses lignes noires figurant la douleur. Pourtant l'animal regarde par-dessus son épaule avec une gaieté charmeuse. La séparation est pénible, mais il faut garder le sourire. Peut-être est-il inéluctable d'être arraché à ceux qu'on aime si l'on veut vivre une vie en mouvement. Peut-être est-ce là le choix à faire, aimer ou bouger. Tout à coup, je pense à Olivier qui doit m'attendre patiemment pour dîner. Mais je suis prise au piège d'un tunnel dont l'existence est soumise à un mouvement perpétuel. Adieu Olivier, murmure tristement ma voix intérieure, je suis tombée de ton univers. Dans les wagons du métro, la lumière d'un jour artificiel sourit en permanence.

Le train se rue dans un virage, puis ralentit à l'approche de la station. Un marionnettiste entre. Je grommelle en détournant les yeux, comme les autres. Il ne semble pas s'en formaliser. Il sort un tissu de velours noir qu'il attache avec des ficelles à deux poteaux, puis un caméscope d'un modèle ancien qu'il place au milieu du couloir, et disparaît derrière le rideau improvisé.

Une marionnette surgit au sommet du tissu noir en fredonnant une mélodie d'une voix de fausset. Les voyageurs commencent à maugréer et à s'agiter sur leurs sièges.

— Arrêtez ce boucan ! crie quelqu'un.

— Tu entends, Patrick ? intervient un deuxième personnage en frappant l'autre à la tête. Tu chantes horriblement faux!

La surprise me fait lever les yeux.

— Aloua, Ahmed, qu'est-ce que je peux faire d'autre ? Je n'ai rien d'autre à faire.

La suite de son discours se noie dans le bruit d'une rame qui croise la nôtre.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demande la deuxième marionnette.

— Un train.

— Non, tu as faux. Ce n'est pas un train. C'est la guerre.

— Et toi, tu es un imbécile. Il n'y a pas de guerre en ce moment. Les Américains nous protègent.

Quelqu'un rit.

— Je peux te dire que si, je reconnais le bruit, c'est bien la guerre.

— Tu es sûr ? Comment tu sais ? C'est Dieu qui te l'a dit ? Il est ton meilleur ami ?

— Je sais parce que...

Un autre train passe. Excédé, le pantin Ahmed saute sur place.

— Merde, putain, fait chier, on peut plus penser!

Des adolescentes maghrébines pouffent de rire en l'entendant jurer.

— Quoi ! Tu penses, toi ?

— Bien sûr que je pense !

— À quoi ça sert ? T'es payé pour ?

— Non, mais j'aime bien. Et je suis bon.

— Imbécile ! Tu peux pas être bon si personne te paie. Moi, personne me paie pour quoi que ce soit.

Le désespoir dans la voix du pantin est bien réel. Au silence qui s'est fait dans le compartiment, je sens que le public est captivé.

— Bon. Alors t'es libre pour gagner de l'argent. Tu veux t'en faire, de l'argent ?

Avant que l'autre puisse répondre, une voix lourde grasseye derrière moi :

— Tout le monde veut s'en faire. Mais sans travailler, hein !

Je me retourne sur une espèce d'ours énorme, pansu comme un tonneau, aux cheveux gris. Il est flanqué d'une bande de six hommes qui portent tous le casque jaune de leur corporation.

— Tu sais comment on se fait de l'argent ? demande Patrick, la marionnette.

— Évidemment.

— Impossible. T'es arabe.

— Qu'est-ce t'en sais ? Chez moi, on faisait du commerce que vous saviez pas encore compter.

— J't'en foutrais ! Vous, les Arabes, vous êtes tous des escrocs. Et d'abord, c'est quoi, ton plan ?

— Mon plan ? Il est très simple, très élégant. On envoie un formulaire de demande au gouvernement disant que, comme il y a pas assez de travail, on veut créer nos propres emplois, mais qu'on a besoin de capital. On leur propose de nous payer un forfait pour démarrer notre affaire.

— Pourquoi y feraient ça ?

— Parce que ça leur éviterait d'avoir à nous payer la Sécu et qu'ils économiseraient des RMI. Ils seraient tellement contents qu'ils nous donneraient tout ce qu'on veut...

Un rire cynique me monte en bulles au cerveau. C'est l'aveugle conduisant le paralytique ! Le mendiant murmure des gentillesse aux sans-emploi pour leur extorquer leurs derniers centimes. Bientôt je serai, moi aussi, de ceux qui se battent pour des centimes. Mon rire s'éteint et je me force à me concentrer sur les marionnettes.

— Mais j'aime bien encaisser le chèque de fin de mois, ça me fait sentir français, dit Patrick.

Les passagers rient. Moi, je ne peux pas.

— Sois pas bête ! Tu peux être indépendant. C'est mieux que d'être français, non ? répond Ahmed.

Mais pour être indépendant, il faut être français, me dis-je amèrement. Je regarde les visages qui m'entourent. Eux n'en savent sans doute rien.

— Impossible ! J'y peux rien, je suis bête, c'est pour ça qu'on m'a jeté de l'école. Je suis incapable de penser à quelque chose d'original.

Les spectateurs rient de bon cœur. En les regardant, l'envie vient s'ajouter à la colère que je ressens envers le marionnettiste.

— T'inquiète, reprend Ahmed avec fierté, moi je peux pour deux. J'ai des idées plein la tête.

Il se tourne vers nous.

— Pour toi, lessive à la main, prononce-t-il en détachant les syllabes.

Après un moment de silence, les rires fusent, Patrick attend que le silence revienne.

— Une laverie qui lave à la main ? À quoi ça sert ?

— Y a des gens qui préfèrent. C'est plus naturel qu'en machine.

— T'es un con. Tire-toi.

Il se détourne de lui pour nous faire face et se remet à

chanter faux.

— T'as tort, insiste Ahmed, j'ai fait une étude de marche.

— Tu connais rien à rien ! hurle Patrick au bord des larmes. T'es juste un bon à rien de plus dans mon genre. Tu sais à quoi ils paient ma mère, les riches ? À laver à la main leurs beaux habits et leur beau linge à domicile.

Ahmed fait un bond en arrière.

— Pourquoi tu m'as pas dit comment elle gagnait sa vie, ta mère ?

Il fait celui qui réfléchit, se prend le menton dans la main.

— Mais ta mère, qu'est-ce qu'elle fait avec son linge sale à elle, une fois qu'elle a fini avec celui des autres ?

— Elle a une machine à laver, dit Patrick d'un ton suffisant.

Le public éclate de rire et je ne peux pas m'empêcher d'en faire autant.

— Pourquoi tu m'as pas dit que ta mère avait une machine à laver ?

— Tu me l'as jamais demandé, grommelle Patrick.

— Bon, allez, on va pas se chamailler pour ça. T'as qu'à te servir de sa machine pour démarrer une vraie laverie.

— Peux pas. Je sais pas la faire marcher. C'est toujours ma mère qui s'en sert...

Nouveaux rires. Exaspéré, Ahmed se claque sur la cuisse :

— Bon, eh ben, on n'en parle plus. Tu laves le linge de tes voisins à la main.

— Mais...

— Y a pas de mais, coupe Ahmed avec fermeté. On va

faire croire aux gens que tu fais ça mieux que personne. Mieux et moins cher. Écrit en grand sur une belle pancarte. On fera la queue devant chez toi.

— Tout le monde me connaît dans mon quartier. C'est pour ça que je viens me cacher ici, gémit Patrick, déchaînant les rires.

Une femme aux cheveux gris, au visage marqué par le souci, croise mon regard et nous échangeons un sourire.

— T'es un politicien ? demande Patrick à brûle-pourpoint. Parce que si oui, tu ferais mieux de te tirer et de me foutre la paix. Je vote pas.

— Je suis pas un politicien. Je suis animateur d'emplois.

Patrick a l'air complètement dépassé. Puis il émet un petit rire de dérision :

— Qu'est-ce que c'est qu'ce job ? Jamais entendu parler.

Ahmed ne se démonte pas.

C'est normal, fait-il d'un ton arrogant, je suis le premier d'une lignée qui a un grand avenir devant elle. Il écarte les bras haut devant lui comme un prêtre : Je créerai des emplois pour tout le monde !

— Ah oui ? grogne un incrédule dans le public. Le gouvernement n'y arrive pas, les grandes entreprises non plus, mais toi, si ?

— C'est que les gros chefs d'entreprise et les bureaucrates, y sont si grands qu'ils se penchent jamais assez bas pour voir dans les interstices !

— De peur qu'on les encule ! ajoute un spectateur.

Ahmed se penche lentement en gardant la main étalée sur son derrière et en regardant derrière lui avec appréhension. Le compartiment entier applaudit à tout

rompre.

Soudain, le train s'arrête au beau milieu du tunnel. Une voix annonce qu'un incident s'est produit à la station suivante. Les marionnettes discutent de la cause possible de l'événement. Mais je ne regarde plus. Je rêve d'un restaurant, le mien, plongée dans les senteurs de mes recettes. Le train repart. Je suis dans la cuisine d'Olivier, notre cuisine, chaude de cuissons, où mon odeur s'est diluée dans celle de notre étreinte amoureuse.

Le cœur lourd, je reviens au présent. Notre wagon est de nouveau bondé. Il y a même des gens debout entre les banquettes. J'ai devant moi un mur de corps. La température a monté, l'air s'est aigri. Soudain, la foule s'écarte pour laisser passer un petit homme courbé presque jusqu'au sol. Ses cheveux gras et raides lui pendent bas sur le front et cachent une bonne partie de son visage. Ses yeux paraissent fixés sur un point invisible à quelques centimètres au-dessus du sol. Comme animés d'une volonté propre, ses bras se balancent devant lui d'un mouvement bizarre et élastique qui tranche avec le piétinement confus de ses pieds et l'apathie avec laquelle il chantonne sa litanie de mendiant. Une ombre passe sur le compartiment. Les gens le regardent, puis détournent les yeux d'un air gêné ou irrité. Seuls les ouvriers du bâtiment casqués de jaune restent impassibles et s'écartent sans cesser de parler.

Je les envie de pouvoir ignorer le mendiant. Moi, je le vois s'approcher avec une terreur superstitieuse, reconnaissant en lui l'avenir qui m'attend. Le voici parvenu au niveau d'un groupe de jeunes qui lui lancent des regards dénués d'expression. L'un d'eux dépose une pièce de monnaie dans sa main ballante. Il continue son chemin. En dépassant les trois adolescentes, un de ses

bras effleure accidentellement la jambe gainée de nylon d'une des filles. Elle hurle et les deux autres lui lancent un regard furieux. Il se retourne en hâte, les yeux absents, et répète stupidement « merci, merci ». Dans sa confusion, il se cogne dans un des ouvriers. Cette fois, ils l'ont remarqué.

— Fais attention, merde ! explose le gros contremaître.

— Vaurien, renchérit un autre ouvrier.

Un troisième, à face de rat, le plus petit de la bande, donne une tape sous la main du mendiant. Éjectées, les pièces tombent par terre. L'homme se met à genoux en gémissant.

Le contremaître regarde alternativement le rideau noir des marionnettes et le mendiant. Puis il se penche et le saisit aux cheveux :

— Pourquoi tu ramasses cet argent ? T'as rien fait pour le gagner. Tu le mérites pas.

Un remous parcourt le compartiment. Le visage du mendiant est exposé. Mes poumons se resserrent sous le choc et je dois avaler la bile qui me monte à la gorge. Ses traits sont mous et ridés, on les dirait rongés par les souris. Mais le pire de tout, ce sont ses yeux très enfoncés, noyés dans de grands cernes noirs, ternes, morts. Les yeux d'un idiot, vides, le regard tourné vers l'intérieur.

Le contremaître pousse inexorablement le mendiant vers les marionnettes, puis s'adresse à elles.

— Tenez, vous voyez ce machin, c'est un sans-emploi, un vrai. Vous croyez pouvoir lui en trouver un ? Non. S'il a pas de travail, c'est pour une bonne raison. C'est qu'il sert à rien. Alors, allez pas trouver des excuses aux gens comme vous. Ramassez vos pantins et sortez de là.

Je retiens mon souffle. Le compartiment est figé dans

le silence.

— C'est de moi que vous parlez ? demande Ahmed d'une voix aiguë et étranglée. Je ne suis pas sans travail. Je suis l'employeur des sans-emploi. Un jour, vous viendrez me trouver, vous aussi. Il y a de moins en moins de travail pour les cochons, de nos jours.

— Hein ! rugit le contremaître. Tu m'as traité de cochon ?

Ahmed feint la terreur. Ses jambes tremblent sous lui.

— Bien sûr que non, monsieur. Les cochons sont des animaux utiles, ils nous donnent de quoi manger.

Les jeunes Maghrébines pouffent de rire, rejointes par les autres voyageurs. Le visage du contremaître, déjà rouge, vire au brique. Avec un son qui finit en grincement de dents, il se jette sur le rideau noir et cherche à empoigner la tête tout sourire d'Ahmed.

À ce moment, le train s'arrête dans un hoquet. Déséquilibré, le contremaître trébuche sur la caméra et sa main se referme sur le rideau. Il s'étale lourdement, entraînant le tissu et les marionnettes dans sa chute. Voyant l'homme qui essaye de se relever, le marionnettiste lui tend la main pour l'aider, mais l'autre lui crache à la figure. Les visages des autres ouvriers expriment une fureur meurtrière. Instinctivement, je saisis le bras du marionnettiste et j'essaie de le tirer hors de portée du groupe. J'entends un rugissement et le bruit de quelque chose de métallique qui s'écrase au sol.

Je tourne la tête. Les ouvriers ont remis debout leur chef cramoyé de rage et se vengent en sautant à pieds joints avec une joie féroce sur la caméra silencieuse qui tourne encore.

— Hé, qu'est-ce que vous foutez, c'est ma vidéo ! s'écrie le marionnettiste.

— Tout juste. Et après, ce sera ton tour, dit le contremaître en déchiquetant Ahmed avec ses dents. Avec un hurlement angoissé, le marionnettiste fonce sur lui.

L'énorme mastard le fait décoller comme une mouche. Le marionnettiste tombe à genoux. Les autres l'entourent et se mettent à le frapper tous ensemble à coups de pieds et de poings, en se criant des encouragements. Je me jette dans la mêlée pour faire au marionnettiste un rempart de mon corps. Ils continuent à frapper. Je sens les coups pleuvoir sur mon dos, ma tête, le côté de mon visage. Sous moi, le jeune homme ne bouge plus. Puis j'entends quelqu'un leur crier d'arrêter, de ne pas frapper une femme.

Brusquement, les coups s'arrêtent. Un inconnu me fait asseoir. Les autres voyageurs forment un cercle protecteur autour de nous.

— Laissez-moi vous aider, dit une voix bourrue. Ça va. Vous voulez que je vous emmène à l'hôpital ?

Une grande main s'approche de moi. Je la repousse et m'éloigne à pas lents dans l'allée, en traînant le marionnettiste derrière moi. Il me suit avec réticence, tout en se débattant encore sous des coups imaginaires et en gémissant doucement. Les portes s'ouvrent, et nous sautons sur le quai. Il répète sans cesse : « Arrête, mon sac, ma marionnette... » Je jette un coup d'œil au métro à travers la foule. Dans le wagon, les ouvriers hésitent entre nous donner la chasse et rester à l'intérieur. Ils nous observent par les vitres en faisant des gestes menaçants. « On vous retrouvera, vous pouvez être sûrs ! » disent des lèvres, lentement, pour être lues. Finalement, le signal retentit, les portes se ferment et le train démarre. Nous restons sur le quai, les yeux fixes, tandis qu'un à un les

wagons défilent devant nous dans un bruit de tonnerre.

Enfin, le silence revient et nous sommes seuls, encore accrochés l'un à l'autre. Une bosse me pousse à la tempe gauche. J'ai mal partout.

Le marionnettiste regarde le tunnel où le métro a disparu.

— Ma vidéo!

— Au moins, toi, tu n'es pas cassé.

— Et mon sac, et mes marionnettes! J'ai tout perdu!

— Sauf celle-là, dis-je en désignant Patrick qu'il n'a cessé de serrer contre son cœur.

— Mais qu'est-ce que je peux faire avec une seule?

— Si tu persistes à raconter des histoires qui mettent tout le monde en colère, il lui arrivera la même chose tôt ou tard, dis-je avec impatience. Pourquoi tu ne te cantonnes pas aux histoires drôles?

Il part d'un rire amer.

— C'était une histoire drôle que je racontais. Ses yeux m'interrogent: Mais peut-être que tu n'avais pas remarqué.

Bien sûr que non, j'ai envie de hurler. Comment aurais-je pu? Mon odeur resurgit, se lève et m'emprisonne. Je vois le mendiant debout devant moi, avec ses yeux vides qui me demandent de le rejoindre.

C'est de ta faute. Pourquoi tu ériges les chômeurs en héros? Ce sont des perdants, des gens qui ont mis leur dignité au clou.

Son visage se rapproche. Il doit la sentir, lui aussi. Je sais qu'il va s'en aller avant même qu'il le dise.

Le marionnettiste s'éloigne, je reste seule avec mon odeur. Puis, étouffée, lointaine, sa voix me parvient.

— Peut-être que tu peux me conseiller une meilleure histoire?

Je hausse les épaules. Quel ignorant, ce type!

Tu n'as qu'à raconter la mienne, dis-je avec amertume, il y a même une vraie mendicante à la fin.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Je m'avance tout près de lui avec colère.

— Tu peux trouver un travail à quelqu'un qui pue aussi fort que moi ?

Il recule d'un pas, et la stupeur traverse son regard. Je me rapproche, je le mets au défi de s'éloigner. Enfin, ses lèvres bougent.

— Tu ne pues pas.

— Quoi ?

Je suis dégoûtée.

— Tu ne pues pas.

— Qu'est-ce qu'on sait des odeurs quand on est un rat de métro comme toi, qui vit en plein dedans ? dis-je méchamment en espérant qu'il va s'en aller. Il ne répond pas.

— Va-t'en, laisse-moi seule.

Je me détourne en serrant mon manteau autour de moi. Très doucement, il me pose les mains sur les épaules et me fait faire demi-tour. Il me prend le menton et me force à le regarder dans les yeux.

— J'étais avec toi, tu étais allongée sur mon corps en essayant de me protéger des coups. Donc, je sais. Tu sens comme tout le monde.

Je me fige.

— Tu ne me connais pas, alors peut-être que tu ne peux pas encore la sentir, dis-je avec tristesse.

Il m'entoure les épaules d'un bras et m'attire sans rudesse vers un banc.

— Alors raconte-moi ton histoire. Je ne m'en irai pas.

Lentement, en hésitant, je commence à lui parler de l'odeur. Mais à ma surprise, au lieu de commencer par les Baleine, je remonte à la mort de mon père. À la fin, je lui raconte l'épisode des huîtres et comment je me suis rendu compte que l'odeur était revenue.

— C'est pour ça que tu te cachais dans le métro aujourd'hui ? m'interrompt-il. Je le regarde, stupéfaite.

— Comment tu sais ? Il a un sourire d'enfant.

— Moi aussi, j'aime l'odeur du métro, avoue-t-il. Elle est anonyme, on peut se cacher dedans sans être seul pour autant. Pour moi, c'est l'odeur de la maison.

Je reste sans voix. Il passe un moment à regarder les rails, perdu dans ses pensées.

— Tu ne sens rien, finit-il par poursuivre. C'est ta peur qui s'exprime. Quand on s'est mis soi-même au rancart, quand on a jeté sa dignité à la poubelle, personne ne peut plus vous faire du mal. Tu veux croire que tu pues pour éviter d'avoir encore à te battre.

— Comment tu sais ça ?

Je suis déchirée entre doute et espoir.

— C'est ma mère qui me l'a dit.

— Ta mère ?

— Oui. Mais ce serait trop long à raconter. Et tu devrais rentrer chez toi, maintenant.

— J'aime les histoires longues, dis-je en lui prenant le bras.

— Non, celle-là se gardera encore un moment. On en a assez fait pour aujourd'hui.

La main dans la main, nous quittons la station. Au bout de l'avenue, nous tournons dans une rue brillamment éclairée. J'ai plaisir à être près de lui, comme son ombre. Son odeur épicée m'enveloppe et je me sens en sécurité.

Je remarque les regards qu'on lui lance et comment on s'écarte sur son passage. Nous marchons en silence. La rue se met à monter, le trottoir rétrécit et les pavés irréguliers rendent la marche difficile. De chaque côté, les immeubles sont de vieux bâtiments miteux à deux étages, rendus mystérieusement beaux par la lumière douce des réverbères et les nuances multicolores de leurs façades.

Au bout d'une impasse en pente raide, nous finissons par nous arrêter devant un café minuscule. Deux petites tables en plastique sont installées devant la porte, sur le trottoir. Le marionnettiste tire une chaise et m'invite à m'asseoir.

— Ici ? Mais on va tomber du trottoir ! dis-je pour plaisanter.

Il rit.

— On ne peut pas entrer à l'intérieur dans cet état. On ferait peur aux clients.

À ce moment, une silhouette sort et s'avance vers nous. En contre-jour dans la lumière, elle semble déborder de sa robe aux hanches et aux cuisses, et du centre de cette imposante masse de chair pousse la tige délicate d'un torse mobile. Elle s'approche à pas rapides, en criant : « C'est fermé, vous ne pouvez pas rester ! » Elle s'arrête en nous voyant et ses sourcils noirs se rejoignent.

— On dirait que vous émergez des égouts, vous deux, qu'est-ce qui s'est passé ?

Le visage de cette femme est étrange, vieux et jeune à la fois, ferme et fané. Ses petits yeux sombres sont soulignés au khôl sous des cheveux d'un blond sale, massés en chignon au sommet de sa tête.

— Ils ont détruit Ahmed.

— Quoi ? Encore ?

La colère illumine ses traits.

— Je ne peux pas continuer comme ça. Ces marionnettes sont difficiles à fabriquer. Et je ne trouve pas toujours les matériaux, surtout la laine pour les cheveux d'Ahmed.

— Si, tu peux, Laure, tu es la seule à pouvoir.

Je la regarde avec une admiration respectueuse. Le créateur des marionnettes, c'est elle !

— Tu crois que j'ai que ça à faire ? Tes marionnettes ? grommelle-t-elle, mais déjà sa voix s'est adoucie.

— Et si tu nous apportais quelque chose à boire en attendant ?

Elle rit, d'un rire profond qui vient du ventre.

— Ben voyons. Il suffit de demander. C'est ce que tu crois, hein ?

— Bien sûr. Mais embrasse-moi d'abord, dit-il en l'attirant à lui.

Tandis qu'elle s'incline, je jette un coup d'œil à son visage. Comme si une lumière venait de s'allumer quelque part en elle, il est devenu beau.

Elle retourne à l'intérieur du café. Les hommes l'accueillent avec un éclat de rire et se penchent vers elle comme des chauves-souris géantes. Elle menace du doigt le plus proche d'entre eux en prononçant quelque chose. Je me retourne vers le marionnettiste.

— Comment tu as fait ?

— Fait quoi ?

— Pour la rendre belle ?

Il ne comprend pas.

— C'est toi qui es belle.

— Moi ? Non. Pas en ce moment.

Je pose la main sur la bosse de mon front. Au toucher,

elle paraît énorme.

— Pauvre Lîla, dit-il. Ses traits se sont adoucis, il s'est agenouillé devant moi. Cette odeur était ta seule défense, ta façon de te révolter contre ton impuissance. Mais elle n'avait pas de réalité. Pas plus que ton impression d'être sans défense.

Je garde le silence un long moment, avant de répondre.

— Les rats aussi aiment le métro. J'en ai connu un qui ramassait les mégots de cigarettes pour en faire des petits tas. Il était très élégant, avec des pattes très fines. Quand il me surprenait à l'observer, il me regardait en prenant un air fier. Je l'enviais.

Il se met à rire. Je ne sais qu'en penser.

— Genus rattus, rattus norvégiens, alias rat d'égout. Une espèce particulièrement prospère d'immigrés, au don d'adaptation inégalable. Ils se sentent chez eux partout. Ils sont venus d'Inde Dieu sait quand, il y a très longtemps. Ce sont des battants formidables qui savent utiliser leur environnement. Malheureusement, ils sont sujets à l'agoraphobie et doivent se cantonner aux espaces clos. C'est pour ça qu'ils aiment le métro. Il hoche la tête : Oh oui, je les connais bien.

Nous parlons toute la nuit sous l'œil vigilant de Laure, qui vient de temps en temps remplir la carafe de vin. Le ciel pâlit, les tons de gris passent peu à peu du sombre au clair. De l'autre côté de la rue, une bouche d'égout se met à cracher de l'eau grise, enrobée d'écume, de celle qui se forme quand on a battu le linge. Je regarde l'eau glisser son corps argenté le long du trottoir en faisant briller les pavés. Elle épouse leur forme, s'insinue dans les interstices et descend, puis dévale, la pente de la colline vers les boulevards et les bolides.

Soudain, le marionnettiste lève les yeux vers le ciel.

— Il est tard. Je dois retourner gagner ma vie.

Je suis désespérée.

— Je peux te revoir ? On pourrait manger ensemble, un de ces jours, non ?

Il ne répond pas. Je demande, le souffle court :

— Où... où est-ce que je peux te joindre ?

— Tu sais où me joindre.

— Comment ça ? Ici ?

— Non. Dans le métro.

— Dans le métro ?

Il acquiesce de la tête.

— Mais comment je pourrai te retrouver ?

— À mon odeur, dit-il en riant.

Je ris avec lui, sans amertume. Il se lève.

— On se reverra, mais pour le moment, tu dois rentrer chez toi.

Nous quittons le café ensemble. Il me dit au revoir en me donnant un baiser sur la joue, puis s'en va. Je n'ai pas envie de partir. La rue est paisible. À la fenêtre d'un immeuble, une pancarte indique un studio à vendre. Je souris en me remémorant le temps où j'habitais chez les Baleine, quand j'errais à travers la ville en regardant les affiches « à vendre » avec nostalgie. Je pense à Olivier. Il doit m'attendre. L'amour qui m'emplit le cœur ne laisse aucune place à la peur. Le ciel, qui s'éclaircit toujours, tourne au bleu pâle, et des maisons environnantes, me parviennent des bruits de matin, de gens qui s'éveillent. Je descends la rue. Je rentre chez moi.

GLOSSAIRE

Sauf lorsque l'origine est mentionnée, les mots du glossaire viennent de langues indiennes.

beti : fille. Employé comme terme d'adresse en dehors du rapport effectif de parenté, il a une tonalité affectueuse.

bokamama : (Kenya) vendeuse de légumes dans la rue ou au marché.

dal : préparation culinaire à base de lentilles, plus rarement de haricots.

garam masala : mélange d'épices en poudre composé de cumin, coriandre, poivre noir, girofle, cannelle, muscade et cardamome.

ghî : beurre clarifié.

gulab jamun : boulette de lait concentré séché mélangé à de la farine, frite dans du ghî, puis plongée dans un sirop de sucre parfumé au safran et à la cardamome.

khîr : sucrerie semi-liquide ou liquide à base de riz ou de lait concentré séché. Il en existe de nombreuses variétés.

mamba : désigne plusieurs variétés de serpents du genre Dendroas-pis, de l'Afrique centrale et australe, dont la morsure cause souvent la mort.

masala : mélange d'épices. Il en existe de toutes sortes.

mazungu : (Kenya) nom par lequel on désigne souvent les femmes blanches.

namaste : salutation traditionnelle prononcée en joignant les mains devant soi.

pappad, pappadam : crêpe très fine, frite dans l'huile, accompagnant les repas en Inde du Sud.

pulao : le terme, courant, désigne assez vaguement un plat de riz épicé mélangé à des légumes ou de la viande, qui peut prendre différentes formes selon les régions.

puri : galette de farine, généralement de blé, qui gonfle lorsqu'elle est mise à frire dans l'huile.

rajas : selon l'hindouisme, une des trois énergies qui composent l'univers (voir aussi sattvam, tamas) : celle du dynamisme, de l'action, des qualités de cœur.

salwar-kamiz : ensemble comportant un pantalon bouffant et une tunique longue, porté par les femmes du Nord de l'Inde et les jeunes filles de l'ensemble du pays.

samosa : beignet triangulaire à base de viande ou de légumes.

sattvam : selon l'hindouisme, une des trois énergies qui composent l'univers (voir aussi rajas, tamas) : celle de la sérénité et du détachement.

shyawarma : (Kenya) sandwich à la viande.

srikhand : dessert à base de yaourt égoutté et battu, sucré et parfumé à la pistache et au safran (spécialité du Maharashtra, couramment dégustée au Gujarat).

sukumawiki : (Kenya) chou frisé.

tamas : selon l'hindouisme, une des trois énergies qui composent l'univers (voir aussi rajas, tamas) : celle de l'instinct et de la violence.

Tum Mere Ho : « Tu es à moi »

